

Digitized by the Internet Archive in 2010 with funding from University of Ottawa

8777 5 N 25



# LES INDES-NOIRES

## LE CHANCELLOR

SUIVI DE

MARTIN PAZ

Paris. - Imp. Gauthier-Villars, quai des Grands-Augustins, 55.

### JULES VERNE

## VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie française

montesamet

LES

SOES-NOIPES

LE

# CHANCELLOR

SUIVI DE

MARTIN PAZ



BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION J. HETZEL ET C<sup>1</sup>, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

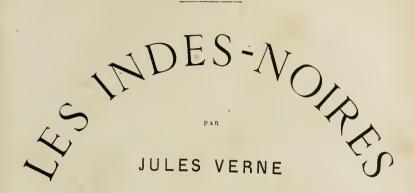
The Paris

### LES

# INDES-NOIRES



- J HETZEL, ÉDITEUR -



DESSINS PAR J. FÉRAT, GRAVURES PAR CHARLES BARBANT



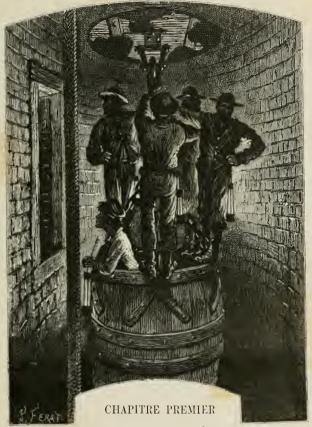
## BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION J. HETZEL ET C10, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Paris. Imp GAUTHIER-VILLARS, 55, qual des Grands-Augustins.

# LES INDES-NOIRES



DEUX LETTRES CONTRADICTOIRES.

« Mr. J. R. Starr, ingénieur, 30, Canongate,

 $\dot{E}dimbourg$ .

« Si monsieur James Starr veut se rendre demain aux houillères d'Aberfoyle, fosse Dochart, puits Yarow, il lui sera fait une communication de nature à l'intéresser. «Monsieur James Starr sera attendu, toute la journée, à la gare de Callander, par Harry Ford, fils de l'ancien overman Simon Ford.

« Il est prié de tenir cette invitation secrète. »

Telle fut la lettre que James Starr reçut par le premier courrier à la date du 3 décembre 18.., — lettre qui portait le timbre du bureau de poste d'Aberfoyle, comté de Stirling, Écosse.

La curiosité de l'ingénieur fut piquée au vif. Il ne lui vint même pas à la pensée que cette lettre put renfermer une mystification. Il connaissait, de longue date, Simon Ford, l'un des anciens contre-maîtres des mines d'Aberfoyle, dont lui, James Starr, avait été, pendant vingt ans, le directeur, — ce que, dans les houillères anglaises, on appelle le « viewer ».

James Starr était un homme solidement constitué, auquel ses einquante-cinq ans ne pesaient pas plus que s'il n'en eût porté que quarante. Il appartenait à une vieille famille d'Édimbourg, dont il était l'un des membres les plus distingués. Ses travaux honoraient la respectable corporation de ces ingénieurs qui dévorent peu à peu le sous-sol carbonifère du Royaume-Uni, aussi bien à Cardiff, à Newcastle que dans les bas comtés de l'Écosse. Toutefois, c'était plus particulièrement au fond de ces mystérieuses houillères d'Aberfoyle, qui confinent aux mines d'Alloa et occupent une partie du comté de Stirling, que le nom de Starr avait conquis l'estime générale. Là s'était écoulée presque toute son existence. En outre, James Starr faisait partie de la Société des antiquaires écossais, dont il avait été nommé président. Il comptait aussi parmi les membres les plus actifs de « Royal Institution », et la Revue d'Édimbourg publiait fréquemment de remarquables articles signés de lui. C'était, on le voit, un de ces savants pratiques auxquels est due la prospérité de l'Angleterre Il tenait un haut rang dans cette vieille capitale de l'Ecosse, qui, non-seulement au point de vue physique, mais encore au point de vue moral, a pu mériter le nom d' « Athènes du Nord ».

On sait que les Anglais ont donné à l'ensemble de leurs vastes houillères un nom très-significatif. Il les appellent très-justement les « Indes-Noires », et ces ludes ont peut-être plus contribué que les Indes orientales à accroître la surprenante richessé du Royaume-Uni. Là, en effet, tout un peuple de mineurs travaille, nuit et jour, à extraire du sous-sol britannique le charbon, ce précieux combustible, indispensable élément de la vie industrielle.

A cette époque, la limite de temps, assignée par les hommes spéciaux à l'épuisement des houillères, était fort reculée, et la disette n'était pas à craindre à court détai. Il y avait encore à exploiter largement les gisements carbonifères des deux mondes. Les fabriques, appropriées à tant d'usages divers, les locomotives, les locomobiles, les steamers, les usines à gaz, etc., n'étaient pas près de manquer du combustible minéral. Seulement, la consommation s'était tellement accrue pendant ces dernières années, que certaines couches avaient été épuisées jusque dans leurs plus maigres filons. Abandonnées maintenant, ces mines trouaient et sillonnaient inutilement le sol de leurs puits délaissés et de leurs galeries désertes.

Tel était, précisément, le cas des houillères d'Aberfoyle.

Dix ans auparavant, la dernière benne avait enlevé la dernière tonne de houille de ce gisement. Le matériel du « fond » (1), machines destinées à la traction mécanique sur les rails des galeries, berlines formant les trains subterranés, tramways souterrains, cages desservant les puits d'extraction, tuyaux dont l'air comprimé actionnait des perforatrices, — en un mot, tout ce qui constituait l'outillage d'exploitation avait été retiré des profondeurs des fosses et abandonné à la surface du sol. La houillère, épuisée, était comme le cadavre d'un mastodonte de grandeur fantastique, auquel on a enlevé les divers organes de la vie et laissé seulement l'ossature.

De ce matériel, il n'était resté que de longues échelles de bois, desservant les profondeurs de la houillère par le puits Yarow, — le seul qui donnât maintenant accès aux galeries inférieures de la fosse Dochart, depuis la cessation des travaux.

A l'extérieur, les bâtiments, abritant autrefois aux travaux du α jour », indiquaient encore la place où avaient été foncés les puits de ladite fosse, complétement abandonnée, comme l'étaient les autres fosses, dont l'ensemble constituait les houillères d'Aberfoyle.

Ce fut un triste jour, lorsque, pour la dernière fois, les mineurs quittèrent la mine, dans laquelle ils avaient vécu tant d'années.

L'ingénieur James Starr avait réuni ces quelques milliers de travailleurs, qui composaient l'active et courageuse population de la houillère. Piqueurs, rouleurs, conducteurs, remblayeurs, boiseurs, cantonniers, receveurs, basculeurs, forgerons, charpentiers, tous, femmes, enfants, vieillards, ouvriers du fond et du jour, étaient rassemblés dans l'immense cour de la fosse Dochart, autrefois encombrée du trop-plein de la houillère.

<sup>(1</sup> L'exploitation d'une mine se divise en travaux du « fond » et travaux du « jour »; les uns s'accomplissant à l'intérieur, les autres à l'extérieur.

Ces braves gens, que les nécessités de l'existence allaient disperser, — eux, qui pendant de longues années, s'étaient succédé de père en fils dans la vieille Aberfoyle, — attendaient, avant de la quitter pour jamais, les derniers adieux de l'ingénieur. La Compagnie leur avait fait distribuer, à titre de gratification, les bénéfices de l'année courante. Peu de chose, en vérité, car le rendement des filons avait dépassé de bien peu les frais d'exploitation; mais cela devait leur permettre d'attendre qu'ils fussent embauchés, soit dans les houillères voi. sines, soit dans les fermes ou les usines du comté.

James Starr se tenait debout, devant la porte du vaste appentis, sous lequel avaient si longtemps fonctionné les puissantes machines à vapeur du puits d'extraction.

Simon Ford, l'overman de la fosse Dochart, àlors âgé de cinquante-cinq ans, et quelques autres conducteurs de travaux l'entouraient.

James Starr se découvrit. Les mineurs, chapeau bas, gardaient un profond silence.

Cette scène d'adieux avait un caractère touchant, qui ne manquait pas de grandeur.

« Mes amis, dit l'ingénieur, le moment de nous séparer est venu. Les houillères d'Aberfoyle, qui, depuis tant d'années, nous réunissaient dans un travail commun, sont maintenant épuisées. Nos recherches n'ont pu amener la découverte d'un nouveau filon, et le dernier morceau de houille vient d'être extrait de la fosse Dochart! »

Et, à l'appui de sa parole, James Starr montrait aux mineurs un bloc dé charbon qui avait été gardé au fond d'une benne.

« Ce morceau de houille, mes amis, reprit James Starr, c'est comme le dernier globule du sang qui circulait à travers les veines de la houillère! Nous le conserverons, comme nous avons conservé le premier fragment de charbon extrait, il y a cent cinquante ans, des gisements d'Aberfoyle. Entre ces deux morceaux, bien des générations de travailleurs se sont succédé dans nos fosses! Maintenant, c'est fini! Les dernières paroles que vous adresse votre ingénieur sont des paroles d'adieu. Vous avez vécu de la mine, qui s'est vidée sous votre main. Le travail a été dur, mais non sans profit pour vous. Notre grande famille va se disperser, et il n'est pas probable que l'avenir en réunisse jamais les membres épars. Mais n'oubliez pas que nous avons longtemps vécu ensemble, et que, chez les mineurs d'Aberfoyle, c'est un devoir de s'entr'aider. Vos anciens chefs ne l'oublieront pas, non plus. Quand on a travaillé ensemble, on ne saurait être des étrangers les uns pour les autres. Nous veitlerons sur vous, et, partout où vous

irez en honnètes gens, nos recom<mark>mandations vous suiv</mark>ront. Adieu donc, mes amis, et que le ciel vous assiste!»

Cela dit, James Starr pressa dans ses bras le plus vieil ouvrier de la houillère, dont les yeux s'étaient mouillés de larmes. Puis, les overmen des différentes fosses vinrent serrer la main de l'ingénieur, pendant que les mineurs agitaient leur chapeau et criaient:

« Adieu, James Starr, notre chef et notre ami! »

Ces adieux devaient laisser un impérissable souvenir dans tous ces braves cœurs. Mais, peu à peu, il le fallut, cette population quitta tristement la vaste cour. Le vide se fit autour de James Starr. Le sol noir des chemins, conduisant à la fosse Dochart, retentit une dernière fois sous le pied des mineurs, et le silence succéda à cette bruyante animation, qui avait empli jusqu'alors la houillère d'Aberfoyle.

Un homme était resté seul près de James Starr.

C'était Poverman Simon Ford. Près de lui se tenait un jeune garçon, âgé de quinze ans, son fils llarry, qui, depuis quelques années déjà, était employé aux travaux du fond.

James Starr et Simon Ford se connaissaient, et, se connaissant, s'estimaient l'un l'autre.

- « Adieu, Simon, dit l'ingénieur.
- Adieu, monsieur James, répondit l'overman, ou plutôt, laissez-moi ajouter :
   Au revoir!
- Oui, au revoir, Simon! reprit James Starr. Vous savez que je serai toujours heureux de vous retrouver et de pouvoir parler avec vous du passé de notre vieille Aberfoyle!
  - Je le sais, monsieur James.
  - Ma maison d'Édimbourg vous est ouverte!
- C'est loin, Édimbourg! répondit l'overman en secouant la tête. Oui! loin de la fosse Dochart!
  - Loin, Simon! Où comptez-vous donc demeurer?
- lei même, monsieur James! Nous n'abandonnerons pas la mine, notre vieille nourrice, parce que son lait s'est tari! Ma femme, mon fils et moi, nous nous arrangerons pour lui rester fidèles!
- —Adieu donc, Simon, répondit l'ingénieur, dont la voix, malgré lui, trahissait l'émotion.
- Non, je vous répète : au revoir, monsieur James! répondit l'overman, et non adieu! Foi de Simon Ford, Aberfoyle vous reverra! »

L'ingénieur ne voulut pas enlever cette dernière illusion à l'overman. Il embrassa le jeune Harry, qui le regardait de ses grands yeux émus. Il serra une dernière fois la main de Simon Ford et quitta définitivement la houillère.

Voilà ce qui s'était passé dix ans auparavant; mais, malgré le désir que venait d'exprimer l'overman de le revoir quelque jour, James Starr n'avait plus entendu parler de lui.

Et c'était après dix ans de séparation, que lui arrivait cette lettre de Simon Ford, qui le conviait à reprendre sans délai le chemin des anciennes houillères d'Aberfoyle.

Une communication de nature à l'intéresser, qu'était-ce donc? La fosse Dochart, le puits Yarow! Quels souvenirs du passé ces noms rappelaient à son esprit! Oui! c'était le bon temps, celui du travail, de la lutte, — le meilleur temps de sa vie d'ingénieur!

James Starr relisait la lettre. Il la retournaît dans tous les sens. Il regrettait, en vérité, qu'une ligne de plus n'eût pas été ajoutée par Simon Ford. Il lui en voulaît d'avoir été si laconique.

Etait-il donc possible que le vieil overman eût découvert quelque nouveau filon à exploiter? Non!

James Starr se rappelait avec quel soin minutieux les houillères d'Aberfoyle avaient été explorées avant la cessation définitive des travaux. Il avait lui-même procédé aux derniers sondages, sans trouver aucun nouveau gisement dans ce sol ruiné par une exploitation poussée à l'excès. On avait même tenté de reprendre le terrain houiller sous les couches qui lui sont ordinairement inférieures, telles que le grès rouge dévonien, mais sans résultat. James Starr avait donc abandonné la mine avec l'absolue conviction qu'elle ne possédait plus un morceau de combustible.

« Non, se répétait-il, non! Comment admettre que ce qui aurait échappé à mes recherches se serait révélé à celles de Simon Ford? Pourtant, le vieil overman doit bien savoir qu'une seule chose au monde peut m'intéresser, et cette invitation, que je dois tenir secrète, de me rendre à la fosse Dochart!... »

James Starr en revenait toujours là.

D'autre part, l'ingénieur connaissait Simon Ford pour un habile mineur, particulièrement doué de l'instinct du métier. Il ne l'avait pas revu depuis l'époque où les exploitations d'Aberfoyle avaient été abandonnées. Il ignorait même ce qu'etait devenu le vieil overman. Il n'aurait pu dire à quoi il s'occupait, ni même où il demeurait, avec sa femme et son fils. Tout ce qu'il savait, c'est que rendez-vous lui était donné au puits Yarow, et qu'Harry, le fils de Simon Ford, l'attendrait à la gare de Callander pendant toute la journée du lendemain. Il s'agissait donc évidemment de visiter la fosse Dochart.

« J'irai, j'irai! » dit James Starr, qui sentait sa surexcitation s'accroître à mesure que s'avançait l'heure.

C'est qu'il appartenait, ce digne ingénieur, à cette catégorie de gens passionnés, dont le cerveau est toujours en ébullition, comme une bouilloire placée sur une flamme ardente. Il est de ces bouilloires dans lesquelles les idées cuisent à gros bouillons, d'autres où elles mijotent paisiblement. Or, ce jour-là, les idées de James Starr bouillaient à plein feu.

Mais, alors, un incident très-inattendu se produisit. Ce fut la goutte d'eau froide, qui allait momentanément condenser toutes les vapeurs de ce cerveau.

En effet, vers six heures du soir, par le troisième courrier, le domestique de James Starr apporta une seconde lettre.

Cette lettre était renfermée dans une enveloppe grossière, dont la suscription indiquait une main peu excercée au maniement de la plume.

James Starr déchira cette enveloppe. Elle ne contenait qu'un morceau de papier, jauni par le temps, et qui semblait avoir été arraché à quelque vieux cahier hors d'usage.

Sur ce papier il n'y avait qu'une seule phrase, ainsi eonçue :

« Inutile à l'ingénieur James Starr de se déranger, — la lettre de Simon Ford étant maintenant sans objet, »

Et pas de signature.

### CHAPITRE II

#### CHEMIN FAISANT.

Le cours des idées de James Starr fut brusquement arrêté, lorsqu'il eut lu cette seconde lettre, contradictoire de la première.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » se demanda-t-il.

James Starr reprit l'enveloppe à demi déchirée. Elle portait, ainsi que l'autre, le timbre du bureau de poste d'Aberfoyle. Elle était donc partie de ce même point du comté de Stirling. Ce n'était pas le vieux mineur qui l'avait écrite, — évidemment. Mais, non moins évidemment, l'auteur de cette seconde lettre



JAMES STARR.

connaissait le secret de l'overman, puisqu'il contremandait formelle<mark>me</mark>nt l'invitation faite à l'ingénieur de se rendre au puits Yarow.

Etait-il donc vrai que cette première communication fût maintenant sans objet? Voulait-on empêcher James Starr de se déranger, soit inutilement, soit utilement? N'y avait-il pas la plutôt une intention malveillante de contrecarrer les projets de Simon Ford?

C'est ce que pensa James Starr, après mûre réflexion. Cette contradiction, qui existait entre les deux lettres, ne fit naître en lui qu'un plus vif désir de se rendre à la fosse Dochart. D'ailleurs, si, dans tout cela, il n'y avait qu'une mystification, mieux valait s'en assurer. Mais il semblait bien à James Starr qu'il



HARRY.

convenait d'accorder plus de créance à la première lettre qu'à la seconde, — c'est à-dire à la demande d'un homme tel que Simon Ford, plutôt qu'à cet avis de son contradicteur anonyme.

« En vérité, puisqu'on prétend influencer ma résolution, se dit-il, c'est que la communication de Simon Ford doit avoir une extrême importance! Demain, je serai au rendez-vous indiqué et à l'heure convenue! »

Le soir venu, James Starr fit ses préparatifs de départ. Comme il pouvait arriver que son absence se prolongeat pendant quelques jours, il prévint, par lettre, sir W. Elphiston, le président de « Royal Institution », qu'il ne pourrait assister à la prochaine séance de la Société. Il se dégagea également de deux ou

trois affaires, qui devaient l'occuper pendant la semaine. Puis, après avoir donné l'ordre à son domestique de préparer un sac de voyage, il se coucha, plus impressionné que l'affaire ne le comportait peut-être.

Le lendemain, à cinq heures, James Starr sautait hors de son lit, s'habillait chaudement, — car il tombait une pluie froide, — et il quittait sa maison de la Canongate, pour aller prendre à Granton-pier le steam-boat qui, en trois heures, remonte le Forth jusqu'à Stirling.

Pour la première fois, peut-être, James Starr, en traversant la Canongate (1), ne se retourna pas pour regarder Holyrood, ce palais des anciens souverains de l'Écosse. Il n'aperçut pas, devant sa poterne, les sentinelles revêtues de l'antique costume écossais, jupon d'étoffe verte, plaid quadrillé et sac de peau de chèvre à longs poils pendant sur la cuisse. Bien qu'il fût fanatique de Walter Scott, comme l'est tout vrai fils de la vieille Calédonie, l'ingénieur, ainsi qu'il ne manquait jamais de le faire, ne donna même pas un coup d'œil à l'auberge où Waverley descendit, et dans laquelle le tailleur lui apporta ce fameux costume en tartan de guerre qu'admirait si naïvement la veuve Flockhart. Il ne salua pas, non plus, la petite place où les montagnards déchargèrent leurs fusils, après la victoire du Prétendant, au risque de tuer Flora Mac Ivor. L'horloge de la prison tendait au milieu de la rue son cadran désolé : il n'y regarda que pour s'assurer qu'il ne manquerait point l'heure du départ. On doit avouer aussi qu'il n'entrevit pas dans Nelher-Bow la maison du grand réformateur John Knox, le seul homme que ne purent séduire les sourires de Marie Stuart. Mais, prenant par High-street, la rue populaire, si minutieusement décrite dans le roman de l'Abbé, il s'élança vers le pont gigantesque de Bridge-street, qui relie les trois collines d'Édimbourg.

Quelques minutes après, James Starr arrivait à la gare du « General railway », et le train le débarquait, une demi-heure après, à Newhaven, joli village de pêcheurs, situé à un mille de Leith, qui forme le port d'Édimbourg. La marée montante reconvrait alors la plage noirâtre et rocailleuse du littoral. Les premiers flots baignaient une estacade, sorte de jetée supportée par des chaînes. A gauche, un de ces bateaux qui font le service du Forth, entre Édimbourg et Stirling, était amarré au « pier » de Granton.

Eu ce moment, la cheminée du *Prince de Galles* vomissait des tourbillons de fumée noire, et sa chaudière ronflait sourdement. Au son de la cloche, qui ne

<sup>(1)</sup> Principale et célèbre rue du vieit Édimbourg.

tinta que quelques coups, les voyageurs en retard se hâtèrent d'accourir. Il y avait là une foule de marchands, de fermiers, de ministres, ces derniers reconnaissables à leurs culottes courtes, à leurs longues redingotes, au mince liseré blanc qui cerclait leur cou.

James Starr ne fut pas le dernier à s'embarquer. Il sauta lestement sur le pont du *Prince de Galles*. Bien que la pluie tombât avec violence, pas un de ces passagers ne songeait à chercher un abri dans le salon du steam-boat. Tous restaient immobiles, enveloppés de leurs couvertures de voyage, quelques-uns se ranimant de temps à autre avec le gin ou le wisky de leur bouteille, — ce qu'ils appellent « se vêtir à l'intérieur ». Un dernier coup de cloche se fit entendre, les amarres furent larguées, et le *Prince de Galles* évolua pour sortir du petit bassin, qui l'abritait contre les lames de la mer du Nord.

Le Firth of Forth, tel est le nom que l'on donne au golfe creusé entre les rives du comté de Fife, au nord, et celles des comtés de Linlilhgow, d'Edimburgh et Haddington, au sud. Il forme l'estuaire du Forth, fleuve peu important, sorte de Tamise ou de Mersey aux eaux profondes, quí, descendu des flancs ouest du Ben Lomond, se jette dans la mer à Kincardine.

Ce ne serait qu'une courte traversée que celle de Granton-pier à l'extrémité de ce golfe, si la nécessité de faire escale aux diverses stations des deux rives n'obligeaît à de nombreux détours. Les villes, les villages, les cottages s'étalent sur les bords du Forth entre les arbres d'une campagne fertile. James Starr, abrité sous la large passerelle jetée entre les tambours, ne cherchait pas à rien voir de ce paysage, alors rayé par les fines hachures de la pluie. Il s'inquiétait plutôt d'observer s'il n'attirait pas spécialement l'attention de quelque passager. Peut-être, en effet, l'auteur anonyme de la seconde lettre était-il sur le bateau. Cependant, l'ingénieur ne put surprendre aucun regard suspect.

Le Prince de Galles, en quittant Granton-pier, se dirigea vers l'étroit pertuis qui se glisse entre les deux pointes de South-Queensferry et North-Queensferry, au delà duquel le Forth forme une sorte de lac, praticable pour les navires de cent tonneaux. Entre les brumes du fond apparaissaient, dans de courtes éclaircies, les sommets neigeux des monts Grampian.

Bientôt, le steam-boat eut perdu de vue le village d'Aberdour, l'île de Colm, couronnée par les ruines d'un monastère du douzième siècle, les restes du château de Barnbongle, puis Donibristle, où fut assassiné le gendre du régent Murray, puis l'îlot fortifié de Garvie. Il franchit le détroit de Quœusferry, laissa à gauche le château de Rosyth, où résidait autrefois une branche des Stuarts à laquelle était alliée la mère de Cromwell, dépassa Blackness-castle,

toujours fortifié, conformément à l'un des articles du traité de l'Union, et longea les quais du petit port de Charleston, d'où s'exporte la chaux des carrières de lord Elgin. Enfin, la cloche du *Prince de Galles* signala la station de Crombie-Point.

Le temps était alors très-mauvais. La pluie, fouettée par une brise violente, se pulvérisait au milieu de ces mugissantes rafales, qui passaient comme des trombes.

James Starr n'était pas sans quelque inquiétude. Le fils d'Harry Ford se trouverait-il au rendez-vous? Il le savait par expérience : les mineurs, habitués au calme profond des houillères, affrontent moins volontiers que les ouvriers ou les laboureurs ces grands troubles de l'atmosphère. De Callander à la fosse Dochart et au puits Yarow, il fallait compter une distance de quatre milles. C'étaient là des raisons qui pouvaient, dans une certaine mesure, retarder le fils du vieil overman. Toutefois, l'ingénieur se préoccupait davantage de l'idée que le rendezvous donné dans la première lettre eût été contremandé dans la seconde. — C'était, à vrai dire, son plus gros souci.

En tout cas, si Harry Ford ne se trouvait pas à l'arrivée du train à Callander, James Starr était bien décidé à se rendre seul à la fosse Dochart, et même, s'il le fallait, jusqu'au village d'Aberfoyle. Là, il aurait sans doute des nouvelles de Simon Ford, et il apprendrait en quel lieu résidait actuellement le vieil overman.

Cependant, le *Prince de Galles* continuait à soulever de grosses lames sous la poussée de ses aubes. On ne voyait rien des deux rives du fleuve, ni du village de Crombie, ni Torryburn, ni Torry-house, ni Newmills, ni Carriden-house, ni Kirkgrange, ni Salt-Pans, sur la droite. Le petit port de Bowness, le port de Grangemouth, creusé à l'embouchure du canal de la Clyde, disparaissaient dans l'humide brouillard. Culross, le vieux bourg et les ruines de son abbaye de Citeaux, Kinkardine et ses chantiers de construction, auxquels le steam-boat fit escale, Ayrth-Castle et sa tour carrée du xmº siècle, Clackmannan et son château, bâti par Robert Bruce, n'étaient même pas visibles à travers les rayures obliques de la pluie.

Le Prince de Galles s'arrêta à l'embarcadère d'Alloa pour déposer quelques voyageurs. James Starr eut le cœur serré en passant, après dix ans d'absence, près de cette petite ville, siége d'exploitation d'importantes houillères qui nour-rissaient toujours une nombreuse population de travailleurs. Son imagination l'entraînait dans ce sous-sol, que le pie des mineurs creusait encore à grand profit. Ces mines d'Alloa, presque contiguës à celles d'Aberfoyle, continnaient

à enrichir le comté, tandis que les gisements voisins, épuisés depuis tant d'années, ne comptaient plus un seul ouvrier!

Le steam-boat, en quittant Alloa, s'enfonça dans les nombreux détours que fait le Forth sur un parcours de dix-neuf milles. It circulait rapidement entre les grands arbres des deux rives. Un instant, dans une éclaircie, apparurent les ruines de l'abbaye de Cambuskenneth, qui date du xnº siècle. Puis, ce furent le château de Stirling et le bourg royal de ce nom, où le Forth, traversé par deux ponts, n'est plus navigable aux navires de hautes matures.

A peine le *Prince de Galles* avait-il accosté, que l'ingénieur sautait lestement sur le quai. Cinq minutes après, il arrivait à la gare de Stirling. Une heure plus tard, il descendait du train à Callander, gros village situé sur la rive gauche du Teith.

Là, devant la gare, attendait un jeune homme, qui s'avança aussitôt vers l'ingénieur.

C'était Harry, le fils de Simon Ford.

### CHAPITRE III

### LE SOUS-SOL DU ROYAUME-UNI.

Il est convenable, pour l'intelligence de ce récit, de rappeler en quelques mots quelle est l'origine de la houille.

Pendant les époques géologiques, lorsque le sphéroïde terrestre était encore en voie de formation, une épaisse atmosphère l'entourait, toute saturée de vapeurs d'eau et largement imprégnée d'acide carbonique. Peu à peu, ces vapeurs se condensèrent en pluies diluviennes, qui tombèrent comme si elles eussent été projetées du goulot de quelques millions de milliards de bouteilles d'eau de Seltz. C'était, en effet, un liquide chargé d'acide carbonique qui se déversait torrentiellement sur un sol pâteux, mal consolidé, sujet aux déformations brusques ou lentes, à la fois maintenu dans cet état semi-fluide autant par les feux du soleil que par les feux de la masse intérieure. C'est que la chaleur interne n'était pas encore emmagasinée au centre du globe. La croûte terrestre, peu épaisse et incomplétement durcie, la laissait s'épancher à travers ses pores. De là, une

phénoménale végétation,— telle, sans doute, qu'elle se produit peut-être à la surface des planètes inférieures, Vénus ou Mercure, plus rapprochées que la terre de l'astre radieux.

Le sol des continents, encore mal fixé, se couvrit donc de forêts immenses. L'acide carbonique, si propre au développement du règne végétal, abondait. Aussi les végétaux se développaient-ils sous la forme arborescente. Il n'y avait pas une seule plante herbacée. C'étaient partout d'énormes massifs d'arbres, sans fleurs, sans fruits, d'un aspect monotone, qui n'auraient pu suffire à la nourriture d'aucun être vivant. La terre n'était pas prête encore pour l'apparition du règne animal.

Voici quelle était la composition de ces forêts antédiluviennes. La classe des cryptogames vasculaires y dominait. Les calamites, variétés de prêles arborescentes, les lépidodendrons, sortes de lycopodes géants, hauts de vingt-cinq ou trente mètres, larges d'un mètre à leur base, des astérophylles, des fougères, des sigillaires de proportions gigantesques, dont on a retrouvé des empreintes dans les mines de Saint-Étienne, — toutes plantes grandioses alors, auxquelles on ne reconnaîtrait d'analogues que parmi les plus humbles spécimens de la terre habitable, — tels étaient, peu variés dans leur espèce, mais énormes dans leur développement, les végétaux qui composaient exclusivement les forêts de cette époque.

Ces arbres noyaient alors leur pied dans une sorte d'immense lagune, rendue profondément humide par le mélange des eaux donces et des eaux marines. Ils s'assimilaient avidement le carbone qu'ils soutiraient peu à peu de l'atmosphère, encore impropre au fonctionnement de la vie, et on peut dire qu'ils étaient destinés à l'emmagasiner, sous forme de houille, dans les entrailles mêmes du globe.

En effet, c'était l'époque des tremblements de terre, de ces secouements du sol, dus aux révolutions intérieures et au travail plutonique, qui modifiaient subitement les linéaments encore incertains de la surface terrestre, lei, des intumescences qui devenaient montagnes; là, des gouffres que devaient emplir des océans ou des mers. Et alors, des forêts entières s'enfonçaient dans la croûte terrestre, à travers les couches mouvantes, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un point d'appui, tel que le sol primitif des roches granitoïdes, ou que, par le tassement, elles formassent un tout résistant.

En effet, l'édifice géologique se présente suivant cet ordre dans les entrailles du globe : le sol primitif, que surmonte le sol de remblai, composé des terrains primaires, puis les terrains secondaires dont les gisements houillers occupent l'étage inférieur, puis les terrains tertiaires, et au-dessus, le terrain des alluvions auciennes et modernes.

A cette époque, les eaux, qu'aucun lit ne retenait encore et que la condensation engendrait sur tous les points du globe, se précipitaient en arrachant aux roches, à peine formées, de quoi composer les schistes, les grès, les calcaires. Elles arrivaient au-dessus des forêts tourbeuses et déposaient les éléments de ces terrains qui allaient se superposer au terrain houiller. Avec le temps, — des périodes qui se chiffrent par millions d'années, — ces terrains se durcirent, s'étagèrent et enfermèrent sous une épaisse carapace de poudingues, de schistes, de grès compactes ou friables, de gravier, de cailloux, toute la masse des forêts enlisées.

Que se passa-t-il dans ce creuset gigantesque, où s'accumulait la matière végétale, enfoncée à des profondeurs variables? Une véritable opération chimique, une sorte de distillation. Tout le earbone que contenaient ces végétaux s'agglomérait, et peu à peu la houille se formait sous la double influence d'une pression énorme et de la haute température que lui fournissaient les feux internes, si voisins d'elle à cette époque.

Ainsi donc un règne se substituait à l'autre dans cette lente, mais irrésistible réaction. Le végétal se transformait en minéral. Toutes ces plantes, qui avaient vécu de la vie végétative sous l'active séve des premiers jours, se pétrifiaient. Quelques-unes des substances enfermées dans ce vaste herbier, incomplétement déformées, laissaient leur empreinte aux autres produits plus rapidement minéralisés, qui les pressaient comme eût fait une presse hydraulique d'une puissance incalculable. En même temps, des coquilles, des zoophytes, tels qu'étoiles de mer, polypiers, spirifères, jusqu'à des poissons, jusqu'à des lézards, entraînés par les caux, laissaient sur la houille, tendre encore, leur impression nette et comme « admirablement tirée » (†).

La pression semble avoir joué un rôle considérable dans la formation des gisements carbonifères. En effet, c'est à son degré de puissance que sont dues les diverses sortes de houilles dont l'industric fait usage. Ainsi, aux plus basses couches du terrain houiller apparaît l'anthracite, qui, presque entièrement dé-

<sup>(1)</sup> Il faut, d'ailleurs, remarquer que toutes ces plantes, dont les empreintes ont été retrouvées, appartiemment aux espèces aujourd'hui réservées aux zones équatoriales du globe. On peut donc en conclure que, à cette épo que, la chaleur étuit égale sur toute la terre, soit qu'elle y fût apportée par des courants d'eaux chandes, soit que les feux intérieurs se fissent sentir à sa surface à travers la croûte poreuse. Ainsi s'explore la formation de gisements carbonifères sous toutes les latitudes terrestres.



Des sigillaires de proportions gigantesques. (Page 14.)

pourvue de matière volatile, contient la plus grande quantité de carbone. Aux plus hautes conches se montrent, au contraire, le lignite et le bois fossile, substances dans lesquelles la quantité de carbone est infiniment moindre. Entre ces deux conches, suivant le degré de pression qu'elles ont subie, se rencontrent les tilons de graphites, les houilles grasses ou maigres. On peut même affirmer que c'est faute d'une pression suffisante que la conche des marais tourbeux n'a pas été complétement modifiée.

Ainsi donc, l'origine des houillères, en quelque point du globe qu'on les ait découvertes, est celle-ci : engloutissement dans la croûte terrestre des grandes forêts de l'époque géologique, puis, minéralisation des végétaux obtenue avec le



Le jeune homme, portant le leger bagage de l'ingenieur... (Page 22.)

temps, sous l'influence de la pression et de la chaleur, et sous l'action de l'acide carbonique.

Cependant, la nature, si prodigue d'ordinaire, n'a pas enfoui assez de forêts pour une consommation qui comprendrait quelques milliers d'années. La houille manquera un jour, — cela est certain. Un chômage forcé s'imposera donc aux machines du monde entier, si quelque nouveau combustible ne remplace pas le charbon. A une époque plus ou moins reculée, il n'y aura plus de gisements carbonifères, si ce n'est ceux qu'une éternelle couche de glace recouvre au Groënland, aux environs de la mer de Batfin, et dont l'exploitation est à peu près impossible. C'est le sort inévitable. Les bassins houillers de l'Amérique, prodigieusement

riches encore, ceux du lac Salé, de l'Orégon, de la Californie, n'auront plus, un jour, qu'un rendement insuffisant. Il en sera ainsi des houillères du cap Breton et du Saint-Laurent, des gisements des Alleghanis, de la Pensylvanie, de la Virginie, de l'Illinois, de l'Indiana, du Missouri. Bien que les gites carbonifères du Nord-Amérique soient dix fois plus considérables que tous les gisements du monde entier, cent siècles ne s'écouleront pas sans que le monstre à millions de gueules de l'industrie n'ait dévoré le dernier morceau de houille du globe.

La disette, on le comprend, se fera plus promptement sentir dans l'ancien monde. Il existe bien des couches de combustible minéral en Abyssinie, à Natal, au Zambèze, à Mozambique, à Madagascar, mais leur exploitation régulière offre les plus grandes difficultés. Celles de la Birmanie, de la Chine, de la Cochinchine, du Japon, de l'Asie centrale, seront assez vite épuisés. Les Anglais auront certainement vidé l'Australie des produits houillers, assez abondamment enfouis dans son sol, avant le jour où le charbon manquera au Royaume-Uni. A cette époque, déjà, les filons carbonifères de l'Europe, atteints jusque dans leurs dernières veines, auront été abandonnés.

Que l'on juge par les chiffres suivants des quantités de houilles qui ont été consommées depuis la découverte des premiers gisements. Les bassins houillers de la Russie, de la Saxe et de la Bavière comprennent six cent mille hectares; ceux de l'Espagne, cent cinquante mille; ceux de la Bohème et de l'Autriche, cent cinquante mille. Les bassins de la Belgique, longs de quarante lieues, larges de trois, comptent également cent cinquante mille hectares, qui s'étendent sous les territoires-de Liége, de Namur, de Mons et de Charleroi. En France, le bassin situé entre la Loire et le Rhône, Rive-de-Gier, Saint-Étienne, Givors, Épinac, Blanzy, le Creuzot, — les exploitations du Gard, Alais, la Grand'Combe, — celles de l'Aveyron à Aubin, — les gisements de Carmaux, de Bassac, de Graissessac, — dans le Nord, Anzin, Valenciennes, Lens, Béthune, recouvrent environ trois cent cinquante mille hectares.

Le pays le plus riche en charbon, c'est incontestablement le Royaume-Uni. Celui-ci, en exceptant l'Irlande, à laquelle manque presque absolument le combustible minéral, possède d'énormes richesses carbonifères. — mais épuisables comme toutes richesses. Le plus important de ces divers bassins, celui de Newcastle, qui occupe le sous-sol du comté de Northumberland, produit par an jusqu'à trente millions de tonnes, c'est-à-dire près du tiers de la consommation anglaise et plus du double de la production française. Le bassin du pays de Galles, qui a concentré toute une population de mineurs à Cardiff, à Swansea, à Newpert, rend annuellement dix millions de tonnes de cette houille si recher-

chée qui porte son nom. Au centre, s'exploitent les bassins des comtes d'York, de Laneastre, de Derby, de Stafford, moins productifs, mais d'un rendement considerable encore. Entin, dans cette portion de l'Écosse située entre Édimbourg et Glasgow, entre ces deux mers qui l'échancrent si profondément, se développe l'un des plus vastes gisements houillers du Royaume-Uni. L'ensemble de ces divers bassins ne comprend pas moins de seize cent mille hectares, et produit annuellement jusqu'à cent millions de tonnes du noir combustible.

Mais qu'importe! La consommation deviendra telle, pour les besoins de l'industrie et du commerce, que ces richesses s'épuiseront. Le troisième millénaire de l'ère chrétienne ne sera pas achevé, que la main du mineur aura vidé, en Europe, ces magasins dans lesquels, suivant une juste image, s'est concentrée la chaleur solaire des premiers jours (1).

Or, précisément à l'époque où se passe cette histoire, l'une des plus importantes houillères du bassin écossais avait été épuisée par une exploitation trop rapide. En effet, c'était dans ce territoire, qui se développe entre Édimbourg et Glasgow, sur une largeur moyenne de dix à douze milles, que se creusait la houillère d'Aberfoyle, dont l'ingénieur James Starr avait si longtemps dirigé les travans.

Or, depuis dix ans, ces mines avaient dù être abandonnées. On n'avait pu découvrir de nouveaux gisements, bien que les sondages eussent été portés jusqu'à la profondeur de quinze cents et même de deux mille pieds, et lorsque James Starr s'était retiré, c'était avec la certitude que le plus mince filon avait été exploité jusqu'à complet épuisement.

Il était donc plus qu'évident que, en de telles conditions, la découverte d'un nouveau bassin houiller dans les profondeurs du sous-sol anglais aurait été un événement considérable. La communication annoncée par Simon Ford se rapportait-elle à un fait de cette nature? c'est ce que se demandait James Starr, c'est ce qu'il voulait espérer.

France... dans 1.140 ans.
Angleterre. — 800 —
Belgique... — 750 —
Allemagne. — 300 —

En Amérique, à raison de 500 millions de tonnes annuellement, les gîtes pourraient produire du charbon pendant 6,000 ans.

<sup>(1)</sup> Voici, en tenant compte de la progression de la consommation de la houille, ce que les derniers calculs assignent, en Europe, à l'épuisement des combustibles minéraux :

En un mot, était-ce un autre coin de ces riches Indes-Noires dont on l'appelait à faire de nouveau la conquête? il voulait le croire.

La seconde lettre avait un instant dérouté ses idées à ce sujet, mais maintenant il n'en tenait plus compte. D'ailleurs, le fils du vieil overman était là, l'attendant au rendez-vous indiqué. La lettre anonyme n'avait donc plus aucune valeur.

A l'instant où l'ingénieur prenait pied sur le quai, le jeune homme s'avança vers lui.

- «Tu es Harry Ford? lui demanda vivement James Starr, sans autre entrée eu matière.
  - Oui, monsieur Starr.
- Je ne t'aurais pas reconnu, mon garçon! Ah! c'est que, depuis dix ans, mes devenn un homme!
- Moi, je vous ai reconnu, répondit le jeune mineur, qui tenait son chapeau à la main. Vous n'avez pas changé, monsieur. Vous êtes celui qui m'a embrassé le jour des adieux à la fosse Dochart! Ça ne s'oublie pas, ces choses-là!
- Couvre-toi donc, Harry, dit l'ingénieur. Il pleut à torrents, et la politesse ne doit pas aller jusqu'au rhume!
- Voulez-vous que nous nous mettions à l'abri, monsieur Starr? demanda Harry Ford.
- Non, Harry. Le temps est pris. Il pleuvra toute la journée, et je suis pressé.
   Partons.
  - A vos ordres, répondit le jeune homme.
  - Dis-moi, Harry, le père se porte bien?
  - Très-bien, monsieur Starr.
  - Et la mère?...
  - La mère aussi.
- C'est ton père qui m'a écrit, pour me donner rendez-vous au puits de Yarow?
  - Non, c'est moi.
- Mais Simon Ford m'a-t-il donc adressé une seconde lettre pour contremander ce rendez-vous? demanda vivement l'ingénieur.
  - Non, mousieur Starr, répondit le jeune mineur.
  - Bien! » répondit James Starr, sans parler davantage de la lettre anonyme.
     Puis, reprenant :
- « Et peux-tu m'apprendre ce que me veut le vieux Simon? demanda-t il au jeune homme.

- Monsieur Starr, mon père s'est réservé le soin de vous le dire lui-même.
- Mais tu le sais?...
- Je le sais.
- Eh bien, Harry, je ne t'en demande pas plus. En route donc, car j'ai hâte de causer avec Simon Ford. — A propos, où demeure-t-il?
  - Dans la mine.
  - Quoi! Dans la fosse Dochart?
  - Oui, monsieur Starr, répondit Harry Ford.
- Comment! ta famille n'a pas quitté la vicille mine depuis la cessation des travaix?
- Pas un jour, monsieur Starr. Vous connaissez le père. C'est là qu'il est né, c'est là qu'il veut mourir!
- Je comprends cela, Harry... Je comprends cela! Sa houillère natale! Il n'a pas voulu l'abandonner! Et vous vous plaisez là?...
- Oui, monsieur Starr, répondit le jeune mineur, car nous nous aimons cordialement, et nous n'avons que peu de besoins!
  - Bien, Harry, dit l'ingénieur. En route! »

Et James Starr, suivant le jeune homme, se dirigea à travers les rues de Callander.

Dix minutes après, tous deux avaient quitté la ville.

### CHAPITRE IV

### LA FOSSE DOCHART.

Harry Ford était un grand garçon de vingt-cinq ans, vigoureux, bien découplé. Sa physionomic un peu sérieuse, son attitude habituellement pensive, l'avaient, dès son enfance, fait remarquer entre ses camarades de la mine. Ses traits réguliers, ses yeux profonds et doux, ses cheveux assez rudes, plutôt châtains que blonds, le charme naturel de sa personne, tout concordait à en faire le type accompli du Lowlander, c'est-à-dire un superbe spécimen de l'Écossais de la plaine. Endurci presque dès son bas âge au travail de la houillère, c'etait, en même temps qu'un solide compagnon, une brave et bonne nature. Guidé par son

père, poussé par ses propres instincts, il avait travaillé, il s'etait instruit de bonne heure, et, à un âge où l'on n'est guère qu'un apprenti, il était arrivé à se faire quelqu'un, — l'un des premiers de sa condition, — dans un pays qui compte peu d'ignorants, car il fait tout pour supprimer l'ignorance Si, pendant les premières années de son adolescence, le pic ne quitta pas la main d'Harry Ford, néanmoins le jeune mineur ne tarda pas à acquérir les counaissances suffisantes pour s'élever dans la hiérarchie de la houillère, et il aurait certainement succédé à son père en qualité d'overman de la fosse Dochart, si la mine n'eut pas été abandonnée.

James Starr était un bon marcheur encore, et, cependant, il n'aurait pas suivi facilement son guide, si celui-ci n'eût modéré son pas.

La pluie tombait alors avec moins de violence. Les larges gouttes se pulvérisaient avant d'atteindre le sol. C'étaient plutôt des rafales humides, qui couraient dans l'air, soulevées par une fraîche brise.

Harry Ford et James Starr, — le jeune homme portant le léger bagage de l'ingénieur, — suivirent la rive gauche du fleuve pendant un mille environ. Après avoir longé sa plage sinueuse, ils prirent une route qui s'enfonçait dans les terres sous les grands arbres ruisselants. De vastes pâturages se développaient d'un côté et de l'autre, autour de fermes isolées. Quelques troupeaux paissaient tranquillement l'herbe toujours verte de ces prairies de la basse Écosse. C'étaient des vaches sans cornes, ou de petits moutons à laine soyeuse, qui ressemblaient aux moutons des bergeries d'enfants. Aucun berger ne se laissait voir, fabrité qu'il était sans doute dans quelque creux d'arbre; mais le « colley », chien particulier à cette contrée du Royaume-Uni et renommé pour sa vigilance, rôdait autour du pâturage.

Le puits Yarow était situé à quatre milles environ de Callander, James Starr, tout en marchant, ne laissait pas d'être impressionné. Il n'avait pas revu le pays depuis le jour où la dernière tonne des houillères d'Aberfoyle avait été versée dans les wagons du railway de Glasgow. La vie agricole remplaçait, maintenant, la vie industrielle, toujours plus bruyante, plus, active. Le contraste était d'autant plus frappant que, pendant l'hiver, les travaux des champs subissent une sorte de chômage. Mais autrefois, en toute saison, la population des mineurs, au-dessus comme au-dessous, animait ce territoire. Les grands charrois de charbon passaient muit et jour. Les rails, maintenant enterrés sur leurs traverses pourries, grinçaient sous le poids des wagons. A présent, le chemin de pierre et de terre se substituait peu à peu aux anciens tramways de l'exploitation. James Starr croyait traverser un désert.

L'ingénieur regardait donc autour de lui d'un œil attristé. Il s'arrêtait par instants pour reprendre haleine, il écoutait, L'air ne s'emplissait plus à présent des sifflements lointains et du fracas haletant des machines. A l horizon, pas une de ces vapeurs noirâtres, que l'industriel aime à retrouver, mêlées aux grands nuages. Nulle haute cheminée cylindrique ou prismatique vomissant des fumées, après s'être alimentée au gisement même, nul tuyau d'échappement s'époumonnant à souffler sa vapeur blanche. Le sol, autrefois sali par la poussière de la houille, avait un aspect propre, auquel les yeux de James Starr n'étaient plus habitués.

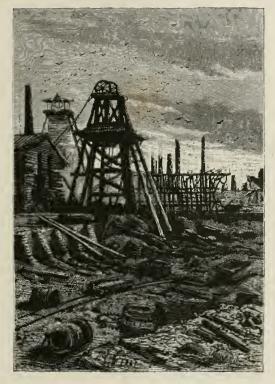
Lorsque l'ingénieur s'arrêtait, Harry Ford s'arrêtait aussi. Le jeune mineur attendait en silence. Il sentait bien ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon, et il partageait vivement cette impression,—lui, un enfant de la houillère, dont toute la vie s'était écoulée dans les profondeurs de ce sol.

- « Oui, Harry, tout cela est changé, dit James Starr. Mais, à force d'y prendre, il fallait bien que les trésors de houille s'épuisassent un jour! Tu regrettes ce temps!
- Je le regrette, monsieur Starr, répondit Harry. Le travail était dur, mais il intéressait, comme toute lutte.
- Sans doute, mon garçon! La lutte de tous les instants, le danger des éboulements, des incendies, des inondations, des coups de grisou qui frappent comme la foudre! Il fallait parer à ces périls! Tu dis bien! C'était la lutte, et, par conséquent, la vie émouvante!
- Les mineurs d'Alloa ont été plus favorisés que les mineurs d'Aberfoyle, monsieur Starr!
  - Oui, Harry, répondit l'ingénieur.
- En vérité, s'écria le jeune homme, il est à regretter que tout le globe terrestre n'ait pas été uniquement composé de charbon! Il y en aurait eu pour quelques millions d'années!
- Sans doute, Harry, mais il faut avouer, cependant, que la nature s'est montrée prévoyante en formant notre sphéroïde plus principalement de grès, de calcaire, de granit, que le feu ne peut consumer!
- Voulez-vous dire, monsieur Starr, que les humains auraient fini par brûler leur globe ?...
- Oui! Tout entier, mon garçon, répondit l'ingénieur. La terre aurait passé jusqu'au dernier morceau dans les fourneaux des locomotives, des locomobiles, des steamers, des usines à gaz, et, certainement, c'est ainsi que notre monde eût fini un beau jour!



L'ingenieur regardait autour de lui d'un œil attriste. (Page 23.)

- Cela n'est plus à craindre, monsieur Starr. Mais aussi, les houillères s'épuiseront, sans doute, plus rapidement que ne l'établissent les statistiques!
- Cela arrivera, Harry, et, suivant moi, l'Angleterre a peut-être tort d'échanger son combustible contre l'or des autres nations!
  - En effet, répondit Harry.
- Je sais bien, ajouta l'ingénieur, que ni l'hydraulique, ni l'électricité n'ont encore dit leur dernier mot, et qu'on utilisera plus complétement un jour ces deux forces. Mais n'importe! La houille est d'un emploi très-pratique et se prête facilement aux divers besoins de l'industrie! Malheureusement, les hommes ne peuvent la produire à volonté! Si les forêts extérieures reponssent incessam-



De tout cela il sortait une vive impression d'abandon... (Page 26.)

ment sous l'influence de la chaleur et de l'eau, les forêts intérieures, elles, ne se reproduisent pas, et le globe ne se retrouvera jamais dans les conditions voulues pour les refaire! »

James Starr et son guide, tout en causant, avaient repris leur marche d'un pas rapide. Une heure après avoir quitté Callander, ils arrivaient à la fosse Dochart.

Un indifférent lui-même eût été touché du triste aspect que présentait l'établissement abandonné. C'était comme le squelette de ce qui avait été si vivant autrefois,

Dans un vaste cadre, bordé de quelques maigres arbres, le sol disparaissait

encore sous la noire poussière du combustible minéral, mais on n'y voyat ni escarbilles, ni gailleteries, ni aucun fragment de houille. Tout avait été en e et consommé depuis longtemps.

Sur une colline peu élevée, se découpait la silhouette d'une énorme charpente que le soleil et la pluie rongeaient lentement. Au sommet de cette charpente apparaissait une vaste molette ou roue de fonte, et plus bas s'arrondissaient ces gros tambours, sur lesquels s'enroulaient autrefois les câbles qui ramenaient les cages à la surface du sol.

A l'étage inférieur, on reconnaissait la chambre délabrée des machines, autrefois si luisantes dans les parties du mécanisme faites d'acier ou de cuivre.
Quelques pans de murs gisaient à terre au milieu de solives brisées et verdies
par l'humidité. Des restes de balanciers auxquels s'articulait la tige des pompes
d'épuisement, des coussinets cassés ou encrassés, des pignons édentés, des
engins de basculage renversés, quelques échelons fixés aux chevalets et figurant
de grandes arêtes d'ichthyosaures, des rails portés sur quelque traverse rompue
que soutenaient encore deux ou trois pilotis branlants, des tramways qui
n'auraient pas résisté au poids d'un wagonnet vide, — tel était l'aspect désolé de
la fosse Dochart.

La margelle des puits, aux pierres éraillées, disparaissait sous les mousses épaisses. Ici, on reconnaissait les vestiges d'une cage, là les restes d'un parc où s'emmagasinait, le charbon, qui devait être trié suivant sa qualité ou sa grosseur. Enfin, débris de tonnes auxquelles pendait un bout de chaîne, fragments de chevalets gigantesques, tôles d'une chaudière éventrée, pistons tordus, longs balanciers qui se penchaient sur l'erifice des puits de pompes, passerelles tremblant au vent, ponceaux frémissant au pied, murailles lézardées, toits à demi effondrés qui dominaient des cheminées aux briques disjointes, ressemblant à ces canons modernes dont la culasse est frettée d'anneaux cylindriques, de tout cela il sortait une vive impression d'abandon, de misère, de tristesse, que n'offrent pas les ruines du vieux château de pierre, ni les restes d'une forteresse démantelée.

« C'est une désolation! » dit James Starr, en regardant le jeune homme qui ne répondit pas.

Tous deux pénétrèrent alors sous l'appentis qui recouvrait l'orifice du puits Yarow, dont les échelles donnaient encore accès jusqu'aux galeries inférieures de la fosse.

L'ingénieur se pencha sur l'orifice.

De là s'épanchait autrefois le souffle puissant de l'air aspiré par les ventila-

teurs. C'etait maintenant un abime silencieux. Il semblait qu'on fût à la bouche de quelque volcan éteint.

James Starr et Harry mirent pied sur le premier palier.

A l'époque de l'exploitation, d'ingénieux engins desservaient certains puits des houillères d'Aberfoyle, qui, sous ce rapport, étaient parfaitement outil-lées : cages munies de parachutes automatiques, mordant sur des glissières en bois, échelles oscillantes, nommées « engine-men », qui, par un simple mouvement d'oscillation, permettaient aux mineurs de descendre sans danger ou de remonter sans fatigue.

Mais ces appareils perfectionnés avaient été enlevés, depuis la cessation des travaux. Il ne restait au puits Yarow qu'une longue succession d'échelles, séparées par des paliers étroits de cinquante en cinquante pieds. Trente de ces échelles, ainsi placées bout à bout, permettaient de descendre jusqu'à la semelle de la galerie inférieure, à une profondeur de quinze cents pieds. C'était la seule voie de communication qui existât entre le fond de la fosse Dochart et le sol. Quant à l'aération, elle s'opérait par le puits Yarow, que les galeries faisaient communiquer avec un autre puits dont l'orifice s'ouvrait à un niveau supérieur, — l'air chaud se dégageant naturellement par cette espèce de siphon renversé.

« Je te suis, mon garçon, dit l'ingénieur, en faisant signe au jeune homme de le précéder.

- A vos ordres, monsieur Starr,
- Tu as ta lampe?
- Oui, et plût au Ciel que ce fût encore la lampe de sûreté dont nous nous servions autrefois!
- En effet, répondit James Starr, les coups de grisou ne sont plus à craindre maintenant! »

Harry n'était muni que d'ane simple lampe à huile, dont il alluma la mèche. Dans la houillère, vide de charbon, les fuites du gaz hydrogène protocarboné ne pouvaient plus se produire. Donc, aucune explosion à redouter, et nulle nécessité d'interposer entre la flamme et l'air ambiant cette toile métallique qui empèche le gaz de prendre feu à l'extérieur. La lampe de Davy, si perfectionnée alors, ne trouvait plus ici son emploi. Mais si le danger n'existait pas, c'est que la cause en avait disparu, et, avec cette cause, le combustible qui faisait autrefois la richesse de la fosse Dochart.

Harry descendit les premiers échelons de l'échelle supérieure. James Starr le suivit. Tous deux se trouvèrent bientôt dans une obscurite profonde que rompait seul l'éclat de la lampe. Le joune homme l'élevait au-dessus de sa tête, afin de mieux éclairer son compagnon.

Une dizaine d'échelles furent descendues par l'ingénieur et son guide de ce pas mesuré habituel au mineur. Elles étaient encore en bon état.

James Starr observait curieusement ce que l'insuffisante lueur lui laissait apercevoir des parois du sombre puits, qu'un cuvelage en bois, à demi pourri, revêtait encore.

Arrivés au quinzième palier, c'est-à-dire à mi-chemin, ils firent halte pour quelques instants.

- « Décidément, je n'ai pas tes jambes, mon garçon, dit l'ingénieur en respirant longuement, mais enfin, cela va encore!
- Vous êtes solide, monsieur Starr, répondit Harry, et c'est quelque chose, voyez-vous, que d'avoir longtemps vécu dans la mine.
- Tu as raison, Harry. Autrefois, lorsque j'avais vingt ans, j'aurais descendu tout d'une haleine. Allons, en route! »

Mais, au moment où tous deux allaient quitter le palier, une voix, encore éloignée, se fit entendre dans les profondeurs du puits. Elle arrivait comme une onde sonore qui se gonfle progressivement, et elle devenait de plus en plus distincte.

- « Eh! qui vient là ? demanda l'ingénieur en arrêtant llarry.
- Je ne pourrais le dire, répondit le jeune mineur.
- Ce n'est pas le vieux père?...
- Lui! monsieur Starr, non.
- Quelque voisin, alors ?...
- Nous n'avons pas de voisins au fond de la fosse, répondit Harry. Nous sommes seuls, bien seuls.
- Bon! laissons passer cet intrus, dit James Starr. C'est à ceux qui descendent de céder le pas à ceux qui montent. »

Tous deux attendirent.

La voix résonnait en ce moment avec un magnifique éclat, comme si elle eût été portée par un vaste pavillon acoustique, et bientôt quelques paroles d'une chanson écossaise arrivèrent assez nettement aux oreilles du jeune mineur.

- « La chanson des lacs! s'écria Harry. Alt! je serais bien surpris si elle s'échappait d'une autre bouche que de celle de Jack Ryan.
- Et qu'est-ee, ce Jack Ryan, qui chante d'une si superbe façon ? demanda James Starr.

- Un ancien camarade de la houillère, » répondit Harry.

Puis, se penchant au-dessus du palier :

- « Eh! Jack! cria-t-il.
- C'est toi, Harry? fut-il répondu. Attends-moi, j'arrive. »

Et la chanson reprit de plus belle.

Quelques instants après, un grand garçon de vingt-cinq ans, la figure gaie, les yeux souriants, la bouche joyeuse, la chevelure d'un blond ardent, apparaissait au fond du cône lumineux que projetait sa lanterne, et il prenait pied sur le palier de la quinzième échelle.

Son premier acte fut de serrer vigoureusement la main que venait de lui tendre Harry.

- a Enchanté de te rencontrer! s'écria-t-il. Mais, saint Mungo me protége! si j'avais su que tu revenais à terre aujourd'hui, je me serais bien épargné cette descente au puits Yarow!
- Monsieur James Starr, dit alors Harry, en tournant sa lampe vers l'ingénieur, qui était resté dans l'ombre.
- Monsieur Starr l'répondit Jack Ryan. Ah! monsieur l'ingénieur, je ne vous aurais pas reconnu. Depuis que j'ai quitté la fosse, mes yeux ne sont plus habitués, comme autrefois, à voir dans l'obscurité.
- Et moi, je me rappelle maintenant un gamin qui chantait toujours. Voilà bien dix ans de cela, mon garçon! C'était toi, sans doute?
- Moi-même, monsieur Starr, et, en changeant de métier, je n'ai pas changé d'humeur, voyez-vous? Bah! rire et chanter, cela vaut mieux, j'imagine, que pleurer et geindre!
- Sans doute, Jack Ryan. Et que fais tu, depuis que tu as quitté la mine?
- Je travaille à la ferme de Melrose, près d'Irvinc, dans le comté de Renfrew, à quarante milles d'ici. Ah! ça ne vaut pas nos houillères d'Aberfoyle! Le pie allait mieux à ma main que la bèche ou l'aiguillon! Et puis, dans la vieille fosse, il y avait des coins sonores, des échos joyeux qui vous renvoyaient gaillardement vos chansons, tandis que là-haut!... Mais vous allez donc rendre visite au vieux Simon, monsieur Starr?
  - Oui, Jack, répondit l'ingénieur.
  - Que je ne vous retarde pas...
- Dis-moi, Jack, demanda Harry, quel motif t'a amené au cottage aujourd'hui?
  - Je voulais te voir, camarade, répondit Jack Ryan, et t inviter à la fête du

clan d'Irvine. Tu sais, je suis le « piper » (1) de l'endroit! On chantera, on dansera!

- Merci, Jack, mais cela m'est impossible.
- Impossible?
- Oui, la visite de monsieur Starr peut se prolonger, et je dois le reconduire à Callander.
- Eh! Harry, la fête du clan d'Irvine n'arrive que dans huit jours. D'ici là, la visite de monsieur Starr sera terminée, je suppose, et rien na te retiendra plus au cottage!
- En effet, Harry, répondit James Starr. Il faut profiter de l'invitation que te fait ton camarade Jack!
- Eh bien! j'accepte, Jack, dit Harry. Dans buit jours, nous nous retrouverons à la fête d'Irvine.
- Dans huit jours, c'est bien convenu, répondit Jack Ryan. Adieu, Harry! Votre serviteur, monsieur Starr! Je suis très-content de vous avoir revu! Je pourrai donner de vos nouvelles aux amis. Personne ne vous a oublié, monsieur l'ingénieur.
  - Et je n'ai oublié personne, dit James Starr.
  - Merci pour tous, monsieur, répondit Jack Ryan.
- Adicu, Jack! » dit Harry, en serrant une dernière fois la main de son camarade.

Et Jack Ryan, reprenant sa chanson, disparut bientôt dans les hauteurs du puits, vaguement éclairées par sa lampe.

Un quart d'heure après, James Starr et Harry descendaient la dernière échelle, et mettaient le pied sur le sol du dernier étage de la fosse.

Autour du rond-point que formait le fond du puits Yarow rayonnaient diverses galeries qui avaient servi à l'exploitation du dernier filon carbonifère de la mine. Elles s'enfonçaient dans le massif de schistes et de grès, les unes étançonnées par des trapèzes de grosses poutres à peine équarries, les autres doublées d'un épais revêtement de pierre. Partout des remblais remplaçaient les veines dévorées par l'exploitation. Les piliers artificiels étaient faits de pierres arrachées aux carrières voisines, et maintenant ils supportaient le sol, c'est-à-dire le double étage des terrains tertiaires et quaternaires, qui reposaient autrefois sur le gisement même. L'obscurité emplissait alors ces galeries, jadis éclairees soit par la lampe du mineur, soit par la lumière électrique, dont, pen-

<sup>(1)</sup> Le piper est le joueur de cornemuse en Ecosse.

cant les dernières années, l'emploi avait été introduit dans les fosses. Mais les sombres tunnels ne résonnaient plus du grincement des wagonnets roulant sur leurs rails, ni du bruit des portes d'air qui se refermaient brusquement, ni des éclats de voix des rouleurs, ni du hennissement des chevaux et des mules, ni des coups de pic de l'ouvrier, ni des fracas du foudroyage qui faisait éclater le massif.

- « Voulez-vous vous reposer un instant, monsieur Starr? demanda le jeune homme.
- Non, mon garçon, répondit l'ingénicur, car j'ai hâte d'arriver au cottage du vieux Simon.
- Suivez-moi donc, monsieur Starr. Je vais vous guider, et, cependant, je suis sûr que vous reconnaîtriez parfaitement votre route dans cet obscur dédale des galeries.
  - Oui, certes! J'ai encore dans la tête tout le plan de la vieille fosse. »

Harry, suivi de l'ingénieur et levant sa lampe pour le mieux éclairer, s'enfonça dans une haute galerie, semblable à une contre-nef de cathédrale. Leur pied, à tous deux, heurtait encore les traverses de bois qui supportaient les rails à l'époque de l'exploitation.

Mais à peine avaient-ils fait cinquante pas, qu'une énorme pierre vint tomber aux pieds de James Starr.

- « Prenez garde, monsieur Starr! s'écria Harry, en saisissant le bras de l'ingénieur.
- Une pierre, Harry! Ah! ces vicifles voûtes ne sont plus assez solides, sans doute, et...
- --- Monsieur Starr, répondit Harry Ford, il me semble que la pierre a été jetée... et jetée par une main d'homme!...
  - Jetée! s'écria James Starr. Que veux-tu dire, mon garçon?
- Rien, rien... monsieur Starr, répondit évasivement Harry, dont le regard, devenu sérieux, aurait voulu percer ces épaisses murailles. Continuons notre route. Prenez mon bras, je vous prie, et n'ayez aucune érainte de faire un faux pas.
  - Me voilà, Harry! »

Et tous deux s'avancèrent, pendant qu'llarry regardait en arrière, en projetent l'éclat de sa lampe dans les profondeurs de la galerie.

- · Serous-nous bientôt arrivés? demanda l'ingénieur.
- -- Dans dix minutes au plus
- Bien.



JACK RYAN.

- Mais, murmurait Harry, cela n'en est pas moins singulier! C'est la première fois que pareille chose m'arrive. Il a fallu que cette pierre vint tomber juste au moment où nous passions!...
  - Harry, il n'y a eu là qu'un hasard!

Harry s'était arrêté. Il écoutait.

- « Qu'y a-t-il, Harry? demanda l'ingénieur.
- J'ai cru entendre marcher derrière nous, » répondit le jeune mineur, qui prêta plus attentivement l'oreille.



SIMON FORD.

# Puis:

- « Non! je me serai trompé, dit-il. Appuyez-vous bien sur mon bras, mousieur Starr. Servez-vous de moi comme d'un bâton...
- Un bâton solide, Harry, répondit James Starr. Il n'en est pas de meilleur qu'un brave garçon tel.que toi! »

Tous deux continuèrent à marcher silencieusement à travers la sombre nef.

Souvent, Harry, évidemment préoccupé, se retournait, essayant de surprendre, soit un bruit éloigné, soit quelque lucur lointaine.

Mais, derrière et devant lui, tout n'était que silence et ténèbres.

## CHAPITRE V

#### LA FAMILLE FORD.

Dix minutes après, James Starr et llarry sortaient enfin de la galerie principale. Le jeune mineur et son compagnon étaient arrivés au fond d'une clairière, — si toutefois ce mot peut servir à désigner une vaste et obscure excavation. Cette excavation, cependant, n'était pas absolument dépourvue de jour. Quelques rayons lui arrivaient par l'orifice d'un puits abandonné, qui avait été foncé dans les étages supérieurs. C'était par ce conduit que s'établissait le courant d'aération de la fosse Dochart. Grâce à sa moindre densité, l'air chaud de l'intérieur était entraîné vers le puits Yarow.

Donc, un peu d'air et de clarté pénétrait à la fois à travers l'épaisse voûte de schiste jusqu'à la clairière.

C'était là que Simon Ford habitait depuis dix ans, avec sa famille, une souterraine demeure, évidée dans le massif schisteux, à l'endroit même où fonctionnaient autrefois les puissantes machines, destinées à opérer la traction mécanique de la fosse Dochart.

Telle était l'habitation, — à laquelle il donnait volontiers le nom de « cot tage », — où résidait le vieil overman. Grâce à une certaine aisance, due à une longue existence de travail, Simon Ford aurait pu vivre en plein soleil, au milieu des arbres, dans n'importe quelle ville du royaume; mais les siens et lui avaient préféré ne pas quitter la houillère, où ils étaient heureux, ayant mèmes idées, mêmes goûts. Dui! il leur plaisait, ce cottage, enfoui à quinze cents pieds au-dessous du sol écossais. Entre autres avantages, il n'y avait pas à eraindre que les agents du fisc, les « stentmaters » chargés d'établir la capitation, vinssent jamais y relancer ses hôtes!

A cetté époque, Simon Ford, l'ancien overman de la fosse Dochart, portait vigoureusement encore ses soixante-cinq ans. Grand, robuste, bien taillé, il cut été regardé comme l'un des plus remarquables « sawneys » (1) du canton, qui fournissait tant de beaux hommes aux régiments de Highlanders.

<sup>(1</sup> Le sawney, c'est l'Écossais, comme John Bull est l'Anglais, et Paddy l'Itlandais-

Simon Ford descendait d'une ancienne famille de mineurs, et sa généalogie remontait aux premiers temps où furent exploités les gisements carbonifères en Écosse.

Sans rechercher archéologiquement si les Grecs et les Romains ont fait usage de la houille, si les Chinois utilisaient les mines de charbon bien avant l'ère chrétienne, sans discuter si réellement le combustible minéral doit son nom au maréchal ferrant llouillos, qui vivait en Belgique dans le xu° siècle, on peut affirmer que les bassins de la Grande-Bretagne furent les premiers dont l'exploitation fut mise en cours régulier. Au xu° siècle, déjà, Guillaume le Conquérant partageait entre ses compagnons d'armes les produits du bassin de Newcastle. Au xu° siècle, une licence d'exploitation du « charbon marin » était concédée par Henri III. Enfin, vers la fin du mème siècle, il est fait mention des gisements de l'Écosse et du pays de Galles.

Ce fut vers ce temps que les ancêtres de Simon Ford pénétrèrent dans les entrailles du sol calédonien, pour n'en plus sortir, de père en fils. Ce n'étaient que de simples ouvriers. Ils travaillaient comme des forçats à l'extraction du précieux combustible. On croit même que les charbonniers mineurs, tout comme les sauniers de cette époque, étaient alors de véritables esclaves. En effet, au xvme siècle, cette opinion était si bien établie en Écosse, que, pendant la guerre du Prétendant, on put craindre que vingt mille mineurs de Newcastle ne se soulevassent pour reconquérir une liberté — qu'ils ne croyaient pas avoir.

Quoi qu'il en soit, Simon Ford était fier d'appartenir à cette grande famille des houilleurs écossais. Il avait travaillé de ses mains, la même où ses ancêtres avaient manié le pic, la pince, la rivelaine et la pioche. A trente ans, il était overman de la fosse Dochart, la plus importante des houillères d'Aberfoyle. Il aimait passionnément son métier. Pendant de longues années, il exerça ses fonctions avec zèle. Son seul chagrin était de voir la couche s'appauvrir et de prévoir l'heure très-prochaine où le gisement serait épuise.

C'est alors qu'il s'était adonné à la recherche de nouveaux filons dans toutes les fosses d'Aberfoyle, qui communiquaient souterrainement entre elles. Il avait eu le bonheur d'en découvrir quelques-uns pendant la dernière période d'exploitation. Son instinct de mineur le servait merveilleusement, et l'ingénieur James Starr l'appréciait fort. On eût dit qu'il devinait les gisements dans les entrailles de la houillère, comme un hydroscope devine les sources sous la couche du sol.

Mais le moment arriva, on l'a dit, où la matière combustible manqua tout à fait à la houillère. Les sondages ne donnèrent plus aucun résultat. Il fut évident

que le gite carbonifère était entièrement épuisé. L'exploitation cessa. Les mineurs se retirèrent.

Le croira-t-on? Ce fut un désespoir pour le plus grand nombre. Tous ceux qui savent que l'homme, au fond, aime sa peine, ne s'en étonneront pas. Simon Ford, sans contredit, fut le plus atteint. Il était, par excellence, le type du mineur, dont l'existence est indissolublement liée à celle de sa mine. Depuis sa naissance, il n'avait cessé de l'habiter, et, lorsque les travaux furent abandonnés, il voulut y demeurer encore. Il resta donc. Harry, son fils, fut chargé du ravitaillement de l'habitation souterraine; mais quant à lui, depuis dix ans, il n'était pas remonté dix fois à la surface du sol.

 $\alpha$  Aller là-haut! A quoi bon? » répétait-il, et il ne quittait pas son noir domaine.

Dans ce milieu parfaitement sain, d'ailleurs, soumis à une température toujours moyenne, le vieil overman ne connaissait ni les chaleurs de l'été, ni les froids de l'hiver. Les siens se portaient bien. Que pouvait-il désirer de plus?

Au fond, il était sérieusement attristé. Il regrettait l'animation, le mouvement, la vie d'autrefois, dans la fosse si laborieusement exploitée. Cependant, il était soutenu par une idée fixe.

« Non! non! la houillère n'est pas épuisée! » répétait-il.

Et celui-là se serait fait un mauvais parti, qui aurait mis en doute devant Simon Ford qu'un jour l'ancienne Aberfoyle ressusciterait d'entre les mortes! Il n'avait donc jamais abandonné l'espoir de découvrir quelque nouvelle couche qui rendrait à la mine sa splendeur passée. Oui! il aurait volontiers, s'il l'avait fallu, repris le pic du mineur, et ses vieux bras, solides encore, se seraient vigoureusement attaqués à la roche. Il allait donc à travers les obscures galeries, tantôt seul, tautôt avec son fils, observant, cherchant, pour rentrer chaque jour fatigué, mais non désespéré, au cottage.

La digne compagne de Simon Ford, c'était Madge, grande et forte, la « good-wife », la « bonne femme », suivant l'expression écossaise. Pas plus que son mari, Madge n'eût voulu quitter la fosse Dochart. Elle partageait à cet égard toutes ses espérances et ses regrets. Elle l'encourageait, elle le poussait en avant, elle lui parlait avec une sorte de gravité, qui réchauffait le cœur du vieil overman.

« Aberfoyle n'est qu'endormie, Simon, lui disait-elle. C'est toi qui as raison. Ce n'est qu'un repos, ce n'est pas la mort! »

Madge savait aussi se passer du monde extérieur et concentrer le bonheur d'une existence à trois dans le sombre cottage.

Ce fut là qu'arriva James Starr

L'ingénieur était bien attendu. Simon Ford, debout sur sa porte, du plus loin que la lampe d'Harry lui annonça l'arrivée de son ancien « viewer », s'avança vers lui.

- « Soyez le bienvenu, monsieur James! lui cria-t-il d'une voix qui résonnait sous la voûte de schiste. Soyez le bienvenu au cottage du vieil overman! Pour être enfouie à quinze cents pieds sous terre, la maison de la famille Ford n'en est pas moins hospitalière!
- Comment allez-vous, brave Simon? demanda James Starr, en serrant la main que lui tendait son hôte.
- Très-bien, monsieur Starr. Et comment en serait-il autrement iei, à l'abri de toute intempérie de l'air? Vos ladies qui vont respirer à Newhaven ou à Porto-Bello(1), pendant l'été, feraient mieux de passer quelques mois dans la houillère d'Aberfoyle! Elles ne risqueraient point d'y gagner quelque gros rhume, comme dans les rues humides de la vieille capitale.
- Ce n'est pas moi qui vous contredirai, Simon, répondit James Starr, heureux de retrouver l'overman tel qu'il était autrefois! Vraiment, je me demande pourquoi je ne change pas ma maison de la Canongate pour quelque cottage voisin du vôtre!
- A votre service, monsieur Starr. Je connais un de vos anciens mineurs qui serait particulièrement enchanté de n'avoir entre vous et lui qu'un mur mitoyen?
  - Et Madge?... demanda l'ingénieur.
- La bonne femme se porte encore mieux que moi, si cela est possible! répondit Simon Ford, et elle se fait une joie de vous voir à sa table. Je pense qu'elle se sera surpassée pour vous recevoir.
- Nous verrons cela, Simon, nous verrons cela! dit l'ingénieur, que l'annonce d'un bon déjeuner ne pouvait laisser indifférent, après cette longue marche.
  - Vous avez faim, monsieur Starr?
- Positivement faim. Le voyage m'a ouvert l'appétit. Je suis venu parun temps affreux!...
  - Ah! il pleut, là-haut! répondit Simon Ford d'un air de pitié très-marqué.
- Oui, Simon, et les eaux du Forth sont agitées aujourd'hui comme celles d'une mer!
  - Eh bien, monsieur James, ici, il ne pleut jamais! Mais je n'ai pas à vous

<sup>(1)</sup> Stations balnéaires des environs d'Édimboury.

peindre des avantages que vous connaissez aussi bien que moi! Vous voilà arrivé au cottage. C'est le principal, et, je vous le répète, soyez le bienvenu! »

Simon Ford, suivi d'Harry, fit entrer dans l'habitation James Starr, qui se trouva au milieu d'une vaste salle, éclairée par plusieurs lampes, dont l'une était suspendue aux solives coloriées du plafond.

La table, recouverte d'une nappe égayée de fraîches couleurs, n'attendait , plus que les convives, auxquels quatre chaises, rembourrées de vieux cuir, étaient réservées.

- « Bonjour, Madge, dit l'ingénieur.
- Bonjour, monsieur James, répondit la brave Écossaise, qui se leva pour recevoir son hôte.
  - Je vous revois avec plaisir, Madge.
- Et vous avez raison, monsieur James, car il est agréable de retrouver ceux pour lesquels on s'est toujours montré bon.
- La soupe attend, femme, dit alors Simon Ford, et il ne faut pas la faire attendre, non plus que monsieur James. Il a une faim de mineur, et il verra que notre garçon ne nous laisse manquer de rien au cottage!  $\Lambda$  propos, llarry, ajouta le vieil overman en se retournant vers son fils, Jack Ryan est venu te voir.
  - Je le sais, père! Nous l'avons rencontré dans le puits Yarow.
- C'est un bon et gai camarade, dit Simon Ford. Mais il semble se plaire là-baut! Ça n'avait pas du vrai sang de mineur dans les veines. — Λ table, monsieur James, et déjeunons copieusement, car il est possible que nous ne puissions souper que fort tard. »

Au moment où l'ingénieur et ses hôtes allaient prendre place :

- « Un instant, Simon, dit James Starr. Voulez-vous que je mange de bon appétit?
- -Ce sera nous faire tout l'honneur possible, monsieur James, répondit Simon Ford.
- —Eh bien, il faut pour cela n'avoir aucune préoccupation. Or, j'ai deux questions à vous adresser.
  - Allez, monsieur James.
- Votre lettre me parle d'une communication qui doit être de nature à m'intéresser?
  - Elle est très-intéressante, en effet.
  - Pour yous ?...
  - Pour vous et pour moi, monsieur James. Mais je désire ne vous la faire

qu'après le repas et sur les lieux mêmes. Sans cela, vous ne voudriez pas me

- —Simon, reprit l'ingénieur, regardez-moi bien... là... dans les yeux. Une communication intéressante?... Qui... Bon!... Je ne vous en demande pas davantage, ajouta-t-il, comme s'il eût lu la réponse qu'il espérait dans le regard du vieil overnan.
  - Et la deuxième question? demanda celui-ci.
- Savez-vous, Simon, quelle est la personne qui a pu m'écrire ceci? » répondit l'ingénieur, en présentant la lettre anonyme qu'il avait reçue.

Simon Ford prit la lettre, et il la lut très-attentivement.

Puis, la montrant à son fils :

- « Connais-tu cette écriture? dit-il.
- Non, père, répondit Harry.
- Et cette lettre était timbrée du bureau de poste d'Aberfoyle? demanda Simon Ford à l'ingénieur.
  - Oui, comme la vôtre, répondit James Starr.
- Que penses-tu de cela, Harry? dit Simon Ford, dont le front s'assombrit un instant.
- Je pense, père, répondit Harry, que quelqu'un a eu un intérêt quelconque à empêcher monsieur James Starr de venir au rendez-vous que vous lui donniez.
- Mais qui? s'écria le vieux mineur. Qui donc a pu pénétrer assez avant dans le secret de ma pensée?... »

Et Simon Ford, pensif, tomba dans une rêverje dont la voix de Madge le tira bientôt.

«Asseyons-nous, monsieur Starr, dit-elle. La soupe va refroidir. Pour le moment, ne songeons plus à cette lettre! »

Et, sur l'invitation de la vicille femme, chacun prit place à la table, — James Starr vis-à-vis de Madge, pour lui faire honneur, — le père et le fils l'un vis-à-vis de l'autre.

Ce fut un bon repas écossais. Et, d'abord, on mangea d'un « hotchpotch », soupe dont la viande nageait au milieu d'un excellent bouillon. Au dire du vieux Simon, sa compagne ne connaissait pas de rivale dans l'art de préparer le hotchpotch.

Il en était de même, d'ailleurs, du « cockyleeky », sorte de ragoût de coq, accommodé aux poireaux, qui ne méritait que des éloges.

Le tout fut arrosé d'une excellente ale, puisée aux meilleurs brassins des fabriques d'Édimbourg.



MADGE.

Mais le plat principal consista en un « haggis », pouding national, fait de viandes et de farine d'orge. Ce mets remarquable, qui inspira au poëte Burns l'une de ses meileures odes, eut le sort réservé aux belles choses de ce monde : il passa comme un rêve.

Madge reçut les sincères compliments de son hôte.

Le déjeuner se termina par un dessert composé de fromage et de « cakes », gâteaux d'avoine, finement préparés, accompagnés de quelques petits verres « d'usquebaugh », excellente cau-de-vie de grains, qui avait vingt-cinq ans, — juste l'âge d'Harry.

Ce repas dura une bonne heure. James Starr et Simon Ford n'avaient pas



« Au revoir, Madge! » dit l'ingénieur. (Page 42,

seulement pien mange, ils avaient aussi bien causé, — principalement du passé de la vieille houillère d'Aberfoyle.

Harry, lui, était plutôt resté silencieux. Deux fois il avait quitté la table et même la maison. Il était évident qu'il éprouvait quelque inquiétude depuis l'incident de la pierre, et il voulait observer les alentours du cottage. La lettre anonyme n'était pas faite, non plus, pour le rassurer.

Ce fut pendant une de ces sorties que l'ingénieur dit à Simon Ford et Madge:

- « Un brave garçon que vous avez là, mes amis!
- -Oui, monsieur lames, un être bon et dévoué, répondit vivement le vieil overman-
- Il se plait avec vous, au cottage?

- -- Il ne voudrait pas nous quitter.
- Vous songerez à le marier, cependant?
- Marier Harry! s'écria Simon Ford. Et à qui ? A une fille de là-haut, qui aimerait les fêtes, la danse, qui préférerait son clan à notre houillère! Harry n'en youdrait pas!
- -- Simon, répondit Madge, tu n'exigeras pourtant pas que jamais notre Harry ne prenne femme...
- Je n'exigerai rien, répondit le vieux mineur, mais cela ne presse pas! Qui sait si nous ne lui trouverons point...»

Harry rentrait en ce moment, et Simon Ford se tut.

Lorsque Madge se leva de table, tous l'imitèrent et vinrent s'asseoir un instant à la porte du cottage.

« Eh bien, Simon, dit l'ingénieur, je vous écoute!

Monsieur James, répondit Simon Ford, je n'ai pas besoin de vos oreilles, mais de vos jambes. — Vous êtes-vous bien reposé?

- Bien reposé et bien refait, Simon. Je suis prêt à vous accompagner partout où il vous plaira.
- Harry, dit Simon Ford, en se retournant vers son fils, allume nos lampes de súreté.
- Vous prenez des lampes de súreté! s'écria James Starr, assez surpris, puisque les explosions de grisou n'étaient plus à craindre dans une fosse absolument vide de charbon.
  - -- Oui, monsieur James, par prudence!
- N'allez-vous pas aussi, mon brave Simon, me proposer de revêtir un habit de mineur?
- Pas encore, monsieur James! pas encore! » répondit le vieil overman, dont les yeux brillaient singulièrement sous leurs profondes orbites.

Harry, qui était rentré dans le cottage, en ressortit presque aussitôt, rapportant trois lampes de sùrcté.

Harry remit une de ces lampes à l'ingénieur, l'autre à son père, et il garda la troisième suspendue à sa main gauche, pendant que sa main droite s'armait d'un long bâton.

- « En route! dit Simon Ford, qui prit un pie solide, déposé à la porte du cottage.
- En route! répondit l'ingénieur. Au revoir, Madge!
- -- Dieu vous assiste! répondit l'Écossaise.
- Un bon souper, femme, tu entends, s'écria Simon Ford. Nous aurons faim à notre retour, et nous lui ferens honneur! »

### CHAPITRE VI

### QUELQUES PHÉNOMÈNES INEXPLICABLES.

On sait ce que sont les croyances superstiticuses dans les hautes et basses terres de l'Écosse. En certains clans, les tenanciers du laird, réunis pour la veillée, aiment à redire les contes empruntés au répertoire de la mythologie hyperboréenne. L'instruction, quoique largement et libéralement répandue dans le pays, n'a pas pu réduire encore à l'état de fictions ces légendes, qui semblent inhérentes au sol même de la vieille Calédonie. C'est encore le pays des esprits et des revenants, des lutins et des fées. Là apparaissent toujours le génie malfaisant qui ne s'éloigne que moyennant finances, le «Seer» des Highlanders, qui, par un don de seconde vue, prédit les morts prochaines, le «May Moullach», qui se montre sous la forme d'une jeune fille aux bras velus et prévient les familles des malheurs dont elles sont menacées, la fée «Branshie», qui annonce les événements funestes, les «Brawnies», auxquels est confiée la garde du mobilier domestique, l'« Urisk », qui fréquente plus particulièrement les gorges sauvages du lac Katrine, — et tant d'autres.

Il va de soi que la population des houillères écossaises devait fournir son contingent de légendes et de fables à ce répertoire mythologique. Si les montagnes des Hautes-Terres sont peuplées d'être chimériques, bons ou mauvais, à plus forte raison les sombres houillères devaient-elles êtres hantées jusque dans leurs dernières profondeurs. Qui fait trembler le gisement pendant les nuits d'orage, qui met sur la trace du filon encore inexploité, qui allume le grisou et préside aux explosions terribles, sinon quelque génie de la mine? C'était, du moins, l'opinion communément répandue parmi ces superstitieux Écossais. En vérité, la plupart des mineurs croyaient volontiers au fantastique, quand il ne s'agissait que de phénomènes purement physiques, et on eût perdu son temps à vouloir les désabuser. Où la crédulité se fût-elle développée plus librement qu'au fond de ces abines ?

Or, les houillères d'Aberfoyle, précisément parce qu'elles étaient exploitées dans le pays des légendes, devaient se prêter plus naturellement à tous les incidents du surnaturel.

Donc les légendes y abondaient. Il faut dire, d'ailleurs, que certains phénomènes, inexpliqués jusqu'alors, ne pouvaient que fournir un nouvel aliment à la crédulité publique.

Au premier rang des superstitieux de la fosse Dochart, figurait Jack Ryan, le camarade d'Harry. C'était le plus grand partisan du surnaturel qui fût. Toutes ces fantastiques histoires, il les transformait en chansons, qui lui valaient de beaux succès pendant les veillées d'hiver.

Mais Jack Ryan n'était pas le seul à faire montre de sa crédulité. Ses camarades affirmaient, non moins hautement, que les fosses d'Aberfoyle étaient hantées, que certains êtres insaisissables y apparaissaient fréquemment, comme cela arrivait dans les Hautes-Terres. A les entendre, ce qui même aurait été extraordinaire, c'eût été qu'il n'en fût pas ainsi. Est-il donc, en effet, un milieu mieux disposé qu'une sombre et profonde houillère pour les ébats des génies, des lutins, des follets et autres acteurs des drames fantastiques? Le décor était tout dressé, pourquoi les personnages surnaturels n'y seraient-ils pas venus jouer leur rôle?

Ainsi raisonnaient Jack Ryan et ses camarades des houillères d'Aberfoyle. On a dit que les différentes fosses communiquaient entre elles par les longues galeries souterraines, ménagées entre les filons. Il existait ainsi sous le comté de Stirling un énorme massif, sillonné de tunnels, troué de caves, foré de puits, une sorte d'hypogée, de labyrinthe subterrané, qui offrait l'aspect d'une vaste fourmilière.

Les mineurs des divers fonds se rencontraient donc souvent, soit lorsqu'ils se rendaient sur les travaux d'exploitation, soit lorsqu'ils en revenaient. De la, une facilité constante d'échanger des propos et de faire circuler d'une fosse à l'autre les histoires qui tiraient leur origine de la houillère. Les récits se transmettaient ainsi avec une rapidité merveilleuse, passant de bouche en bouche et s'accroissant comme il convient.

Cependant, deux hommes plus instruits et de tempérament plus positif que les autres, avaient toujours résisté à cet entraînement. Ils n'admettaient à aucun degré l'intervention des lutins, des génies ou des fées.

C'étaient Simon Ford et son fils. Et ils le prouvèrent bien en continuant d'habiter la sombre crypte, après l'abandon de la fosse Dochart. Peut-être la bonne Madge avait-elle quelque penchant au surnaturel, comme toute Écossaise des Hautes-Terres. Mais ces histoires d'apparitions, elle était réduite à se les raconter à elle-même, — ce qu'elle faisait consciencieusement, d'ailleurs, pour ne point perdre les vieilles traditions.

Simon et Harry Ford eussent-ils été aussi crédules que leurs camarades, ils

n'auraient abandonné la houillère ni aux génies, ni aux fées. L'espoir de découvrir un nouveau filon leur eût fait braver toute la fantastique cohorte des lutins. Ils n'étaient crédules, ils n'étaient croyants que sur un point : ils ne pouvaient admettre que le gisement carbonifère d'Aberfoyle fût totalement épuisé. On peut dire, avec quelque justesse, que Simon Ford et son fils avaient à ce sujet « la foi du charbonnier », cette foi en Dieu que rien ne peut ébranler.

C'est pourquoi depuis dix ans, sans y manquer un seul jour, obstinés, immuables dans leurs convictions, le père et le fils prenaient leur pic, leur bâton et leur lampe. Ils allaient ainsi tous les deux, cherchant, tâtant la roche d'un coup sec, écoutant si elle rendait un son favorable.

Tant que les sondages n'auraient pas été poussés jusqu'au granit du terrain primaire, Simon et Harry Ford étaient d'accord que la recherche, inutile aujour-d'hui, pouvait être utile demain, et qu'elle devait être reprise. Leur vie entière, ils la passeraient à essayer de rendre à la houillère d'Aberfoyle son ancienne prospérité. Si le père devait succomber avant l'heure de la réussite, le fils reprendrait la tâche à lui seul.

En même temps, ces deux gardiens passionnés de la houillère la visitaient au point de vue de sa conservation. Ils s'assuraient de la solidité des remblais et des voûtes. Ils recherchaient si un éboulement était à craindre, et s'il devenait urgent de condamner quelque partie de la fosse. Ils examinaient les traces d'infiltration des eaux supérieures, ils les dérivaient, ils les canalisaient pour les envoyer à quelque puisard. Enfin, ils s'étaient volontairement constitués les protecteurs et conservateurs de ce domaine improductif, duquel étaient sorties tant de richesses, maintenant dissoutes en fumées!

Ce fut pendant quelques-unes de ces excursions qu'il arriva à llarry, plus particulièrement, d'être frappé de certains phénomènes, dont il cherchait en vain l'explication.

Ainsi, plusieurs fois, lorsqu'il suivait quelque étroite contre-galerie, il lui sembla entendre des bruits analogues à ceux qu'auraient pu produire de violents coups de pic, frappés sur la paroi remblayée.

Harry, que le surnaturel, non plus que le naturel, ne pouvait effrayer, avait pressé le pas pour surprendre la cause de ce mystérieux travail.

Le tunnel était désert. La lampe du jeune mineur, promenée sur la paroi, n'avait laissé voir aucune trace récente de coups de pince on de pic. Harry se demandait donc s'il n'était pas le jouet d'une illusion d'acoustique, de quelque bizarre ou fantasque écho.

D'autres fois, en projetant subitement une vive lumière vers une anfractuosisté

suspecte, il avait cru voir passer une ombre. Il s'était élancé... Rien, alors même qu'aucune issue n'eût permis à un être humain de se dérober à sa poursuite!

A deux reprises depuis un mois, Harry, visitant la partie ouest de la fosse, entendit distinctement des détonations lointaines, comme si quelque mineur eut fait éclater une cartouche de dynamite.

La dernière fois, après de minutieuses recherches, il avait reconnu qu'un pilier venait d'être éventré par un coup de minc.

A la clarté de sa lampe, Harry examina attentivement la paroi attaquée par la mine. Elle n'était point faite d'un simple remblayage de pierres, mais d'un pan de schiste, qui avait pénétré à cette profondeur dans l'étage du gisement houiller. Le coup de mine avait-il eu pour objet de provoquer la découverte d'un nouveau filon? N'avait-on voulu que produire un éboulement de cette portion de la houillère? C'est ce que se demanda Harry, et, quand il fit connaître ce fait à son père, ni le vieil overman, ni lui ne purent résoudre la question d'une façon satisfaisante.

« C'est singulier, répétait souvent Harry. La présence dans la mine d'un être inconnu semble impossible, et, cependant, elle ne peut être mise en doute! Un autre que nous voudrait-il donc chercher s'il n'existe pas encore quelque veine exploitable? Ou plutôt, ne tenterait-il pas d'anéantir ce qui reste des houillères d'Aberfoyle? Mais dans quel but? Je le saurai, quand il devrait m'en coûter la vie! »

Quinze jours avant cette journée, pendant laquelle Harry Ford guidait l'ingenieur à travers le dédate de la fosse Dochart, il s'était vu sur le point d'atteindre le but de ses recherches.

Il parcourait l'extrémité du sud-ouest de la houillère, un puissant fanal à la main. Tout à coup, il lui sembla qu'une lumière venait de s'éteindre, à quelques centaines de pieds devant lui, au fond d'une étroite cheminée, qui coupait obliquement le massif. Il se précipita vers la lucur suspecte...

Recherche inutile. Comme Harry n'admettait pas pour les choses physiques d'explication surnaturelle, il en conclut que, certainement, un être inconnu rôdait dans la fosse. Mais, quoi qu'il fit, cherchant avec le plus extrême soin, serntant les moindres anfractuosités de la galerie, il en fut pour sa peine, et ne put arriver à une certitude quelconque.

Harry s'en remit donc au hasard pour lui dévoiler ce mystère. De loin en loin, il vit encore apparaître des lueurs qui voltigeaient d'un point à l'autre comme des feux de Saint-Elme; mais leur apparition n'avait que la durée d'un éclair, et il fallut renoncer à en découvrir la cause.

Si Jack Ryan et les autres superstitieux de la houillère eussent aperçu ces flanmes fantastiques, ils n'auraient certainement pas manqué de crier au surnaturel!

Mais Harry n'y songeait même pas. Le vieux Simon non plus. Et lorsque tous deux causaient de ces phénomènes, dus évidemment à une cause purement physique:

 $^{\rm a}$  Mon garçon, répondait le vieil overman, attendons ! Tout cela s'expliquera quelque jour ! »

Toutefois, il faut observer que jamais, jusqu'alors, ni Harry, ni son père n'avaient été en butte à un acte de violence.

Si la pierre, tombée ce jour même aux pieds de James Starr, avait été lancée par la main d'un malfaiteur, c'était le premier acte criminel de ce genre.

James Starr, interrogé, fut d'avis que cette pierre s'était détachée de la voûte de la galerie. Mais llarry n'admit pas une explication si simple. La pierre, suivant lui, n'était pas tombée, elle avait été lancée. A moins de rebondir, elle n'eût jamais décrit une trajectoire, si elle n'eût été mue par une impulsion étrangère.

Harry voyait donc là une tentative directe contre lui et son père, ou même contre l'ingénieur. Après ce qu'on sait, peut-être conviendra-t-on qu'il était tondé à le croire.

# CHAPITRE VII

## UNE EXPÉRIENCE DE SIMON FORD.

Midi sonnait à la vieille horloge de bois de la salle, lorsque James Starr et ses deux compagnons quittèrent le cottage.

La lumière, pénétrant à travers le puits d'aération, éclairait vaguement la clairière. La lampe d'Harry cût été inutile alors, mais elle ne devait pas tarder à servir, car c'était vers l'extrémité même de la fosse Dochart que le vieil overman affait conduire l'ingénieur.

Après avoir suivi sur un espace de deux mittes la galerie principale, les trois explorateurs, — on verra qu'il s'agissait d'une exploration, — arrivèrent à l'orifice d'un étroit tunnel. C'était comme une contre-nef dont la voûte reposait sur



A la clarte de sa lampe, Harry examina la parci. (Page 16.)

un boisage, tapissé d'une mousse blanchâtre. Elle suivait à peu près la ligne que traçait, à quinze cents pieds au-dessus, le haut cours du Forth.

Pour le cas où James Starr cut été moins familiarisé qu'autrefois avec le dédale de la fosse Dochart, Simon Ford lui rappelait les dispositions du plan général, en les comparant au tracé géographique du sol.

James Starr et Simon Ford marchaient donc en causant.

En avant, l'arry eclairait la route. Il cherchait, en projetant brusquement de vifs éclats lumineux vers les sombres anfractuosités, à découvrir quelque ombre suspecte.

« Irons-nous loin ainsi, vieux Simon? demanda l'ingénieur.



Le penitent, la face masquee, allait en rampant sur le sol. (Page 52.)

- Encore un demi-mille, monsieur James! Autrefois, nous aurions fait cette route en berline, sur les tramways à traction mécanique! Mais que ces temps sont loin!
- Nous nous dirigeons donc vers l'extrémité du dernier filon ? demanda James Stair.
  - Oui! Je vois que vous connaissez encore bien la mine.
- Eli! Simon, répondit l'ingénieur, il serait difficile d'aller plus loin, si je ne me trompe?
- En effet, monsieur James. C'est là que nos rivelaines ont arraché le dernier morceau de houille du gisement! Je me le rappelle comme si j'y étais encore!

C'est moi qui ai donné ce dernier coup, et il a retenti dans ma poitrine plus violemment que sur la roche! Tout n'était plus que grès ou schiste autour de nous, et, quand le wagonnet a roulé vers le puits d'extraction, je l'ai suivi, le cœur ému, comme on suit un convoi de pauvre! Il me semblait que c'était l'âme de la mine qui s'en allait avec lui!»

La gravité avec laquelle le vieil overman prononça ces paroles impressionna l'ingénieur, bien près de partager de tels sentiments. Ce sont ceux du marin qui abandonne son navire désemparé, ceux du laird qui voit abattre la maison de ses ancêtres!

James Starr avait serré la main de Simon Ford. Mais, à son tour, celui-ci venait de prendre la main de l'ingénieur, et la pressant fortement :

- « Ce jour-là, nous nous étions tous trompés, dit-il. Non l'La vieille houillère n'était pas morte! Ce n'était pas un cadavre que les mineurs allaient abandonner, et j'oserais affirmer, monsieur James, que son cœur bat encore!
- Parlez donc, Simon! Vous avez découvert un nouveau filon? s'écria l'ingénieur, qui ne fut pas maître de lui. Je le savais bien! Votre lettre ne pouvait signifier autre chose! Une communication à me faire, et cela dans la fosse Dochart! Et quelle autre découverte que celle d'une couche carbonifère aurait pu m'intéresser?...
- Monsieur James, répondit Simon Ford, je n'ai pas voulu prévenir un autre que vous...
- Et vous avez bien fait, Simon! Mais dites-moi comment, par quels sondages, vous vous êtes assuré?...
- Écoutez-moi, monsieur James, répondit Simon Ford. Ce n'est pas un gisement que j'ai retrouvé...
  - Qu'est-ce donc ?
  - C'est seulement la preuve matérielle que ce gisement existe.
  - Et cette preuve?...
- Pouvez-vous admettre qu'il se dégage du grisou des entrailles du sol, si la houille n'est pas la pour le produire?
- . Non, certes! répondit l'ingénieur. Pas de charbon, pas de grisou! Il n'y a pas d'effets sans cause...
  - Comme il n'y a pas de fumée sans fen!
- Et vous avez constaté, à nouveau, la présence de l'hydrogène protocarboné?...
- Un vieux mineur ne s'y laisserait pas prendre, répondit Simon Ford. J'ai reconnu là notre vieil ennemi, le grisou!

- Mais si c'était un autre gaz! dit James Starr. Le grisou est presque sans odeur, il est sans couleur! Il ne trahit véritablement sa présence que par l'explosion!...
- Monsieur James, répondit Simon Ford, voulez-vous me permettre de vous raconter ce que j'ai fait... et comment je l'ai fait... à ma façon, en excusant les longueurs?»

James Starr connaissait le vieil overman, et savait que le mieux était de le laisser aller.

- « Monsieur James, reprit Simon Ford, depuis dix ans, il ne s'est pas passé un jour sans qu'Harry et moi, nous ayons songé à rendre à la houillère son ancienne prospérité, non, pas un jour! S'il existait encore quelque gisement, nous étions décidés à le découvrir. Quels moyens employer? Les sondages? Cela ne nous était pas possible, mais nous avions l'instinct du mineur, et souvent on va plus droit au but par l'instinct que par la raison. Du moins, c'est mon idée...
  - Que je ne contredis pas, répondit l'ingénieur.
- Or, voici ce qu'Harry avait une ou deux fois observé pendant ses excursions dans l'ouest de la houillère. Des feux, qui s'éteignaient soudain, apparaissaient quelquefois à travers le schiste ou le remblai des galeries extrêmes. Par quelle cause ces feux s'allumaient-ils? je ne pouvais et je ne puis le dire encore. Mais enfin, ces feux n'étaient évidemment dus qu'à la présence du grisou, et, pour moi, le grisou, c'était le filon de houille.
- Ces feux ne produisaient aucune explosion? demanda vivement l'ingénieur,
- Si, de petites explosions partielles, répondit Simon Ford, et telles que j'en provoquai moi-même, lorsque je voulus constater la présence de ce grisou. Vous vous souvenez de quelle manière on cherchait autrefois à prévenir les explosions dans les mines, avant que notre bon génie, Humphry Davy, eût inventé sa lampe de sûreté?
- Oui, répondit James Starr. Yous voulez parler du « pénitent »? Mais je ne l'ai jamais vu dans l'exercice de ses fonctions.
- En effet, monsieur James, vous êtes trop jeune, malgré vos cinquante-cinq ans, pour avoir vu cela. Mais moi, avec dix ans de plus que vous, j'ai vu fonctionner le dernier pénitent de la houillère. On l'appelait ainsi parce qu'il portait une grande robe de moine. Son nom vrai était le « tireman », l'homme du feu. A cette époque, on n'avait d'autre moyen de détruire le mauvais gaz qu'en le décomposant par de petites explosions, avant que sa légèreté l'eût amassé en trop grandes quantités dans les hauteurs des galeries. C'est

pourquoi le pénitent, la face masquée, la tête encapuchonnée dans son épaisse cagoule, tout le corps étroitement serré dans sa robe de bure, allait en rampant sur le sol. Il respirait dans les basses couches, dont l'air était pur, et, de sa main droite, il promenait, en l'élevant au-dessus de sa tête, une torche enflammée. Lorsque le grison se trouvait répandu dans l'air de manière à former un mélange détonant, l'explosion se produisait sans être funeste, et, en renouvelant souvent cette opération, on parvenait à prévenir les catastrophes. Quelquefois, le pénitent, frappé d'un coup de grisou, mourait à la peine. Un autre le remplaçait. Ce fut ainsi jusqu'au moment où la lampe de Davy fut adoptée dans toutes les houillères. Mais je connaissais le procédé, et c'est en l'employant que j'ai reconnu la présence du grisou, et, par conséquent, celle d'un nouveau gisement carbonifère dans la fosse Dochart.»

Tout ce que le vieil overman avait raconté du pénitent était rigoureusement exact. C'est ainsi que l'on procédait antrefois dans les houillères pour purifier l'air des galeries.

Le grisou, autrement dit l'hydrogène protocarboné on gaz des marais, incolore, presque inodore, ayant un pouvoir peu éclairant, est absolument impropre à la respiration. Le mineur ne saurait vivre dans un milieu rempli de ce gaz malfaisant, — pas plus qu'on ne pourrait vivre au milieu d'un gazomètre plein de gaz d'éclairage. En outre, de même que celui-ci, qui est de l'hydrogène bicarboné, le grisou forme un mélange détonant, dès que l'air y entre dans une proportion de huit et peut-être même de cinq pour cent. L'inthammation de ce mélange se fait-elle par une cause quelconque, il y a explosion, presque toujours suivie d'épouvantables catastrophes.

C'est à ce danger que pare l'appareil de Davy, en isolant la flamme des lampes dans un tube de toile métallique, qui brûle le gaz à l'intérieur du tube, sans jamais laisser l'inflammation se propager au dehors. Cette lampe de sùreté a été perfectionnée de vingt façons. Si elle vient à se briser, elle s'éteint. Si, malgré les défenses formelles, le mineur veut l'ouvrir, elle s'éteint encore. Pourquoi donc les explosions se produisent-elles? C'est que rien ne peut obvier à l'imprudence d'un ouvrier qui veut quand même allumer sa pipe, ni au choc de l'outil qui peut produire une étincelle.

Toutes les houillères ne sont pas infectées par le grison. Dans celles où il ne s'en produit pas, on autorise l'emploi de la lampe ordinaire. Telle est, entre autres, la fosse Thiers, aux mines d'Anzin. Mais, lorsque la houille du gisement exploité est grasse, elle renferme une certaine quantité de matières volatiles, et le grisou peut s'échapper avec une grande abondance. La lampe de sûreté seule

est combinée de manière à empêcher des explosions d'autant plus terribles, que les mineurs qui n'ont pas été directement atteints par le coup de grisou, courent risque d'être instantanément asphyxiés dans les galeries remplies du gaz délétère, formé après l'inflammation, c'est-à-dire d'acide carbonique.

Tout en marchant, Simon Ford apprit à l'ingénieur ce qu'il avait fait pour atteindre son but, comment il s'était assuré que le dégagement du grisou se faisait au fond même de l'extrème galerie de la fosse, dans sa portion occidentale, de quelle façon il avait provoqué à l'affleurement des feuillets de schistes quelques explosions partielles, ou plutôt certaines inflammations, qui ne laissaient aucun doute sur la nature du gaz, dont la fuite s'opérait à petite dose, mais d'une manière permanente.

Une heure après avoir quitté le cottage, James Starr et ses deux compagnons avaient franchi une distance de quatre milles. L'ingénieur, entraîné par le désir et l'espoir, venait de faire ce trajet sans aucunement songer à sa longueur. Il réfléchissait à tout ce que lui disait le vieux mineur. Il pesait, mentalement, les arguments que celui-ci donnait en faveur de sa thèse. Il croyait, avec lui, que cette émission continue d'hydrogène protocarboné indiquait, avec certitude, l'existence d'un nouveau gisement carbonifère. Si ce n'ent été qu'une sorte de poche, pleine de gaz, comme il s'en rencontre quelquefois entre les feuillets, elle se fut promptement vidée, et le phénomène eût cessé de se produire. Mais loin de là. Au dire de Simon Ford, l'hydrogène se dégageait sans cesse, et l'on en pouvait conclure à l'existence de quelque important filon. Consequemment, les richesses de la fosse Dochart pouvaient n'être pas entièrement épuisées. Toutefois, s'agissait-il d'une couche dont le rendement serait peu considérable, ou d'un gisement occupant un large étage du terrain houiller? c'était là, véritablement, la grosse question.

Harry, qui précédait son père et l'ingénieur, s'était arrêté.

« Nous voici arrivés! s'écria le vieux mineur. Enfin, grâce à Dieu, monsieur James, vous êtes là, et nous allons savoir... »

La voix si ferme du vieil overman tremblait légèrement.

« Mon brave Simon, lui dit l'ingénieur, calmez-vous! Je suis aussi ému que vous l'ètes, mais il ne faut pas perdre de temps! »

A cet endroit, l'extrême galerie de la fosse formait en s'évasant une sorte de caverne obscure. Aucun puits n'avait été foncé dans cette portion du massif, et la galerie, profondément ouverte dans les entrailles du sol, était sans communication directe avec la surface du comté de Stirling.

James Starr, vivement intéressé, examinait d'un œil grave l'endroit où il se trouvait.

On voyait encore sur la paroi terminale de cette caverne la marque des derniers coups de pic, et même quelques trous de cartouches, qui avaient provoqué l'éclatement de la roche, vers la fin de l'exploitation. Cette matière schisteuse était extrêmement dure, et il n'avait pas été nécessaire de remblayer les assises de ce cul-de-sac, au fond duquel les travaux avaient dù s'arrêter. Là, en effet, venait mourir le filon carbonifère, entre les schistes et les grès du terrain tertiaire. Là, à cette place même, avait été extrait le dernier morceau de combustible de la fosse Dochart.

- « C'est ici, monsieur James, dit Simon Ford en soulevant son pic, c'est ici que nous attaquerons la faille (1), car, derrière cette paroi, à une profondeur plus ou moins considérable, se trouve assurément le nouveau filon dont j'affirme l'existence.
- Et c'est à la surface de ces roches, demanda James Starr, que vous avez constaté la présence du grison?
- Là même, monsieur James, répondit Simon Ford, et j'ai pu l'allumer rien qu'en approchant ma lampe, à l'affleurement des feuillets. Harry l'a fait comme moi.
  - A quelle hauteur? demanda James Starr.
  - A dix pieds au-dessus du sol, » répondit Harry.

James Starr s'était assis sur une roche. On eût dit que, après avoir humé l'air de la caverne, il regardait les deux mineurs, comme s'il se fût pris à douter de leurs paroles, si affirmatives cependant.

C'est que, en effet, l'hydrogène protocarboné n'est pas complétement inodore, et l'ingénieur était tout d'abord étonné que son odorat, qu'il avait très-fin, ne lui cût pas révélé la présence du gaz explosif. En tout cas, si ce gaz était mèlé à l'air ambiant, ce n'était qu'à bien faible dose. Donc, pas d'explosion à craindre, et l'on pouvait sans danger ouvrir la lampe de sûreté pour tenter l'expérience, ainsi que le vieux mineur l'avait déjà fait.

Ce qui inquiétait James Starr en ce moment, ce n'était donc pas qu'il y cut trop de gaz mélaugé à l'air, c'était qu'il n'y en cut pas assez, — et même pas du tout.

<sup>(1)</sup> La faille est la portion du massif où manque le filon, et elle se compose ordinairement de grès ou de schiste.

« Se seraient-ils trompés? murmura-t-il. Non! Ce sont des hommes qui s'y connaissent! Et pourtant!... »

Il attendait donc, non sans une certaine anxiété, que le phénomène signalé par Simon Ford s'accomplit en sa présence. Mais, à ce moment, il paraît que ce qu'il venait d'observer, c'est-à-dire cette absence de l'odeur caractéristique du grisou, avaît été aussi remarquée par Harry, car celui-ci, d'une voix altérée, dit:

- « Père, il semble que la fuite du gaz ne se fait plus à travers les feuillets de schiste!
  - Ne se fait plus!... » s'écria le vieux mineur.

Et Simon Ford, après avoir hermétiquement serré ses lèvres, aspira fortement du nez, à plusieurs reprises.

Puis, tout d'un coup, et d'un mouvement brusque :

« Donne ta lampe, Harry! » dit-il.

Simon Ford prit la lampe d'une main qui s'agitait fébrilement. Il dévissa l'enveloppe de toile métallique qui entourait la mèche, et la flamme brûla à l'air libre.

Ainsi qu'on s'y attendait, il ne se produisit aucune explosion; mais, ce qui était plus grave, il ne se fit pas même ce léger grésillement, qui indique la présence du grisou à faible dose.

Simon Ford prit le bâton que tenait Harry, et, fixant la lampe à son extrémité, il l'éleva dans les couches d'air supérieures, là où le gaz, en raison de sa légèreté spécifique, aurait dù plutôt s'accumuler, en si minime quantité que ce fût.

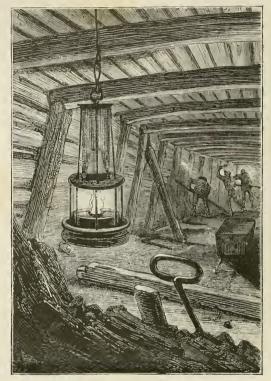
La flamme de la lampe, droite et blanche, ne décela aucune trace d'hydrogène protocarboné.

- « A la paroi! dit l'ingénieur.
- Oui! » répondit Simon Ford, en portant la lampe sur cette partie de la paroi à travers laquelle son fils et lui avaient, la veille encore, constaté la fuite du gaz.

Le bras du vieux mineur tremblait, tandis qu'il essayait de promener la lampe à la hauteur des fissures du feuillet de schiste.

« Remplace-moi, Harry, » dit-il.

Harry prit le bâton et présenta successivement la lampe aux divers points de la paroi où les feuillets semblaient se dédoubler... mais il secouait la tête, car ce léger craquement, particulier au grisou qui s'échappe, n'arrivait pas à son preille.



Lampe Davy.

L'inflammation ne se fit pas. Il était donc évident qu'aucune molécule de gaz ne fusait à travers la paroi.

 $\alpha$ Rien!» s'écria Simon Ford, dont le poing se tendit sous une impression de colère plutôt que de désappointement.

Un cri s'échappa alors de la bouche d'Harry.

- « Qu'as-tu? demanda vivement James Starr.
- On a bouché les fissures du schiste!
- Dis-tu vrai ? s'écria le vieux mineur.
- Regardez, père! »

Harry ne s'était pas trompé. L'obturation des fissures était nettement visible



Il entama la partie de la roche schisteuse.... (Page 58.)

à la lumière de la lampe. Un lutage, récemment pratiqué et fait à la chaux, laissait voir sur la paroi une longue trace blanchâtre, mal dissimulée sous une couche de poussière de charbon.

- « Lui! s'écria Harry. Ce ne peut être que lui!
- Lui! répéta James Starr.
- Oui! répondit le jeune homme, cet être mystérieux qui hante notre domaine, celui que j'ai cent fois guetté sans pouvoir l'atteindre, l'auteur, dès à présent certain, de cette lettre qui voulait vous empêcher de venir au rendez-vous que vous donnait mon père, monsieur Starr, celui, enfin, qui nous a lancé cette pierre dans la galerie du puits Yarow!

Ah! aucun doute n'est plus possible! La main d'un homme est dans tout cela! n

Harry avait parlé avec une telle énergie, que sa conviction passa instantanément et tout entière dans l'esprit de l'ingénieur. Quant au vieil overman, il n'était plus à convaincre. D'ailleurs, on se trouvait en présence d'un fait indéniable : l'obturation des fissures à travers lesquelles le gaz s'échappait librement la veille.

" Prends ton pic, Harry, s'écria Simon Ford. Monte sur mes épaules, mon garçon! Je suis assez solide encore pour te porter! "

Harry avait compris. Son père s'accota à la paroi. Harry s'éleva sur ses épaules, de manière que son pic pût atteindre la trace suffisemment visible du lutage. Puis, à coups redoublés, il entama la partie de roche schisteuse que ce lutage recouvrait.

Aussitôt un léger pétillement se produisit, semblable à celui que fait le vin de Champagne lorsqu'il s'échappe d'une bouteille,— bruit qui, dans les houil-lères anglaises, est connu sous le nom onomatopique de  $\alpha$  puff ».

Harry saisit alors sa lampe, et il l'approcha de la fissure...

Une légère détonation se fit entendre, et une petite flamme rouge, un peu bleuâtre à son contour, voltigea sur la paroi, comme cut fait un follet de feu Saint-Elme.

Harry sauta aussitôt à terre, et le vieil overman, ne pouvant contenir sa joie, saisit les mains de l'ingénieur, en s'écriant :

« Hurrah! hurrah! hurrah! monsieur James! Le grisou brûle! Donc, le filon est lâ! »

## CHAPITRE VIII

#### UN COUP DE DYNAMITE.

L'expérience annoncée par le vieil overman avait réussi. L'hydrogène protocarboné, on le sait, ne se développe que dans les gisements houillers. Donc, l'existence d'un filon du précieux combustible ne pouvait être mise en doute. Quelles étaient son importance et sa qualité? on les déterminerait plus tard.

Telles furent les conséquences que l'ingénieur déduisit du phénomène qu'il venait d'observer. Elles étaient en tout conformes à celles qu'en avait déjà tirées Simon Ford.

- « Oui, se dit James Starr, derrière cette paroi s'étend une couche carbonifère que nos sondages n'ont pas su atteindre! Cela est fâcheux, puisque tout l'outillage de la mine abandonnée depuis dix ans, est maintenant à refaire! N'importe! Nous avons retrouvé la veine que l'on croyait épuisée, et, cette fois, nous l'exploiterons jusqu'au bout!
- El bien, monsieur James, demanda Simon Ford, que pensez-vous de notre découverte? Ai-je eu tort de vous déranger? Regrettez-vous cette dernière visite faite à la fosse Dochart?
- Non, non, mon vieux compagnon! répondit James Starr. Nous n'avons pas perdu notre temps, mais nous le perdrions maintenant, si nous ne retournions immédiatement au cottage. Demain, nous reviendrons ici. Nous ferons éclater cette paroi à coups de dynamite. Nous mettrons à jour l'affleurement du nouveau filon, et, après une série de sondages, si la couche paraît être importante, je reconstituerai une Société de la Nouvelle-Aberfoyle, à l'extrême satisfaction des anciens actionnaires! Avant trois mois, il faut que les premières bennes de houille aient été extraites du nouveau gisement!
- Bien parlé, monsieur James! s'écria Simon Ford. La vieille houillère va donc rajeunir, comme une veuve qui se remarie! L'animation des anciens jours recommencera avec les coups de pioche, les coups de pic, les coups de mine, le roulement des wagons, le hennissement des chevaux, le grincement des bennes, le grondement des machines! Je reverrai donc tout cela, moi! J'espère, monsieur James, que vous ne me trouverez pas trop vieux pour reprendre mes fonctions d'overman?
  - Non, brave Simon, non, certes! Vous êtes resté plus jeune que moi, mon vieux camarade!
  - Et, que saint Mungo nous protége! Vous serez encore notre « viewer »! Puisse la nouvelle exploitation durer de longues années, et fasse le Ciel que j'aie la consolation de mourir sans en avoir vu la fin! »

La joie du vieux mineur débordait James Starr la partageait tout entière, mais il laissait Simon Ford s'enthousiasmer pour deux.

Seul, Harry demeurait pensif. Dans son souvenir reparaissait la succession des circonstances singulières, inexplicables, au milieu desquelles s'était opérée la découverte du nouveau gisement. Cela ne laissait pas de l'inquiéter pour l'avenir.

Une heure après, James Starr et ses deux compagnons étaient de retour au cottage.

L'ingénieur soupa avec grand appétit, approuvant du geste tous les plans que

développait le vieil overman, et, n'eût été son impérieux désir d'être au lendemain, jamais il n'aurait mieux dormi que dans ce calme absolu du cottage.

Le lendemain, après un déjeuner substantiel, James Starr, Simon Ford, Harry et Madge elle-même reprenaient le chemin déjà parcouru la veille. Tous allaient là en véritables mineurs. Ils emportaient divers outils et des cartouches de dynamite, destinées à faire santer la paroi terminale. Harry, en même temps qu'un puissant fanal, prit une grosse lampe de sûreté qui pouvait brûler pendant douze heures. C'était plus qu'il ne fallait pour opérer le voyage d'aller et de retour, en y comprenant les haltes nécessaires à l'exploration, — si une exploration devenait possible.

« A l'œuvre!» s'écria Simon, lorsque ses compagnons et lui furent arrivés à l'extrémité de la galerie.

Et sa main saisit une lourde pince qu'elle brandit avec vigueur.

- « Un instant, dit alors James Starr. Observons si aucun changement ne s'est produit et si le grisou fuse toujours à travers les feuillets de la paroi.
- Vous avez raison, monsieur Starr, répondit Harry. Ce qui était bouché hierpourrait bien l'être encore aujourd'hui! »

Madge, assise sur une roche, observait attentivement l'excavation et la muraille qu'il s'agissait d'éventrer.

Il fut constaté que les choses étaient telles qu'on les avait laissées. Les fissures des feuillets n'avaient subi aucune altération. L'hydrogène protocarboné fusait au travers, mais assez faiblement. Cela tenait sans doute à ce que, depuis la veille, il trouvait un libre passage pour s'épancher. Toutefois, cette émission était si peu importante, qu'elle ne pouvait former avec l'air intérieur un mélange détonant. James Starr et ses compagnons allaient donc pouvoir procéder en toute sécurité. D'ailleurs, cet air se purifierait peu à peu, en gagnant les hautes couches de la fosse Dochart, et le grisou, perdu dans toute cette atmosphère, ne pourrait plus produire aucune explosion.

« A l'œuvre, donc! » reprit Simon Ford.

Et bientôt, sous sa pince, vigoureusement maniée, la roche ne tarda pas à voler en éclats.

Cette faille se composait principalement de poudingues, interposés entre le grès et le schiste, tels qu'il s'en rencontre le plus souvent à l'affleurement des filons carbonifères.

James Starr ramassait les morceaux que l'outil abattait, et il les examinait avec soin, espérant y découvrir quelque indice de charbon.

Ce premier travail dura environ une heure. Il en résulta un évidement assez profond dans la paroi terminale.

James Starr choisit alors l'emplacement où devaient être forés les trous de mine, travail qui s'accomplit rapidement sous la main d'Harry avec le fleuret et la massette (1). Des cartouches de dynamite furent introduites dans ces trous. Dès qu'on y eut placé la longue mèche goudronnée d'une fusée de sûreté, qui aboutissait à une capsule de fulminate, elle fut allumée au ras du sol. James Starr et ses compagnons se mirent à l'écart.

- « Ah! monsieur James, dit Simon Ford, en proie à une véritable émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler, jamais, non, jamais, mon vieux cœur n'a battu-si vite! Je voudrais déjà attaquer le filon!
- Patience, Simon, répondit l'ingénieur. Vous n'avez pas la prétention de trouver derrière cette paroi une galerie tout ouverte?
- Excusez-moi, monsieur James, répondit le vieil overman. J'ai toutes les prétentions possibles! S'il y a eu bonne chance dans la manière dont llarry et moi nous avons découvert ce gite, pourquoi cette chance ne continueraitelle pas jusqu'au bout? »

L'explosion de la dynamite se produisit. Un roulement sourd se propagea à travers le réseau des galeries souterraines.

James Starr, Madge, Harry et Simon Ford revinrent aussitôt vers la paroi de la caverne.

« Monsieur James! monsieur James! s'écria le vieil overman. Voyez! La porte est enfoncée!... »

Cette comparaison de Simon Ford était justifiée par l'apparition d'une excavation, dont on ne pouvait estimer la profondeur.

Harry allait s'élancer par l'ouverture...

L'ingénieur, extrêmement surpris, d'ailleurs, de trouver là cette cavité, retint le jeune mineur.

- « Laisse le temps à l'air intérieur de se purifier, dit-il.
- Oui! gare aux mofettes (2)! » s'écria Simon Ford.

Un quart d'heure se passa dans une anxieuse attente. Le fanal, placé au bout d'un bâton, fut alors introduit dans l'excavation et continua de brûler avec un inaltérable éclat.

<sup>(1)</sup> Sorte de marteau spécial au mineur.

<sup>(2)</sup> Nom donné aux exhalaisons mauvaises dans les houillères.

« Va done, Harry, dit James Starr, nous te suivrons. »

L'ouverture produite par la dynamite était plus que suffisante pour qu'un homme pût y passer.

Harry, le fanal à la main, s'y introduisit sans hésiter et disparut dans les ténèbres.

James Starr, Simon Ford et Madge, immobiles, attendaient.

Une minute, — qui leur parut bien longue, — s'écoula. Harry ne reparaissait pas, il n'appelait pas. En s'approchant de l'orifice, James Starr n'aperçut même plus la lueur de sa lampe, qui aurait dû éclairer cette sombre cavité.

Le sol avait-il donc manqué subitement sous les pieds d'Harry? Le jeune mineur était-il tombé dans quelque anfractuosité? Sa voix ne pouvait-elle plus arriver jusqu'à ses compagnons?

Le vieil overman, ne voulant rien écouter, allait s'introduire à son tour par l'orifice, lorsque parut une lueur, vague d'abord, qui se renforça peu à peu, et Harry fit entendre ces paroles:

« Venez, monsieur Starr! Venez, mon père! La route est libre dans la Nouvelle-Aberfoyle. »

# CHAPITRE IX

### LA NOUVELLE-ABERFOYLE

Si, par quelque puissance surhumaine, des ingénieurs eussent pu enlever d'un bloc et sur une épaisseur de mille pieds toute cette portion de la croûte terrestre qui supporte cet ensemble de lacs, de fleuves, de golfes et les territoires riverains des comtés de Stirling, de Dumbarton et de Renfrew, ils auraient trouvé, sous cet énorme couvercle, une excavation immense, et telle qu'il n'en existait qu'une autre au monde qui pût lui être comparée, — la célèbre grotte de Mammouth, dans le Kentucky.

Cette excavation se composait de plusieurs centaines d'alvéoles, de toutes formes et de toutes grandeurs. On cût dit une ruche, avec ses nombreux étages de cellules, capricieusement disposées, mais une ruche construite sur une vaste échelle, et qui, au lieu d'abeilles, eût suffi à loger tous les ichthyosaures, les mégathériums et les ptérodactyles de l'époque géologique!

Un labyrinthe de galeries, les unes plus élevées que les plus hautes voûtes des

cathédrales, les autres semblables à des contre-nefs, rétrécies et tortueuses, celles-ci suivant la ligne horizontale, celles-là remontant ou descendant obliquement en toutes directions, —réunissaient ces cavités et laissaient libre communication entre elles.

Les piliers qui soutenaient ces voûtes, dont la courbe admettait tous les styles, les épaisses murailles, solidement assises entre les galeries, les nefs elles-mêmes, dans cet étage des terrains secondaires, étaient faits de grès et de roches schisteuses. Mais, entre ces couches inutilisables, et puissamment pressées par elles, couraient d'admirables veines de charbon, comme si le sang noir de cette étrange houillère cût circulé à travers leur inextricable réseau. Ces gisements se développaient sur une étendue de quarante milles du nord au sud, et ils s'enfonçaient même sous le canal du Nord. L'importance de ce bassin n'aurait pu être évaluée qu'après sondages, mais elle devait dépasser celle des couches carbonifères de Cardiff, dans le pays de Galles, et des gisements de Newcastle, dans le comté de Northumberland.

Il faut ajouter que l'exploitation de cette houillère allait être singulièrement facilitée, puisque, par une disposition bizarre des terrains secondaires, par un inexplicable retrait des matières minérales à l'époque géologique où ce massif se solidifiait, la nature avait déjà multiplié les galeries et les tunnels de la Nouvelle-Aberfoyle.

Oui, la nature seule! On aurait pu croire, tout d'abord, à la découverte de quelque exploitation abandonnée depuis des siècles. Il n'en était rien. On ne délaisse pas de telles richesses. Les termites humains n'avaient jamais rongé cette portion du sous-sol de l'Écosse, et c'était la nature qui avait ainsi fait les choses. Mais, on le répète, nulle hypogée de l'époque égyptienne, nulle catacombe de l'époque romaine, n'auraient pu lui être comparées, — si ce n'est les célèbres grottes de Mammouth, qui, sur une longueur de plus de vingt milles, comptent deux cent vingt-six avenues, onze lacs, sept rivières, huit cataractes, trente-deux puits insondables et cinquante-sept dômes, dont quelques-uns sont suspendus à plus de quatre cent cinquante pieds de hauteur.

Ainsi que ces grottes, la Nouvelle-Aberfoyle était, non l'œuvre des hommes, mais l'œuvre du Créateur.

Tel était ce nouveau domaine, d'une incomparable richesse, dont la découverte appartenait en propre au vieil overman. Dix ans de séjour dans l'ancienne houillère, une rare persistance de recherches, une foi absolue, soutenue par un merveilleux instinet de mineur, il lui avait fallu toutes ces conditions réunies pour réussir, là où tant d'autres auraient échoué. Pourquoi les



Harry s'y introduisit sans hesiter. (Page 62.)

sondages, pratiqués sous la direction de James Starr, pendant les dernières années d'exploitation, s'étaient-ils précisément arrêtés à cette limite, sur la frontière même de la nouvelle mine? cela était dù au hasard, dont la part est grande dans les recherches de ce genre.

Quoi qu'il en soit, il y avait là, dans le sous-sol écossais, une sorte de comté souterrain, auquel il ne manquait, pour être habitable, que les rayons du soleil, ou, à son défaut, la clarté d'un astre spécial.

L'eau y était localisée dans certaines dépressions, formant de vastes étangs, ou même des lacs plus grands que le lac Katrine, situé précisément au-dessus. Sans doute, ces lacs n'avaient pas le mouvement des eaux, les courants, le ressac.



Etang ou lac, dont les rives pittoresques ..... (Page 67.)

Ils ne reflétaient pas la silhouette de quelque vieux château gothique. Ni les bouleaux ni les chênes ne se penchaient sur leurs rives, les montagnes n'allongeaient pas de grandes ombres à leur surface, les steam-boats ne les silhonaient pas, aueune lumière ne se réverbérait dans leurs eaux, le soleil ne les imprégnait pas de ses rayons éclatants, la lune ne se levait jamais sur leur horizon. Et pourtant, ces lacs profonds, dont la brise ne ridait pas le miroir, n'auraient pas été sans charme, à la lumière de quelque astre électrique, et, réunis par un lacet de canaux, ils complétaient bien la géographie de cet étrange domaine.

Quoiqu'il fût impropre à toute production végétale, ce sous-sol eût,

cependant, pu servir de demeure à toute une population. Et qui sait si, dans ces milieux à température constante, au fond de ces houillères d'Aberfoyle, aussi bien que dans celles de Newcastle, d'Alloa ou de Cardiff, lorsque leurs gisements seront épuisés, — qui sait si la classe pauvre du Royaume-Uni ne trouvera pas refuge quelque jour?

## CHAPITRE X

#### ALLER ET RETOUR

A la voix d'Harry, James Starr, Madge et Simon Ford s'étaient introduits par l'étroit orifice qui mettait en communication la fosse Dochart avec la nouvelle houillère.

Ils se trouvaient alors à la naissance d'une galerie assez large. On aurait pu croire qu'elle avait été percée de main d'homme, que le pic et la pioche l'avaient évidée pour l'exploitation d'un nouveau gisement. Les explorateurs devaient se demander si, par un singulier hasard, ils n'avaient pas été transportés dans quelque ancienne houillère, dont les plus vieux mineurs du comté n'auraient jamais connu l'existence.

Non! C'étaient les couches géologiques qui avaient « épargné » cette galerie, à l'époque où se faisait le tassement des terrains secondaires. Peut-être quelque torrent l'avait-il parcourue autrefois, lorsque les eaux supérieures allaient se mélanger aux végétaux enlisés; mais, maintenant, elle était aussi sèche que si elle eût été forée, quelques mille pieds plus bas, dans l'étage des roches granitoïdes. En même temps, l'air y circulait avec aisanec, — ce qui indiquait que certains « éventoirs » naturels la mettaient en communication avec l'atmosphère extérieure.

Cette observation, qui fut faite par l'ingénieur, était juste, et l'on sentait que l'aération s'opérait facilement dans la nouvelle mine. Quant à ce grisou qui fusait naguère à travers les schistes de la paroi, il semblait qu'il n'eût été contenu que dans une simple « poche », vide maintenant, et il était certain que l'atmosphère de la galerie n'en conservait pas la moindre trace. Cependant, et par précaution, llarry n'avait emporté que la lampe de sûreté, qui lui assurait un éclairage de douze heures.

James Starr et ses compagnons éprouvaient alors une joie complète. C'était Pentière satisfaction de leurs désirs. Autour d'eux, tout n'était que houille. Une certaine émotion les rendait silencieux. Simon Ford, lui-même, se contenait. Sa joie débordait, non en longues phrases, mais par petites interjections.

C'était peut-être imprudent, à eux, de s'engager si profondément dans la crypte. Bah! ils ne songeaient guère au retour. La galerie était praticable, peu sinueuse. Nulle crevasse n'en barrait le passage, nulle « pousse » n'y propageait d'exhalaisons malfaisantes. Il n'y avait donc aucune raison pour s'arrêter, et, pendant une heure, James Starr, Madge, Harry et Simon Ford allèrent ainsi, sans que rien pût leur indiquer quelle était l'exacte orientation de ce tunnel inconnu.

Et, sans doute, ils auraient été plus loin encore, s'ils ne fussent arrivés à l'extrémité même de cette large voie qu'ils suivaient depuis leur entrée dans la houillère.

La galerie aboutissait à une énorme caverne, dont on ne pouvait estimer ni la hauteur, ni la profondeur. A quelle altitude s'arrondissait la voûte de cette excavation, à quelle distance se reculait sa paroi opposée? les ténèbres qui l'emplissaient ne permettaient pas de le reconnaître. Mais, à la lueur de la lampe, les explorateurs purent constater que son dôme recouvrait une vaste étendue d'eau dormante, — étang ou lac, — dont les rives pittoresques, accidentées de hautes roches, se perdaient dans l'obscurité.

- « Halte! s'écria Simon Ford, en s'arrêtant brusquement. Un pas de plus, et nous roulions peut-être dans quelque abime!
- Reposons-nous donc, mes amis, répondit l'ingénieur. Aussi bien, il faudra songer à retourner au cottage.
- Notre lampe peut nous éclairer pendant dix heures encore, monsieur Starr, dit Harry.
- Eh bien, faisons halte, reprit James Starr. J'avoue que mes jambes en ont besoin! — Et vous, Madge, est-ce que vous ne vous ressentez pas des fatigues d'une aussi longue course?
- Mais pas trop, monsieur James, répondit la robuste Écossaise. Nous avions l'habitude d'explorer pendant des journées entières l'ancienne houillère d'Aberfoyle.
- Bah! ajouta Simon Ford, Madge ferait dix fois cette route, s'il le fallait! Mais j'insiste, monsieur James, ma communication valait-elle la peine de vous être faite? Osez dire non, monsieur James, osez dire non!

- Eh! mon vieux compagnon, il y a longtemps que je n'ai ressenti une telle joie! répondit l'ingénieur. Le peu que nous avons exploré de cette merveilleuse houillère semble indiquer que son étendue est très-considérable, au moins en longueur.
- En largeur et en profondeur aussi, monsieur James! répliqua Simon Ford.
  - C'est ce que nous saurons plus tard.
- Et moi, j'en réponds! Rapportez-vous-en à mon instinct de vieux mineur. Il ne m'a jamais trompé!
- Je veux vous croire, Simon, répondit l'ingénieur en souriant. Mais enfin, tel que j'en puis juger par cette courte exploration, nous possédons les éléments d'une exploitation qui durera des siècles!
- Des siècles! s'écria Simon Ford. Je le crois bien, monsieur James! Il se passera mille ans et plus, avant que le dernier morceau de charbon ait été extrait de notre nouvelle mine!
- —Dieu vous entende! répondit James Starr. Quant à la qualité de la houille qui vient affleurer ces parois...
- Superbe, monsieur James, superbe! répondit Simon Ford. Voyez cela vous-même! »

Et, ee disant, il détacha d'un coup de pic un fragment de roche noire.

- a Voyez! répéta t-il en l'approchant de sa lampe. Les surfaces de ce morceau de charbon sont luisantes! Nous aurons là de la houille grasse, riche en matières bitumineuses! Et comme elle se détaillera en gailleteries (1), presque sans poussière! Ah! monsieur James, il y a vingt ans, voici un gisement qui aurait fait une rude concurrence au Swansea et au Cardiff! Eh bien, les chauffeurs se le disputeront encore, et, s'il coûte peu à extraire de la mine, il ne s'en vendra pas moins cher au dehors!
- En effet, dit Madge, qui avait pris le fragment de houille et l'examinait en connaisseuse. C'est là du charbon de bonne qualité. Emporte-le, Simon, emporte-le au cottage! Je veux que ce premier morceau de houille brûle sous notre bouilloire!
- Bien parlé, femme! répondit le vieil overman, ct tu verras que je ne me suis pas trompé.
  - Monsieur Starr, demanda alors Harry, avez-vous quelque idée de l'orien-

<sup>(1</sup> Nom que les mineurs donnent aux moyennes surles,

tation probable de cette longue galerie que nous avons suivie depuis notre entrée dans la nouvelle houillère ?

- Non, mon garçon, répondit l'ingénieur. Avec une boussole, j'aurais peutêtre pu établir sa direction générale. Mais, sans boussole, je suis ici comme un marin en pleine mer, au milieu des brumes, lorsque l'absence de soleil ne lui permet pas de relever sa position.
- Sans doute, monsieur James, répliqua Simon Ford, mais, je vous en prie, ne comparez pas notre position à celle du marin, qui a toujours et partout l'abime sous ses pieds! Nous sommes en terre ferme, ici, et nous n'avons pas à craindre de jamais sombrer!
- Je ne vous ferai pas cette peine, vieux Simon, répondit James Starr. Loin de moi la pensée de déprécier la nouvelle houillère d'Aberfoyle par une comparaison injuste! Je n'ai voulu dire qu'une chose, c'est que nous ne savons pas où nous sommes.
- Nous sommes dans le sous-sol du comté de Stirling, monsieur James, répondit Simon Ford, et cela, je l'affirme comme si...
  - Ecoutez! » dit Harry en interrompant le vieil overman.

Tous prêtèrent l'oreille, ainsi que le faisait le jeune mineur. Le nerf auditif, très-exercé chez lui, avait surpris un bruit sourd, comme eût été un murmure lointain, James Starr, Simon et Madge ne tardèrent pas à l'entendre eux-mèmes. Il se produisait, dans les couches supérieures du massif, une sorte de roulement, dont on percevait distinctement le crescendo et le decrescendo successif, si faible qu'il fût.

Tous quatre restèrent pendant quelques minutes, l'oreille tendue, sans proférer une parole.

Puis, tout à coup, Simon Ford de s'écrier :

- « Eh! par saint Mungo! Est-ce que les wagonnets courent déjà sur les rails de la nouvelle Aberfoyle?
- Père, répondit Harry, il me semble bien que c'est le bruit que font des eaux en roulant sur un littoral.
  - Nous ne sommes pourtant pas sous la mer! s'écria le vieil overman.
- Non, répondit l'ingénieur, mais il ne serait pas impossible que nous ne fussions sous le lit même du lac Katrine.
- Il faudrait donc que la voîte fût peu épaisse en cet endroit, puisque le bruit des eaux est perceptible?
- Peu épaisse, en effet, répondit James Starr, et c'est ce qui fait que cette excavation est si vaste.

- Vous devez avoir raison, monsieur Starr, dit Harry.
- En outre, il fait si mauvais temps au dehors, reprit James Starr, que les caux du lac doivent être soulevées comme celles du golfe de Forth.
- Eh! qu'importe, après tout, répondit Simon Ford. La couche carbonifère n'en sera pas plus mauvaise pour se développer au-dessous d'un lac! Ce ne serait pas la première fois que l'on irait chercher la houille sous le lit même de l'Océan! Quand nous devrions exploiter tout le fonds et le tréfonds du canal du Nord, où serait le mal?
- Bien dit, Simon, s'écria l'ingénieur, qui ne put retenir un sourire en regardant l'enthousiaste overman. Poussons nos tranchées sous les caux de la mer! Trouons comme une écumoire le lit de l'Atlantique! Allons rejoindre à coups de pioche nos frères des États-Unis à travers le sous-sol de l'Océan! Fonçons jusqu'au centre du globe, s'il le faut, pour lui arracher son dernier morceau de houille!
- Croyez-vous rire, monsieur James? demanda Simon Ford d'un air tant soit peu goguenard.
- Moi, rire! vicux Simon! Non! Mais vous êtes si enthousiaste, que vous m'entraînez jusque dans l'impossible! Tenez, revenons à la réalité, qui est déjà belle. Laissons là nos pics, que nous retrouverons un autre jour, et reprenons le chemin du cottage! »

Il n'y avait pas autre chose à faire pour le moment. Plus tard, l'ingénieur, accompagné d'une brigade de mineurs et muni des lampes et ustensiles nécessaires, reprendraît l'exploration de la Nouvelle-Aberfoyle. Mais il était urgent de retourner à la fosse Dochart. La route était facile, d'ailleurs. La galerie courait presque droit à travers le massif jusqu'à l'orifice ouvert par la dynamite. Done, nulle crainte de s'égarer.

Mais, au moment où James Starr se dirigeait vers la galerie, Simon Ford l'arrêta.

a Monsieur James, lui dit-il, vous voyez cette caverne immense, ce lac souterrain qu'elle recouvre, cette grève que les caux viennent baigner à nos pieds? En bien! c'est ici que je veux transporter ma demeure, c'est ici que je me bâtirai un nouvean cottage, et, si quelques braves compagnons veulent suivre mon exemple, avant un an, on comptera un bourg de plus dans le massif de notre vieille Angleterre! »

James Starr, approuvant d'un sourire les projets de Simon Ford, lui serra la main, et tous trois, précédant Madge, s'enfoncèrent dans la galerie, afin de regagner la fosse Dochart.

Pendant le premier mille, aucun incident ne se produisit. Harry marchait en avant, élevant la lampe au-dessus de sa tête. Il suivait soigneusement la galerie principale, sans jamais s'écarter dans les tunnels étroits qui rayonnaient à droite et à gauche. Il semblait donc que le retour dût s'accomplir aussi facilement que l'aller, lorsqu'une fâcheuse complication survint, qui rendit fort grave la situation des explorateurs.

En effet, à un moment où Harry levait sa lampe, un vif déplacement de l'air s'opéra, comme s'il eût été causé par un battement d'ailes invisibles. La lampe, frappée de biais, s'échappa des mains d'Harry, tomba sur le sol rocheux de la galerie et se brisa.

James Starr et ses compagnons furent subitement plongés dans une obscurité absolue. Leur lampe, dont l'huile s'était répandue, ne pouvait plus servir.

 $\alpha$  Eh bien, Harry, s'écria Simon Ford, veux-tu donc que nous nous rompions le cou en retournant au cottage ? »

Harry ne répondit pas. Il réfléchissait Devait-il voir encore la main d'un être mysférieux dans ce dernier accident? Existait-il donc en ces profondeurs un ennemi dont l'inexplicable antagonisme pouvait créer, un jour, de sérieuses difficultés? Quelqu'un avait-il intérêt à défendre le nouveau gîte carbonifère contre toute tentative d'exploitation? En vérité, cela était absurde, mais les faits parlaient d'eux-mêmes, et ils s'accumulaient de manière à changer de simples présomptions en certitudes.

En attendant, la situation des explorateurs était assez mauvaise. Il leur fallait, au milieu de profondes ténèbres, suivre pendant environ cinq milles la galerie qui conduisait à la fosse Dochart. Puis, ils auraient encore une heure de route avant d'avoir atteint le coltage.

« Continuons , dit Simon Ford. Nous n'avons pas un instant à perdre. Nous marcherons en tâtonmant, comme des aveugles. Il n'est pas possible de s'égarer. Les tunnels qui s'ouvrent sur notre chemin ne sont que de véritables boyaux de taupinières, et, en suivant la galerie principale, nous arriverons inévitablement à l'orifice qui nous a livré passage. Ensuite, c'est la vieille houillère. Nous la connaissons, et ce ne sera pas la première fois qu'Harry ou moi nous nous y serons trouvés dans l'obscurité. D'ailleurs, nous retrouverons là les lampes que nous avons laissées. En route, donc! — Harry, prends la tête. Monsieur James, suivez-le. Madge, tu viendras après, et moi, je fermerai la marche. Ne nous séparons pas surtout, et qu'on se sente les talons, sinon les coudes! »

Il n'y avait qu'à se conformer aux instructions du vieil overman. Comme il le disait, en tâtonnant on ne pouvait guère se tromper de route. Il fallait seu-



Un vif déplacement de l'air s'opéra. (Page 71.)

lement remplacer les yeux par les mains, et se tier à cet instinct qui, chez Simon Ford et son fils, était devenu une seconde nature.

Donc, James Starr et ses compagnons marchèrent dans l'ordre indiqué. Ils ne parlaient pas, mais ce n'était pas faute de penser. Il devenait évident qu'ils avaient un adversaire. Mais quel était-il, et comment se défendre de ces attaques si mystéricusement préparées? Ces idées assez inquiétantes affluaient à leur cerveau. Cependant, ce n'était pas le moment de se décourager.

Harry, les bras étendus, s'avançait d'un pas assuré. Il allait successivement d'une paroi à l'autre de la galerie. Une anfractuosité, un orifice latéral se présentaient-ils, il reconnaissait à la main qu'il ne fallait pas s'y engager, soit que



Un cri lui echappa. (Page 74.

l'anfractuosité fût peu profonde, soit que l'orifice fût trop étroit, et il se maintenait ainsi dans le droit chemin.

Au milieu d'une obscurité à laquelle les yeux ne pouvaient se faire, puisqu'elle était absolue, ce difficile retour dura deux heures environ. En supputant le temps écoulé, en tenant compte de ce que la marche n'avait pu être rapide, James Starr estimait que ses compagnons et lui devaient être bien près de l'issue.

En effet, presque aussitôt, Harry s'arrêta.

- « Sommes-nous enfin arrivés à l'extrémité de la galerie ? demanda Simon Ford.
- Oui, répondit le jeune mineur.

- Eh bien! tu dois retrouver l'orifice qui établit la communication entre la Nouvelle-Aberfoyle et la fosse Dochart?
- Non, » répondit Harry, dont les mains crispées ne rencontraient que la surface pleine d'une paroi.

Le vieil overman fit quelques pas en avant, et vint palper lui-même la roche schisteuse.

Un eri lui échappa.

Ou les explorateurs s'étaient égarés pendant le retour, ou l'étroit orifice, creusé dans la paroi par la dynamite, avait été bouché récemment!

Quoi qu'il en soit, James Starr et ses compagnons étaient emprisonnés dans la Nouvelle-Aberfoyle!

## CHAPITRE XI

### LES DAMES DE FEU.

Huit jours après ces événements, les amis de James Starr étaient fort inquiets. L'ingénieur avait disparu sans qu'aucun motif pût être allégué à cette disparition. On avait appris, en interrogeant son domestique, qu'il s'était embarqué à Granton-pier, et on savait par le capitaine du steam-boat Prince de Galles qu'il avait débarqué à Stirling. Mais, depuis ce moment, plus de traces de James Starr. La lettre de Simon Ford lui avait recommandé le secret, et il n'avait rien dit de son départ pour les houillères d'Aberfoyle.

Done, à Édimbourg, il ne fut plus question que de l'absence inexplicable de l'ingénieur. Sir W. Elphiston, le président de «Royal Institution », communiqua à ses collègues la lettre que lui avait adressée James Starr, en s'excusant de ne pouvoir assister à la prochaine séance de la Société. Deux ou trois autres personnes produisirent aussi des lettres analogues. Mais, si ces documents prouvaient que James Starr avait quitté Édimbourg, — ce que l'on savait de reste, — rien n'indiquait ce qu'il était devenu. Or, de la part d'un tel homme, cette absence, en dehors de ses habitudes, devait surprendre d'abord, inquiéter ensuite, puisqu'elle se prolongeait.

Aucun des amis de l'ingénieur n'aurait pu supposer qu'il se fût rendu aux houillères d'Aberfoyle. On savait qu'il n'eût point aimé à revoir l'ancien théâtre de ses travaux. Il n'y avait jamais remis les pieds, depuis le jour où la dernière benne était remontée à la surface du sol. Cependant, puisque le steam-boat l'avait déposé au débarcadère de Stirling, on fit quelques recherches de ce côté.

Les recherches n'aboutirent pas. Personne ne se rappelait avoir vu l'ingénieur dans le pays. Seul, Jack Ryan, qui l'avait rencontré en compagnie d'Harry sur un des paliers du puits Yarow, ent pu satisfaire la curiosité publique. Mais le joyeux garçon, on le sait, travaillait à la ferme de Melrose, à quarante milles dans le sud-ouest du comté de Renfrew, et il ne se doutait guère que l'on s'inquiétât à ce point de la disparition de James Starr. Donc, huit jours après sa visite au cottage, Jack Ryan eût continué à chanter de plus belle pendant les veillées du clan d'Irvine, — s'il n'eût eu, lui aussi, un motif de vive inquiétude dont il sera bientôt parlé.

James Starr était un homme trop considérable et trop considéré, non-seulement dans la ville, mais dans toute l'Écosse, pour qu'un fait le concernant pût passer inaperçu. Le lord prévôt, premier magistrat d'Édimbourg, les baillis, les conseillers, dont la plupart étaient des amis de l'ingénieur, firent commencer les plus actives recherches. Des agents furent mis en campagne, mais aucun résultat ne fut obtenu.

Il fallut done insérer dans les principaux journaux du Royaume-Uni une note relative à l'ingénieur James Starr, donnant son signalement, indiquant la date à laquelle il avait quitté Édimbourg, et il n'y eut plus qu'à attendre. Cela pe se fit pas sans grande anxiété. Le monde savant de l'Angleterre n'était pas éloigné de croire à la disparition définitive de l'un de ses membres les plus distingués.

En même temps que l'on s'inquiétait ainsi de la personne de James Starr, la personne d'Harry était le sujet de préoccupations non moins vives. Seulement, au lieu d'occuper l'opinion publique, le fils du vieil overman ne troublait que la bonne humeur de son ami Jack Ryan.

On se rappelle que, lors de leur rencontre dans le puits Yarow, Jack Ryan avait invité Harry à venir, huit jours après, à la fête du clan d'Irvine. Il y avait eu acceptation et promesse formelle d'Harry de se rendre à cette cérémonie. Jack Ryan savait, pour l'avoir constaté en maintes circonstances, que son camarade était homme de parole. Avec lui, chose promise, chose faite.

Or, à la fête d'Irvine, rien n'avait manqué, ni les chants, ni les danses, ni les réjouissances de toutes sortes, rien, — si ce n'est Harry Ford.

Jack Ryan avait commencé par lui en vouloir, parce que l'absence de son ami influait sur sa bonne humeur. Il en perdit même la mémoire au milieu d'une de ses chansons, et, pour la première fois, il resta court pendant une gigue, qui lui valait d'ordinaire des applaudissements mérités.

Il faut dire ici que la note relative à James Starr, et publiée dans les journaux, n'était pas encore tombée sous les yeux de Jack Ryan. Ce brave garçon ne se préoccupait donc que de l'absence d'Harry, se disant bien qu'une grave circonstance avait seule pu l'empêcher de tenir sa promesse. Aussi, le lendemain de la fête d'Irvine, Jack Ryan comptait-il prendre le railway de Glasgow pour se rendre à la fosse Dochart, et il l'aurait fait, — s'il n'eût été retenu par un accident qui faillit lui coûter la vie.

Voici ce qui était arrivé pendant la nuit du 12 décembre. En vérité, le fait était de nature à donner raison à tous les partisans du surnaturel, et ils étaient nombreux à la ferme de Melrose.

Irvine, petite ville maritime du comté de Renfrew, qui compte environ sept mille habitants, est bâtie dans un brusque retour que fait la côte écossaise, presque à l'ouverture du goife de Clyde. Son port, assez bien abrité contre les vents du large, est éclairé par un feu important qui indique les atterrissages, de telle façon qu'un marin prudent ne peut s'y tromper. Aussi, les naufrages étaient-ils rares sur cette portion du littoral, et les caboteurs ou longs-courriers, qu'ils voulussent, soit embouquer le golfe de Clyde pour se rendre à Glasgow, soit donner dans la baie d'Irvine, pouvaient-ils manœuvrer sans danger, même par les nuits obscures.

Lorsqu'une ville est pourvue d'un passé historique, si mince qu'il soit, lorsque son château a appartenu autrefois à un Robert Stuart, elle n'est pas sans posséder quelques ruines.

Or, en Écosse, toutes les ruines sont hantées par des esprits. — Du moins, c'est l'opinion commune dans les Hautes et Basses-Terres.

Les ruines les plus anciennes, et aussi les plus mal famées de cette partie du littoral, étaient précisément celles de ce château de Robert-Stuart, qui porte le nom de Dundonald-Castle.

A cette époque, le château de Dundonald, refuge de tous les lutins errants de la contrée, était voué au plus complet abandon. On allait peu le visiter sur le haut rocher qu'il occupait au-dessus de la mer, à deux milles de la ville. Peut-être quelques étrangers avaient-ils encore l'idée d'interroger ces vieux restes historiques, mais alors ils s'y rendaient seuls. Les habitants d'Irvine ne les y eussent point conduits, à quelque prix que ce fût. En effet, quelques histoires couraient sur le compte de certaines « Dames de feu » qui hantaient le vieux château.

Les plus superstitieux affirmaient avoir vu, de leurs yeux vu, ces fantastiques créatures. Naturellement, Jack Ryan était de ces derniers.

La vérité est que, de temps à autre, de longues flammes apparaissaient, tantôt sur un pan de mur à demi éboulé, tantôt au sommet de la tour qui domine l'ensemble des ruines de Dundonald-Castle.

Ces flammes avaient-elles forme humaine, comme on l'assurait? Méritaientelles ce nom de « Dames de feu » que leur avaient donné les Écossais du littoral? Ce n'était évidemment là qu'une illusion de cerveaux portés à la crédulité, et la science eût expliqué physiquement ce phénomène.

Quoi qu'il en soit, les Dames de feu avaient dans toute la contrée la réputation bien établie de fréquenter les ruines du vieux château et d'y exécuter, parfois, d'ètranges sarabandes, surtout pendant les nuits obscures. Jack Ryan, quelque hardi compagnon qu'il fût, ne se serait point hasardé à les accompagner aux sons de sa cornemuse.

« Le vieux Nick leur suffit! disait-il, et il n'a pas besoin de moi pour compléter son orchestre infernal! »

On le pense bien, ces bizarres apparitions formaient le texte obligé des récits pendant la veillée. Aussi, Jack Ryan possédait-il tout un répertoire de légendes sur les Dames de feu, et ne se trouvait-il jamais à court, quand il s'agissait d'en conter à leur sujet!

Donc, pendant cette dernière veillée, bien arrosée d'ale, de brandy et d' wisky, qui avait terminé la fête du clan d'Irvine, Jack Ryan n'avait pas manque de reprendre son thème favori, au grand plaisir et peut-être au grand effroi de ses auditeurs.

La veillée se faisait dans une vaste grange de la ferme de Melrose, sur la limite du littoral. Un bonfeu de coke brûlait dans un large trépied de tôle, au milieu de l'assemblée.

Il y avait gros temps au dehors. Des brumes épaisses roulaient sur les lames, qu'une forte brise de sud-ouest amenait du large. Une nuit très-noire, pas une seule éclaircie dans les nuages, la terre, le ciel et l'eau se confondant dans de profondes ténèbres, c'était là de quoi rendre difficiles les atterrages de la baie d'Irvine, si quelque navire s'y fût aventuré avec ces vents qui battaient en côte.

Le petit port d'Irvine n'est pas très-fréquenté, — du moins par les navires d'un certain tonnage. C'est un peu plus au nord que les bâtiments de commerce, à voile ou vapeur, attaquent la terre, lorsqu'ils veulent donner dans le golfe de Clyde.

Ce soir-là, cependant, quelque pêcheur, attardé sur le rivage, cût aperçu, non sans surprise, un navire qui se dirigeait vers la côte. Si le jour se fât fait tout à coup, ce n'est plus avec surprise, mais avec effroi, que ce bâtiment cût été vu, courant vent arrière, avec toute la toile qu'il pouvait porter. L'entrée du golfe manquée, il n'existait aucun refuge entre les roches formidables du littorat. Si cet imprudent navire s'obstinait à s'en approcher encore, comment parviendrait-il à se relever?

La veillée allait finir sur une dernière histoire de Jack Ryan. Ses auditeurs, transportés dans le monde des fantômes, étaient bien dans les conditions voulues pour faire acte de crédulité, le cas échéant.

Tout à coup, des cris retentirent au dehors.

Jack Ryan suspendit aussitôt son récit, et tous quittèrent précipitamment la grange.

La nuit était profonde. De longues rafales de pluie et de vent couraient à la surface de la grève.

Deux ou trois pêcheurs, arc-boutés près d'un rocher, afin de mieux résister aux poussées de l'air, appelaient avec de grands éclats de voix.

Jack Ryan et ses compagnons coururent à eux.

Ces cris, ce n'était pas aux habitants de la ferme qu'ils s'adressaient, mais à un équipage qui, sans le savoir, courait à sa perte.

En effet, une masse sombre apparaissait confusément à quelques encâblures au large. C'était un navire, bien reconnaissable à ses feux de position, car il portait à sa hune de misaine un feu blane, à tribord un feu vert, à bâbord un feu rouge. On le voyait donc par l'avant, et il était manifeste qu'il se dirigeait à toute vitesse vers la côte.

- « Un navire en perdition? s'écria Jack Ryan.
- Oui, répondit un des pêcheurs, et maintenant il voudrait virer de bord, qu'il ne le pourrait plus!
  - Des signaux, des signaux! cria l'un des Écossais.
- Lesquels? répliqua le pêcheur. Par cette bourrasque, on ne pourrait pas tenir une torche allumée! »

Et, pendant que ces propos s'échangeaient rapidement, de nouveaux cris étaient poussés. Mais comment eût-on pu les entendre au milieu de cette tempête? L'équipage du navire n'avait plus aucune chance d'échapper au naufrage.

- « Pourquoi manœuvrer ainsi? s'écriait un marin.
- Veut-il donc faire côte? répondait un autre.

- Le capitaine n'a donc pas eu connaissance du feu d'Irvine? demanda Jack Ryan.
- Il fant le croire, répondit un des pêcheurs, à moins qu'il n'ait été trompé par quelque... »

Le pêcheur n'avait pas achevé sa phrase, que Jack Ryan poussait un formidable cri. Fut-il entendu de l'équipage? En tout cas, il était trop tard pour que le bâtiment pût se relever de la ligne des brisants qui blanchissait dans les ténèbres.

Mais ce n'était pas, comme on aurait pu le croire, un suprême avertissement que Jack Ryan avait tenté de faire parvenir au bâtiment en perdition. Jack Ryan tournait alors le dos à la mer. Ses compagnons, eux aussi, regardaient un point situé à un demi-mille en arrière de la grève.

Cétait le château de Dundonald. Une longue flamme se tordait sous les rafales au sommet de la vieille tour.

« La Dame de feu! » s'écrièrent avec grande terreur tous ces superstitieux Écossais.

Franchement, il fallait une bonne dose d'imagination pour trouver à cette flamme une apparence humaine. Agitée comme un pavillon lumineux sous la brise, elle semblait parfois s'envolcr du sommet de la tour, comme si elle eût été sur le point de s'éteindre, et, un instant après, elle s'y rattachait de nouveau par sa pointe bleuâtre.

« La Dame de feu! la Dame de feu! » criaient les pêcheurs et les paysans effarés.

Tout s'expliquait alors. Il était évident que le navire, désorienté dans les brumes, avait fait fausse route, et qu'il avait pris cette llamme, allumée au sommet du château de Dundonald, pour le feu d'Irvine. Il se croyait à l'entrée du golfe, située dix milles plus au nord, et il courait vers une franche terre, qui ne lui offrait aucun refuge!

Que pouvait-on faire pour le sauver, s'il enétait temps encore? Peut-être ent-il fallu monter jusqu'aux ruines et tenter d'éteindre ce feu, pour qu'il ne fût pas possible de le confondre plus longtemps avec le phare du port d'Irvine!

Sans doute, c'était ainsi qu'il convenait d'agir, sans retard; mais lequel de ces Écossais cût eu la pensée, et, après la pensée, l'audace de braver la Dame de feu? Jack Ryan, peut-être, car il était courageux, et sa crédulité, si forte qu'elle fût, ne pouvait l'arrêter dans un généreux mouvement.

Il était trop tard. Un horrible craquement retentit au milieu du fracas des éléments.



Une masse sombre apparaissait confusement. C'était un navire. (Page 78.)

Le navire venait de talonner par son arrière. Ses feux de position s'éteignirent. La ligne blanchâtre du ressac sembla brisée un instant. C'était le bâtiment qui l'abordait, se couchait sur le flanc et se disloquait entre les récifs.

- Et. à ce même instant, par une coïncidence qui ne pouvait être due qu'au hasard, la longue tlamme disparut, comme si elle eût été arrachée par une violente rafale. La mer, le ciel, la grève furent aussitôt replongés dans les plus profondes ténèbres.
- « La Dame de feu! » avait une dernière fois crié Jack Ryan, lorsque cette apparition, surnaturelle pour ses compagnons et lui, se fut évanouie subitement.



Les lames furieuses l'avaient rudement roule sur les recifs. (Page 82.)

Mais alors, le courage que ces superstitieux Écossais n'auraient pas eu contre un danger chimérique, ils le retrouvèrent en face d'un danger réel, maintenant qu'il s'agissait de sauver leurs semblables. Les éléments déchainés ne les arrêtèrent pas. Au moyen de cordes lancées dans les lames, — héroïques autant qu'ils avaient été crédules, — ils se jetèrent au secours du bâtiment naufragé.

Heureusement, ils réussirent, non sans que quelques-uns, — et le hardi Jack Ryan était du nombre, — se fussent grièvement meurtris sur les roches; mais le capitaine du navire et les huit hommes de l'équipage purent être déposés, sains et saufs, sur la grève Ce navire était le brick norvégien Motala, chargé de bois du nord, faisant route pour Glascow.

Il n'était que trop vrai. Le capitaine, trompé par ce feu, allumé sur la tour du château de Dundonald, était venu donner en pleine côte, au lieu d'embouquer le golfe de Clyde.

Et maintenant, du Motala, il ne restait plus que de rares épaves, dont le ressac achevait de briser les débris sur les roches du littoral.

# CHAPITRE XII

#### LES EXPLOITS DE JACK RYAN.

Jack Ryan et trois de ses compagnons, blessés comme lui, avaient été transportés dans une des chambres de la ferme de Melrose, où des soins leur furent immédiatement prodigués.

Jack Ryan avait été le plus maltraité, car, au moment où, la corde aux reins, il s'était jeté à la mer, les lames furieuses l'avaient rudement roulé sur les récifs. Peu s'en était fallu, même, que ses camarades ne l'eussent rapporté sans vie sur le rivage.

Le brave garçon fut donc cloué au lit pour quelques jours, — ce dont il enragea fort. Cependant, lorsqu'on lui eut permis de chanter autant qu'il le voudrait, il prit son mal en patience, et la ferme de Melrosc retentit, à toute heure, des joyeux éclats de sa voix. Mais Jack Ryan, dans cette aventure, ne puisa qu'un plus vif sentiment de crainte à l'égard de ces brawnies et autres lutins qui s'annusent à tracasser le pauvre monde, et ce fut eux qu'il rendit responsables de la catastrophe du Motala. On fût mal venu à lui soutenir que les Dames de feu n'existaient pas, et que cette flamme, si soudainement projetée entre les ruines, n'était duc qu'à un phénomène physique. Aucun raisonnement ne l'eût convaineu. Ses compagnons étaient encore plus obstinés que lui dans leur crédulité. A les entendre, une des Dames de feu avait méchamment attiré le Motala à la côte. Quant à vouloir l'en punir, autant mettre l'ouragan à l'amende! Les magistrats pouvaient décréter toutes poursuites qui leur conviendraient. On n'emprisonne pas une flamme, on n'enchaîne pas un être impalpable. Et, s'îl faut

le dire, les recherches qui furent ultérieurement faites, semblèrent donner raison, — au moins en apparence, — à cette façon superstitieuse d'expliquer les choses.

En effet, le magistrat, chargé de diriger une enquête relativement à la perte du *Motala*, vint interroger les divers témoins de la catastrophe. Tous furent d'accord sur ce point que le naufrage était dû à l'apparition surnaturelle de la Dame de feu dans les ruines du château de Dundonald.

On le pense bien, la justice ne pouvait se payer de semblables raisons. Qu'un phénomène purement physique se fût produit dans ces ruines, pas de doute à cet égard. Mais était-ce accident ou malveillance? e'est ce que le magistrat devait chercher à établir.

Que ce mot « malveillance » ne surprenne pas. Il ne faudrait pas remonter haut dans l'histoire armoricaine pour en trouver la justification. Bien des pilleurs d'épaves du littoral breton ont fait ce métier d'attirer les navires à la côte afin de s'en partager les dépouilles. Tantôt un bouquet d'arbres résineux, enflammés pendant la nuit, guidait un bâtiment dans des passes dont il ne pouvait plus sortir. Tantôt une torche, attachée aux cornes d'un taureau et promenée au caprice de l'animal, trompait un équipage sur la route à suivre. Le résultat de ces manœuvres était inévitablement quelque naufrage, dont les pillards profitaient. Il avait fallu l'intervention de la justice et de sévères exemples pour détruire ces barbares coutumes. Or, ne pouvait-il se faire que, dans cette circonstance, une main criminelle n'eût repris les anciennes traditions des pilleurs d'épaves ?

C'est ce que pensaient les gens de police, quoi qu'en eussent Jack Ryan et ses compagnons. Lorsque ceux-ci entendirent parler d'enquête, ils se divisèrent en deux camps: les uns se contentèrent de hausser les épaules; les autres, plus craintifs, annoncèrent que, très-certainement, à provoquer ainsi les êtres surnaturels, on amènerait de nouvelles catastrophes.

Néamnoins, l'enquête fut faite avec beaucoup de soin. Les gens de police se transportèrent au château de Dundonald, et ils procédèrent aux recherches les plus rigoureuses.

be magistrat voulut d'abord reconnaître si le sol avait conservé quelques empreintes de pas, pouvant être attribuées à d'autres pieds que des pieds de lutins. Il fut impossible de relever la plus légère trace, ni ancienne ni nouvelle. Cependant, la terre, encore toute humide des pluies de la veille, cût conservé le moindre vestige.

« Des pas de brawnies! s'écria Jack Ryan, lorsqu'il connut l'insuccès des

- premières recherches. Autant vouloir retrouver les traces d'un follet sur l'eau d'un marécage ! »

Cette première partie de l'enquête ne produisit donc aucun résultat. Il n'était pas probable que la seconde partie en donnât davantage.

Il s'agissait d'établir, en effet, comment le feu avait pu être allumé au sommet de la vieille tour, quels éléments avaient été fournis à la combustion, et enfin quels résidus cette combustion avait laissés.

Sur le premier point, rien, ni restes d'allumettes, ni chiffons de papier, ayant pu servir à allumer un feu quelconque.

Sur le second point, néant non moins absolu. On ne retrouva ni herbes desséchées, ni fragments de bois, dont ce foyer, si intense, avait pourtant dù être largement alimenté pendant la nuit.

Quant au troisième point, il ne put être éclairci davantage. L'absence de toutes cendres, de tout résidu d'un combustible quelconque, ne permit pas même de retrouver l'endroit où le foyer avait dû être établi. Il n'existait aucune place noircie, ni sur la terre, ni sur la roche. Fallait-il donc en conclure que le foyer avait été tenu par la main de quelque malfaiteur? C'était bien invraisemblable, puisque, au dire des témoins, la flamme présentait un développement gigantesque, tel que l'équipage du Motala avait pu, malgré les brumes, l'apercevoir de plusieurs miiles au large.

« Bon! s'écria Jack Ryan, la Dame de feu sait bien se passer d'allumettes! Elle soufile, cela suffit à embraser l'air autour d'elle, et son foyer ne laisse jamais de cendres! »

Il résulta donc de tout ceci que les magistrats en furent pour leur peine, qu'une nouvelle légende s'ajouta à tant d'autres, — légende qui devait perpétuer le souvenir de la catastrophe du *Motala* et affirmer plus indiscutablement encore l'apparition des Dames de feu.

Cependant, un si brave garçon que Jack Ryan, et d'une si vigoureuse constitution, ne pouvait demeurer longtemps alité. Quelques fonlures et luxations n'étaient pas pour le coucher sur le flanc plus qu'il ne convenait. Il n'avait pas le temps d'ètre malade. Or, lorsque ce temps-là manque, on ne l'est guère dans ces régions salubres des Lowlands.

Jack Ryan se rétablit donc promptement. Dès qu'il fut sur pied, avant de reprendre sa besogne à la ferme de Melrose, il voulut mettre certain projet à exécution. Il s'agissait d'aller faire visite à son camarade Harry, afin de savoir pourquoi celui-ci avait manqué à la fête du clan d'Irvine. De la part d'un homme tei qu'Harry, qui ne promettait jamais sans tenir, cette absence ne

s'expliquait pas. Il était invraisemblable, d'ailleurs, que le fils du vieil overman n'eùt pas entendu parler de la catastrophe du *Motala*, rapportée à grands détails par les journaux. Il devait savoir la part que Jack Ryan avait prise au sauvetage, ce qui en était advenu pour lui, et c'eût été trop d'indifférence de la part d'Harry que de ne pas pousser jusqu'à la ferme pour serrer la main de son ami Jack Ryan.

Si done Harry n'était pas venu, c'est qu'il n'avait pu venir Jack Ryan cût plutôt nié l'existence des Dames de feu que de croire à l'indifférence d'Harry à son égard.

Donc, deux jours après la catastrophe, Jack Ryan quitta la ferme, gaitlardement, comme un solide garçon qui ne se ressentait aucunement de ses blessures. D'un joyeux refrain lancé à pleine poitrine, il fit résonner les échos de la falaise, et se rendit à la gare du railway qui, par Glasgow, conduit à Stirling et à Callander.

Là, pendant qu'il attendait dans la gare, ses regards furent tout d'abord attirés par une affiche, reproduite à profusion sur les murs, et qui contenait l'avis suivant :

- « Le 4 décembre dernier, l'ingénieur James Starr, d'Édimbourg, s'est embarqué à Granton-pier sur le *Prince de Galles*. Il a débarqué le même jour à Stirling. Depuis ce temps, on est sans nouvelles de lui.
- « Prière d'adresser toute information le concernant au président de Royal Institution, à Édimbourg. »

Jack Ryan, arrêté devant une de ces affiches, la lut par deux fois, non sans donner les signes de la plus extrême surprise.

« Monsieur Starr! s'écria-t-il! Mais, le 4 décembre, je l'ai précisément rencontré avec Harry sur les échelles du puits Yarow! Voilà dix jours de cela! Et, depuis ce temps, il n'aurait pas reparn! Cela expliquerait-il pourquoi mon camarade n'est pas venu à la fête d'Irvine? »

Et, sans prendre le temps d'informer par lettre le président de Royal Institution de ce qu'il savait relativement à James Starr, le brave garçon sauta dans le train, avec l'intention bien arrêtée de se rendre tout d'abord au puits Yarow. Cela fait, il descendrait jusqu'au fond de la fosse Dochart, s'il le fallait, pour retrouver Harry, et avec lui l'ingénieur James Starr.

Trois heures après, il quittait le train à la gare de Callander, et se dirigeait rapidement vers le puits Yarow.

« Ils n'ont pas reparu, se disait-il. Pourquoi? Est-ce quelque obstacle qui les en a empéchés? Est-ce un travail dont l'importance les retient encore au fond de la houillère? Je le sanrai! Et Jack Ryan, allongeant le pas, arriva en moins d'une heure au puits Yarow. Extéricurement, rien de changé. Même silence aux abords de la fosse. Pas un être vivant dans ce désert.

Jack Ryan pénétra sous l'appentis en ruine qui recouvrait l'orifice du puits. Il plongea son regard dans ce gouffre... Il ne vit rien. Il écouta... Il n'entendit rien.

« Et ma lampe! s'écria-t-il. Ne serait-elle donc plus à sa place? »

La lampe, dont Jack Ryan se servait pendant ses visites à la fosse, était ordinairement déposée dans un coin, près du palier de l'échelle supérieure.

Cette lampe avait disparu.

« Voilà une première complication! » dit Jack Ryan, qui commença à devenir très-inquiet.

Puis, sans hésiter, tout superstitieux qu'il fût :

" J'irai, dit-il, quand il devrait faire plus noir dans la fosse que dans le tréfonds de l'enfer! "

Et il commença à descendre la longue suite d'échelles, qui s'enfonçaient dans le sombre puits.

Il fallait que Jack Ryan n'eût point perdu de ses anciennes habitudes de mineur, et qu'il connût b'en la fosse Dochart, pour se hasarder ainsi. Il descendait prudemment d'ailleurs. Son pied tâtait chaque échelon, dont quelques-uns étaient vermoulus. Tout faux pas cût entraîné une chute mortelle, dans ce vide de quinze cents pieds. Jack Ryan comptait donc chacun dès paliers qu'il quittait successivement pour atteindre un étage inférieur. Il savait que son pied ne toucherait la semelle de la fosse qu'après avoir dépassé le trentième. Une fois là, il ne serait pas géné, pensait-il, de retrouver le cottage, bâti, comme on sait, à l'extrémité de la galerie principale.

Jack Ryan arriva ainsi au vingt-sixième palier, et, par conséquent, deux cents pieds, au plus, le séparaient alors du fond.

A cet endroit, il baissa la jambe pour chercher le premier échelon de la vingtseptième échelle. Mais sa jambe, se balançant dans le vide, ne trouva aucun point d'appui.

Jack Ryan s'agenouilla sur le palier. Il voulut saisir avec la main l'extrémité de l'échelle... Ce fut en vain.

Il était évident que la vingt-septième échelle ne se trouvait pas à sa place, et, par conséquent, qu'elle avait été retirée.

« Il faut que le vieux Nick ait passé par la! » se dit-il, non sans éprouver un certain sentiment d'effroi.

Debout, les bras croisés, voulant toujours percer cette ombre impénétrable, Jack Ryan attendit. Puis, il lui vint à la pensée que, si lui ne pouvait descendre, les habitants de la houillère, cux, n'avaient pu remonter. Il n'existait plus, en effet, ancune communication entre le sol du comté et les profondeurs de la fosse. Si cet enlèvement des échelles inférieures du puits Yarow avait été pratiqué depuis sa dernière visite au cottage, qu'étaient devenus Simon Ford, sa femme, son fils et l'ingénieur? L'absence prolongée de James Starr prouvait évidemment qu'il n'avait pas quitté la fosse depuis le jour où Jack Ryan s'était croisé avec lui dans le puits Yarow. Comment, depuis lors, s'était fait le ravitaillement du cottage? Les vivres n'avaient-ils pas manqué à ces malheureux, emprisonnés à quinze cents pieds sous terre?

Toutes ces pensées traversèrent l'esprit de Jack Ryan. Il vit bien qu'il ne ponvait rien par lui-même pour arriver jusqu'au cottage. Y avait-il eu malveillance dans ce fait que les communications étaient interrompues? cela ne lui paraissait pas douteux. En tout cas, les magistrats aviseraient, mais il fallait les prévenir au plus vite.

Jack Ryan se pencha au-dessus du palier.

« Harry! llarry! » cria-t-il de sa voix puissante.

Les échos se renvoyèrent à plusieurs reprises le nom d'Harry, qui s'éteignit enfin dans les dernières profondeurs du puits Yarow.

Jack Ryan remonta rapidement les échelles supérieures, et revit la lumière du jour. Il ne perdit pas un instant. Tout d'une traite, il regagna la gare de Callander. Il ne lui fallut attendre que quelques minutes le passage de l'express d'Édimbourg, et, à trois heures de l'après-midi, il se présentait chez le lord-prévôt de la capitale.

Là, sa déclaration fut reçue. Les détails précis qu'il donna ne permettaient pas de soupçonner sa véracité. Sir W. Elphiston, président de Royal Institution, non-seulement collègue, mais ami particulier de James Starr, fut aussitôt averti, et il demanda à diriger les recherches qui allaient être faites sans délai à la fosse Dochart. On mit à sa disposition plusieurs agents, qui se munirent de lampes, de pics, de longues échelles de cordes, sans oublier vivres et cordiaux. Puis, conduits par Jack Ryan, tous prirent immédiatement le chemin des houillères d'Aberfoyle.

Le soir même, sir W. Elphiston, Jack Ryan et les agents arrivèrent à l'orifice du puits Yarow, et ils descendirent jusqu'au vingt-septième palier, sur lequel Jack s'était arrêté, quelques heures auparavant.

Les lampes, attachées au bout de longues cordes, furent envoyées dans les



« Harry! Harry! » cr:a-t-il de sa voix puissante. (Page 87.)

protondeurs du puits, et l'on put alors constater que les quatre dernières échelles manquaient.

Nul doute que toute communication entre le dedans et le dehors de la fosse Dochart n'eût été intentionnellement rompue.

- « Qu'attendons-nous, monsieur? demanda l'impatient Jack Ryan.
- Nous attendons que ces lampes soient remontées, mon garçon, répondit sir W. Elphiston. Puis, nous descendrons jusqu'au sol de la dernière galerie, et tu nous conduiras...
- Au cottage, s'écria Jack Ryan, et, s'il le faut, jusque dans les derniers abimes de la fosse! »



Quatre corps etaient etendus sur le sol. Page 92.)

Dès que les lampes eurent été retirées, les agents fixèrent au palier les échelles de corde, qui se déroulèrent dans le puits. Les paliers inférieurs subsistaient encore. On put descendre de l'un à l'autre.

Cela ne se fit pas sans de grandes difficultés. Jack Ryan, le premier, s'était suspendu à ces échelles vacillantes, et, le premier, il atteignit le fond de la houillère.

Sir W. Elphiston et les agents l'eurent bientôt rejoint.

Le rond-point, formé par le fond du puits Yarow, était absolument désert, mais sir W. Elphiston ne fut pas médiocrement surpris d'entendre Jack Ryan s'écrier :

- « Voici quelques fragments des échelles, et ce sont des fragments à demi brîbés!
- Brûlés! répéta sir W. Elphiston. En effet, voilà des cendres refroidies depuis longtemps!
- Pensez-vous, monsieur, demanda Jack Ryan, que l'ingénieur James Starr ait eu intérêt à brûler ces échelles et à interrompre toute communication avec le debors?
- Non, répondit sir W. Elphiston, qui demeura pensif Allons, mon garcon, au cottage! C'est là que nous saurons la vérité. »

Jack Ryan hocha la tête, en homme peu convaincu. Mais, prenant une lampe des mains d'un agent, il s'avança rapidement à travers la galerie principale de la fosse Dochart.

Tous le suivaient.

Un quart d'heure plus tard, sir W. Elphiston et ses compagnons avaient atteint l'excavation au fond de laquelle était bâti le cottage de Simon Ford. Aucune lumière n'en éclairait les fenêtres.

Jack Ryan se précipita vers la porte, qu'il repoussa vivement.

Le cottage était abandonné.

On visita les chambres de la sombre habitation. Nulle trace de violence à l'inférieur. Tout était en ordre, comme si la vieille Madge eût encore été là. La réserve de vivres était même abondante, et eût suffi pendant plusieurs jours à la famille Ford.

L'absence des hôtes du cottage était donc inexplicable. Mais pouvait-on constater d'une manière précise à quelle époque ils l'avaient quitté? — Oui, car, dans ce milieu où ne se succédaient ni les nuits, ni les jours, Madge avait coutume de marquer d'une croix chaque quantième de son calendrier.

Ce calendrier était suspendu au mur de la salle. Or, la dernière croix avait été faite à la date du 6 décembre, c'est-à-dire un jour après l'arrivée de James Starr, — ce que Jack Ryan fut en mesure d'affirmer. Il était donc manifeste que depuis le 6 décembre, c'est-à-dire depuis dix jours, Simon Ford, sa femme, son fils et son hôte avaient quitté le cottage. Une nouvelle exploration de la fosse, entreprise par l'ingénieur, pouvait-elle donner la raison d'une si longue absence? Non, évidemment.

Ainsi, du moins, le pensa sir W. Elphiston. Après avoir minutieusement inspecté le cottage, il fut très-embarrassé sur ce qu'il convenait de faire.

L'obscurité était profonde, L'éclat des lampes, balancées aux mains des agents, étoilait seulement ces impénétrables ténèbres, Soudain, Jack Ryan poussa un eri.

« Là! là! » dit-il.

Et son doigt montrait une assez vivé lueur, qui s'agitait dans l'obscur lointain de la galerie.

- « Mes amis, courons sur ce feu! répondit sir W. Elphiston.
- Un feu de brawnie! s'écria Jack Ryan,  $\Lambda$  quoi bon? Nous ne l'atteindrons jamais! »

Le président de Royal Institution et les agents, peu enclins à la crédulité, s'élancèrent dans la direction indiquée par la lueur mouvante. Jack Ryan, prenant bravement son parti, ne resta pas le dernier en route.

Ce fut une longue et fatigante poursuite. Le falot lumineux semblait porté par un être de petite taille, mais singulièrement agile. A chaque instant, cet être disparaissait derrière quelque remblai; puis, on le revoyait au fond d'une galerie lransversale. De rapides crochets le mettaient ensuite hors de vue. Il semblait avoir définitivement disparu, et, soudain, la lueur de son falot jetait de nouveau un vif éclat. En somme, on gagnait peu sur lui, et Jack Ryan persistait à croire, non sans raison, qu'on ne l'atteindrait pas.

Pendant une heure de cette inutile poursuite, sir W. Elphiston et ses compagnons s'enfoncèrent dans la portion sud-ouest de la fosse Dochart. Ils en arrivaient, eux aussi, à se demander s'ils n'avaient pas affaire à quelque follet insaisissable.

A ce moment, cependant, il sembla que la distance commençait à diminuer entre le follet et ceux qui cherchaient à l'atteindre. Etait-ce fatigue de l'être quel-conque qui fuyait, ou cet être voulait-il attirer sir W. Elphiston et ses compagnons là où les habitants du cottage avaient peut-être été attirés eux-mêmes? Il ent été malaisé de résoudre la question.

Toutefois, les agents, voyant s'amoindrir cette distance, redoublèrent leurs efforts. La lueur, qui avait toujours brillé à plus de deux cents pas en avant d'eux, se tenait maintenant à moins de cinquante. Cet intervalle diminua encore. Le porteur du falot devint plus visible. Quelquefois, lorsqu'il retournait la tête, on pouvait reconnaître le vague profil d'une figure humaine, et, à moins qu'un lutin n'eût pris cette forme, Jack Ryan était forcé de convenir qu'il ne s'agissait point là d'un être surnaturel.

Et alors, tout en courant plus vite :

« Hardi, camarades! criait-il! Il se fatigue! Nous l'atteindrons bientôt, et, s'il parle aussi bien qu'il détale, il pourra nous en dire long!»

Cependant, la poursuite devenait plus difficile alors. En effet, au milieu des

dernières profondeurs de la fosse, d'étroits tunnels s'entrecroisaient comme les allées d'un labyrinthe. Dans ce dédale, le porteur du falot pouvait aisément échapper aux agents. Il lui suffisait d'éteindre sa lanterne et de se jeter de côté au fond de quelque refuge obseur.

« Et , au fait , pensait sir W. Elphiston ,s'il veut nous échapper , pourquoi ne le fait-il pas ? »

Cet être insaisissable ne l'avait pas fait jusqu'alors; mais, au moment où cette pensée traversait l'esprit de sir W. Elphiston, la lueur disparut subitement, et les agents, continuant leur poursuite, arrivèrent presque aussitôt devant une étroite ouverture que les roches schisteuses laissaient entre elles, à l'extrémité d'un étroit boyau.

S'y glisser, après avoir ravivé leurs lampes, s'élancer à travers cet orifice qui s'ouvrait devant eux, ce fut pour sir W. Elphiston, Jack Ryan et leurs compagnons l'affaire d'un instant.

Mais ils n'avaient pas fait cent pas dans une nouvelle galerie, plus large et plus haute, qu'ils s'arrètaient soudain.

Là, près de la paroi, quatre corps étaient étendus sur le sol, — quatre cadavres pout-être!

- « James Starr! dit sir W. Elphiston.
- Harry! » s'écria Jack Ryan, en se précipitant sur le corps de son camarade.

C'étaient, en effet, l'ingénieur, Madge, Simon et Harry Ford, qui étaient étendus là, sans mouvement.

Mais, alors, l'un de ces corps se redressa, et l'on entendit la voix épuisée de la vieille Madge murmurer ces mots :

« Eux! eux, d'abord! »

Sir W. Elphiston, Jack Ryan, les agents, essayèrent de ranimer l'ingénieur et ses compagnons, en leur faisant avaler quelques gouttes de cordial. Ils y réussirent presque aussitôt. Ces infortunés, séquestrés depuis dix jours dans la Nouvelle-Aberfoyle, mouraient d'inanition.

Et, s'ils n'avaient pas succombé pendant ce long emprisonnement, — James Starr l'apprit à sir W. Elphiston, — c'est que trois fois ils avaient trouvé près d'eux un pain et une cruche d'eau! Sans doute, l'être secourable auquel ils dovaient de vivre encore n'avait pas pu faire davantage!...

Sir W. Elphiston se demanda si ce n'était pas là l'œuvre de cet insaisissable follet qui venait de les attirer précisément à l'endroit où gisaient James Starr et ses compagnons.

Quoi qu'il en soit, l'ingénieur, Madge, Simon et llarry Ford étaient sauvés. Ils turent reconduits au cottage, en repassant par l'étroite issue que le porteur du falot semblait avoir voulu indiquer à sir W. Elphiston.

Et si James Starr et ses compagnons n'avaient pu retrouver l'orifice de la galerie que leur avait ouvert la dynamite, c'est que cet orifice avait été solidement bouché au moyen de roches superposées, que, dans cette profonde obscurité, ils n'avaient pu ni reconnaître ni disjoindre.

Ainsi donc, pendant qu'ils exploraient la vaste crypte, toute communication avait été volontairement fermée par une main ennemie entre l'ancienne et la Nouvelle-Aberfoyle!

### CHAPITRE XIII

### COAL - CITY

Trois ans après les événements qui viennent d'être racontés, les Guides Joanne ou Murray recommandaient, « comme grande attraction », aux nombreux touristes qui parcouraient le comté de Stirling, une visite de quelques heures aux houillères de la Nouvelle-Aberfoyle.

Aucune mine, en n'importe quel pays du nouveau ou de l'ancien monde, ne présentait un plus curieux aspect.

Tout d'abord, le visiteur était transporté sans danger ni fatigue jusqu'au sol de l'exploitation, à quinze cents pieds au-dessous de la surface du comté.

En effet, à sept milles, dans le sud-ouest de Callander, un tunnel oblique, décoré d'une entrée monumentale, avec tourelles, créneaux et mâchicoulis, affleurait le sol. Ce tunnel, à pente douce, largement évidé, venait aboutir directement à cette crypte si singulièrement creusée dans le massif du sol écossais.

Un double railway, dont les wagons étaient mus par une force hydraulique, desservait, d'heure en beure, le village qui s'était fondé dans le sous-sol du comté, sous le nom un peu ambitieux peut-être de « Coal-city », c'est-à-dire la Cité du Charbon.

Le visiteur, arrivé à Coal-city, se trouvait dans un milieu où l'électricité jouait un rôle de premier ordre, comme agent de chaleur et de lumière.

En effet, les puits d'aération, quoiqu'ils fussent nombreux, n'auraient pas pu mêler assez de jour à l'obscurité profonde de la Nouvelle-Aberfoyle, Cependant, une lumière intense emplissait ce sombre milieu, où de nombreux disques électriques remplaçaient le disque solaire. Suspendus sous l'intrados des voûtes, accrochés aux piliers naturels, tous alimentés par des courants continus que produisaient des machines électro-magnétiques, — les uns soleils, les autres étoiles, — ils éclairaient largement ce domaine. Lorsque l'heure du repos arrivait, un interrupteur suffisait à produire artificiellement la nuit dans ces profonds abines de la houillère.

Tous ces appareils, grands ou petits, fonctionnaient dans le vide, c'est-à-dire que leurs arcs lumineux ne communiquaient aucunement avec l'air ambiant. Si bien que, pour le cas où l'atmosphère ent été mélangée de grisou dans une proportion detonante, aucune explosion n'eût été à craindre. Aussi l'agent électrique était-il invariablement employé à tous les besoins de la vie industrielle et de la vie domestique, aussi bien dans les maisons de Coal-city que dans les galeries exploitées de la Nouvelle-Aberfoyle.

Il faut dire, avant tout, que les prévisions de l'ingénieur James Starr, — en ce qui concernait l'exploitation de la nouvelle houillère, — n'avaient point été déçues. La richesse des filons carbonifères était incalculable. C'était dans l'ouest de la crypte, à un quart de mille de Coal-city, que les premières veines avaient été attaquées par le pic des mineurs. La cité ouvrière n'occupait donc pas le centre de l'exploitation. Les travaux du fond étaient directement reliés aux travaux du jour par les puits d'aération et d'extraction, qui mettaient les divers étages de la mine en communication avec le sot. Le grand tunnel, où fonctionnait le railway à traction hydraulique, ne servait qu'au transport des habitants de Coal-city.

On se rappelle quelle était la singulière conformation de cette vaste caverne, où le vieil overman et ses compagnons s'étaient arrêtés pendant leur première exploration. Là, au-dessus de leur tête, s'arrondissait un dôme de courbure ogivale. Les piliers qui le soutenaient allaient se perdre dans la voûte de schiste, à une hauteur de trois cents pieds, — hauteur presque égale à celle du « Mammouth-Dôme », des grottes du Kentucky.

On sait que cette énorme halle, — la plus grande de toute l'hypogée américaine, — peut aisément contenir cinq mille personnes. Dans cette partie de la Nouvelle-Aberfoyle, c'était même proportion et aussi même disposition. Mais, au lieu des admirables stalactites de la célèbre grotte, le regard s'accrochait ici à des intumescences de filons carbonifères, qui semblaient jaillir de toutes les parois sous la pression des failles schisteuses. On eût dit des rondes-bosses de jais dont les paillettes s'allumaient sous le rayonnement des disques.

Au-dessous de ce dôme s'étendait un lac comparable pour son étendue à la Mer morte des « Mammouth-Caves », — lac profond dont les eaux transparentes fourmillaient de poissons sans yeux, et auquel l'ingénieur donna le nom de lac Malcolm.

C'était là, dans cette immense excavation naturelle, que Simon Ford avait bâti son nouveau cottage, et il ne l'eût pas échangé pour le plus bel hôtel de Princesstreet, à Édimbourg. Cette habitation était située au bord du lac, et ses cinq fenêtres s'ouvraient sur les eaux sombres, qui s'étendaient au delà de la limite du regard.

Deux mois après, une seconde habitation s'était élevée dans le voisinage du cottage de Simon Ford. Ce fut celle de James Starr. L'ingénieur s'était donné corps et âme à la Nouvelle-Aberfoyle. Il avait, lui aussi, voulu l'habiter, et il fallait que ses affaires l'y obligeassent impérieusement pour qu'il consentit à remonter au dehors. Là, en effet, il vivait au milieu de son monde de mineurs.

Depuis la découverte des nouveaux gisements, tous les ouvriers de l'ancienne houillère s'étaient hâtés d'abandonner la charrue et la herse pour reprendre le pic ou la pioche. Attirés par la certitude que le travail ne leur manquerait jamais, alléchés par les hauts prix que la prospérité de l'exploitation allait permettre d'affecter à la main-d'œuvre, ils avaient abandonné le dessus du sol pour le dessous, et s'étaient logés dans la houillère, qui, par sa disposition naturelle, se prétait à cette installation.

Ces maisons de mineurs, construites en briques, s'étaient peu à peu disposées d'une façon pittoresque, les unes sur les rives du lac Malcolm, les autres sous ces arceaux, qui semblaient faits pour résister à la poussée des voûtes comme les contreforts d'une cathédrale. Piqueurs qui abattent la roche, rouleurs qui transportent le charbon, conducteurs de travaux, boiseurs qui étançonnent les galeries, cantonniers auxquels est confiée la réparation des voies, remblayeurs qui substituent la pierre à la houille dans les parties exploitées, tous ces ouvriers enfin, qui sont plus spécialement employés aux travaux du fond, fixèrent leur domicile dans la Nouvelle-Aberfoyle et fondèrent peu à peu Coalcity, située sous la pointe orientale du lac Katrine, dans le nord du comté de Stirling.

C'était donc une sorte de village flamand, qui s'était élevé sur les bords du lac Maleolm. Une chapelle, érigée sous l'invocation de Saint-Gilles, dominait tout cet ensemble du haut d'un énorme rocher, dont le pied se baignait dans les eaux de cette mer subterranéenne.

Lorsque ce bourg souterrain s'éclairait des vifs rayons projetés par les dis-



Ces maisons de mineurs, construites en briques..... (Page 95.)

ques, suspendus aux piliers du dôme ou aux arceaux des contre-nefs, il se présentait sous un aspect quelque peu fantastique, d'un effet étrange, qui justifiait la recommandation des Guides Murray ou Joanne. C'est pourquoi les visiteurs affluaient.

Si les habitants de Coal-city se montraient fiers de leur installation, cela va sans dire. Aussi ne quittaient-ils que rarement la cité ouvrière, imitant en cela Simon Ford, qui, lui, n'en voulait jamais sortir. Le vieil overman prétendait qu'il pleuvait toujours « là-haut », et, étant donné le climat du Royaume-Uni, il faut convenir qu'il n'avait pas absolument tort. Les familles de la Nouvelle-Aberfoyle prospéraient donc. Depuis trois ans, elles étaient arrivées à une certaine aisance,



On dansait sur les bords du lac Malcolm, (Page 100.)

qu'elles n'eussent jamais obtenue à la surface du comté. Bien des bébés, qui étaient nés à l'époque où les travaux furent repris, n'avaient encore jamais respiré l'air extérieur.

Ce qui faisait dire à Jack Ryan :

« Voilà dix-huit mois qu'ils ont cessé de téter leurs mères, et, pourtant, ils n'ont pas encore vu le jour! »

Il faut noter, à ce propos, qu'un des premiers accourus à l'appel de l'ingénieur avait été Jack Ryan. Ce joyeux compagnon s'était fait un devoir de reprendre son ancien métier. La ferme de Melrose avait donc perdu son chanteur et son piper ordinaire. Mais ce n'est pas dire que Jack Ryan ne chantait plus. Au con-

traire, et les échos sonores de la Nouvelle-Aberfoyle usaient leurs poumons de pierre à lui répondre.

Jack Ryam s'était installé au nouveau cottage de Simon Ford. On lui avait offert une chambre qu'il avait acceptée sans façon, en homme simple et franc qu'il était. La vieille Madge l'aimait pour son bon caractère et sa belle humeur. Elle partageait tant soit peu ses idées au sujet des êtres fantastiques qui devaient hanter la houillère, et tous deux, quand ils étaient seuls, se racontaient des histoires à faire frémir, histoires bien dignes d'enrichir la mythologie hyperboréenne.

Jack Ryan devint ainsi la joie du cottage. C'était, d'ailleurs, un bon sujet, un solide ouvrier. Six mois après la reprise des travaux, il était chef d'une brigade des travaux du fond.

- « Voilà qui est bien travaillé,monsieur Ford, disait-il, quelques jours après son installation. Vous avez trouvé un nouveau filon, et, si vous avez failli payer de votre vie cette découverte, ch bien, ce n'est pas trop cher!
- Non, Jack, c'est même un bon marché que nous avons fait là! répondit le vieil overman. Mais ni monsieur Starr, ni moi, nous n'oublierons que c'est à toi que nous devons la vie!
- Mais non, reprit Jack Ryan, C'est à votre fils Harry, puisqu'il a eu la bonne pensée d'accepter mon invitation pour la fête d'Irvine...
- Et de n'ypoint aller, n'est-ce pas? répliqua Harry, en serrant la main de son camarade. Non, Jack, c'est à toi, à peine remis de tes blessures, à toi, qui n'as perdu ni un jour, ni une heure, que nous devons d'avoir été retrouvés vivants dans la houillère!
- Eh bien, non! riposta l'entété garçon. Je ne laisserai pas dire des choses qui ne sont point! J'ai pu faire diligence pour savoir ce que tuétais devenu, Harry, et voilà tout. Mais, afin de rendre à chacun ce qui lui est dû, j'ajouterai que sans cet insaisissable lutin...
  - Ah! nous y voilà! s'écria Simon Ford. Un lutin!
- Un lutin, un brawuie, un fils de fée, répéta Jack Ryan, un petit-fils des Dames de feu, un Urisk, ce que vous voudrez enfin! Il n'en est pas moins certain que, sans lui, nous n'aurions jamais pénétré dans la galerie, d'où vous ne pouviez plus sortir!
- Sans doute, Jack, répondit Harry. Il reste à savoir si cet être est aussi surnaturel que tu veux le croire.
- Surnaturel! s'écria Jack Ryan. Mais il est aussi surnaturel qu'un follet, qu'on verrait courir son falot à la main, qu'on voudrait attraper, qui vous échap-

perait comme un sylphe, qui s'évanouirait comme une ombre! Sois tranquille, Harry, on le reverra un jour ou l'autre!

- Eh bien, Jack, dit Simon Ford, follet ou non, nous chercherons à le retrouver, et il faudra que tu nous aides à cela.
  - Vous vous ferez là une mauvaise affaire, monsieur Ford! répondit Jack Ryan.
  - Bon! laisse venir, Jack! »

On se figure aisément combien ce domaine de la Nouvelle-Aberfoyle devint bientôt familier aux membres de la famille Ford, et plus particulièrement à Harry. Celui-ci apprit à en connaître les plus secrets détours. Il en arriva même à pouvoir dire à quel point de la surface du sol correspondait tel ou tel point de la houillère. Il savait qu'au-dessus de cette couche se développait le golfe de Clyde, que là s'étendait le lac Lomond ou le lac Katrine. Ces piliers, c'était un contrefort des monts Grampians qu'ils supportaient. Cette voûte, elle servait de soubassement à Dumbarton. Au-dessus de ce large étang passait le railway de Balloch. Là finissait le littoral écossais. Là commençait la mer, dont on entendait distinctement les fracas, pendant les grandes tourmentes de l'équinoxe. Harry eût été un merveilleux « leader » de ces catacombes naturelles, et, ce que font les guides des Alpes sur les sommets neigeux, en pleine lumière, il l'eût fait dans la houillère, en pleine ombre, avec une incomparable sûreté d'instinct.

Aussi l'aimait-il, cette Nouvelle-Aberfoyle! Que de fois, sa lampe au chapeau, il s'aventurait jusque dans ses plus extrêmes profondeurs! Il explorait ses étangs sur un canot qu'il manœuvrait adroitement. Il chassait même, car de nombreux oiseaux sauvages s'étaient introduits dans la crypte, pilets, bécassines, macreuses, qui se nourrissaient des poissons dont fourmillaient ces eaux noires. Il semblait que les yeux d'Harry fussent faits aux espaces sombres, comme les yeux d'un marin aux horizons éloignés.

Mais, courant ainsi, Harry était comme irrésistiblement entraîné par l'espoir de retrouver l'être mystérieux, dont l'intervention, pour dire le vrai, l'avait sauvé plus que toute autre, et les siens avec lui. Réussirait-in? Oui, à n'en pas douter, s'il en croyait ses pressentiments. Non, s'il fallait conclure du peu de succès que ses recherches avaient obtenu jusqu'alors.

Quant aux attaques dirigées contre la famille du vieil overman, avant la découverte de la Nouvelle-Aberfoyle, elles ne s'étaient pas renouvelées.

Ainsi allaient les choses dans cet étrange domaine.

Il ne faudrait pas s'imaginer que, même à l'époque où les linéaments de Coalcity se dessinaient à peine, toute distraction fût écartée de la souterraine cite, et que l'existence y fût monotone. Il n'en était rien. Cette population, ayant mêmes intérêts, mêmes goûts, à peu près même somme d'aisance, constituait, à vrai dire, une grande famille. On se connaissait, on se coudoyait, et le besoin d'aller chercher quelques plaisirs au dehors se faisait peu sentir.

D'ailleurs, chaque dimanche, promenades dans la houillère, excursions sur les lacs et les étangs, c'étaient autant d'agréables distractions.

Souvent aussi, on entendait les sons de la cornemuse retentir sur les bords du lac Malcolm. Les Écossais accouraient à l'appel de leur instrument national. On dansait, et ce jour-là, Jack Ryan, revêtu de son costume de Highlander, était le roi de la fête.

Enfin, de tout cela il résultait, au dire de Simon Ford, que Coal-city pouvait déjà se poser en rivale de la capitale de l'Écosse, de cette cité soumise aux froids de l'hiver, aux chaleurs de l'été, aux intempéries d'un climat détestable, et qui, dans une atmosphère encrassée de la fumée de ses usines, justifiait trop justement son surnom de « Vieille-Enfumée » (1).

# CHAPITRE XIV

#### SUSPENDU A UN FIL.

Dans de telles conditions, ses plus chers désirs satisfaits, la famille de Simon Ford était heureuse. Cependant, on ent pu observer qu'Harry, déjà d'un caractère un peu sombre, était de plus en plus « en dedans », comme disait Madge. Jack Ryan, malgré sa bonne humeur si communicative, ne parvenait pas à le mettre « en dehors ».

Un dimanche, — c'était au mois de juin, — les deux amis se promenaient sur les bords du lac Malcolm. Coal-city chômait. A l'extérieur, le temps était orageux. De violentes pluies faisaient sortir de la terre une buée chaude. On ne respirait pas à la surface du comté.

Au contraire, à Coal-city, calme absolu, température douce, ni pluie ni vent. Rien n'y transpirait de la lutte des éléments du dehors. Aussi, un certain

<sup>(1)</sup> Auld-Reeky, surnom donné au vieit Édimbourg.

nombre de promeneurs de Stirling et des environs étaient-ils venus chercher un peu de fraicheur dans les profondeurs de la houillère.

Les disques électriques jetaient un éclat qu'eût certainement envié le soleil britannique, plus embrumé qu'il ne convient à un soleil des dimanches.

Jack Ryan faisait remarquer ce tumultueux concours de visiteurs à son camarade Harry. Mais celui-cine semblait prêter à ses paroles qu'une médiocre attention.

- « Regarde donc, Harry! s'écriait Jack Ryan. Quel empressement à venir nous voir! Allons, men camarade! Chasse un peu tes idées tristes pour mieux faire les honneurs de notre domaine! Tu donnerais à penser, à tous ces gens du dessus, que l'on peut envier leur sort!
- Jack, répondit Harry, ne t'occupe pas de moi! Tu es gai pour deux, et cela suffit!
- Que le vieux Nick m'emporte! riposta Jack Ryan, si ta mélancolie ne finit pas par déteindre sur moi! Mes yeux se rembrunissent, mes lèvres se resserrent, le rire me reste au fond du gosier, la mémoire des chansons m'abandonne! Voyons, Harry, qu'as-tu?
  - Tu le sais, Jack.
  - Toujours cette pensée ?...
  - Toujours.
- Ah! mon pauvre Harry! répondit Jack Ryan en haussant les épaules, si, comme moi, tu mettais tout cela sur le compte des lutins de la mine, tu aurais l'esprit plus tranquille!
- Tu sais bien, Jack, que les lutins n'existent que dans ton imagination, et que, depuis la reprise des travaux, on n'en a pas revu un seul dans la Nouvelle-Aberfoyle.
- Soit, Harry! mais, si les brawnies ne se montrent plus, il me semble que ceux auxquels tu veux rapporter toutes ces choses extraordinaires ne se montrent pas davantage!
  - Je les retrouverai, Jack!
- Ah! Harry! Harry! Les génies de la Nouvelle-Aberfoyle ne sont pas faciles à surprendre!
- Je les retrouverai, tes prétendus génies! reprit Harry avec l'accent de la plus énergique conviction.
  - Ainsi, tu prétends punir?...
- Punir et récompenser, Jack. Si une main nous a emprisonnés dans cette galerie, je n'oublie pas qu'une autre main nous a secourus! Non! je ne l'oublie pas!

- Eh! Harry! répondit Jack Ryan, es-tu bien sûr que ces deux mains-là n'appartiennent pas au même corps?
  - Pourquoi, Jack? D'où peut te venir cette idée?
- Dame... tu sais... Harry! Ces êtres, qui vivent dans les abimes... ne sont pas faits comme nous!
  - Ils sont faits comme nous, Jack !
- Eh non! Harry...non... D'ailleurs, ne peut-on supposer que quelque fou est parvenu à s'introduire...
- Un fou! répondit Harry! Un fou qui aurait une telle suite dans les idées! Un tou, ce malfaiteur qui, depuis le jour où il a rompu les échelles du puits Yarow, n'a cessé de nous faire du mal!
- Mais il n'en fait plus, Harry. Depuis trois ans, aucun acte malveillant n'a été renouvelé ni contre toi, ni contre les tiens !
- Il n'importe, Jack, répondit Harry. J'ai le pressentiment que cet être mauvais, quel qu'il soit, n'a pas renoncé à ses projets. Sur quoi je me fonde pour te parler ainsi, je ne pourrais le dire. Aussi, Jack, dans l'intérêt de la nouvelle exploitation, je veux savoir qui il est et d'où il vient.
- Dans l'intérêt de la nouvelle exploitation ?... demanda Jack Ryan, assez étonné.
- Oui, Jack, reprit Harry, Je ne sais si je m'abuse, mais je vois dans toute cette affaire un intérêt contraire au nôtre. J'y ai souvent songé, et je ne crois pas me tromper. Rappelle-toi la série de ces faits inexplicables, qui s'enchaînent logiquement l'un à l'autre. Cette lettre anonyme, contradictoire de celle de mon père, prouve, tout d'abord, qu'un homme a eu connaissance de nos projets et qu'il a voulu en empêcher l'accomplissement. Monsieur Starr vient nous rendre visite à la fosse Dochart. A peine l'y ai-je introduit, qu'une énorme pierre est lancée sur nous, et que toute communication est aussitôt interrompue par la rupture des échelles du puits Varow. Notre exploration commence. Une expérience, qui doit révéler l'existence du nouveau gisement, est alors rendue impossible par l'obturation des fissures du schiste. Néanmoins, la constatation s'opère, le filon est trouvé. Nous revenons sur nos pas. Un grand soufile se produit dans l'air. Notre lampe est brisée, L'obscurité se fait autour de nous. Nous parvenons, cependant, à suivre la sombre galerie... Plus d'issue pour en sortir. L'orifice était bouché. Nous étions séquestrés. En bien, Jack, ne vois-tu pas dans tout cela une pensée criminelle ? Oui ! un être, insaisissable jusqu'ici, mais non pas surnaturel, comme tu persistes à le croire, était caché dans la houillêre. Dans un interêt que je ne puis comprendre, il cherchait à nous en

interdire l'accès. Il y était!... Un pressentiment me dit qu'il y est encore, et qui sait s'il ne prépare pas quelque coup terrible!— Eh bien! Jack, dussé-je y risquer ma vie, je le découvrirai! »

Harry avait parlé avec une conviction qui ébranla sérieusement son camarade.

Jack Ryan sentait bien qu'Harry avait raison, — au moins pour le passé. Que ces faits extraordinaires eussent une cause naturelle ou surnaturelle, ils n'en étaient pas moins patents.

Cependant, le brave garçon ne renonçait pas à sa manière d'expliquer ces événements. Mais, comprenant qu'Harry n'admettrait jamais l'intervention d'un génie mystérieux, il se rabattit sur l'incident qui semblait inconciliable avec le sentiment de malveillance dirigée contre la famille Ford.

- « Eh bien, Harry, dit-il, si je suis obligé de te donner raison sur un certain nombre de points, ne penseras-tu pas avec moi que quelque bienfaisant brawnie, en vous apportant le pain et l'eau, a pu vous sauver de...
- Jack, répondit Harry en l'interrompant, l'être secourable dont tu veux faire un être surnaturel existe aussi réellement que le malfaiteur en question, et, Lous deux, je les chercherai jusque dans les plus lomtaines profondeurs de la honillère.
- Mais as-tu quelque indice qui puisse guider tes recherches? demanda Jack Ryan.
- Peut-être, répondit Harry. Écoute-moi bien. A cinq milles dans l'ouest de la Nouvelle-Aberfoyle, sous la portion du massif qui supporte le Lomond, il existe un puits naturel qui s'enfonce perpendiculairement dans les entrailles mêmes du gisement. Il y a huit jours, j'ai voulu en sonder la profondeur. Or, pendant que ma sonde descendait, alors que j'étais penché sur l'orifice de ce puits, il m'a semblé que l'air s'agitait à l'intérieur, comme s'il ent été battu de grands coups d'ailes.
- C'était quelque oiseau égaré dans les galeries inférieures de la houillère, répondit Jack.
- Ce n'est pas tout, Jack, reprit Harry. Ce matin même, je suis retourné à ce puits, et là, prêtant l'oreille, j'ai eru surprendre comme une sorte de gémissement...
- —Un gémissement! s'écria Jack. Tu t'es trompé, Harry! C'est une poussée d'air... à moins qu'un Intin...
  - Demain, Jack, reprit Harry, je saurai à quoi m'en tenir.
  - Demain? répondit Jack en regardant son camarade.



« A cinq mille dans l'ouest, il existe. ... » (Page 103.)

- Oui! Demain, je descendrai dans cet abîme.
- Harry, c'est tenter Dieu, cela!
- Non, Jack, car j'implorerai son aide pour y descendre. Demain, nous nous rendrons tous deux à ce puits avec quelques-uns de nos camarades. Une longue corde, à laquelle je m'attacherai, vous permettra de me descendre et de me retirer à un signal convenu. Je puis compter sur toi, Jack?
- Harry, répondit Jack Ryan en hochant la tête, je ferai ce que tu me demandes, et cependant, je te le répète, tu as tort.
- \*— Mieux vaut avoir tort de faire que remords de n'avoir pas fait, dit Harry d'un ton décidé. Donc, demain matin, à six beures, et silence! Adieu, Jack! »



« Un enfant! » s'écria Harry. (Page 107.)

Et, pour ne pas continuer une conversation dans laquelle Jack Ryan ent encore essayé de combattre ses projets, Harry quitta brusquement son camarade et rentra au cottage.

Il faut, cependant, convenir que les appréhensions de Jack n'étaient point exagérées. Si quelque ennemi personnel menaçait Harry, s'il se trouvait au foud de ce puits où le jeune mineur allait le chercher, Harry s'exposait. Cependant, quelle vraisemblance d'admettre qu'il en fût ainsi?

« Et, au surplus, répétait Jack Ryan, pourquoi se donner tant de mal pour expliquer une série de faits, qui s'expliquaient si aisément par une intervention surnaturelle des génies de la mine? »

Quoi qu'il en soit, le lendemain, Jack Ryan et trois mineurs de sa brigade arrivaient en compagnie d'Harry à l'orifice, du puits suspect.

Harry n'avait rien dit de son projet, ni à James Starr, ni au vieil overman. De son côté, Jack Ryan avait été assez discret pour ne point parler. Les autres mineurs, en les voyant partir, avaient pensé qu'il ne s'agissait là que d'une simple exploration du gisement suivant sa coupe verticale.

Harry s'était muni d'une longue corde, mesurant deux cents pieds. Cette corde n'était pas grosse, mais elle était solide. Harry ne devant ni descendre ni remonter à la force des poignets, il suffisait que la corde fût assez forte pour supporter son poids. C'était à ses compagnons qu'incomberait la tâche de le laisser glisser dans le gouffre, à eux de l'en retirer. Une secousse, imprimée à la corde, servirait de signal entre eux et lui.

Le puits était assez large, ayant douze pieds de diamètre à son orifice. Une poutre fut placée en travers, comme un pont, de manière que la corde, en glissant à sa surface, pût se maintenir dans l'axe du puits. Précaution indispensable à prendre pour qu'Harry ne fût pas heurté, pendant la descente, aux parois latérales.

Harry était prêt.

«Tu persistes dans ton projet d'explorer cet abime? lui demanda Jack Ryan à voix basse.

- Oui, Jack, » répondit Harry.

La corde fut d'abord attachée autour des reins d'Harry, puis sous ses aisselles, afin que son corps ne pût basculer.

Ainsi maintenu, Harry était libre de ses deux mains. A sa ceinture, il susdendit une lampe de sùreté, à son côté, un de ces larges couteaux écossais qui sont engaînés dans un fourreau de cuir.

Harry s'avança jusqu'au milieu de la poutre, autour de laquelle la corde fut passée.

Puis, ses compagnons le laissant glisser, il s'enfonça lentement dans le puits. Comme la corde subissait un léger mouvement de rotation, la lueur de sa lampe se portait successivement sur chaque point des parois, et Harry put les examiner avec soin.

Ces parois étaient faites de schiste houiller. Elles étaient assez lisses pour qu'il fût impossible de se hisser à leur surface.

Harry calcula qu'il descendait avec une vitesse modérée, — environ un pied par seconde. Il avait done possibilité de bien voir, facilité de se tenir prêt à tout événement.

Au bout de deux minutes, c'est-à-dire à une profondeur de cent vingt pieds

à peu près, la descente s'était opérée sans incident. Il n'existait aucune galerie latérale dans la paroi du puits, lequel s'étranglait peu à peu, en forme d'entonnoir. Mais Harry commençait à sentir un air plus frais, qui venait d'en bas, — d'où il conclut que l'extrémité inférieure du puits communiquait avec quelque boyau de l'étage inférieur de la crypte.

La corde g'issait toujours. L'obscurité était absolue. Le silence, absolu aussi. Si un être vivant, quel qu'il fût, avait cherché refuge dans ce mystérieux et profond abîme, ou il n'y était pas alors, ou aucun mouvement ne trabissait sa présence.

Harry, plus défiant à mesure qu'il descendait, avait tiré le couteau de sa gaine, et il le tenait de sa main droite.

A une profondeur de cent quatre-vingts pieds, Harry sentit qu'il avait atteint le sol inférieur, car la corde mollit et ne se déroula plus.

Harry respira un instant. Une des craintes qu'il avait pu concevoir ne s'était pas réalisée, c'est-à-dirc que, pendant sa descente, la corde ne fût coupée au-dessus de lui. Il n'avait, d'ailleurs, remarqué aucune anfractuosité dans les parois qui pût recéler un être quelconque.

L'extrémité inférieure du puits était fort rétrécie.

Harry, détachant la lampe de sa ceinture, la promena sur le sol. Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures.

Un étroit boyau s'enfonçait latéralement dans l'étage inférieur du gisement. Il eût fallu se courber pour y pénétrer, et se trainer sur les mains pour le suivre.

Harry voulut voir en quelle direction se ramifiait cette galerie, et si elle aboutissait à quelque abime.

Il se coucha sur le sol et commença à ramper. Mais un obstacle l'arrêta presque aussitôt.

Il crut sentir au toucher que cet obstacle était un corps qui obstruait le passage.

Harry recula, d'abord, par un vif sentiment de répulsion, puis il revint.

Ses sens ne l'avaient pas trompé. Ce qui l'avait arrêté, c'était, en effet, un corps. Il le saisit, et se rendit compte que, glacé aux extrémités, il n'était pas encore refroidi tout à fait.

L'attirer à soi, le ramener au fond du puits, projeter sur lui la lumière de la lampe, ce fut fait en moins de temps qu'il ne faut à le dire.

« Un enfant! » s'écria Harry.

L'enfant, retrouvé au fond de cet abine, respirait encore, mais son souttle

était si faible qu'Harry pût croire qu'il allait cesser. Il fallait donc, sans perdre un instant, ramener cette pauvre petite créature à l'orifice du puits, et la conduire au cottage, où Madge lui prodiguerait ses soins.

Harry, oubliant toute autre préoccupation, rajusta la corde à sa ceinture, y attacha sa lampe, prit l'enfant qu'il soutint de son bras gauche contre sa poitrine, et, gardant son bras droit libre et armé, il fit le signal convenu, afin que la corde fût halée doucement.

La corde se tendit, et la remontée commença à s'opérer régulièrement.

Harry regardait autour de lui avec un redoublement d'attention. Il n'était plus seul exposé, maintenant.

Tout alla bien pendant les premières minutes de l'ascension, aucun incident ne semblait devoir survenir, lorsqu'Harry crut entendre un souffle puissant qui déplaçait les couches d'air dans les profondeurs du puits. Il regarda au-dessous de lui et aperçut, dans la pénombre, une masse, qui, s'élevant peu à peu, le frôla en passant.

C'était un énorme oiseau, dont il ne put reconnaître l'espèce, et qui montait à grands coups d'ailes.

Le monstrueux volatile s'arrêta, plana un instant, puis fondit sur Harry avec un acharnement féroce.

Harry n'avait que son bras droit dont il pût faire usage pour parer les coups du formidable bec de l'animal.

Harry se défendit donc, tout en protégeant l'enfant du mieux qu'il put. Mais ce n'était pas à l'enfant, c'était à lui que l'oiseau s'attaquait. Gèné par la rotation de la corde, il ne parvenait pas à le frapper mortellement.

La lutte se prolongeait. Harry cria de toute la force de ses poumons, espérant que ses eris seraient entendus d'en haut.

C'est ce qui arriva, car la corde fut aussitôt halée plus vite.

Il restait encore une hauteur de quatre-vingts pieds à franchir. L'oiseau se jeta plus violemment alors sur Harry. Celui-ci, d'un coup de son couteau, le blessa à l'aile; l'oiseau, poussant un cri rauque, disparut dans les profondeurs du puits.

Mais, circonstance terrible, Harry, en brandissant son couteau pour frapper l'oiseau, avait entamé la corde, dont un toron était maintenant coupé.

Les cheveux d'Harry se dressèrent sur sa tête.

La corde cédait peu à peu, à plus de cent pieds au-dessus du fond de l'abime! ... Harry poussa un cri désespéré.

Un second toron manqua sous le double fardeau que supportait la corde à demi tranchée.

Harry làcha son couteau, et, par un effort surhumain, au moment où la corde allait se rompre, il parvint à la saisir de la main droite au-dessus de la section. Mais, bien que son poignet fût de fer, il sentit la corde glisser peu à peu entre ses doigts.

Il aurait pu ressaisir cette corde à deux mains, en sacrifiant l'enfant qu'il soutenait d'un bras. . Il n'y voulut même pas penser.

Cependant, Jack Ryan et ses compagnons, surexcités par les cris d'Harry, halaient plus vivement.

Harry crut qu'il ne pourrait tenir bon jusqu'à ce qu'il fût remonté à l'orifice du puits. Sa face s'injecta. Il ferma un instant les yeux, s'attendant à tomber dans l'abîme, puis il les rouvrit...

Mais, au moment où il allait lâcher la corde, qu'il ne tenait plus que par son extrémité, il fut saisi et déposé sur le sol avec l'enfant.

La réaction se fit alors, et Harry tomba sans connaissance entre les bras de ses camarades.

## CHAPITRE XV

## NELL AU COTTAGE.

Deux heures après, Harry, qui n'avait pas aussitôt recouvré ses sens, et l'enfant, dont la faiblesse était extrême, arrivaient au cottage avec l'aide de Jack Ryan et de ses compagnons.

Là, le récit de ces événements fut fuit au vieil overman, et Madge prodigua ses soins à la pauvre créature, que son fils venait de sauver.

Harry avait eru retirer un enfant de l'abime... C'était une jeune fille de quinze à seize ans, au plus. Son regard vague et plein d'étonnement, sa figure maigre, allongée par la souffrance, son teint de blonde que la lumière ne semblait avoir jamais baigné, sa taille frèle et petite, tout en faisait un être à la fois bizarre et charmant. Jack Ryan, avec quelque raison, la compara à un farfadet d'aspect un peu surnaturel. Etait-ee dù aux circonstances particulières, au milieu exceptionnel dans lequel cette jeune fille avait peut-être vécu jusqu'alors, mais elle

paraissait n'appartenir qu'à demi à l'humanité. Sa physionomie était étrange. Ses yeux, que l'éclat des lampes du cottage semblait fatiguer, regardaient confusément, comme si tout eût été nouveau pour eux.

A cet être singulier, alors déposé sur le lit de Madge et qui revint à la vie comme s'il sortait d'un long sommeil, la vieille Écossaise adressa d'abord la parole:

- « Comment te nommes-tu? lui demanda-t-elle.
- Nell (1), répondit la jeune fille.
- Nell, reprit Madge, souffres-tu?
- J'ai faim, répondit Nell. Je n'ai pas mangé depuis... depuis... »

A ce peu de mots qu'elle venait de prononcer, on sentait que Nell n'était pas habituée à parler. La langue dont elle se servait était ce vieux gaëlique, dont Simon Ford et les siens faisaient souvent usage.

Sur la réponse de la jeune fille, Madge lui apporta aussitôt quelques aliments. Nell se mourait de faim. Depuis quand était-elle au fond de ce puits? on ne pouvait le dire.

« Combien de jours as-tu passés là-bas, ma fille? » demanda Madge.

Nell ne répondit pas. Elle ne semblait pas comprendre la question qui lui était faite.

- « Depuis combien de jours ?... reprit Madge.
- Jours?...» répondit Nell, pour qui ce mot semblait être dépourvu de toute signification.

Puis, elle secoua la tête comme une personne qui ne comprend pas ce qu'on lui demande.

Madge avait pris la main de Nell et la caressait pour lui donner toute confrance :

« Quel âge as-tu, ma fille ?» demanda-t-elle, en lui faisant de bons yeux, bien rassurants.

Même signe négatif de Nell.

- « Oui, oui, reprit Madge, combien d'années?
- Années ?... » répondit Nell.

Et ce mot, pas plus que le mot « jour », ne parut avoir de signification pour la jeune fille.

Simon Ford, Harry, Jack Ryan et ses compagnons la regardaient avec un

<sup>(1)</sup> Nell est un abréviatif de Helena.

double sentiment de pitié et de sympathie. L'état de ce pauvre être, vêtu d'une misérable cotte de grosse étoffe, était bien fait pour les impressionner.

llarry, plus que tout autre, se sentait irrésistiblement attiré par l'étrangeté même de Nell.

Il s'approcha alors. Il prit dans sa main la main que Madge venait d'abandonner. Il regarda bien en face Nell, dont les lèvres ébauchèrent une sorte de sourire, et il lui dit:

- « Nell.... là-bas.... dans la houillère.... étais-tu scule ?
- Seule! seule! » s'écria la jeune fille en se redressant.

Sa physionomie décelait alors l'épouvante. Ses yeux, qui s'étaient adoucis sous le regard du jeune homme, redevinrent sauvages.

- « Seule! seule! » répéta-t-elle, et elle retomba sur le lit de Madge, comme si les forces lui eussent manqué tout à fait.
- a Cette pauvre enfant est encore trop faible pour nous répondre, dit Madge, après avoir recouché la jeune fille. Quelques heures de repos, un peu de bonne nourriture, lui rendront ses forces. Viens, Simon! viens, Harry! Venez tous, mes amis, et laissons faire le sommeil!»

Sur le conseil de Madge, Nell fut laissée seule, et on put s'assurer, un instant après, qu'elle dormait profondément.

Cet événement n'alla pas sans faire grand bruit, non-seulement dans la houillère, mais aussi dans le comté de Stirling, et, peu après, dans tout le Royaume-Uni. Le renom d'étrangeté de Nell s'en accrut. On aurait trouvé une jeune fille enfermée dans la roche schisteuse, comme un de ces êtres antédiluviens qu'un coup de pic délivre de leur gangue de pierre, que l'affaire n'eût pas eu plus d'éclat.

Sans le savoir, Nell devint fort à la mode. Les gens superstitieux trouvèrent la un nouveau texte à leurs récits légendaires. Ils pensaient volontiers que Nell était le génie de la Nouvelle-Aberfoyle, et lorsque Jack Ryan le disait à son camarade Harry:

« Soit, répondait le jeune homme, pour conclure, soit, Jack! Mais, en tout cas, c'est le bon génie! C'est celui qui nous a secourus, qui nous a apporté le pain et l'eau, lorsque nous étions emprisonnés dans la houillère! Ce ne peut être que lui! Quant au mauvais génie, s'il est resté dans la mine, il faudra bien que nous le découvrions un jour! »

On le pense bien, l'ingénieur James Starr avait été informé tout d'abord de ce qui s'était passé.

La jeune fille, ayant recouvré ses forces dès le lendemain de son entrée au



Harry se défendit, tout en protégeant l'enfant..... Page 108.)

cottage, fut interrogée par lui avec la plus grande sollicitude. Elle lui parut ignorer la plupart des choses de la vie. Cependant, elle était intelligente, on le reconnut bientôt, mais certaines notions élémentaires lui manquaient : celle du temps, entre autres. On voyait qu'elle n'avait été habituée à diviser le temps ni par heures, ni par jours, et que ces mots mêmes lui étaient inconnus. En outre, ses yeux, accoutumés à la nuit, se faisaient difficilement à l'éclat des disques électriques; mais, dans l'obscurité, son regard possédait une extraordinaire acuité, et sa pupille, largement dilatée, lui permettait de voir au milieu des plus profondes ténèbres. Il fut aussi constant que son cerveau n'avait jamais reçu les impressions du monde extérieur, que nul autre horizon que celui de la



NELL.

houillère ne s'était développé à ses yeux, que l'humanité tout entière avait tenu pour elle dans cette sombre crypte. Savait-elle, cette pauvre fille, qu'il y eût un soleil et des étoiles, des villes et des campagnes, un univers dans lequel four-millaient les mondes? On devait en douter jusqu'au moment où certains mots qu'elle ignorait encore prendraient dans son esprit une signification précise.

Quant à la question de savoir si Nell vivait seule dans les profondeurs de la Nouvelle-Aberfoyle, James Starr dut renoucer à la résoudre. En effet, toute allusion à ce sujet jetait l'épouvante dans cette étrange nature. Ou bien Nell ne pouvait, ou elle ne voulait pas répondre; mais, certainement, il existait là quelque secret qu'elle cût pu dévoiler.

« Veux-tu rester avec nous? Veux-tu retourner là où tu étais? » lui avait demandé James Starr.

A la première de ces deux questions : « Oh oui! » avait dit la jeune fille. A la seconde, elle n'avait répondu que par un cri de terreur, mais rien de plus.

Devant ce silence obstiné, James Starr, et avec lui Simon et Harry Ford, ne laissaient pas d'éprouver une certaine appréhension. Ils ne pouvaient oublier les faits inexplicables qui avaient accompagné la découverte de la houillère. Or, bien que depuis trois ans aucun nouvel incident ne se fit produit, ils s'attendaient toujours à quelque nouvelle agression de la part de leur invisible ennemi. Aussi voulurent-ils explorer le puits mystérieux. Ils le firent donc, bien armés et bien accompagnés. Mais ils n'y trouvèrent aucune trace suspecte. Le puits communiquait avec les étages inférieurs de la crypte, creusés dans la couche carbonifère.

James Starr, Simon et Harry causaient souvent de ces choses. Si un ou plusieurs êtres malfaisants étaient cachés dans la houillère, s'ils préparaient quelques embûches, Nell aurait pu le dire peut-être, mais elle ne parlait pas. La moindre allusion au passé de la jeune fille provoquait des crises, et il parut bon de ne point insister. Avec le temps, son secret lui échapperait sans doute.

Quinze jours après son arrivée au cottage, Nell était l'aide la plus intelligente et la plus zélée de la vieille Madge. Évidemment, ne plus jamais quitter cette maison où elle avait été si charitablement accueillie, cela lui semblait tout naturel, et peut-être même ne s'imaginait-elle pas que désormais elle pût vivre ailleurs. La famille Ford lui suffisait, et il va sans dire que, dans la pensée de ces braves gens, du moment que Nell était entrée au cottage, elle était devenue leur enfant d'adoption.

Nell était charmante, en vérité. Sa nouvelle existence l'embellissait. C'étaient sans doute les premiers jours heureux de sa vie. Elle se sentait pleine de reconnaissance pour ceux auxquels elle les devait. Madge s'était pris pour Nell d'une sympathie toute maternelle. Le vieil overman en raffola bientôt à son tour. Tous l'aimaient, d'ailleurs. L'ami Jack Ryan ne regrettait qu'une chose : c'était de ne pas l'avoir sauvée lui-même. Il venait souvent au cottage, Il chantait, et Nell, qui n'avait jamais entendu chanter, trouvait cela fort beau; mais on eût pu voir que la jeune fille préférait aux chansons de Jack Ryan les entretiens plus sérieux d'Harry, qui, peu à peu, lui apprit ce qu'elle ignorait encore des choses du nionde extérieur.

Il faut dire que, depuis que Nell avait apparu sous sa forme naturelle, Jack Ryan s'était vu forcé de convenir que sa croyance aux lutins faiblissait dans une certaine mesure. En outre, deux mois après, sa crédulité reçut un nouveau coup.

En effet, vers cette époque, Harry fit une découverte assez inattendue, mais qui expliquait en partie l'apparition des Dames de feu dans les ruines du château de Dundonald, à Irvine.

Un jour, après une longue exploration de la partie sud de la houillère, — exploration qui avait duré plusieurs jours à travers les dernières galeries de cette énorme substruction, — Harry avait péniblement gravi une étroite galerie, évidée dans un écartement de la roche schisteuse. Tout à coup, il fut très-surpris de se trouver en plein air. La galerie, après avoir remonté obliquement vers la surface du sol, aboutissait précisément aux ruines de Dundonald-Castle. Il y existait douc une communication secrète entre la Nouvelle-Aberfoyle et la colline que couronnaît le vieux château. L'orifice supérieur de cette galerie eût été impossible à découvrir extérieurement, tant il était obstrué de pierres et de broussailles. Aussi, lors de l'enquête, les magistrats n'avaient-ils pu y pénétrer.

Quelques jours après, James Starr, conduit par Harry, vint reconnaître luimême cette disposition naturelle du gisement houiller.

- « Voilà, dit-il, de quoi convaincre les superstitieux de la mine. Adieu, les brawnies, les lutins et les Dames de feu!
- Je ne crois pas, monsieur Starr, répondit Harry, que nous ayons lieu de nous en féliciter! Leurs remplaçants ne valent pas mieux et peuvent être pires, assurément!
- En effet, Harry, reprit l'ingénieur, mais qu'y faire? Évidemment, les êtres quelconques qui se cachent dans la mine, communiquent par cette galerie avec la surface du sol. Ce sont eux, sans doute, qui, la torche à la main, pendant cette nuit de tourmente, ont attiré le *Motala* à la côte, et, comme les anciens pilleurs d'épaves, ils en eussent volé les débris, si Jack Ryan et ses compagnons ne se fussent pas trouvés là! Quoi qu'il en soit, enfin, tout s'explique. Voilà l'orifice du repaire! Quant à ceux qui l'habitaient, l'habitent-ils encore?
- Oui, puisque Nell tremble, lorsqu'on lui en parle! répondit Harry avec conviction. Oui, puisque Nell ne veut pas ou n'ose pas en parler! »

Harry devait avoir raison. Si les mystérieux hôtes de la houillère l'eussent abandonnée, ou s'ils étaient morts, quelle raison aurait eue la jeune fille de garder le silence?

Cependant, James Starr Ienait absolument à pénétrer ce secret. Il pressentait que l'avenir de la nouvelle exploitation pouvait en dépendre. On prit donc de

nouveau les plus sévères précautions. Les magistrats furent prévenus. Des agents occupèrent secrètement les ruines de Dundonald-Castle. Harry lui-même se cacha, pendant plusieurs nuits, au milieu des broussailles qui hérissaient la colline. Peine inutile. On ne découvrit rien. Nul être humain n'apparut à travers l'orifice.

On en arriva bientôt à cette conclusion, que les malfaiteurs avaient dù définitivement quitter la Nouvelle-Aberfoyle, et que, quant à Nell, ils la croyaient morte au fond de ce puits où ils l'avaient abandonnée. Avant l'exploitation, la houillère pouvait leur offrir un refuge assuré, à l'abri de toute perquisition. Mais, depuis, les circonstances n'étaient plus les mêmes. Le gite devenait difficile à cacher. On aurait donc dù raisonnablement espérer qu'il n'y avait plus rien à craindre pour l'avenir. Cependant, James Starr n'était pas absolument rassuré. Harry, non plus, ne pouvait se rendre, et il répétait souvent:

« Nell a été évidemment mêlée à tout ce mystère. Si elle n'avait plus rien à redouter, pourquoi garderait-elle le silence? On ne peut douter qu'elle soit heureuse d'être avec nous! Elle nous aime tous! Elle adore ma mère! Si elle se tait sur son passé, sur ce qui pourrait nous rassurer peur l'avenir, c'est donc que quelque terrible secret, que sa conscience lui interdit de dévoiler, pèse sur elle! Peut-être aussi, dans notre intérêt plus que dans le sien, croit-elle devoir se renfermer dans cet inexplicable mutisme! »

C'est par suite de ces diverses considérations que, d'un accord commun, il avait été convenu qu'on écarterait de la conversation tout ce qui pouvait rappeler son passé à la jeune tille.

Un jour, cependant, Harry fut amené à faire connaître à Nell ce que James Starr, son père, sa mère et lui-même croyaient devoir à son intervention.

C'était jour de fête. Les bras chômaient aussi bien à la surface du conté de Stirling que dans le domaine souterrain. On s'y promenait un peu partout. Des chants retentissaient, en vingt endroits, sous les voûtes sonores de la Nouvelle-Aberfoyle.

Harry et Nell avaient quitté le cottage et suivaient à pas lents la rive gauche du lac Malcolm. Là, les éclats électriques se projetaient avec moins de violence, et leurs faisceaux se brisaient capricieusement aux angles de quelques pittoresques rochers qui soutenaient le dôme. Cette pénombre convenait mieux aux yeux de Nell, qui ne se faisaient que très-difficilement à la lumière.

Après une heure de marche, Harry et sa compagne s'arrétèrent en face de la chapelle de Saint-Gilles, sur une sorte de terrasse naturelle, qui dominait les caux du lac.

- « Tes yeux, Nell, ne sont pas encore habitués au jour, dit Harry, et certainement, ils ne pourraient supporter l'éclat du soleil.
- Non, sans doute, répondit la jeune fille, si le soleil est tel que tu me l'as dépeint, Harry.
- Nell, reprit Harry, en te parlant, je n'ai pu te donner une juste idée de sa splendeur ni des beautés de cet univers que tes regards n'ont jamais observé.
  Mais, dis-moi, se peut-il que depuis le jour où tu es née dans les profondeurs de la houillère, se peut-il que tu ne sois jamais remontée à la surface du sol?
- Jamais, Harry, répondit Nell, et je ne pense pas que, même petite, ni un père ni une mère m'y aient jamais portée. J'aurais certainement gardé quelque souvenir du dehors!
- -- Je le crois, répondit Harry. D'ailleurs, à cette époque, Nell, bien d'autres que toi ne quittaient jamais la mine. Les communications avec l'extérieur étaient difficiles, et j'ai connu plus d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, qui, à ton âge, ignoraient encore tout ce que tu ignores des choses de là-haut! Mais maintenant, en quelques minutes, le railway du grand tunnel nous transporte à la surface du comté. J'ai donc hâte, Nell, de t'entendre me dire: « Viens, Harry, mes yeux peuvent supporter la lumière du jour, et je veux voir le soleil! Je veux voir l'œuvre de Dieu!
- Je te le dirai, Harry, répondit la jeune fille, avant peu, je l'espère. J'irai admirer avec toi ce monde extérieur, et cependant...
- Que veux-tu dire, Nell? demanda vivement Harry. Aurais-tu quelque regret d'avoir abandonné le sombre abine dans lequel tu as vécu pendant les premières années de ta vie, et dont nous t'avons retirée presque morte?
- Non, Harry, répondit Nell. Je pensais seulement que les ténèbres sont belles aussi. Si tu savais tout ee qu'y voient des yeux habitués à leur profondeur! Il y a des ombres qui passent et qu'on aimerait à suivre dans leur vol! l'arfois ce sont des cereles qui s'entrecroisent devant le regard et dont on ne voudrait plus sortir! Il existe, au fond de la houillère, des trous noirs, pleins de vagues lumières. Et puis, on entend des bruits qui vous parlent! Vois-tu, llarry, il faut avoir véeu la pour comprendre ce que je ressens, ee que je ne puis t'exprimer!
  - Et tu n'avais pas peur, Nell, quand tu étais seule ?
- Harry, répondit la jeune tille, c'est quand j'étais seule que je n'avais pas peur! »

La voix de Nell s'était légèrement altérée en prononçant ces paroles. Harry, cependant, crut devoir la presser un peu, et il dit:

- « Mais on pouvait se perdre dans ces longues galeries, Nell. Ne craignais-tu donc pas de t'y égarer?
- Non, Harry. Je connaissais, depuis longtemps, tous les détours de la nouvelle houillère!
  - N'en sortais-tu pas quelquefois ?...
- Oui... quelquefois... répondit en hésitant la jeune fille, quelquefois, je venais jusque dans l'ancienne mine d'Aberfoyle.
  - Tu connaissais donc le vieux cottage?
  - Le cottage... oui... mais, de bien loin seulement, ceux qui l'habitaient!
- C'étaient mon père et ma mère, répondit Harry, c'était moi! Nous n'avions jamais voulu abandonner notre ancienne demeure!
  - Peul-être cela aurait-il mieux valu pour vous!... murmura la jeune fille.
- Et pourquoi, Nell? N'est-ce pas notre obstination à ne pas la quitter, qui nous a fait découvrir le nouveau gisement? Et cette découverte n'a-t-elle pas eu des conséquences heureuses pour toute une population qui a reconquis ici l'aisance par le travail, pour toi, Nell, qui, rendue à la vie, as trouvé des cœurs tout à toi!
- Pour moi! répondit vivement Nell... Oui! quoi qu'il puisse arriver! Pour les autres... qui sait?...
  - Que veux-tu dire?
- —Rien... rien!... Mais, il y avait danger à s'introduire, alors, dans la nouvelle houillère! Oui! grand danger! Harry! Un jour, des imprudents ont pénétré dans ces abimes. Ils ont été loin, bien loin! Ils se sont égarés...
  - Égarés? dit Harry en regardant Nell.
- Oui... égarés... répondit Nell, dont la voix tremblait. Leur lampe s'est éteinte! Ils n'ont pu retrouver leur chemin...
- Et là, s'écria Harry, emprisonnés pendant huit longs jours, Nell, ils ont été près de mourir! Et sans un être secourable, que Dieu leur a envoyé, un ange peut-être, qui leur a secrètement apporté un peu de nourriture, sans un guide mystérieux qui, plus tard, a conduit jusqu'à eux leurs libérateurs, ils ne seraient jamais sorti de cette tombe!
  - -- Et comment le sais-tu? demanda la jeune fille.
- Parce que ces hommes c'était James Starr... c'était mon père... c'était moi, Nell! »

Nell, relevant la tête, saisit la main du jeune homme, et elle le regarda avec une telle fixité, que celui-ci se sentit troublé jusqu'au plus profond de son cœur.

- « Toi! répéta la jeune fille.
- Oui! répondit Harry, après un instant de silence, et celle à qui nous devons de vivre, c'était toi, Nell! Ce ne pouvait être que toi! »

Nell laissa tomber sa tête entre ses deux mains, sans répondre. Jamais Harry ne l'ayait vue aussi vivement impressionnée.

« Ceux qui t'ont sauvée, Nell, ajonta-t-il d'une voix émue, te devaient déjà la vie, et crois-tu qu'ils puissent jamais l'oublier? »

## CHAPITRE XVI

### SUR L'ÉCHELLE OSCILLANTE.

Cependant, les travaux d'exploitation de la Nouvelle-Aberfoyle étaient conduits avec grand profit. Il va sans dire que l'ingénieur James Starr et Simon Ford, — les premiers découvreurs de ce riche bassin carbonifère, — participaient largement à ces bénéfices. Harry devenait done un parti. Mais il ne songeait guère à quitter le cottage. Il avait remplacé son père dans les fonctions d'overman et surveillait assiduement tout ce monde de mineurs.

Jack Ryan était fier et ravi de toute cette fortune qui arrivait à son camarade, Lui aussi, il faisait bien ses affaires. Tous deux se voyaient souvent, soit au cottage, soit dans les travaux du fond. Jack Ryan n'était pas sans avoir observé les sentiments qu'éprouvait Harry pour la jeune fille. Harry n'avouait pas, mais Jack riait à belles dents, lorsque son camarade secouait la tête en signe de dénégation,

Il faut dire que l'un des plus vifs désirs de Jack Ryan était d'accompagner Nell, lorsqu'elle ferait sa première visite à la surface du comté. Il voulait voir ses étonnements, son admiration devant cette nature encore inconnue d'elle. Il espérait bien qu'llarry l'emmènerait pendant cette excursion. Jusqu'iei, cependant, celui-ci ne lui en avait pas fait la proposition, — ce qui ne laissait pas de l'inquiéter un peu.

Un jour, lack Ryan descendait l'un des puits d'aération par lequel les étages inférieurs de la houillère communiquaient avec la surface du sol. Il avait pris l'une de ces échelles qui, en se relevant et en s'abaissant par oscillations successives, permettent de descendre et de monter sans fatigue. Vingt oscillations de l'appareil l'avaient abaissé de cent cinquante pieds environ, lorsque,



4 Toi! > repéta la jeune fille. (Page 119.

sur l'étroit palier où il avait pris place, il se rencontra avec Harry, qui remontait aux travaux du jour.

- « C'est toi ? dit Jack, en regardant son compagnon, éclairé par la lumière des lampes électriques du puits.
- Oui, Jack, répondit Harry, et je suis content de te voir. J'ai une proposition à te faire...
- Je n'écoute rien avant que tu m'aies donné des nouvelles de Nell! s'écria Jack Ryan.
- Nell va bien, Jack, et si bien même que, dans un mois ou six semaines, je l'espère...



l'ourquoi cet être enigmatique, venait-il en rampaut..... (Page 125.)

- -- Tu l'épouseras, Harry?
- Tu ne sais ce que tu dis, Jack!
- C'est possible, Harry, mais je sais bien ce que je ferai!
- Et que feras-tu?
- Je l'épouserai, moi, si tu ne l'épouses pas, toi! répliqua Jack, en éclatant de rire. Saint Mungo me protége! mais elle me plaît, la gentille Nell! Une jeune et bonne créature qui n'a jamais quitté la mine, c'est bien la femme qu'il faut à un mineur! Elle est orpheline comme je suis orphelin, et, pour peu que tu ne penses vraiment pas à elle, et qu'elle veuille de ton camarade. Harry!...»

Harry regardait gravement Jack. Il le laissait-parler, sans même essayer de lui répondre.

- « Ce que je dis là ne te rend pas jaloux, Harry? demanda Jack Ryan d'un ton un peu plus sérieux.
  - Non, Jack, répondit tranquillement Harry.
- Cependant, si tu ne fais pas de Nell ta femme, tu n'as pas la prétention qu'elle reste vieille fille?
  - Je n'ai aucune prétention, » répondit Harry.

Une oscillation de l'échelle vint alors permettre aux deux amis de se séparer, l'un pour descendre, l'autre pour remonter le puits. Cependant, ils ne se séparèrent pas.

- « Harry, dit Jack, crois-tu que je t'aie parlé sérieusement tout à l'heure à propos de Nell?
  - Non, Jack, répondit Harry.
  - Eh bien, je vais le faire alors!
  - Toi, parler sérieusement!
- Mon brave Harry, répondit Jack, je suis capable de donner un bon conseil à un ami.
  - Donne, Jack.
- Eh bien, voilà! Tu aimes Nell de tout l'amour dont elle est digne, Harry! Ton père, le vieux Simon, ta mère, la vieille Madge, l'aiment aussi comme si elle était leur enfant. Or, tu aurais bien peu à faire pour qu'elle devint tout à fait leur fille! Pourquoi ne l'épouses-tu pas?
- Pour t'avancer ainsi, Jack, répondit Harry, connais-tu donc les sentiments de Nell?
- Personne ne les ignore, pas même toi, Harry, et c'est pour cela que tu n'es point jaloux ni de moi, ni des autres.
   Mais voici l'échelle qui va descendre, et...
- —Attends, Jack, dit Harry, en retenant son camarade, dont le pied avait déjà quitté le palier pour se poser sur l'échelon mobile.
  - Bon, Harry! s'écria Jack en riant, tu vas me faire écarteler!
- Ecoute sérieusement, Jack, répondit Harry, car, à mon tour, c'est serieusement que je parle.
  - J'écoute... jusqu'à la prochaine oscillation, mais pas plus!
- Jack, reprit Harry, je n'ai point à cacher que j'aime Nell. Mon plus vif désir est d'en faire ma femme...
  - Bien, cela.

- Mais, telle qu'elle est encore, j'ai comme un scrupule de conscience à lui demander de prendre une détermination qui doit être irrévocable.
  - Que veux-tu dire, Harry?
- Je veux dire, Jack, que Nell n'a jamais quitté ces profondeurs de la houillère où elle est née, sans doute. Elle ne sait rien, elle ne connaît rien du dehors. Elle a tout à apprendre par les yeux, et peut-être aussi par le cœur. Qui sait ce que seront ses pensées, lorsque de nouvelles impressions naîtront en elle! Elle n'a encore rien de terrestre, et il me semble que ce serait la tromper, avant qu'elle se soit décidée, en pleine connaissance, à préférer à tout autre le séjour dans la houillère. Me comprends-tu, Jack?
- Oui... vaguement... Je comprends surtout que tu vas encore me faire manquer la prochaine oscillation!
- Jack, répondit Harry d'une voix grave, quand ces appareils ne devraient plus jamais fonctionner, quand ce palier devrait manquer sous nos pieds, tu écouteras ce que j'ai à te dire!
- A la bonne heure! Harry. Voilà comment j'aime qu'on me parle! Nous disons donc qu'avant d'épouser Nell, tu vas l'envoyer dans un pensionnat de la Vieille-Enfumée?
- Non, Jack, répondit Harry, je saurai bien moi-même faire l'éducation de celle qui devra être ma femme!
  - Et cela n'en vaudra que mieux, Harry!
- Mais, auparavant, reprit Harry, je veux, comme je viens de te le dire, que Nell ait une vraie connaissance du monde extérieur. Une comparaison, Jack. Si tu aimais une jeune fille aveugle, et si l'on venait te dire : « Dans un mois elle sera guérie! » n'attendrais-tu pas pour l'épouser que sa guérison fût faite?
  - Oui, ma foi, oui,! répondit Jack Ryan.
- Eh bien! Jack, Nell est encore aveugle, et, avant d'en faire ma femme, je veux qu'elle sache bien que c'est moi, que ce sont les conditions de ma vie qu'elle préfère et accepte. Je veux que ses yeux se soient ouverts enfin à la lumière du jour!
- Bien, Harry, bien, très-bien! s'écria Jack Ryan. Je te comprends à cette heure. Et à quelle époque l'opération?...
- Dans un mois, Jack, répondit Harry. Les yeux de Nell s'habituent peu à peu à la clarté de nos disques. C'est une préparation. Dans un mois, je l'espère, elle aura vu la terre et ses merveilles, le ciel et ses splendeurs! Elle saura que la nature a donné au regard humain des horizons plus reculés que ceux d'une sombre houillère! Elle verra que les limites de l'univers sont infinies! »

Mais, tandis qu'Harry se laissait ainsi entraîner par son imagination, Jack Ryan, quittant le palier, avait sauté sur l'échelon oscillant de l'appareil.

- « Eh! Jack, cria Harry, où es-tu donc?
- Au-dessous de toi, répondit en riant le joyeux compère. Pendant que tu t'élèves dans l'infini, moi, je descends dans l'abîme!
- Adieu, Jack! répondit Harry, en se cramponnant lui-même à l'échelle remontante. Je te recommande de ne parler à personne de ce que je viens de te dire!
  - A personne! cria Jack Ryan, mais à une condition pourtant...
  - Laquelle?
- C'est que je vous accompagnerai tous les deux pendant la première excursion que Nell fera à la surface du globe!
  - Oui, Jack, je te le promets, » répondit Harry.

Une nouvelle pulsation de l'appareil mit encore un intervalle plus considérable entre les deux amis. Leur voix n'arrivait plus que très-affaiblie de l'un à l'autre.

- Et. cependant, Harry put encore entendre Jack erier :
- « Et lorsque Nell aura vu les étoiles, la lune et le soleil, sais-tu bien ce qu'elle teur préférera?
  - Non, Jack!
  - Ce sera toi, mon camarade, toi encore, toi toujours ! o

Et la voix de Jack Ryan s'éteignit enfin dans un dernier hurrah!

Cependant, llarry consacrait toutes ses heures inoccupées à l'éducation de Nell. Il lui avait appris à lire, à écrire, — toutes choses dans lesquelles la jeune fille tit de rapides progrès. On ent dit qu'elle « savait » d'instinct. Jamais intelhgence plus vive ne triompha plus vite d'une aussi complète ignorance. C'était un étonnement pour ceux qui l'approchaient.

Simon et Madge se sentaient chaque jour plus étroitement liés à leur enfant d'adoption, dont le passé ne laissait pas de les préoccuper, cependant. Ils avaient bien reconnu la nature des sentiments d'Harry pour Nell, et cela ne leur déplaisait point.

On se rappelle que lors de sa première visite à l'ancien cottage, le vieil overman avait dit à l'ingénieur :

« Pourquoi mon fils se [marierait-il? Quelle créature de là-haut conviendrait à un garçon dont la vie doit s'écouler dans les profondeurs d'une mine! »

Eh bien, ne semblait-il pas que la Providence lui ent envoyé la seule com-

pagne qui pût véritablement convenir à son fils ? N'était-ce pas là comme une faveur du Ciel?

Aussi, le vieil overman se promettait-il bien que, si ce mariage se faisait, ce jour-là, il y aurait à Coal-city une fête qui ferait époque pour les mineurs de la Nouvelle-Aberfoyle.

Simon Ford ne savait pas si bien dire!

Il faut ajouter qu'un autre encore désirait non moins ardemment cette union de Nell et d'Harry. C'était l'ingénieur James Starr. Certes, le bonheur de ces deux jeunes gens, il le voulait par-dessus tout. Mais un mobile, d'un intérêt plus général, peut-être, le poussait aussi dans ce sens.

On le sait, James Starr avait conservé certaines appréhensions, bien que rien dans le présent ne les justifiât plus. Cependant, ce qui avait été pouvait être encore. Ce mystère de la nouvelle houillère, Nell était évidemment la seule à le connaître. Or, si l'avenir devait réserver de nouveaux dangers aux mineurs d'Aberfoyle, comment se mettre en garde contre de telles éventualités, sans en savoir au moins la cause?

« Nell n'a pas voulu parler, répétait souvent James Starr, mais ce qu'elle a tu jusqu'ici à tout autre, elle ne saurait le taire longtemps à son mari! Le danger menacerait Harry comme il nous menacerait nous-mêmes. Donc, un mariage qui doit donner le bonheur aux époux et la sécurité à leurs amis, est un bon mariage, ou il ne s'en fera jamais ici-bas! »

Ainsi raisonnait, non sans quelque logique, l'ingénieur James Starr. Ce raisonnement, il le communiqua même au vieux Simon, qui ne fut pas sans le goûter. Rien ne semblait donc devoir s'opposer à ce qu'llarry devint l'époux de Nell.

Et qui donc l'aurait pu ? Harry et Nell s'aimaient. Les vieux parents ne révaient pas d'autre compagne pour leur fils. Les camarades d'Harry enviaient son bonheur, tout en reconnaissant qu'il lui était bien dù. La jeune fille ne relevait que d'elle-même et n'avait d'autre consentement à obtenir que celui de son propre cœur.

Mais, si personne ne semblait pouvoir mettre obstacle à ce mariage, pourquoi, lorsque les disques électriques s'éteignaient à l'heure du repos, quand la nuit se faisait sur la cité ouvrière, lorsque les habitants de Coal-city avaient regagné leur cottage, pourquoi, de l'un des coins les plus sombres de la Nouvelle-Aberfoyle, un être mystérieux se glissait-il dans les ténèbres? Quel instinet guidait ce fantòme à travers certaines galeries si étroites qu'on devait les croire impraticables? Pourquoi cet être énigmatique, dont les yeux perçaient la plus pro-

fonde obscurité, venait-il en rampant sur le rivage du lac Malcolm? Pourquoi se dirigeait-il si obstinément vers l'habitation de Simon Ford, et si prudemment aussi, qu'il avait jusqu'alors déjoué toute surveillance? Pourquoi venait-il appuyer son oreille aux fenêtres et essayait-il de surprendre des lambeaux de conversation à travers les volets du cottage?

Et, lorsque certaines paroles arrivaient jusqu'à lui, pourquoi son poing se dressait-il pour menacer la tranquille demeure? Pourquoi, enfin, ces mots s'échappaient-ils de sa bouche, contractée par la colère:

« Elle et lui! Jamais! »

# CHAPITRE XVII

#### UN LEVER DE SOLEIL.

Un mois après, — c'était le soir du 20 août, — Simon Ford et Madge saluaient de leurs meilleurs « wishes » quatre touristes qui s'apprêtaient à quitter le cottage.

James Starr, Harry et Jack Ryan allaient conduire Nell sur un sol que son pied n'avait jamais foulé, dans cet éclatant milieu, dont ses regards ne connaissaient pas encore la lumière.

L'excursion devait se prolonger pendant deux jours. James Starr, d'accord avec Harry, voulait qu'après ces quarante-huit heures passées au dehors, la jeune fille eût vu tout ce qu'elle n'avait pu voir dans la sombre bouillère, c'est-à-dire les divers aspects du globe, comme si un panorama mouvant de villes, de plaines, de montagnes, de fleuves, de lacs, de golfes, de mers, se fût déroulé devant ses yeux.

Or, dans cette portion de l'Écosse, comprise entre Édimbourg et Glasgow, il semblait que la nature eût voulu précisément réunir ces merveilles terrestres, et, quant aux cieux, ils seraient là comme partout, avec leurs nnées changeantes, leur lune sereine ou voilée, leur soleil radieux, leur fourmillement d'étoiles.

L'excursion projetée avait donc été combinée de manière à satisfaire aux conditions de ce programme.

Simon Ford et Madge eussent été très-heureux d'accompagner Nell; mais, on les connaît, ils ne quittaient pas volontiers le cottage, et, finalement, ils ne purent se résoudre à abandonner, même pour un jour, leur souterraine demeure.

James Starr allait la en observateur, en philosophe, très-curieux, au point de vue psychologique, d'observer les naïves impressions de Nell, — peut-être même de surprendre quelque peu des mystérieux événements auxquels son enfance avait été mèlée.

Harry, lui, se demandait, non sans appréhension, si une autre jeune fille que celle qu'il aimait et qu'il avait connue jusqu'alors, n'allait pas se révéler pendant cette rapide initiation aux choses du monde extérieur.

Quant à Jack Ryan, il était joyeux comme un pinson qui s'envole aux premiers rayons de soleil. Il espérait bien que sa contagieuse gaieté se communiquerait à ses compagnons de voyage. Ce serait une façon de payer sa bienvenue.

Nell était pensive et comme recueillie.

James Starr avait décidé, non sans raison, que le départ se ferait le soir. Mieux valait, en effet, que la jeune fille ne passât que par une gradation insensible des ténèbres de la nuit aux clartés du jour. Or, c'est le résultat qui serait obtenu, puisque, de minuit à midi, elle subirait ces phases successives d'ombre et de lumière, auxquelles son regard pourrait s'habituer peu à peu.

Au moment de quitter le cottage, Nell prit la main d'Harry, et lui dit: « Harry, est-il donc nécessaire que j'abandonne notre houillère, ne fût-ce que quelques jours?

- -Oui, Nell, répondit le jeune homme, il le faut! Il le faut pour toi et pour moi!
- —Cependant, Harry, reprit Nell, depuis que tu m'as recueillie, je suis heureuse autant qu'on peut l'être. Tu m'as instruite. Cela ne suffit-il pas? Que vais-je faire là-haut?»

Harry la regarda sans répondre. Les pensées qu'exprimait Nell étaient presque les siennes.

aMa fille, dit alors James Starr, je comprends ton hésitation, maisil est bon que tu viennes avec nous. Ceux que tu aimes t'accompagnent, et ils te ramèneront. Que tu veuilles, ensuite, continuer de vivre dans la houillère, comme le vieux Simon, comme Madge, comme Harry, libre à toi! Je ne doute pas qu'il en doive être ainsi, et je t'approuve. Mais, au moins, tu pourras comparer ce que tu laisses avec ce que tu prends, et agir en toute liberté. Viens donc!

- Viens, ma chère Nell, dit Harry
- Harry, je suis prête à te suivre, » répondit la jeune fille.



« Ce sont des etoiles, » dit-il. (Page 130.)

A neuf heures, le dernier train du tunnel entraînait Nell et ses compagnons à la surface du comté. Vingt minutes après, il les déposait à la gare où se reliait le petit embranchement, détaché du railway de Dumbarton à Stirling, qui desservait la Nouvelle-Aberfoyle.

La nuit était déjà sombre. De l'horizon au zénith, quelques vapeurs peu compactes couraient encore dans les hauteurs du ciel, sous la poussée d'une brise de nord-ouest qui rafraîchissait l'atmosphère. La journée avait été belle. La nuit devait l'être aussi.

Arrivés à Stirling, Nell et ses compagnons, abandonnant le train, sortirent aussitôt de la gare.



Le golfe etait uni comme un lac. Page 132.)

Devant eux, entre de grands arbres, se développait une route qui conduisait aux rives du Forth.

La première impression physique qu'éprouva la jeune fille, fut celle de l'air pur que ses poumons aspirèrent avidement.

- « Respire bien, Nell, dit James Starr, respire cet air chargé de toutes les vivifiantes senteurs de la campagne!
- Quelles sont ces grandes fumées qui courent au-dessus de notre tête? demanda Nell.
- Ce sont des nuages, répondit Harry, ce sont des vapeurs à demi condensées que le vent pousse dans l'est.

- Ah! fit Nell, que j'aimerais à me sentir emportée dans leur silencieux tourbillon! Et quels sont ces points scintillants qui brillent à travers les déchirures des nuces?
- Ce sont les étoiles dont je t'ai parlé, Nell. Autant de soleils, autant de centres de mondes, peuf-être semblables au nôtre!  $\nu$

Les constellations se dessinaient plus nettement alors sur le bleu-noir du firmament, que le vent purifiait peu à peu.

Nell regardait ces milliers d'étoiles brillantes qui fourmillaient au-dessus de sa tête.

- « Mais, dit-elle, si ce sont des soleils, comment mes yeux peuvent-ils en supporter l'éclat ?
- Ma fille, répondit James Starr, ce sont des soleils, en effet, mais des soleils qui gravitent à une distance énorme. Le plus rapproché de ces milliers d'astres, dont les rayons arrivent jusqu'à nous, c'est cette étoile de la Lyre, Wega, que tu vois là presque au zénith, et elle est encore à cinquante mille milliards de lieues. Son éclat ne peut donc affecter ton regard. Mais notre soleil se lèvera demain à trente-huit millions de lieues seulement, et aucun œil humain ne peut le regarder fixement, car il est plus ardent qu'un foyer de fournaise. Mais viens, Nell, viens!

On prit la route, James Starrtenait la jeune fille par la main, llarry marchait à son côté. Jack Ryan allait et venait comme ent fait un jeune chien, impatient de la lenteur de ses maîtres.

Le chemin était désert. Nell regardait la silhouette des grands arbres que le vent agitait dans l'ombre. Elle les eût volontiers pris pour quelques géants qui gesticulaient. Le bruissement de la brise dans les hautes branches, le profond silence pendant les accalmies, cette ligne d'horizon qui s'accusait plus nettement, lorsque la route coupait une plaine, tout l'imprégnait de sentiments nouveaux et traçait enzelle des impressions ineffaçables. Après avoir interrogé d'abord, Nell se taisait, et, d'un commun propos, ses compagnons respectaient son silence. Ils ne voulaient point influencer par leurs paroles l'imagination sensible de la jeune fille. Ils préféraient laisser les idées naître d'elles-mèmes en son esprit.

A onze heures et demie environ, la rive septentrionale du golfe de Forth était atteinte.

Là, une barque, qui avait été frétée par James Starr, attendait. Elle devait, en quelques heures, le porter, ses compagnons et lui, jusqu'au port d'Édim bourg.

Nell vit l'eau brillante qui ondulait à ses pieds sous l'action du ressac et semblait constellée d'étoiles tremblotantes.

- « Est-ce un lac ? demanda-t-elle.
- Non, répondit Harry, c'est un vaste golfe avec des eaux courantes, c'est l'embouchure d'un fleuve, c'est presque un bras de mer. Prends un peu de cette eau dans le creux de ta main, Nell, et tu verras qu'elle n'est pas douce comme celle du lac Malcolm.»

La jeune fille se baissa, trempa sa main dans les premiers flots et la porta à ses lèvres.

- « Cette eau est salée, dit-elle.
- Oui, répondit Harry, la mer a reflué jusqu'ici, car la marée est pleine. Les trois quarts de notre globe sont recouverts de cette eau salée, dont tu viens de boire quelques gouttes!
- Mais si l'eau des fleuves n'est que celle de la mer que leur versent les nuages, pourquoi est-elle douce? demanda Nell.
- Parce que l'eau se dessale en s'évaporant, répondit James Starr. Les nuages ne sont formés que par l'évaporation et renvoient sous forme de pluie cette eau douce à la mer.
- Harry, Harry! s'écria alors la jeune filte, quelle est cette lueur rougeâtre qui enflamme l'horizon? Est-ce donc une forêt en feu? »

Et Nell montrait un point du ciel, au milieu des basses brumes qui se coloraient dans l'est.

- « Non, Nell, répondit Harry. C'est la lune à son lever.
- Oui, la lune! s'écria Jack Ryan, un superbe plateau d'argent que les génies célestes font circuler dans le firmament, et qui recueille toute une monnaie d'étoiles!
- Vraiment, Jack! répondit l'ingénieur en riant, je ne te connaissais pas ce penchant aux comparaisons hardies!
- Eh! monsieur Starr, ma comparaison est juste! Vous voyez bien que les étoiles disparaissent à mesure que la lune s'avance. Je suppose donc qu'elles tombent dedans!
- C'est-à-dire, Jack, répondit l'ingénieur, que c'est la lune qui éteint par son éclat les étoiles de sixième grandeur, et voilà pourquoi celles-ci s'effacent sur son passage.
- Que tout cela est beau! répétait Nell, qui ne vivait plus que par le regard. Mais je croyais que la lune était toute ronde?
  - Elle est ronde quand elle est pleine, répondit James Starr, c'est-à-dire

lorsqu'elle se trouve en opposition avec le soleil. Mais, cette nuit, la lune entre dans son dernier quartier, elle est écornée déjà, et le plateau d'argent de notre ami Jack n'est plus qu'un plat à barbe!

— Ah! monsieur Starr, s'écria Jack Ryan, quelle indigne comparaison! J'allais justement entonner ce couplet en l'honneur de la lune:

> Astre des nuits qui dans ton cours Viens caresser....

Mais non! C'est maintenant impossible! Votre plat à barbe m'a coupé l'inspiration! »

Cependant, la lune montait peu à peu sur l'horizon. Devant elle s'évanouissaient les dernières vapeurs. Au zénith et dans l'ouest, les étoiles brillaient encore sur un fond noir que l'éclat lunaire allait graduellement pâlir. Nell contemplait en silence cet admirable spectacle, ses yeux supportaient sans fatigue cette douce lucur argentée, mais sa main frémissait dans celle d'Harry et parlait pour elle.

« Embarquons-nous, mes amis, dit James Starr. Il faut que nous ayons gravi les pentes de l'Arthur-Seat avant le lever du soleil ! »

La barque était amarrée à un pieu de la rive. Un marinier la gardait. Nell et ses compagnons y prirent place. La voile fut hissée et se gontla sous la brise du nord-ouest.

Quelle nouvelle impression ressentit alors la jeune fille! Elle avait navigué quelquefois sur les lacs de la Nouvelle-Aberfoyle, mais l'aviron, si doucement manié qu'il fût par la ma'n d'Harry, trahissait toujours l'effort du rameur. lei, pour la première fois, Nell se sentait entraînée avec un glissement presque aussi doux que celui du ballon à travers l'atmosphère. Le golfe était uni comme un lac. A demi couchée à l'arrière, Nell se laissai: aller à ce balancement. l'ar instants, en de certaines embardées, un rayon de lune filtrait jusqu'à la surface du Forth, et l'embarcation semblait courir sur une nappe d'argent toute seintillante. De petites ondulations chantaient le long du bordage. C'était un rayissement.

Mais il arriva alors que les yeux de Nell se fermèrent involontairement. Une sorte d'assoupissement passager la prit. Sa tête s'inclina sur la poitrine d'Harry, et elle s'endormit d'un tranquille sommeil.

Harry voulait la réveiller, afin qu'elle ne perdit rien des magnificences de cette belle mit.

« Laisse-la dormir, mon garçon, lui dit l'ingénieur. Deux heures de repos la prépareront mieux à supporter les impressions du jour. »

A deux heures du matin, l'embarcation arrivait au pier de Granton. Nell se réveilla, dès qu'elle toucha terre.

- « J'ai dormi? demanda-t-elle.
- Non, ma fille, répondit James Starr. Tu as simplement rêvé que tu dormais, voilà tout. »

La nuit était très-claire alors. La lune, à mi-chemin de l'horizon au zénith, dispersait ses rayons à tous les points du ciel.

Le petit port de Granton ne contenait que deux ou trois bateaux de pêche, que balançait doucement la houle du golfe. La brise calmissait aux approches du matin. L'atmosphère, nettoyée de brumes, promettait une de ces délicieuses journées d'août que le voisinage de la mer rend plus belles encore. Une sorte de buée chaude se dégageait de l'horizon, mais si fine, si transparente, que les premiers feux du soleil devaient la boire en un instant. La jeune fille put donc observer cet aspect de la mer, lorsqu'elle se confond avec l'extrême périmètre du ciel. La portée de sa vue s'en trouvait agrandie, mais son regard ne subissait pas cette impression particulière que donne l'Océan, lorsque la lumière semble en reculer les bornes à l'infini.

Harry prit la main de Nell. Tous deux suivirent James Starr et Jack Ryan qui s'avançaient par les rues désertes. Dans la pensée de Nell, ce faubourg de la capitale n'était qu'un assemblage de maisons sombres, qui lui rappelait Coal-city, avec cette seule différence que sa voûte était plus élevée et scintillait de points brillants. Elle allait d'un pas léger, et jamais Harry n'était obligé de ralentir le sien, par crainte de la fatiguer.

- « Tu n'es pas lasse? lui demanda-t-il, après une demi-heure de marche.
- Non, répondit-elle. Mes pieds ne semblent même pas toucher à la terre! Ce ciel est si haut au-dessus de nous que j'ai l'envie de m'envoler, comme si j'avais des ailes!
- Retiens-la! s'écria Jack Ryan. C'est qu'elle est bonne à garder, notre petite Nell! Moi aussi, j'éprouve cet effet, lorsque je suis resté quelque temps sans sortir de la houillère!
- Cela est dù, dit James Starr, à ce que nous ne nous sentons plus écrasés par la voûte de schiste qui recouvre Coal-city! Il semble alors que le firmament soit comme un profond abine dans lequel on est tenté de s'élancer. N'est-ce pas ce que tu ressens, Nell?
- Oui, monsieur Starr, répondit la jeune fille, c'est bien cela. J'éprouve comme une sorte de vertige!

- —Tu t'y feras, Nell, répondit Harry. Tu te feras à cette immensité du monde extérieur, et peut-être oublieras-tu alors notre sombre houillère!
  - Jamais, Harry! » répondit Nell.

Et elle appuya sa main sur ses yeux, comme si elle eût voulu refaire dans son esprit le souvenir de tout ce qu'elle venait de quitter.

Entre les maisons endormies de la ville, James Starr et ses compagnons traversèrent Leith-Walk. Ils contournèrent Calton-Hill, où se dressaient dans la pénombre l'Observatoire et le monument de Nelson. Ils suivirent la rue du Régent, franchirent un pont, et arrivèrent par un léger détour à l'extrémité de la Canongate.

Aucun mouvement ne se faisait encore dans la ville. Deux heures sonnaient au clocher gothique de Canongate-Church.

En cet endroit, Nell s'arrêta.

- « Quelle est cette masse confuse? demanda-t-elle en montrant un édifice isolé qui s'élevait au fond d'une petite place.
- Cette masse, Nell, répondit lames Starr, c'est le palais des anciens souverains de l'Écosse, Holyrood, où se sont accomplis tant d'événements funèbres! Là, l'historien pourrait évoquer bien des ombres royales, depuis l'ombre de l'infortunée Marie Stuart jusqu'à celle du vieux roi français Charles X! Et pourtant, malgré ces funèbres souvenirs, lorsque le jour sera venu, Nell, tu ne trouveras pas à cette résidence un aspect trop lugubre! Avec ses quatre grosses tours crénelées, llolyrood ne ressemble pas mal à quelque château de plaisance, auquel le bon plaisir de son propriétaire a conservé son caractère féodal! —Mais °ontinuons notre marche. Là, dans l'enceinte même de l'ancienne abbaye d'Holyrood, se dressent ces roches superbes de Salisbury que domine l'Arthur-Seat. C'est là que nous monterons. C'est à sa cime, Nell, que tes yeux verront le soleil apparaître au-dessus de l'horizon de mer. »

Ils entrèrent dans le Parc du Roi. Puis, s'élevant graduellement, ils traversèrent Victoria-Drive, magnifique route circulaire, praticable aux voitures, que Walter Scott se félicite d'avoir obtenue avec quelques lignes de roman.

L'Arthur-Seat n'est, à vrai dire, qu'une colline haute de sept cent cinquante pieds, dont la tête isolée domine les hauteurs environnantes. En moins d'une demi-heure, par un sentier tournant qui en rendait l'ascension facile. James Starr et ses compagnons atteignirent le crâne de ce lion auquel ressemble l'Arthur-Seat, lorsqu'on l'observe du côté de l'ouest

Là, tous quatre s'assirent, et James Starr, tonjours riche de citations empruntées au grand romancier écossais, se borna à dire:

- « Voici ce qu'a écrit Walter Scott, au chapitre huit de la Prison d'Édimbourg:
- « Si j'avais à choisir un lien d'où l'on pût voir le mieux possible le lever et le « coucher du soleil, ce serait cet endroit même. »
- « Attends done, Nell. Le soleil ne va pas tarder à paraître, et, pour la première fois, tu pourras le contempler dans toute sa splendeur. »

Les regards de la jeune fille étaient alors tournés vers l'est. Harry, placé près d'elle, l'observait avec une anxieuse attention. N'allait-elle pas être trop vivement impressionnée par les premiers rayons du jour? Tous demeurèrent silencieux. Jack Ryan lui-même se tut.

Déjà une petite ligne pâle, nuancée de rose, se dessinait au-dessus de l'horizon sur un fond de brumes légères. Un reste de vapeurs, égarées au zénith, fut attaqué par le premier trait de lumière. Au pied d'Arthur-Seat, dans le calme absolu de la nuit, Édimbourg, assoupie encere, apparaissait confusément. Quelques points lumineux piquaient çà et là l'obscurité. C'étaient les étoiles matinales qu'allumaient les gens de la vieille ville. En arrière, dans l'ouest, l'horizon, coupé de silhouettes capricieuses, bornait une région accidentée de pies, auxquels chaque rayon solaire allait mettre une aigrette de feu.

Cependant, le périmètre de la mer se traçait plus vivement vers l'est. La gamme des couleurs se disposait peu à peu suivant l'ordre que donne le spectre solaire. Le rouge des premières brumes allait par dégradation jusqu'au violet du zénith. De seconde en seconde, la palette prenait plus de vigueur : le rose devenait rouge, le rouge devenait feu. Le jour se faisait au point d'intersection que l'arc diurne allait fixer sur la circonférence de la mer.

En ce moment, les regards de Nell couraient du pied de la colline jusqu'à la ville, dont les quartiers commençaient à se détacher par groupes. De hauts monuments, quelques clochers aigus émergeaient çà et là, et leurs linéaments se profilaient alors avec plus de netteté. Il se répandait comme une sorte de lumière cendrée dans l'espace. Enfin, un premier rayon atteignit l'œil de la jeune fille. C'était ce rayon vert, qui, soir ou matin, se dégage de la mer, lorsque l'horizon est pur.

Une demi-minute plus tard, Nell se redressait et tendait la main vers un point qui dominait les quartiers de la nouvelle ville.

- « I'n feu! dit-elle.
- Non, Nell, répondit Harry, ce n'est pas un fen. C'est une touche d'or que le soleil pose au sommet du monument de Walter Scott! »

Et, en effet, l'extrême pointe du clocheton, haut de deux cents pieds, brillait comme un phare de premier ordre.



Holyrood, palais des ancieus souverains de l'Ecosse. (Page 154.)

Le jour était fait. Le soleil déborda. Son disque semblait encore humide, comme s'il fût réellement sorti des eaux de la mer. D'abord élargi par la réfraction, il se rétrécit peu à peu, de manière à prendre la forme circulaire. Son éclat, bientôt insoutenable, était celui d'une bouche de fournaise qui eût troué le ciel.

Nell dut presque aussitôt fermer les yeux. Sur leurs paupières, trop minces, il lui fallut même appliquer ses doigts, serrés étroitement.

Harry voulait qu'elle se retournât vers l'horizon opposé.

« Non, Harry, dit-elle. Il faut que mes yeux s'habituent à voir ce que savent voir tes yeux !»

A travers la paume de ses-mains, Nell-percevait encore une lueur rose, qui



Le lac Katrine. (Page 143.)

blanchissait à mesure que le soleil s'élevait au-dessus de l'horizon. Son regard s'y faisait graduellement. Puis, ses paupières se soulevèrent, et ses yeux s'imprégnèrent enfin de la lumière du jour.

La pieuse enfant tomba à genoux, s'écriant :

« Mon Dieu, que votre monde est beau! »

La jeune fille baissa les yeux alors et regarda. A ses pieds se déroulait le panorama d'Édimbourg : les quartiers neufs et bien alignés de la nouvelle ville, l'amas confus des maisons et le réseau bizarre des rues de l'Auld-Recky. Deux hauteurs dominaient cet ensemble, le château accroché à son rocher de basalte et Calton-Hill, portant sur sa croupe arrondie les ruines modernes d'un monu-

ment gree. De magnifiques routes plantées rayonnaient de la capitale à la campagne. Au nord, un bras de mer, le golfe de Forth, entaillait profondément la côte, sur laquelle s'ouvrait le port de Leith. Au-dessus, en troisième plan, se développait l'harmonieux littoral du comté de Fife. Une voie, droite comme celle du Pirée, reliait à la mer cette Athènes du Nord. Vers l'onest s'allongeaient les belles plages de Newhaven et de Porto-Bello, dont le sable teignait en jaune les premières lames du ressac. Au large, quelques chaloupes animaient les eaux du golfe, et deux ou trois steamers empanachaient le ciel d'un cône de fumée noire. Puis, au delà, verdoyait l'immense campagne. De modestes collines bossuaient çà et là la plaine. Au nord, les Lomond-Hills, dans l'ouest, le Ben-Lomond et le Ben-Ledi réverbéraient les rayons solaires, comme si des glaces éternelles en eussent tapissé les cimes.

Nell ne pouvait parler. Ses lèvres ne murmuraient que des mots vagues. Ses bras frémissaient. Sa tèle était prise de vertiges. Un instant, ses forces l'abandonnèrent. Dans cet air si pur, devant ce spectacle sublime, elle se sentit tout à coup faiblir, et tomba sans connaissance dans les bras d'Harry, prêts à la recevoir.

Cette jeune fille, dont la vie s'était écoulée jusqu'alors dans les entrailles du massif terrestre, avait enfin contemplé ce qui constitue presque tout l'univers, tel que l'ont fait le Créateur et l'homme. Ses regards, après avoir plané sur la ville et sur la campagne, venaient de s'étendre, pour la première fois, sur l'inmensité de la mer et l'infini du ciel.

# CHAPITRE XVIII

# DU LAC LOMOND AU LAC KATRINE.

Harry, portant Nell dans ses bras, suivi de James Starr et de Jack Ryan, redescendit les pentes d'Arthur-Seat. Après quelques heures de repos et un déjeuner réconfortant qui ful pris à Lambret's-llotel, on songea à compléter l'exeursion par une promenade à travers le pays des lacs.

Nell avait recouvré ses forces. Ses yeux pouvaient désormais s'ouvrir tout grands à la lumière, et ses poumons aspirer largement cet air vivifiant et salubre. Le vert des arbres, la nuance variée des plantes, l'azur du ciel, avaient déployé devant ses regards la gamme des couleurs.

Le train qu'ils prirent à General railway stat'on, conduisit Nell et ses compagnons à Glasgow. Là, du dernier pont jeté sur la Clyde, ils purent admirer le curieux mouvement maritime du fleuve. Puis, ils passèrent la nuit à Comrie's Royal-hôtel.

Le lendemain, de la gare d'« Edimburgh and Glasgow railway », le train devait les conduire rapidement, par Dumbarton et Balloch, à l'extrémité méridionale du lac Lomond.

- « C'est là le pays de Rob Roy et de Fergus Mac Gregor! s'écria James Starr, le territoire si poétiquement célébré par Walter Scott! Tu ne connais pas ce pays, Jack?
- Je le connais par ses chansons, monsieur Starr, répondit Jack Ryan, et, lorsqu'un pays a été si bien chanté, il doit être superbe!
- Il l'est, en effet, s'écria l'ingénieur, et notre chère Nell en conservera le meilleur souvenir!
- Avec un guide tel que vous, monsieur Starr, répondit Harry, ce sera double profit, ear vous nous raconterez l'histoire du pays pendant que nous le regarderons.
- Oui, llarry, dit l'ingénieur, autant que ma mémoire me le permettra, mais à une conditiou, cependant : c'est que le joyeux Jack me viendra en aide! Lorsque je serai fatigué de raconter, il chantera!
- Il ne faudra pas me le dire deux fois, » répliqua Jack Ryan en lançant une note vibrante, comme s'il eût voulu monter son gosier au la du diapason.

Par le railway de Glasgow à Balloch, entre la métropole commerciale de l'Ecosse et l'extrémité méridionale du lac Lomond, on ne compte qu'une vingtaine de milles.

Le train passa par Dumbarton, bourg royal et chef-lieu de comté, dont le château, toujours fortifié, conformément au traité de l'Union, est pittoresquement campé sur les deux pies d'un gros rocher de basalte.

Dumbarton est situé au confluent de la Clyde et de la Leven. A ce propos, James Starr raconta quelques particularités de l'aventureuse histoire de Marie Stuart En effet, ce fut de ce bourg qu'elle partit pour aller épouser François II et devenir reine de France. Là aussi, après 1815, le ministère anglais médita d'interner Napoléon; mais le choix de Sainte-Hélène prévalut, et voilà pourquoi le prisonnier de l'Angleterre alla mourir sur un roc de l'Atlantique, pour le plus grand profit de sa légendaire mémoire.

Bientôt, le train s'arrêta à Balloch, près d'une estacade en bois qui descendait au niveau du lac. Un bateau à vapeur, le *Sinclair*, attendait les touristes qui font l'excursion des lacs. Nell et ses compagnons s'y embarquèrent, après avoir pris leur billet pour Inversnaid, à l'extrémité nord du lac Lomond.

La journée commençait par un beau soleil, bien dégagé de ces brumes britanniques, dont il se voile le plus ordinairement. Aucun détail de ce paysage, qui allait se dérouler sur un parcours de trente milles, ne devait échapper aux voyageurs du *Sinclair*. Nell, assise à l'arrière entre James Starr et Harry, aspirait par tous ses sens la poésie superbe, dont cette belle nature écossaise est si largement empreinte.

Jack Ryan allait et venait sur le pont du *Sinclair*, interrogeant sans cesse l'ingénieur, qui, cependant, n'avait pas besoin d'être interrogé. A mesure que ce pays de Rob Roy se développait à ses regards, il le décrivait en admirateur enthousiaste.

Dans les premières eaux du lac Lomond, apparurent d'abord de nombreuses petites îles ou îlots. C'était comme un semis. Le Sinclair côtoyait leurs rives escarpées, et, dans l'entre-deux des îles, se dessinaient, tantôt une vallée solitaire, tantôt une gorge sauvage, hérissée de roes abrupts.

- « Nell, dit James Starr, chacun de ces îlots a sa légende, et peut-être sa chanson, aussi bien que les monts qui encadrent le lac. On peut dire, sans trop de prétention, que l'histoire de cette contrée est écrite avec ces caractères gigantesques d'îles et de montagnes.
- Savez-vous, monsieur Starr, dit Harry, ee que me rappelle cette partie du lac Lomond?
  - Que te rappelle-t-elle, Harry?
- Les mille îles du lae Ontario, si admirablement décrites par Cooper. Tu dois être comme moi frappée de cette ressemblance, ma chère Nell, car, il y a quelques jours, je t'ai lu ce roman qu'on a pu justement nommer le chef-d'œuvre de l'auteur américain.
- En effet, Harry, répondit la jeune fille, c'est le même aspect, et le *Sin-clair* se glisse entre ces îles, comme faisait au lac Ontario le cutter de Jasper Eau-douce 1
- Eh bien, reprit l'ingénieur, cela prouve que les deux sites méritaient d'être également chantés par deux poëtes! Je ne connais pas ces mille îles de l'Ontario, Harry, mais je doute que l'aspect en soit plus varié que celui de cet archipel du Lomond. Regardez ce paysage! Voici l'île Murray, avec son vieux fort du Lennox, où résida la vieille duchesse d'Albany, après la mort de son père, de son époux, de ses deux fils, décapités par ordre de Jacques let. Voici l'île Clar,

l'île Cro, l'île Torr, les unes rochenses, sauvages, sans apparence de végétation, les autres, montrant leur croupe verte et arrondie. Ici, des mélèses et des bou'eaux. Là, des champs de bruyères jaunes et desséchées. En vérité! j'ai quelque peine à croire que les mille îles du lac Ontario offrent une telle variété de sites!

- Quel est ce petit port? demanda Nell, qui s'était retournée vers la rive orientale du lac.
- C'est Balmaha, qui forme l'entrée des Highlands, répondit James Starr. La commencent nos hautes terres d'Écosse. Les ruines que tu aperçois, Nell, sont celles d'un ancien couvent de femmes, et ces tombes éparses renferment divers membres de la famille des Mac Gregor, dont le nom est encore célèbre dans toute la contrée.
- Célèbre par le sang que cette famille a répandu et fait répandre! fit observer Harry.
- Tu as raison, répondit James Starr, et il faut bien avouer que la célébrité, due aux batailles, est encore la plus retentissante. Ils vont loin à travers les âges ces récits de combats....
  - Et ils se perpétuent par les chansons, » ajouta Jack Ryan.
- Et, à l'appui de son dire, le brave garçon entonna le premier couplet d'un vieux chant de guerre, qui relatait les exploits d'Alexandre Mac Gregor, du glen Sraë, contre sir Humphry Colquhour, de Luss.

Nell écoutait, mais, de ces récits de combats, elle ne recevait qu'une impression triste. Pourquoi tant de sang versé sur ces plaines que la jeune fille trouvait immenses, là où la place, cependant, ne devait manquer à personne?

Les rives du lac, qui mesurent de trois à quatre milles, tendaient à se rapprocher aux abords du petit port de Luss. Nell put apercevoir un instant la vieille tour de l'ancien château. Puis, le *Sinclair* remit le cap au nord, et aux yeux des touristes se montra le Ben Lomond, qui s'élève à près de trois mille pieds au-dessus du niveau du lac.

- « L'admirable montagne! s'écria Nell, et, de son sommet, que la vue doit être belle!
- Oui, Nell, répondit James Starr. Regarde comme cette cime se dégage fièrement de la corbeille de chènes, de bouleaux, de mélèzes, qui tapissent la zone inférieure du mont! De là, on aperçoit les deux tiers de notre vieille Calédonie. C'est ici que le clan de Mac Gregor faisait sa résidence habituelle, sur la partie orientale du lac. Non loin, les querelles des Jacobites et des llanovriens ont plus d'une fois ensanglanté ces gorges désolées. Là, pendant les belles nuits, se lève cette pâle lune, que les vieux récits nomment « la lanterne de Mac

Farlane ». Là, les échos répètent encore les noms impérissables de Rob Roy et de Mac Gregor Campbell! »

Le Ben Lomond, dernier pic de la chaîne des Grampians, mérite vraiment d'avoir été célébré par le grand romancier écossais. Ainsi que le fit observer James Starr, il existe de plus hautes montagnes, dont la cime revêt des neiges éternelles, mais il n'en est peut-être pas de plus poétique en aucun coin du monde.

« Et, ajouta-t-il, quand je pense que ce Ben Lomond appartient tout entier au duc de Montrose! Sa Grâce possède une montagne comme un bourgeois de Londres possède un boulingrin dans son jardinet. »

Pendant ce temps, le *Sinclair* arrivait au village de Tarbet, sur la rive opposée du lac, où il déposa les voyageurs qui se rendaient à Inverary. De cet endroit, le Ben Lomond apparaissait dans toute sa beauté. Ses tlancs, zébrés par le lit des torrents, miroitaient comme des plaques d'argent en fusion.

 $\Lambda$  mesure que le *Sinclair* longeait la base de la montagne, le pays devenait de plus en plus abrupt.  $\Lambda$  peine, çà et là, des arbres isolés, entre autres quelquesuns de ces saules, dont les baguettes servaient autrefois à pendre les gens de petite condition.

« Pour économiser le chanvre, » fit observer James Starr.

Le lac, cependant, se rétrécissait en s'allongeant vers le nord. Les montagnes latérales l'enserraient plus étroitement. Le bateau à vapeur longea encore quelques îles et îlots, Inveruglas, Eilad-Whou, où se dressaient les vestiges d'une forteresse qui appartenait aux Mac Farlane. Enfin les deux rives se rejoignirent, et le Sinclair s'arrêta à la station d'Inverslaid.

Là, pendant qu'on préparait leur déjeuner, Nell et ses compagnons allèrent visiter, près du lieu de débarquement, un torrent qui se précipitait dans le lac d'une assez grande hauteur. Il paraissait avoir été planté là comme un décor, pour le plaisir des touristes. Un pont tremblant sautait par-dessus les eaux tumultueuses, au milieu d'une poussière liquide. De cet endroit, le regard embrassait une grande partie du Lomond, et le *Sinclair* ne paraissait plus être qu'un point à sa surface.

Le déjeuner achevé, il s'agissait de se rendre an lac Katrine. Plusieurs voitures, aux armes de la famille Breadalbane,—cette famille qui assurait autrefois-le bois et l'eau à Rob Roy fugitif, — étaient à la disposition des voyageurs et leur offraient tout ce confort qui distingue la carrosserie anglaise.

Harry installa Nell sur l'impériale, conformément à la mode du jour. Ses compagnons et lui prirent place auprès d'elle. L'u magnifique cocher, à livrée rouge, réunit dans sa main gauche les guides de ses quatre chevaux, et l'attelage commença à gravir le flanc de la montagne, en côtoyant le lit sinueux du

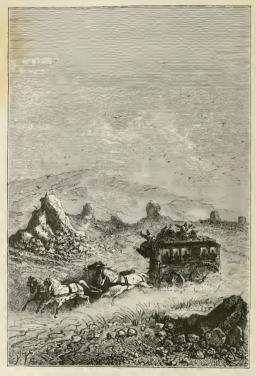
La route était fort escarpée. A mesure qu'elle s'élevait, la forme des cimes environnantes semblait se modifier. On voyait grandir superbement toute la chaîne de la rive opposée du lac et les sommets d'Arroquhar, dominant la vallée d'Inveruglas. A gauche pointait le Ben Lomond, qui découvrait ainsi le brusque escarpement de son flanc septentrional.

Le pays compris entre le lac Lomond et le lac Katrine présentait un aspect sauvage. La vallée commençait par des défilés étroits qui aboutissaient au glen d'Aberfoyle. Ce nom rappela douloureusement à la jeune fille ces abîmes remplis d'épouvante, au fond desquels s'était écoulée son enfance. Aussi James Starr s'empressa-t-il de la distraire par ses récits.

La contrée y prêtait, d'ailleurs. C'est sur les bords du petit lac d'Ard que se sont accomplis les principaux événements de la vie de Rob Roy. Là se dressaient des roches calcaires d'un aspect sinistre, entremêlées de cailloux, que l'action du temps et de l'atmosphère avait durcis comme du ciment. De misérables huttes, semblables à des tanières, — de celles qu'on appelle « bourrochs », — gisaient au milieu des bergeries en ruines. On n'eût pu dire si elles étaient habitées par des créatures humaines ou des bêtes sauvages. Quelques marmots, aux cheveux déjà décolorés par l'intempérie du climat, regardaient passer les voitures avec de grands yeux ébahis.

α Voilà bien, dit James Starr, ce que l'on peut plus particulièrement appeler le pays de Rob Roy. C'est ici que l'excellent bailli Nichol Jarvie, digne fils de son père le diacre, fut saisi par la milice du comte de Lennox. C'est à cet endroit même qu'il resta suspendu par le fond de sa culotte, heureusement faite d'un bon drap d'Écosse, et non de ces camelots légers de France! Non loin des sources du Forth, qu'alimentent les torrents du Ben-Lomond, se voit encore le gué que franchit le héros pour échapper aux soldats du duc de Montrose. Ah! s'il avait connu les sombres retraites de notre houillère, il aurait pu y défier toutes les recherches! Vous le voyez, mes amis, on ne peut faire un pas dans cette contrée, merveilleuse à tant de titres, sans rencontrer ces souvenirs du passé dont s'est inspiré Walter Scott, lorsqu'il a paraphrasé en strophes magnitiques l'appel aux armes du clan des Mac Grégor!

— Tout cela est bien dit, monsieur Starr, répliqua Jack Ryan, mais, s'il est vrai que Nichol Jarvie resta suspendu par le fond de sa culotte, que devient notre proverbe : « Bien malin celui qui pourra jamais prendre la culotte d'un Écossais? »



« Ce sont des cairns, » dit James Starr. (Page 144.

- Ma foi, Jack, tu as raison, répondit en riant James Starr, et cela prouve tout simplement que, ce jour-là, notre bailli n'était pas vêtu à la mode de ses ancêtres!
  - Il eut tort, monsieur Starr!
  - Je n'en disconviens pas, Jack!»

L'attelage, après avoir gravi les abruptes rives du torrent, redescendit dans une vallée sans arbres, sans eaux, uniquement couverte d'une maigre bruyère. En certains endroits, quelques tas de pierres s'élevaient en pyramides.

« Ce sont des cairns, dit James Starr. Chaque passant, autrefois, devait y apporter une pierre, pour honorer le héros couché sous ces tombes. De là est



Simon Ford, saisissant Madge, l'avait entraînee .... Page 150.)

venu le dicton gaëlique : « Malheur à qui passe devant un cairn sans y déposer la « pierre du dernier salut! » Si les fils avaient conservé la foi de leurs pères, ces amas depierres seraient maintenant des collines. En vérité, dans cette contrée, tout contribue à développer cette poésie naturelle innée au cœur des montagnards! Il en est ainsi de tous les pays de montagne. L'imagination y est surexcitée par ces merveilles, et, si les Grees eussent habité un pays de plaines, ils n'auraient jamais inventé la mythologie antique! »

Pendant ces discours et bien d'autres, la voiture s'enfonçait dans les défilés d'une vallée étroite, qui cût été très-propice aux ébats des brawnies familiers de la grande Meg Mérillies. Le petit lac d'Arklet fut laissé sur la gauche, et une

route à pente raide se présenta, qui conduisait à l'auberge de Stronachlacar, sur la rive du lac Katrine.

Là, au musoir d'une légère estacade, se balançait un petit steam-boat, qui portait naturellement le nom de *Rob-Roy*. Les voyageurs s'y embarquèrent aussitôt: il allait partir.

Le lac Katrine ne mesure que dix milles de longueur, sur une largeur qui ne dépasse jamais deux milles. Les premières collines du littoral sont encore empreintes d'un grand caractère.

- « Voilà donc ce lac, s'écria James Starr, que l'on a justement comparé à une longue anguille! On affirme qu'il ne gète jamais. Je n'en sais rien, mais ce qu'il ne faut point oublier, c'est qu'il a servi de théâtre aux exploits de la Dame du lac. Je suis certain que, si notre ami Jack regardait bien, il verrait glisser encore à sa surface l'ombre légère de la belle Hélène Douglas!
- Certainement, monsieur Starr, répondit Jack Ryan, et pourquoi ne la verrais-je point? Pourquoi cette jolie femme ne serait-elle pas aussi visible sur les eaux du lac Katrine, que le sont les lutins de la houillère sur les eaux du lac Malcolm?»

En cet instant, les sons clairs d'une cornemuse se firent entendre à l'arrière du Rob-Roy.

Là, un Highlander en costume national préludait, sur son « bag-pipe » à trois bourdons, dont le plus gros sonnait le sol, le second le si, et le plus petit l'octave du gros. Quant au chalumeau, percé de huit trous, il donnait une gamme de sol majeur dont le fa était naturel.

Le refrain du Highlander était un chant simple, doux et naïf. On peut croire, véritablement, que ces mélodies nationales n'ont été composées par personne, qu'elles sont un mélange naturel du souffle de la brise, du murmure des eaux, du bruissement des feuilles. La forme du refrain, qui revenait à intervallés réguliers, était bizarre. Sa phrase se composait de trois mesures à deux temps, et d'une mesure à trois temps, finissant sur le temps faible. Contrairement aux chants de la vieille époque, il était en majeur, et l'on eût pu l'écrire comme suit, dans ce langage chiffré qui donne, non les notes, mais les intervalles des tous :

Un homme véritablement heureux alors, ce fut Jack Ryan. Ce chant des lacs d'Écosse, il le savait. Aussi, pendant que le Highlander l'accompagnait sur sa

cornemuse, il chanta de sa voix sonore un hymne, consacré aux poétiques légendes de la vieille Calédonie :

Beaux lacs aux ondes dormantes, Gardez à jamais Vos légendes charmantes, Beaux lacs écossais!

Sur vos bords on trouve la trace De ces héros tant regrettés, Ces descendants de noble race, Que nutre Walter a chantés! Voici la tour où les sorcières Préparaient leur repas frugal; Là, les vastes champs de bruyères, Où revient! Ombre de Finçal.

Ici passent dans la nuit sombre Les folles danses des lutins. Là, sinistre, apparaît dans l'ombre La face des vieux Puritams! Et parmi les rochers sauvages, Le soir, on pent surprendre encor Waverley, qui, vers vos rivages, Entraîne Flora Mac Ivor!

La Dame du Lac vient sans doute Errer la sur son palefroi, Et Diana, non loio, écoute Résonner le cor de Rob Roy! N'a-t-on pas entendu naguère Fergus an milieu de ses claus, Entonnant ses pibrochs de guerre, Réveiller l'écho des Highlands

Si bin de vons, læs poétiques, Que le destin mêne nos pas, Ravins, rochers, grottes antiques, Nos yeax ne vous oubliront pas! O vision trop tôt finie, Vers nous ne penx-tu revenir! A toi, vieille Calédonie, A toi, tout notre sonvenir!

Beaux lacs aux ondes dormantes, Gardez à jamais Vos légendes charmantes, Beaux lacs écossais! Il était trois heures du soir. Les rives occidentales du lac Katrine, moins accidentées, se détachaient alors dans le double cadre du Ben An et du Ben Venue. Déjà, à un demi-mille, se dessinait l'étroit bassin, au fond duquel le Rob-Roy allait débarquer les voyageurs, qui se rendaient à Stirling par Callander.

Nell était comme épuisée par la tension continue de son esprit. Un seul mot sortait de ses lèvres : Mon Dieu! mon Dieu! chaque fois qu'un nouveau sujet d'admiration s'offrait à sa vue. Il lui fallait quelques heures de repos, ne fût-ce que pour fixer plus durablement le souvenir de tant de merveilles.

A ce moment, Harry avait repris sa main. Il regarda la jeune fille avec émotion et lui dit :

- « Nell, ma chère Nell, bientôt nous serons rentrés dans notre sombre domaine! Ne regretteras-tu rien de ce que tu as vu pendant ces quelques heures passées à la pleine lumière du jour?
- Non, Harry, répondit la jeune fille. Je me souviendrai, mais c'est avec bonheur que je rentrerai avec toi dans notre bien-aimée houillère.
- Nell, demanda Harry d'une voix dont il voulait en vain contenir l'émotion, veux-tu qu'un lien sacré nous unisse à jamais devant Dieu et devant les hommes? Veux-tu de moi pour époux?
- Je le veux, Harry, répondit Nell, en le regardant de ses yeux si purs, je le veux, si tu crois que je puisse suffire à ta vie... »

Nell n'avait pas achevé cette phrase, dans laquelle se résumait tout l'avenir d'Harry, qu'un inexplicable phénomène se produisait.

Le *Rob-Roy*, bien qu'il fût encore à un demi-mille de la rive, éprouvait un choc brusque. Sa quille venait de heurter le fond du lac, et sa machine, malgré tous ses efforts, ne put l'en arracher.

Et si cet accident était arrivé, c'est que, dans sa portion orientale, le lac Katrine venait de se vider presque subitement, comme si une immense fissure se fût ouverte sous son lit. En quelques secondes, il s'était asséché, ainsi qu'un littoral au plus bas d'une grande marée d'équinoxe. Presque tout son contenu avait fui à travers les entrailles du sol.

« Mes amis, s'était écrié James Starr, comme si la cause du phénomène se fût soudain révélée à son esprit, Dieu sauve la Nouvelle-Aberfoyle!»

### CHAPITRE XIX

#### UNE DERNIÈRE MENACE

Ce jour-là, dans la Nouvelle-Aberfoyle, les travaux s'accomplissaient d'une façon régulière. On entendait au loin le fracas des cartouches de dynamite, faisant éclater le filon carbonifère. Ici, c'étaient les coups de pic et de pince qui provoquaient l'abatage du charbon; là, le grincement des perforatrices, dont les fleurets trouaient les failles de grès ou de schiste. Il se faisait de longs bruits caverneux. L'air aspiré par les machines fusait à travers les galeries d'aération. Les portes de bois se refermaient brusquement sous ces violentes poussées. Dans les tunnels inférieurs, les trains de wagonnets, mus mécaniquement, passaient avec une vitesse de quinze milles à l'heure, et les timbres automatiques prévenaient les ouvriers de se blottir dans les refuges. Les cages montaient et descendaient sans relâche, halées par les énormes tambours des machines installées à la surface du sol. Les disques, poussés à plein feu, éclairaient vivement Coal-city.

L'exploitation était donc conduite avec la plus grande activité. Le filon s'égrenait dans les wagonnets, qui venaient par centaines se vider dans les bennes, au fond des puits d'extraction. Pendant qu'une partie des mineurs se reposait après les travaux nocturnes, les équipes de jour travaillaient sans perdre une heure.

Simon Ford et Madge, leur diner terminé, s'étaient installés dans la cour du cottage. Le vieil overman faisait sa sieste accoutumée. Il fumait sa pipe bourrée d'excellent tabae de France. Lorsque les deux époux causaient, c'était pour parler de Nell, de leur garçon, de James Starr, de cette excursion à la surface de la terre. Où étaient-ils? Que faisaient-ils en ce moment? Comment, sans éprouver la nostalgie de la houillère, pouvaient-ils rester si longtemps au dehors?

En ce moment, un mugissement d'une violence extraordinaire se fit soudain entendre. C'était à croire qu'une énorme cataracte se précipitait dans la houillère.

Simon Ford et Madge s'étaient levés brusquement.

Presque aussitôt les eaux du lac Malcolm se gonflèrent. Une haute vague, déferlant comme une lame de mascaret, envahit la rive et vint se briser contre le mur du cottage.

Simon Ford, saisissant Madge, Γavait rapidement entraînée au premier étage de l'habitation.

En même temps, des cris s'élevaient de toutes parts dans Coal-city, menacée par cette inondation subite. Ses habitants cherchaient refuge jusque sur les hautes roches schisteuses, qui formaient le littoral du lac.

La terreur était au comble. Déjà quelques familles de mineurs, à demi affolées, se précipitaient vers le tunnel, pour gagner les étages supérieurs. On pouvait craindre que la mer n'eût fait irruption dans la houillère, dont les galeries s'enfonçaient jusque sous le canal du Nord. La crypte, si vaste qu'elle fût, aurait été entièrement noyée. Pas un des habitants de la Nouvelle-Aberfoyle n'eût échappé à la mort.

Mais, au moment où les premiers fuyards atteignaient l'orifice du tunnel, ils se trouvèrent en face de Simon Ford, qui avait aussitôt quitté le cottage.

- « Arrêtez, arrêtez, mes amís! leur cria le vieil overman. Si notre cité devait être envahie, l'inondation courrait plus vite que vous, et personne ne lui échapperait! Mais les caux ne croissent plus! Tout danger paraît être écarté.
- Et nos compagnons qui sont occupés aux travaux du fond? s'écrièrent quelques-uns des mineurs.
- Il n'y a rien à craindre pour eux, répondit Simon Ford. L'exploitation se fait à un étage supérieur au lit du lac!»

Les faits devaient donner raison au vieil overman. L'envahissement de l'eau s'était produit subitement; mais, réparti à l'étage inférieur de la vaste houillère, il n'avait eu d'autre effet que de surélever de quelques pieds le niveau du lac Malcolm. Coal-city n'était donc pas compromise, et l'on pouvait espérer que l'inondation, entraînée dans les plus basses profondeurs de la houillère, encore inexploitées, n'aurait fait aucune victime.

Quant à cette inondation, si elle était due à l'épanchement d'une nappe intérieure à travers les fissures du massif, ou si quelque cours d'eau du sol s'était précipité par son lit etfondré jusqu'aux derniers étages de la mine, Simon Ford et ses compagnous ne pouvaient le dire. Quant à penser qu'il s'agissait là d'un simple accident, tel qu'il s'en produit quelquefois dans les charbonnages, cela ne faisait doute pour personne.

Mais, le soir même, on savait à quoi s'en tenir. Les journaux du comté

publiaient le récit de cet étrange phénomène, dont le lac Katrine avait été le théâtre. Nell, Harry, James Starr et Jack Ryan, qui étaient revenus en toute liâte au cottage, confirmaient ces nouvelles, et apprenaient, non sans grande satisfaction, que tout se bornait à des dégâts matériels dans la Nouvelle-Aberfoyle.

Ainsi donc, le lit du lac Katrine s'était subitement effondré. Ses eaux avaient fait irruption à travers une large fissure jusque dans la houillère. Au lac favori du romancier écossais, il ne restait plus de quoi mouiller les jolis pieds de la Dame du Lac, — du moins dans toute sa partie méridionale. Un étang de quelques acres, voilà à quoi il était réduit, là où son lit se trouvait en contre-bas de la portion effrondée.

Quel retentissement eut cet événement bizarre! C'était la première fois, sans doute, qu'un lac se vidait en quelques instants dans les entrailles du sol. Il n'y avait plus, maintenant, qu'à rayer celui-ci des cartes du Royaume-Uni, jusqu'à ce qu'on l'eût rempli de nouveau, — par souscription publique, — après avoir préalablement bouché la fissure. Walter Scott en fût mort de désespoir, — s'il eût encore été de ce monde!

Après tout, l'accident était explicable. En effet, entre la profonde cavité et le lit du lac, l'étage des terrains secondaires se réduisait à une mince couche, par suite d'une disposition géologique particulière du massif.

Mais, si cet éboulement semblait être du à une cause naturelle, James Starr, Simon et Harry Ford se demandèrent, eux, s'il ne fallait pas l'attribuer à la malveillance. Les soupçons étaient revenus avec plus de force à leur esprit. Le génie malfaisant allait-il donc recommencer ses entreprises contre les exploitants de la riche houillère?

Quelques jours après, James Starr en causait au cottage avec le vieil overman et son fils.

- « Simon, dit-il, suivant moi, bien que le fait puisse s'expliquer de lui-même, j'ai comme un pressentiment qu'il rentre dans la catégorie de ceux dont nous recherchons encore la cause!
- Je pense comme vous, monsieur James, répondit Simon Ford; mais, si vous m'en croyez, n'ébruitons rien et faisons notre enquête nous-mêmes.
  - Oh! s'écria l'ingénieur, j'en connais le résultat d'avance!
  - Eh! quel sera-t-il?
- Nous trouverons les preuves de la malveillance, mais non le malfaiteur!
  - Cependant il existe! répondit Simon Ford. Où se cache-t-il? Un seul



Le lit du lac Katrine s'était subitement effondré. (Page 151.)

être, si pervers qu'il soit, pourrait-il mener à bien une idée aussi infernale que celle de provoquer l'effondrement d'un lae? Vraiment, je finirai par croire, avec Jack Ryan, que c'est quelque génie de la houillère, qui nous en veut d'avoir envahi son domaine! »

Il va sans dire que Nell, autant que possible, était tenue en dehors de ces conciliabules. Elle aidait, d'ailleurs, au désir qu'on avait de ne lui en rien laisser soupçonner. Son attitude témoignait, toutefois, qu'elle partageait les préoccupations de sa famille adoptive. Sa figure attristée portait la marque des combats intérieurs qui l'agitaient.

Quoi qu'il en soit, il fut résolu que James Starr, Simon et Harry Ford retour-



Harry fut enseveli sous les decombres. (Page 156.)

neraient sur le lieu même de l'éboulement, et qu'ils essayeraient de se rendre compte de ses causes. Ils ne parlèrent à personne de leur projet. A qui n'eût pas connu l'ensemble des faits qui lui servaient de base, l'opinion de James Starr et de ses amis devait sembler absolument inadmissible.

Quelques jours après, tous trois, montant un léger canot que manœuvrait Harry, vinrent examiner les piliers naturels qui soutenaient la partie du massif, dans laquelle se creusait le lit du lac Katrine.

Cet examen leur donna raison. Les piliers avaient été attaqués à coups de mine. Les traces noircies étaient encore visibles, car les eaux avaient baissé par suite d'infiltrations, et l'on pouvait arriver jusqu'à la base de la substruction. Cette chute d'une portion des voûtes du dôme avait été préméditée, puis exécutée de main d'homme.

- « Aucun doute n'est possible, dit James Starr. Et qui sait ce qui serait arrivé, si, au lieu de ce petit lac, l'effrondement eut ouvert passage aux eaux d'une mer!
- Oui! s'écria le vieil overman avec un sentiment de fierté, il n'aurait pas fallu moins d'une mer pour noyer notre Aberfoyle! Mais, encore une fois, quel intérêt peut avoir un être quelconque à la ruine de notre exploitation?
- C'est incompréhensible, répondit James Starr. Il ne s'agit pas là d'une bande de malfaiteurs vulgaires qui, de l'antre où ils s'abritent, se répandraient sur le pays pour voler et piller! De tels méfaits, depuis trois ans, auraient révélé leur existence! Il ne s'agit pas, non plus, comme j'y ai pensé quelquefois, de contrebandiers ou de faux monnayeurs, eachant dans quelque recoin encore ignoré de ces immenses cavernes leur coupable industrie, et intéressés par suite à nous en chasser. On ne fait ni de la fausse monnaie ni de la contrebande pour la garder! Il est clair cependant qu'un ennemi implacable a juré la perte de la Nouvelle-Aberfoyle, et qu'un intérêt le pousse à chercher tous les moyens possibles d'assouvir la haine qu'il nous a vouée! Trop faible, sans doute, pour agir ouvertement, c'est dans l'ombre qu'il prépare ses embûches, mais l'intelligence qu'il y déploie fait de lui un être redoutable. Mes amis, il possède mieux que nous tous les secrets de notre domaine, puisque depuis si longtemps il échappe à toutes nos recherches! C'est un homme du métier, un habile parmi les habiles, à coup sûr, Simon. Ce que nous avons surpris de sa façon d'opérer en est la preuve manifeste. Voyons! avez-vous jamais eu quelque ennemi personnel, sur lequel vos soupçons puissent se porter? Cherchez bien. Il y a des monomanies de haine que le temps n'éteint pas. Remontez au plus haut dans votre vie, s'il le faut. Tout ce qui se passe est l'œuvre d'une sorte de folie froide et patiente, qui exige que vous évoquiez sur ce point jusqu'à vos plus lointains souvenirs! »

Simon Ford ne répondit pas. On voyait que l'honnête overman, avant de s'expliquer, interrogeait avec candeur tout son passé. Enfin, relevant la tête :

- « Non, dit-il, devant Dieu, ni Madge, ni moi, nous n'avons jamais fait de mal à personne. Nous ne croyons pas que nous puissions avoir un ennemi, un seul!
  - Alıl s'écria l'ingénieur, si Nell voulait entin parler!
  - Monsieur Starr, et vous, mon père, répondit Harry, je vous en supplie,

gardons encore pour nous seuls le secret de notre enquête! N'interrogez pas ma pauvre Nell! Je la sens déjà anxieuse et tourmentée. Il est certain pour moi que son cœur contient à grand'peine un secret qui l'étouffe. Si elle se tait, c'est ou qu'elle n'a rien à dire, ou qu'elle ne croit pas devoir parler! Nous ne pouvons pas douter de son affection pour nous, pour nous tous! Plus tard, si elle m'apprend ce qu'elle nous a tu jusqu'ici, vous en serez instruits aussitôt.

 Soit, Harry, répondit l'ingénieur, et cependant ce silence, si Nell sait quelque chose, est vraiment bien inexplicable!

Et comme Harry allait se récrier :

- « Sois tranquille, ajouta l'ingénieur. Nous ne dirons rien à celle qui doit être ta femme.
  - Et qui le serait sans plus attendre, si vous le vouliez, mon père!
- Mon garçon, dit Simon Ford, dans un mois, jour pour jour, ton mariage se fera. Vous tiendrez lieu de père à Nell, monsieur James?
  - Comptez sur moi, Simon, » répondit l'ingénieur.

James Starr et ses deux compagnons revinrent au cottage. Ils ne dirent rien du résultat de leur exploration, et, pour tout le monde de la houillère, l'effondrement des voûtes resta à l'état de simple accident. Il n'y avait qu'un lac de moins en Écosse.

Nell avait peu à peu repris ses occupations habituelles. De cette visite à la surface du comté, elle avait gardé d'impérissables souvenirs qu'Harry utilisait pour son instruction. Mais cette initiation à la vie du dehors ne lui avait laissé aucun regret. Elle aimait, comme avant cette exploration, le sombre domaine où, femme, elle continuerait de demeurer, après y avoir vécu enfant et jeune fille.

Cependant, le mariage prochain de Harry Ford et de Nell avait fait grand bruit dans la Nouvelle-Aberfoyle. Les compliments affluèrent au cottage. Jack Ryan ne fut pas le dernier à y apporter les siens. On le surprenait aussi à étudier au loin ses meilleures chansons pour une fête à laquelle toute la population de Coal-city devait prendre part.

Mais il arriva que, pendant le mois qui précèda le mariage, la Nouvelle-Aberfoyle fut plus éprouvée qu'elle ne l'avait jamais été. On eût dit que l'approche de l'union de Nell et d'Harry provoquait catastrophes sur catastrophes. Les accidents se produisaient principalement dans les travaux du fond, sans que la véritable cause pût en être connue.

Ainsi, un incendie dévora le boisage d'une galerie inférieure, et on retrouva la lampe que l'incendiaire avait employée. Harry et ses compagnons durent risquer leur vie pour arrêter ce feu, qui menaçait de détruire le gisement, et ils n'yparvinrent qu'en employant les extincteurs, remplis d'une eau chargée d'acide carbonique, dont la houillère était prudemment pourvue.

Une autre fois, ce fut un éboulement dù à la rupture des étançons d'un puits, et James Starr constata que ces étançons avaient été préalablement attaqués à la seie. Harry, qui surveillait les travaux sur ce point, fut enseveli sous les décombres et n'échappa que par miracle à la mort.

Quelques jours après, sur le tramway à traction mécanique, le train de wagonnets sur lequel Harry était monté, tamponna un obstacle et fut culbuté. On reconnut ensuite qu'une poutre avait été placée en travers de la voie.

Bref, ces faits se multiplièrent tellement, qu'une sorte de panique se déclara parmi les mineurs. Il ne fallait rien moins que la présence de leurs chefs pour les retenir sur les travaux.

« Mais ils sont donc toute une bande, ces malfaiteurs! répétait Simon Ford, et nous ne pouvons mettre la main sur un seul!»

On recommença les recherches. La police du comté se tint sur pied nuit et jour, mais elle ne put rien découvrir. James Starr défendit à Harry, que cette malveillance semblait viser plus directement, de s'aventurer jamais seul hors du centre des travaux.

On en agit de même à l'égard de Nell, à laquelle, sur les instances de Harry, on cachait, néanmoins, toutes ces tentatives criminelles, qui pouvaient lui rappeler le souvenir du passé. Simon Ford et Madge la gardaient jour et nuit avec une sorte de sévérité, ou plutôt de sollicitude farouche. La pauvre enfant s'en rendait compte; mais pas une remarque, pas une plainte ne lui échappa. Se disait-elle que si l'on en agissait ainsi, c'était dans son intérèt? Oui, probablement. Toutefois, elle aussi, à sa façon, semblait veiller sur les autres, et ne se montrait tranquille, que lorsque tous ceux qu'elle aimait étaient réunis au cottage. Le soir, quand Harry rentrait, elle ne pouvait retenir un mouvement de joie folle, peu compatible avec sa nature, d'ordinaire plus réservée qu'expansive. La nuit une fois passée, elle était debout, avant tous les autres. Son inquiétude la reprenait dès le matin, à l'heure de la sortie pour les travaux du fond.

Harry aurait voulu, pour lui rendre le repos, que leur mariage fût un fait accompli. Il lui semblait que, devant cet acte irrévocable, la malveillance, devenue inutile, désarmerait, et que Nell ne se sentirait en sûreté que lorsqu'elle serait sa femme. Cette impatience était d'ailleurs partagée par James

Starr aussi bien que par Simon Ford et Madge. Chacun comptait les jours.

La vérité est que chacun était sous le coup des plus sinistres pressentiments. Cet ennemi caché, qu'on ne savait où prendre et comment combattre, on se disait tout bas que rien de ce qui concernait Nell ne lui était sans doute indifférent. Cet acte solennel du mariage d'Harry et de la jeune fille pouvait donc être l'occasion de quelque machination nouvelle de sa haine.

Un matin, huit jours avant l'époque convenue pour la cérémonie, Nell, poussée sans doute par quelque sinistre pressentiment, était parvenue à sortir la première du cottage, dont elle voulait observer les abords.

Arrivée au seuil, un cri d'indicible angoisse s'échappa de sa bouche.

Ce cri retentit dans toute l'habitation, et attira en un instant Madge, Simon et Harry près de la jeune fille.

Nell était pâle comme la mort, le visage bouleversé, les traits empreints d'une épouvante inexprimable. Hors d'état de parler, son regard était fixé sur la porte du cottage, qu'elle venait d'ouvrir. Sa main crispée y désignait ces lignes, qui avaient été tracées pendant la nuit et dont la vue la territiait :

- « Simon Ford, tu m'as volé le dernier filon de nos vieilles houillères! Harry,
- « ton fils, m'a volé Nell! Malheur à vous! malheur à tous! malheur <mark>à la Nouvelle-</mark>
- « Aberfoyle!

« SILFAX: »

- « Silfax! s'écrièrent à la fois Simon Ford et Madge.
- Quel est cet homme? demanda Harry, dont le regard se portait alternativement de son père à la jeune fille.
  - Silfax! répétait Nell avec désespoir, Silfax!»

Et tout son être frémissait en murmurant ce nom, pendant que Madge, s'emparant d'elle, la reconduisait presque de force à sa chambre.

James Starr était accouru. Après avoir lu et relu la phrase menaçante :

« La main qui a tracé ces lignes, dit-il, est celle qui m'avait écrit la lettre contradictoire de la vôtre, Simon! Cet homme se nomme Silfax! Je vois à votre trouble que vous le connaissez! Quel est ce Silfax? »

# CHAPITRE XX

#### LE PÉNITENT.

Ce nom avait été toute une révélation pour le vieil overman.

C'était celui du dernier « pénitent » de la fosse Dochart.

Autrefois, avant l'invention de la lampe de sùreté, Simon Ford avait connu cet homme farouche, qui, au risque de sa vie, allait chaque jour provoquer les explosions partielles du grisou. Il avait vu cet être étrange, rôdant dans la mine, toujours accompagné d'un énorme harfang, sorte de chouette monstrueuse, qui l'aidait dans son périlleux métier en portant une mèche enflammée là où la main de Silfax ne pouvait atteindre. Un jour, ce vieillard avait disparu, et, en même temps que lui, une petite orpheline, née dans la mine et qui n'avait plus pour parent que lui, son arrière-grand-père. Cette enfant, évidemment, c'était Nell. Depuis quinze ans, tous deux auraient done véeu dans quelque secret abime, jusqu'au jour où Nell fut sauvée par Harry.

Le vieil overman, en proie à la fois à un sentiment de pitié et de colère, communiqua à l'ingénieur et à son fils ce que la vue de ce nom de Silfax venait de lui révéler.

Cela éclaircissait toute la situation. Silfax était l'être mystérieux vainement cherché dans les profondeurs de la Nouvelle-Aberfoyle!

- « Ainsi, vous l'avez connu, Simon? demanda l'ingénieur.
- Oui, en vérité, répondit l'overman. L'homme au harfang! Il n'était déjà plus jeune. Il devait avoir quinze ou vingt ans de plus que moi. Une sorte de sauvage, qui ne frayait avec personne, qui passait pour ne craindre ni l'eau ni le feu! C'était par goût qu'il avait choisi le métier de pénitent, dont peu se souciaient. Cette dangereuse profession avait dérangé ses idées. On le disait méchant, et il n'était peut-être que fou. Sa force était prodigieuse. Il connaissait la houillère comme pas un, aussi bien que moi tout au moins. On lui accordait une certaine aisance. Ma foi, je le crovais mort depuis bien des années.
- Mais, reprit James Starr, qu'entend-il par ces mots : « Tu-m'as volé le « dernier tilon de nos vieilles houillères ? »

- Ah! voilà, répondit Simon Ford. Il y a longtemps déjà, Silfax, dont la cervelle, je vous l'ai dit, a toujours été dérangée, prétendait avoir des droits sur l'ancienne Aberfoyle. Aussi son humeur devenait-elle de plus en plus farouche à mesure que la fosse Dochart, sa fosse! s'épuisait! Il semblait que ce fussent ses propres entrailles que chaque coup de pic lui arrachât du corps! Tu dois te souvenir de cela, Madge?
  - Oui, Simon, répondit la vieille Écossaise.
- Cela me revient maintenant, reprit Simon Ford, depuis que j'ai vu le nom de Silfax sur cette porte; mais, je le répète, je le croyais mort, et je ne pouvais imaginer que cet être malfaisant, que nous avons tant cherché, fût l'ancien pénitent de la fosse Dochart!
- En effet, dit James Starr, tout s'explique. Un hasard a révélé à Silfax l'existence du nouveau gisement. Dans son égoïsme de fou, il aura voulu s'en constituer le défenseur. Vivant dans la houitlère, la parcourant nuit et jour, il aura surpris votre secret, Simon, et su que vous me demandiez en toute hâte au cottage. De là, cette lettre contradictoire de la vôtre; de là, après mon arrivée, le bloe de pierre lancé contre llarry et les échelles détruites du puits Yarow; de là, l'obturation des fissures à la paroi du nouveau gisement; de là, enfin, notre séquestration, puis notre délivrance, qui s'est accomplie grâce à la secourable Nell, sans doute, à l'insu et malgré ce Silfax!
- Vous venez de raconter les choses comme elles ont évidemment dù se passer, monsieur James, répondit Simon Ford. Le vieux pénitent est certainement fou, maintenant!
  - Cela vaut mieux, dit Madge.
- Je ne sais, reprit James Starr en secouant la tête, car ce doit être une folie terrible que la sienne! Ah! je comprends que Nell ne puisse songer à lui sans épouvante, et je comprends aussi qu'elle n'ait pas voulu dénoncer son grand-père! Quelles tristes années elle a dù passer près de ce vieillard!
- Bien tristes! répondit Simon Ford, entre ce sauvage et son haifang, non moins sauvage que lui! Car, bien sûr, il n'est pas mort, cet oiseau! Ce ne peut être que lui qui a éteint notre lampe, lui qui a failli couper la corde à laquelle étaient suspendus Harry et Nell!....
- Et je comprends, dit Madge, que la nouvelle du mariage de sa petite-fille avec notre fils semble avoir exaspéré la rancune et redoublé la rage de Silfax!
- Le mariage de Nell avec le fils de celui qu'il accuse de lui avoir volé le dernier gisement des Aberfoyle ne peut, en effet, qu'avoir porté son irritation au comble! reprit Simon Ford.



« Simon Ford, tu m'as volé le dernier filon.... » (Page 157.)

- Il faudra pourtant bien qu'il prenne son parti de cette union! s'écria Harry. Si étranger qu'il soit à la vie commune, on finira bien par l'amener à reconnaître que la nouvelle existence de Nell vaut mieux que celle qu'il lui faisait dans les abines de la houillère! Je suis sûr, monsieur Starr, que si nous pouvions mettre la main sur lui, nous parviendrions à lui faire entendre raison!...
- On ne raisonne pas avec la folie, mon pauvre Harry! répondit l'ingénieur. Mieux vaut sans doute connaître son ennemi que l'ignorer, mais tout n'est pas fini, parce que nous savons aujourd'hui ce qu'il est. Tenons-nous sur nos gardes, mes amis, et pour commencer, Harry, il faut interroger Nell! Il le



« Où que tu ailles, je te suivrai, je le jure, » dit Harry. (Page 165.)

taut! Elle comprendra que, à l'heure qu'il est, son silence n'aurait plus de raison. Dans l'intérêt même de son grand-père, il convient qu'elle parle. Il importe autant pour lui que pour nous, que nous puissions mettre à néant ses sinistres projets.

— Je ne doute pas, monsieur Starr, répondit Harry, que Nell ne vienne de son propre mouvement au-devant de vos questions. Vous le savez maintenant, c'est par conscience, c'est par devoir qu'elle s'est tue jusqu'ici. C'est par devoir, c'est par conscience qu'elle parlera dès que vous le voudrez. Ma mère a bien fait de la reconduire dans sa chambre. Elle avait grand besoin de se recueillir, mals je vais l'aller chercher...

— C'estinutile, Harry,» dit d'une voix ferme et claire la jeune fille, qui entrait au moment même dans la grande salle du cottage.

Nell était pâle. Ses yeux disaient combien elle avait pleuré; mais on la sentait résolue à la démarche que sa loyauté lui commandait en ce moment.

- « Nell! s'était écrié Harry, en s'élançant vers la jeune fille.
- Harry, répondit Nell, qui d'un geste arrêta son fiancé, ton père, ta mère et toi, il faut aujourd'hui que vous sachiez tout. Il faut que vous n'ignoriez rien non plus, monsieur Starr, de ce qui concerne l'enfant que vous avez accueillie sans la connaître et qu'llarry, pour son malheur, hélas! a tirée de l'abime.
  - Nell! s'écria Harry.
  - Laisse parler Nell, dit James Starr, en imposant silence à Harry. .
- Je suis la petite-fille du vieux Silfax, reprit Nell. Je n'ai jamais connu de mère que le jour où je suis entrée ici, ajouta-t-elle en regardant Madge.
  - Que ce jour soit béni, ma fille! répondit la vieille Écossaise.
- Je n'ai jamais connu de père que le jour où j'ai vu Simon Ford, reprit Nell. et d'ami que le jour où la main d'Harry a touché la mienne! Seule, j'ai vécu pendant quinze ans, dans les recoins les plus reculés de la mine, avec mon grand-père. Avec lui, c'est beaucoup dire. Par lui serait plus juste. Je le voyais à peine. Lorsqu'il disparut de l'ancienne Aberfoyle, il se réfugia dans ces profondeurs que lui seul connaissait. A sa façon, il était alors bon pour moi, quoique effrayant. Il me nourrissait de ce qu'il allait chercher an dehors ; mais j'ai le vague souvenir que, d'abord, pendant mes plus jeunes années, j'ai eu pour nourrice une chèvre, dont la perte m'a bien désolée. Grand-père, me voyant si chagrine, la remplaça d'abord par un autre animal, — un chien, me dit-il. Malheureusement, ce chien était gai. Il abovait. Grand-père n'aimait pas la gaîté. Il avait horreur du bruit. Il m'avait appris le silence, et n'avait pu l'apprendre au chien. Le pauvre animal disparut presque aussitôt. Grand-père avait pour compagnon un oiseau farouche, un harfang, qui d'abord me fit horreur; mais cet oiseau, malgré la répulsion qu'il m'inspirait, me prit en une telle affection, que je finis par la lui rendre. Il en était venu à m'obeir mieux qu'à son maître, et cela même m'inquiétait pour lui. Grand-père était jaloux. Le harfang et moi, nous nous cachions le plus que nous pouvions d'être trop bien ensemble! Nous comprenions qu'il le fallait!... Mais c'est trop vous parler de moi! C'est de vous qu'il s'agit...
- Non, ma fille, répondit James Starr. Dis les choses comme elles te viennent.
  - Mon grand-père, reprit Nell, avait toujours vu d'un très-mauvais œil votre

voisinage dans la houillère. L'espace ne manquait pas, cependant. C'était loin, bien loin de vous qu'il se choisissait des refuges. Cela lui déplaisait de vous sentir là. Quand je le questionnais sur les gens de là-haut, son visage s'assombrissait, il ne répondait pas et devenait comme muet pour longtemps. Mais où sa colère éclata, ce fut quand il s'aperçut que, ne vous contentant plus du vieux domaine, vous sembliez vouloir empiéter sur le sien. Il jura que si vous parveniez à pénétrer dans la nouvelle houillère, connue de lui seul jusqu'alors, vous péririez! Malgré son âge, sa force est encore extraordinaire, et ses menaces me firent trembler pour vous et pour lui.

- Continue, Nell, dit Simon Ford à la jeune fille, qui s'était interrompue un instant, comme pour mieux rassembler ses souvenirs.
- Après votre première tentative, reprit Nell, dès que grand-père vous vit pénétrer dans la galerie de la Nouvelle-Aberfoyle, il en boucha l'ouverture et en fit une prison pour vous. Je ne vous connaissais que comme des ombres, vaguement entrevues dans l'obscure houillère; mais je ne pus supporter l'idée que des chrétiens allaient mourir de faim dans ces profondeurs, et, au risque d'être prise sur le fait, je parvins à vous procurer pendant quelques jours un peu d'eau et de pain!... J'aurais voulu vous guider au dehors, mais il était si difficile de tromper la surveillance de mon grand-père! Vous alliez mourir! Jack Ryan et ses compagnons arrivèrent... Dieu a permis que je les aie rencontrés ce jour-là! Je les entraînai jusqu'à vous. Au retour, mon grand-père me surprit. Sa colère contre moi fut terrible. Je crus que j'allais périr de sa main! Depuis lors, la vie devint insupportable pour moi. Les idées de mon grandpère s'égarèrent tout à fait. Il se proclamait le roi de l'ombre et du feu! Quandil entendait vos pics frapper ces filons qu'il regardait comme les siens, il devenait furieux et me battait avec rage. Je voulus fuir. Ce fut impossible, tant il me gardait de près. Enfin, il y a trois mois, dans un accès de démence sans nom, il me descendit dans l'abime où vous m'avez trouvée, et il disparut, après avoir vainement appelé l'harfang, qui resta fidélement près de moi. Depuis quand étais-je là? je l'ignore! Tout ce que je sais, c'est que je me sentais mourir, quand tu es arrivé, mon Harry, et quand tu m'as sauvée! Mais, tu le vois, la petitefille du vieux Silfax ne peut pas être la femme d'Harry Ford, puisqu'il y va de ta vie, de votre vie à tous!
  - Nell I s'écria Harry.
- Non, reprit la jeune fille. Mon sacrifice est fait. Il n'est qu'un moyen de conjurer votre perte : c'est que je retourne près de mon grand-père. Il menace toute la Nouvelle-Aberfoyle!... C'est une âme incapable de pardon, et nul ne

peut savoir ce que le génie de la vengeance lui aura inspiré! Mon devoir est clair. Je serais la plus misérable des créatures si j'hésitais à l'accomplir. Adieu! et merci! Vous m'avez fait connaître le bonheur dès ce monde! Quoi qu'il arrive, pensez que mon cœur tout entier restera au milieu de vous!

A ces mots, Simon Ford, Madge, Harry fou de douleur, s'étaient levés.

« Quoi, Nell! s'écrièrent-ils avec désespoir, tu voudrais nous quitter! »

James Starr les écarta d'un geste plein d'autorité, et, allant droit à Nell, il lui prit les deux mains.

- « C'est bien, mon enfant, lui dit-il. Tu as dit ce que tu devais dire; mais voici ce que nous avons à te répondre. Nous ne te laisserons pas partir, et, s'il le faut, nous te retiendrons par la force. Nous crois-tu donc capables de cette làcheté d'accepter ton offre généreuse? Les menaces de Silfax sont redoutables, soit! Mais, après tout, un homme n'est qu'un homme, et nous prendrons nos précautions. Cependant, peux-tu, dans l'intérêt de Silfax même, nous renseigner sur ses habitudes, nous dire où il se cache? Nous ne voulons qu'une chose : le mettre hors d'état de nuire, et peut-être le ramener à la raison.
- Vous voulez l'impossible, répondit Nell. Mon grand-père est partout et nulle part. Je n'ai jamais connu ses retraites! Je ne l'ai jamais vu endormi. Quand il avait trouvé quelque refuge, il me laissait seule et disparaissait. Lorsque i'ai pris ma résolution, monsieur Starr, je savais tout ce que yous pouviez me répondre. Croyez-moi! Il n'y a qu'un moyen de désarmer mon grandpère : c'est que je parvienne à le retrouver. Il est invisible, lui, mais il voit tout. Demandez-vous comment il aurait découvert vos plus secrètes pensées, depuis la lettre écrite à monsieur Starr, jusqu'au projet de mon mariage avec Harry, s'il n'avait pas l'inexplicable faculté de tout savoir. Mon grand-père, autant que je puis en juger, est, dans sa folie même, un homme puissant par l'esprit. Autrefois, il lui est arrivé de me dire de grandes choses. Il m'a appris Dieu, et ne m'a trompée que sur un point : c'est quand il m'a fait croire que tous les hommes étaient perfides, lorsqu'il a voulu m'inspirer sa haine contre l'humanité tout entière, Lorsqu'Harry m'a rapportée dans ce cottage, vous avez pensé que l'étais ignorante seulement! J'étais plus que cela. J'étais épouvantée! Ah! pardonnez-moi! mais, pendant quelques jours, je me suis crue au pouvoir des méchants, et je voulais vous fuir! Ce qui a commencé à ramener mon esprit au vrai, c'est vous, Madge, non par vos paroles, mais par le spectacle de votre vie, alors que je vous voyais aimée et respectée de votre mari et de votre fils! Puis, quand j'ai vu ces travailleurs, heureux et bons, vénérer monsieur Starr, dont je les ai crus d'abord les esclaves, lorsque pour la

première fois j'ai vu toute la pôpulation d'Aberfoyle venir à la chapelle, s'y agenouiller, prier Dieu et le remercier de ses bontés infinies, alors je me suis dit : « Mon grand-père m'a trompée! » Mais aujourd'hui, éclairée par ce que vous m'avez appris, je pense qu'il s'est trompé lui-même! Je vais donc reprendre les chemins secrets par lesquels je l'accompagnais autrefois. Il doit me guetter! Je l'appellerai... il m'entendra, et qui sait si, en retournant vers lui, je ne le ramènerai pas à la vérité? »

Tous avaient laissé parler la jeune fille. Chacun sentait qu'il devait lui être bon d'ouvrir son cœur tout entier à ses amis, au moment où, dans sa génèreuse illusion, elle croyait qu'elle allait les quitter pour toujours. Mais quand, épuisée, les yeux pleins de larmes, elle se tut, Harry, se tournant vers Madge, dit:

- « Ma mère, que penseriez-vous de l'homme qui abandonnerait la noble filie que vous venez d'entendre ?
- Je penserais, répondit Madge, que cet homme est un làche, et, s'il était mon fils, je le renierais, je le maudirais!
- Nell, tu as entendu notre mère, reprit Harry. Où que tu ailles, je te suivrai. Si tu persistes à partir, nous partirons ensemble...
  - Harry! Harry! » s'écria Nell.

Mais l'émotion était trop forte. On vit blémir les lèvres de la jeune fille, et elle tomba dans les bras de Madge, qui pria l'ingénieur, Simon et Harry de la laisser seule avec elle.

#### CHAPITRE XXI

#### LE MARIAGE DE NELL

On se sépara, mais it fut d'abord convenu que les hôtes du cottage seraient plus que jamais sur leurs gardes. La menace du vieux Silfax était trop directe pour qu'il n'en fût pas tenu compte. C'était à se demander si l'ancien pénitent ne disposait pas de quelque moyen terrible qui pouvait anéantir toute l'Aberfoyle.

Des gardiens armés furent donc postés aux diverses issues de la houillère,

avec ordre de veiller jour et muit. Tout étranger à la mine dut être amené devant James Starr, afin qu'il pût constater son identité. On ne craignit pas de mettre les habitants de Coal-city au courant des menaces dont la colonie souterraine était l'objet. Silfax n'ayant aucune intelligence dans la place, il n'y avait nulle trahison à craindre. On fit connaître à Nell toutes les mesures de sûrcté qui venaient d'être prises, et, sans qu'elle fût rassurée complétement, elle retrouva quelque tranquillité. Mais la résolution d'Harry de la suivre partout où elle irait, avait plus que tout contribué à lui arracher la promesse de ne pas s'enfuir.

Pendant la semaine qui précéda le mariage de Nell et d'Harry, aucun incident ne troubla la Nouvelle-Aberfoyle. Aussi les mineurs, sans se départir de la surveillance organisée, revinrent-ils de cette panique, qui avait failli compromettre l'exploitation.

Cependant James Starr continuait à faire rechercher le vieux Silfax. Le vindicatif vieillard ayant déclaré que Nell n'épouserait jamais Harry, on devait admettre qu'il ne reculerait devant rien pour empêcher ce mariage. Le mieux aurait été de s'emparer de sa personne, tout en respectant sa vie. L'exploration de la Nouvelle-Aberfoyle fut donc minutieusement recommencée. On fouilla les galeries jusque dans les étages supérieurs qui affleuraient les ruines de Dundonald-Castle, à Irvine. On supposait avec raison que c'était par le vieux château que Silfax communiquait avec l'extérieur et qu'il s'approvisionnait des choses nécessaires à sa misérable existence, soit en achetant, soit en maraudant. Quant aux « Dames de feu », James Starr eut la pensée que quelque jet de grisou, qui se produisait dans cette partie de la houillère, avait pu être allumé par Silfax et produire ce phénomène. Il ne se trompait pas. Mais les recherches furent vaines.

James Starr, pendant cette lutte de tous les instants contre un être insaisissable, fut, sans en rien faire voir, le plus malheureux des hommes. A mesure que s'approchait le jour du mariage, ses craintes s'accroissaient, et il avait eru devoir, par exception, en faire part au vieil overman, qui devint bientôt plus inquiet que lui.

Enfin le jour arriva.

Silfax n'avait pas donné signe de vic.

Dès le matin, toute la population de Coal-city fut sur pied. Les travaux de la Nouvelle-Aberfoyle avaient été suspendus. Chefs et ouvriers tenaient à rendre hommage au vieil overman età son tils. Ce n'était que payer une dette de reconnaissance aux deux hommes hardis et persévérants, qui avaient rendu à la houillère la prospérité d'autrefois.

C'était à onze heures, dans la chapelle de Saint-Gilles, élevée sur la rive du lac Malcolm, que la cérémonie allait s'accomplir.

A l'heure dite, on vit sortir du cottage Harry donnant le bras à sa mère, Simon Ford donnant le bras à Nell.

Suivaient l'ingénieur James Starr, impassible en apparence, mais au fond s'attendant à tout, et Jack Ryan, superbe dans ses habits de piper.

Puis, venaient les autres ingénieurs de la mine, les notables de Coal-city, les amis, les compagnons du vieil overman, tous les membres de cette grande famille de mineurs, qui formait la population spéciale de la Nouvelle-Aberfoyle.

Au dehors, il faisait une de ces journées torrides du mois d'août, qui sont particulièrement pénibles dans les pays du nord. L'air orageux pénétrait jusque dans les profondeurs de la houillère, où la température s'était élevée d'une façon anormale. L'atmosphère s'y saturait d'électricité, à travers les puits d'aération et le vaste tunnel de Malcolm.

On aurait pu constater — phénomène assez rare — que le baromètre, à Coalcity, avait baissé d'une quantité considérable. C'était à se demander, vraiment, si quelque orage n'allait pas éclater sous la voûte de schiste, qui formait le ciel de l'immense crypte.

Mais la vérité est que personne, au dedans, ne se préoccupait des menaces atmosphériques du dehors.

Chacun, cela va sans dire, avait revêtu ses plus beaux habits pour la circonstance

Madge portait un costume qui rappelait ceux du vieux temps. Elle était coiffée d'un « toy », comme les anciennes matrones, et sur ses épaules flottait le « rokelay », sorte de mantille quadrillée que les Écossaises portent avec une certaine élégance.

Nell s'était promise de ne rien laisser voir des agitations de sa pensée. Elle défendit à son œur de battre, à ses secrètes angoisses de se trahir, et la courageuse enfant parvint à montrer à tous un visage calme et requeilli.

Elle était simplement mise, et la simplicité de son vêtement, qu'elle avait préféré à des ajustements plus riches, ajoutait encore au charme de sa personne. Sa scule coiffure était un « snood », ruban de couleurs variées, dont se parent ordinairement les ieunes Calédoniennes.

Simon Ford avait un habit que n'aurait pas désavoué le digne bailli Nichol Jarvie, de Walter Scott.

Tout ce monde se dirigea vers la chapelle de Saint-Gilles, qui avait été luxueusement décorée.



Des pardieus armes furent postes aux diverses issues. Page 165.)

Au ciel de Coal-city, les disques électriques, ravivés par des courants plus intenses, resplendissaient comme autant de soleils. Une atmosphère lumineuse emplissait toute la Nouvelle-Aberfoyle.

Dans la chapelle, les lampes électriques projetaient aussi de vives lueurs, et les vitraux coloriés brillaient comme des kaléidoscopes de feux.

C'était le révérend William Hobson qui devait officier. A la porte même de Saint-Gilles, il attendait l'arrivée des époux.

Le cortége approchait, après avoir majestueusement contourné la rive du lac Malcolm.



Sur un canot, le vieux Silfax, les cheveux herisses ... (Page 170.

En ce moment, l'orgue se fit entendre, et les deux couples, précédés du révérend Hobson, se dirigèrent vers le chevet de Saint-Gilles.

La bénédiction céleste fut d'abord appelée sur toute l'assistance; puis, Harry et Nell restèrent seuls devant le ministre, qui tenait le livre sacré à la main.

- « Harry, demanda le révérend Hobson, voulez-vous prendre Nell pour femme, et jurez-vous de l'aimer toujours?
  - Je le jure, répondit le jeune homme d'une voix forte.
- -- Et vous, Nell, reprit le ministre, voulez-vous prendre pour époux Harry Ford, et...

La jeune fille n'avait pas eu le temps de répondre, qu'une immense clameur retentissait au deliors.

Un de ces énormes rochers, formant terrasse, qui surplombait la rive du tac Malcolm, à cent pas de la chapelle, venait de s'ouvrir subitement, sans explosion, comme si sa chute eût été préparée à l'avance. Au-dessous, les caux s'engouffraient dans une excavation profonde, que personne ne savait exister là.

Puis soudain, entre les roches éboulées, apparut un canot, qu'une poussée vigoureuse lança à la surface du lac.

Sur ce canot, un vieillard, vêtu d'une sombre cagoule, les cheveux hérissés, une longue barbe blanche tombant sur sa poitrine, se tenait debout.

Il avait à la main une lampe Davy, dans laquelle brillait une flamme, protégée par la toile métallique de l'appareil.

En même temps, d'une voix forte, le vieillard criait :

« Le grisou! le grisou! Malheur à tous! malheur! »

En ce moment, la légère odeur qui caractérise l'hydrogène protocarboné se répandit dans l'atmosphère.

Et s'il en était ainsi, c'est que la chute du rocher avait livré passage à une énorme quantité de gaz explosif, emmagasiné dans d'énormes « souftlards » dont les schistes obturaient l'orifice. Les jets de grisou fusaient vers les voûtes du dôme, sous une pression de cinq à six atmosphères.

Le vieillard connaissait l'existence de ces soufflards, et il les avait brusquement ouverts, de manière à rendre détonante l'atmosphère de la crypte.

Cependant James Starr et quelques autres, quittant précipitamment la chapelle, s'étaient élancés sur la rive.

- « llors de la mine! hors de la mine! » cria l'ingénieur, qui, ayant compris l'imminence du danger, vint jeter ce cri d'alarme à la porte de Saint-Gilles.
- « Le grisou! » répétait le vieillard, en poussant son canot plus avant sur les eaux du lac.

Harry, entraînant sa fiancée, son père, sa mère, avait précipitamment quitté fa chapelle.

« Hors de la mine! hors de la mine! » répétait James Starr.

Il était trop tard pour fuir! Le vieux Silfax était là, prêt à accomplir sa dernière meuace, prêt à empécher le mariage de Nell et d'Harry, en ensevelissant toute la population de Coal-city sous les ruines de la houillère.

Au-dessus de sa tête, volait son énorme harfang, dont le plumage blanc était taché de peints noirs.

Mais alors, un homme se précipita dans les eaux du lac, qui nagea vigoureusement vers le canot.

C'était Jack Ryan. Il s'efforçait d'atteindre le fou, avant que celui-ci n'eut accompli son œuvre de destruction.

Silfax le vit venir. Il brisa le verre de sa lampe, et, après avoir arraché la mèche allumée, il la promena dans l'air.

Un silence de mort planaît sur toute l'assistance atterrée. James Starr, résigné, s'étonnaît que l'explosion, inévitable, n'eût pas déjà anéanti la Nouvelle-Aberfoyle.

Silfax, les traits crispés, se rendit compte que le grisou, trop léger pour se maintenir dans les basses couches, s'était accumulé vers les hauteurs du dôme.

Mais alors le harfang, sur un geste de Silfax, saisissant dans sa patte la mèche incendiaire, comme il faisait autrefois dans les galeries de la fosse Dochart, commença à monter vers la haute voûte, que le vieillard lui montrait de la main.

Encore quelques secondes, et la Nouvelle-Aberfoyle avait vécu!...

A ce moment, Nell s'échappa des bras d'Harry.

Calme et inspirée tout à la fois, elle courut vers la rive du lac, jusqu'à la lisière des caux.

« Harfang! Harfang! cria-t-elle d'une voix claire, à moi! Viens à moi! » L'oiseau fidèle, étonné, avait hésité un instant. Mais soudain, ayant reconnu la voix de Nell, il avait laissé tomber la mèche enflammée dans les eaux du lac, et, traçant un large cercle, il était venu s'abattre aux pieds de la jeune fille.

Les hautes couches explosives dans lesquelles le grisou s'était mélangé à l'air, n'avaient pas été atteintes!

Alors un cri terrible retentit sous le dôme. Ce fut le dernier que jeta le vieux Silfax.

A l'instant où Jack Ryan allait mettre la main sur le bordage du canot, le vieillard, voyant sa vengeance lui échapper, s'était précipité dans les caux du lac.

« Sauvez-le! sauvez-le! » s'écria Nell d'une voix déchirante.

Harry l'entendit. Se jetant à son tour à la nage, il eut bientôt rejoint Jack Byan et plongea à plusieurs reprises.

Mais ses efforts furent inutiles.

Les eaux du lac Malcolm ne rendirent pas leur proie. Elles s'étaient à jamais refermées sur le vieux Silfax.

#### CHAPITRE XXII

#### LA LÉGENDE DU VIEUX SILFAX

Six mois après ces événements, le mariage, si étrangement interrompu, d'Harry Ford et de Nell, se célébrait dans la chapelle de Saint-Gilles. Après que le révérend Hobson eut béni leur union, les jeunes époux, encore vêtus de noir, rentrèrent au cottage.

James Starr et Simon Ford, désormais exempts de toute inquiétude, présidèrent joyeusement à la fête qui suivit la cérémonie et se prolongea jusqu'au lendemain.

Ce fut dans ces mémorables circonstances que Jack Ryan, revêtu de son costume de piper, après avoir gonflé d'air l'outre de sa cornemuse, obtint ce triple résultat de jouer, de chanter et de danser tout à la fois, aux applaudissements de toute l'assemblée.

Et, le lendemain, les travaux du jour et du fond recommencèrent, sous la direction de l'ingénieur James Starr.

Harry et Nell furent heureux, il est superflu de le dire. Ces deux cœurs, tant éprouvés, trouvèrent dans leur union le bonheur qu'ils méritaient.

Quant à Simon Ford, l'overman honoraire de la Nouvelle-Aberfoyle, il comptait bien vivre assez pour célébrer sa cinquantaine avec la bonne Madge, qui ne demandait pas mieux, d'ailleurs.

- « Et après celle-là, pourquoi pas une autre? disait Jack Ryan. Deux cinquantaines, ce ne serait pas trop pour vous, monsieur Simon!
- Tu as raison, mon garçon, répondit tranquillement le vieil overman. Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que sous le climat de la Nouvelle-Aberfoyle, dans ce milieu qui ne connaît pas les intempéries du dehors, on devint deux fois centenaire?»

Les habitants de Coal-city devaient-ils jamais assister à cette seconde cérémonie? L'avenir le dira.

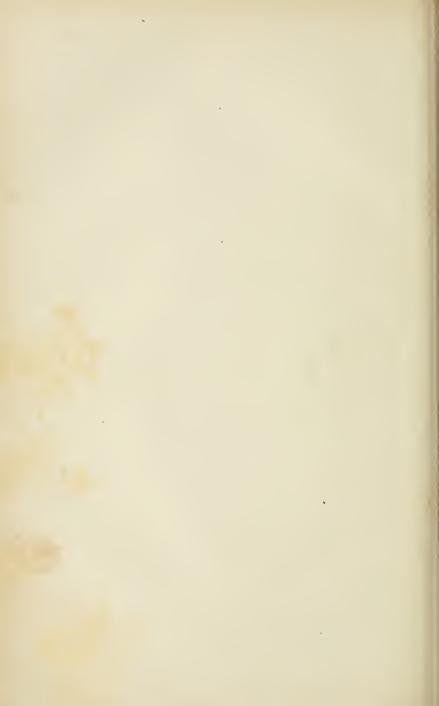
En tout cas, un oiseau, qui semblait devoir atteindre une longévité extraordinaire, c'était le harfang du vieux Silfax. Il hantait toujours le sombre domaine. Mais après la mort du vieillard, bien que Nell eût essayé de le retenir, il s'était enfui au bout de quelques jours. Outre que la société des hommes ne lui plaisait décidément pas plus qu'à son ancien maître, il semblait qu'il eût gardé une sorte de rancune particulière à Harry, et que cet oiseau jaloux cût toujours reconnu et détesté en lui le premier ravisseur de Nell, celui à qui il l'avait disputée en vain dans l'ascension du gouffre.

Depuis ce temps, Nell ne le revoyait qu'à de longs intervalles, planant audessus du lac Malcolm.

Voulait-il revoir son amie d'autrefois? Voulait-il plonger ses regards pénétrants jusqu'au fond de l'abime où s'était englouti Silfax?

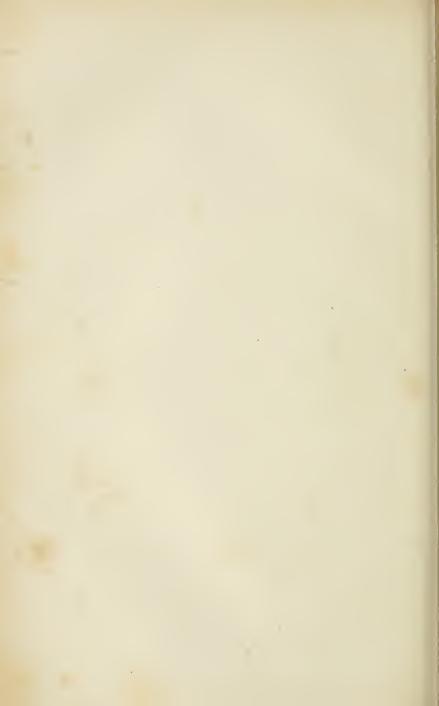
Les deux versions furent admises, car le harfang devint légendaire, et il inspira à Jack Ryan plus d'une fantastique histoire.

C'est grâce à ce joyeux compagnon qu'on chante encore dans les veillées écossaises la légende de l'oiseau du vieux Silfax, l'ancien pénitent des houillères d'Aberfoyle.



## TABLE DES MATIÈRES

Chapitr		Pages.
1.	— Deux lettres contradictoires	. 1
II.	— Chemin faisant	. 7
111.	— Le sous-sol du Royaume-Uni	. 13
IV.	- La fosse Dochart	. 21
V.	— La famille Ford	. 31
VI.	— Quelques phénomènes inexplicables	. 43
VII.	— Une expérience de Simon Ford.	. 47
VIII.	- Un coup de dynamite	58
IX.	- La Nouvelle-Aberfoyle	62
X.	— Ailer et retour	. 66
X1.	— Les Dames de feu	74
XII.	- Les exploits de Jack Ryan	. 82
XIII.	— Coal-city	93
XIV.	— Suspendu à un fil	100
XV.	- Nell au cottage	. 109
XVI.	— Sur l'échelle oscillante.	. 119
XVII.	Un lever de soleil.	125
XVIII.	Du lac Lomond au lac Katrine	. 138
XIX.	— Une dernière menace	. 149
XX.	— Le pénitent.	. 157
JXX.	- Le mariage de Nell	165
HZZ	- La Jégende du vienx Silfax	171



## LE

# CHANCELLOR

SUIVI DE

MARTIN PAZ



— J. HETZEL, ÉDITEUR —

## LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE

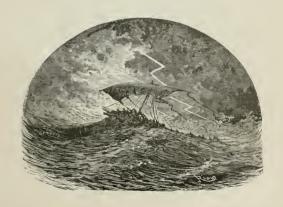
LE

JULES VERNE

ILLUSTRÉ PAR RIOU

## SUIVI DE MARTIN PAZ

ILLUSTRÉ PAR FÉRAT



## BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION J. HETZEL ET C\*, 18, RUE JACOB

PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

Paris. - Imp. GAUTHIER-VILLARS, 55, quai des Grands-Augustius.

### - JULES VERNE -



La brise du nord pousse le Chancellor. (Page 1.)

#### JOURNAL DU PASSAGER J.-R KAZALLON

I

— CHARLESTON. — 27 septembre 1869. — Nous quittons le quai de la Batterie à trois heures du soir, à la pleine mer. Le jusant nous porte rapidement au large. Le capitaine Huntly a fait établir les hautes et basses voiles, et la brise du nord pousse le Chancellor à travers la baie. Bientôt le fort Sumter est doublé, et les batteries rasantes de la côte sont laissées sur la gauche. A quatre heures, le goulet, d'où s'échappe un rapide courant de reflux, livre passage au navire. Mais la haute mer

1

est encore loin, et, pour l'atteindre, il faut suivre les étroites passes que le flot a creusées entre les bancs de sable. Le capitaine Huntly s'engage donc dans le chenal du sud-ouest et met le phare de la pointe par l'angle gauche du fort Sumter. Les voiles du *Chancellor* sont alors orientées au plus près, et, à sept heures du soir, la dernière pointe sablonneuse de la côte est rangée par notre bâtiment, qui, tout dessus, se lance sur l'Atlantique.

Le Chancellor, beau trois-mâts carré deneuf cents tonneaux, appartient à lariche maison Leard frères, de Liverpool. C'est un navire de deux ans, doublé et chevillé en cuivre, bordé en bois de teck, et dont les bas mâts, sauf l'artimon, sont en fer, ainsi que le gréement. Ce solide et fin bâtiment, coté première cote au Veritas, accomplit en ce moment son troisième voyage entre Charleston et Liverpool. Au sortir des passes de Charleston, le pavillon britannique a été amené, mais à voir ce navire, un marin ne pourrait pas se tromper sur son origine : il est bien ce qu'il paraît être, c'est-à-dire anglais depuis la ligne de flottaison jusqu'à la pomme des mâts.

Voici pourquoi j'ai pris passage à bord du Chancellor, qui retourne en Angleterre.

Il n'existe aucun service direct de navire à vapeur entre la Caroline du Sud et le Royaume-Uni. Pour prendre une ligue transocéanienne, il faut, soit remonter au nord des États-Unis, à New-York, soit redescendre au sud, à la Nouvelle-Orléans. Entre New-York et l'ancien continent fonctionnent plusieurs lignes, anglaise, française, hambourgeoise, et un Scotia, un Pereire, un Holsatia m'auraient conduit rapidement à destination. Entre la Nouvelle-Orléans et l'Europe, les bateaux de National Steam navigation Co., qui rejoignent la ligne française Iransatlantique de Colon et d'Aspinwall, font de rapides traversées. Mais, en parcourant les quais de Charleston, je vis le Chancellor. Le Chancellor me plut, et je ne sais quel instinct me poussa à bord de ce navire, dont les aménagements étaient confortables. D'ailleurs, la navigation à la voile, quand elle est favorisée par le vent et la mer, — presque aussi rapide que la navigation à vapeur, — est préférable à tous égards. Au commencement de l'automne, sous ces latitudes déjà basses, la saison est encore belle. Je me décidai donc à prendre passage sur le Chancellor.

Ai-je bien ou mal fait? Aurai-je à me repentir de ma détermination? L'avenir me l'apprendra. Je rédige ces notes jour par jour, et, au moment où j'écris, je n'en sais pas plus que ceux qui lisent ce journal, — si ce journal doit jamais trouver de lecteurs

#### П

— 28 septembre. — J'ai dit que le capitaine du Chancellor se nomme Huntly, — de ses prénoms John-Silas. C'est un Écossais de Dundee, àgé de cinquante ans, qui a la réputation d'un habile routier de l'Atlantique. Sa taille est moyenne, si s'épaules sont étroites, sa tête est petite et par habitude un peu inclinée à gauche. Sans être un physionomiste de premier ordre, il me semble que je puis déjà jnger le capitaine Huntly, bien que je ne le connaisse que depuis quelques heures.

Que Silas Huntly ait la réputation d'être un bon marin, qu'il sache parfaitement son métier, je n'y contredis pas; mais qu'il y ait en cet homme un caractère ferme, une énergie physique et morale à toute épreuve, non! cela n'est pas admissible.

En effet, l'attitude du capitaine Huntly est lourde, et son corps présente un certain affaissement. Il est nonchalant, et cela se voit à l'indécision de son regard, au mouvement passif de ses mains, à l'oscillation qui le porte l'entement d'uae jambe sur l'autre. Ce n'est pas, ce ne peut être un homme énergique, pas même un homme entêté, car ses yeux ne se contractent pas, sa mâchoire est molle, ses poings n'ont pas une tendance habituelle à se fermer. En outre, je lui trouve un air singulier, sur lequel je ne saurais m'expliquer encore, mais je l'observerai avec l'attention que mérite le commandant d'un navire, celui qui s'appelle « le maître après Dieu! »

Or, si je ne me trompe, entre Dieu et Silas Huntly, il y a à bord un autre homme qui me paraît destiné, le cas échéant, à prendre une place importante. C'est le second du *Chancellor*, que je n'ai pas encore suffisamment étudié, et dont je me réserve de parler plus tard.

L'équipage du Chancellor se compose du capitaine Huntly, du second Robert Kurtis, du lieutenant Walter, d'un bosseman, et de quatorze matelots, anglais ou écossais, soit dix-huit marins, — ce qui suffit à la manœuvre d'un trois-mâts de neuf cents tonneaux. Ces hommes ont l'air de bien connaître leur métier. Tout ce que je puis affirmer jusqu'ici, c'est que, sous les ordres du second, ils ont habilement manœuvré dans les passes de Charleston.

Je complète l'énumération des personnes embarquées à bord du *Chancellor*, en citant le maître d'hôtel Hobbart, le cuisinier nègre Jynxtrop, et en donnant la liste des passagers.

Ces passagers sont au nombre de huit, en me comptant. Je les connais à peine, mais la monotonie d'une traversée, les incidents de chaque jour, le ccudoiement quotidien de gens resserrés dans un étroit espace, ce besoin si naturel d'échanger des idées, la curiosité innée au cœur de l'homme, tout cela nous aura bientôt rapprochés. Jusqu'ici, tracas de l'embarquement, prise de possession des cabines, arrangements que nécessite un voyage dont la durée peut être de vingt à vingt-cinq jours, occupations diverses, nous ont tenus éloignés les uns des autres. Hier et aujourd'hui, tous les convives n'ont même pas encore paru à la table du carré, et peut-être quelques-uns sont-îls éprouvés par le mal de mer. Je ne les ai donc pas tous vus, mais je sais qu'au nombre des passagers il y a deux dames qui occupent les cabines de l'arrière, dont les fenètres sont percées dans le tableau du bâtiment.

Au surplus, voici la liste des passagers, telle que je l'ai relevée sur les rôles du navire :

Mr. et Mrs. Kear, Américains, de Buffalo;

Miss Herbey, Anglaise, demoiselle de compagnie de Mrs. Kear;

M. Letourneur et son fils, André Letourneur, Français, du Havre;

William Falsten, un ingénieur de Manchester, et John Ruby, négociant de Cardiff, Anglais tous deux;

J.-R. Kazallon, de Londres, — l'auteur de ces notes.

#### III

— 29 septembre. — Le connaissement du capitaine Huntly, c'est-à-dire l'acte qui constate le chargement des marchandises sur le Chancellor et les conditions du transport de ces marchandises, est conçu en ces termes:

#### « Bronsfield & Co., commissionnaires. Charleston.

- « Je, John-Silas Huntly, de Dundec (Écosse), commandant le navire *Chan-*« *cellor*, jaugeant neuf cents tonneaux ou environ, étant du présent à Charleston,
- « pour, du premier temps convenable, aller en droite route, sous la garde de
- « Dieu, jusqu'au-devant de la ville de Liverpool, là où sera ma décharge, —
- « reconnais avoir reçu dans mondit navire et sous son franc tillae, de vous,
- « MM. Bronsfield & Co., commissionnaires en marchandises à Charleston, dix-

- « sept eents balles de coton allant pour vingt-six mille livres (1), le tout entier
- « et bien conditionné, marqué et numéroté comme en marge; lesquels effets
- « je promets de conduire en bon état, sauf les périls et fortunes de mer, à Li-
- « verpool, et là les délivrer à MM. Leard frères ou à leur ordre, en me payant
- « pour mon fret la somme de deux mille livres (2), sans plus, suivant charte-
- « partie, en outre, les avaries suivant les us et coutumes de mer. Et pour l'ac-
- « complissement de ce que ci-dessus, j'ai obligé et oblige ma personne, mes
- « biens et mondit bâtiment, avec toutes ses déj endances.
- « En foi de quoi, j'ai signé trois connaissements d'une même teneur, l'un « accompli, les autres seront de nulle valeur.
  - « Fait à Charleston, le 13 septembre 1870.

« J.-S. HUNTLY, »

Ainsi donc, le *Chancellor* porte à Liverpool dix-sept cents balles de coton. Expéditeurs : Bronsfield & Co., de Charleston. Destinataires : Leard frères, de Liverpool.

Ce chargement a été fait avec le plus grand soin, le bâtiment étant spécialement construit pour le transport du coton. Les balles occupent toute la cale, sauf une petite partie qui est spécialement réservée aux colis des passagers, et ces balles, dont le tassement a été obtenu au moyen de cries, ne forment plus qu'une masse extrêmement compacte. Donc, pas une place de la cale n'est perdue, — avantage considérable pour un navire qui peut ainsi prendre son plein de marchandises.

#### IV

— Du 30 septembre au 6 octobre. — Le Chancellor est un rapide marcheur, qui rendrait sans peine les perroquets à plus d'un navire de même taille, et, depuis que la brise a fraichi, un long sillage, nettement tracé, s'étend à perte de vue à l'arrière. On dirait une longue dentelle blanche, étendue sur la mer comme sur un fond bleu.

L'Atlantique n'est pas très-tourmenté par le vent. Personne, à bord, que je

<sup>(1) 650,000</sup> francs environ.

<sup>(2) 50,000</sup> francs environ.

sache, n'est plus incommodé ni par le roulis ni par le tangage du navire. D'ailleurs, aucun des passagers n'en est à sa première traversée, et tous sont plus ou moins familiarisés avec la mer. Aussi, pas de place inoccupée autour de la table, à l'houre des repas.

Les relations entre les passagers commencent à s'établir, et la vie du bord devient moins monotone. Le Français, M. Letourneur, et moi, nous causous souvent ensemble.

M. Letourneur est un homme de cinquante-cinq ans, de haute taille, les cheveux blancs, la barbe grisonnante. Il paraît certainement plus vieux que sou âge,—ce qui tient à ce qu'il a beaucoup souffert. De profonds chagrins l'ont éprouvé, et, j'ajoute, l'éprouvent encore. Cet homme porte évidemment en lui une source intarissable de tristesse, et cela se voit à son corps un peu affaissé, à sa tête le plus souvent inclinée sur sa poitrine. Jamais il ne rit, il sourit à peine, et seulement à son fils. Ses yeux sont doux, mais il me semble que leur regard n'apparaît qu'à travers un voile humide. Sa figure offre un mélange caractérisé d'amertume et d'amour, et l'expression générale de, sa physionomie est celle d'une bonté caressante.

On dirait que M. Letourneur a quelque malheur involontaire à se reprocher. En effet! mais qui ne sera profondément touché en apprenant quels sont les reproches exagérés, à coup sûr, que ce « père » se fait à lui-même!

M. Letourneur est à bord avec son fils André, âgé de vingt ans environ, de figure douce et intéressante. Ce jeune homme est le portrait un peu effacé de M. Letourneur, mais — et c'est là l'incurable douleur de son père — André est infirme. Sa jambe gauche, misérablement déjetée en dehors, l'oblige à boiter, et il né peut marcher sans s'appuyer sur une canne.

Le père adore cet enfant, et on sent que toute sa vie est à ce panvre être. Il souffre de l'infirmité native de son fils plus encore que son fils n'en souffre lui-mème, et il lui en demande peut-être pardon! Son dévouement pour André est de tous les instants. Il ne le quitte pas, il guette ses moindres désirs, il épie ses moindres actes. Ses bras appartiennent plus à son fils qu'à lui-même, et ils l'entourent, ils le soutiennent, pendant que le jeune homme se promène sur le pont du Chancellor.

M. Letourneur s'est plus spécialement lié avec moi et me parle toujours de son enfant.

Aujourd'hui je lui dis:

« Je viens de quitter M. André. Vous avez là un bon fils, monsiéur Letourneur. C'est un jeune homme intelligent et instruit.

- Oui, monsieur Kazallon, me répond M. Letourneur, dont les lèvres ébauchent un sourire, c'est une belle âme renfermée dans un misérable corps, l'âme de sa pauvre mère, morte en le mettant au monde!
  - Il vous aime, monsieur.
- Le cher enfant! murmure M. Letourneur en baissant la tête. Ah! reprend-il, vous ne pouvez pas comprendre ce que souffre un père à la vue de son enfant infirme... infirme de naissance!
- Monsieur Letourneur, ai-je répondu, dans le malheur qui a frappé votre enfant, et vous, par suite, vous ne faites pas la part égale à chacun. M. André est à plaindre, sans doute, mais n'est-ce donc rien d'être aimé de vous comme it l'est? Une infirmité physique se supporte mieux qu'une douleur morale, et la douleur morale est surtout pour vous. J'observe attentivement votre fils, et si quelque chose l'affecte particulièrement, je crois pouvoir affirmer que c'est votre propre affliction...
- Je ne la lui laisse pas voir! répond vivement M. Letourneur, Je n'ai qu'une occupation : le distraire à tous les instants de sa vie. J'ai reconnu que, en dépit de son infirmité, mon enfant avait la passion des voyages. Son esprit a des jambes et même des ailes, et, depuis plusieurs années, nous voyageons ensemble. Nous avons visité toute l'Europe, d'abord, et nous venons de parcourir les principaux Etats de l'Union. J'ai moi-même fait l'éducation d'André, que je ne voulais pas envoyer dans un collège, et cette éducation, je la complète par les voyages. André est doué d'une intelligence vive, d'une imagination ardente. Il est sensible, et, quelquefois, je me plais à penser qu'il oublie, en se passionnant devant les grands spectacles de la nature!
  - Oui, monsieur, ... sans doute..., dis-je.
- Mais s'il oublie, reprend M. Letourneur en me serrant la main, je n'onblie pas, moi! et je n'oublierai jamais! Monsieur, monsieur, croyez-vous que mon fils pardonne à sa mère et à moi de l'avoir créé infirme? »

La douleur de ce père, s'accusant d'un malheur dont la responsabilité n'était à personne, me navre. Je veux le consoler, mais son fils paraît en ce moment.

M. Letourneur court à lui, et il l'aide à monter l'escalier un peu raide qui aboutit à la dunette.

Là, André Letourneur s'assied sur un des bancs disposés au-dessus des cages à poules, et son père se place près de lui. Tous deux causent, et je prends part à leur conversation. Effe a pour objet la navigation du *Chancellor*, les chances de la traversée, le programme de la vie à bord. M. Letourneur s'est fait, comme moi, une médiocre idée du capitaine Huntly, L'indécision de cet homme.



ROBERT KURTIS, le second du bord.

son apparence endormie, l'ont désagréablement impressionné. L'opinion de M. Letoumeur est, au contraire, très-favorable au second, Robert Kurtis, homme de trente ans, bien constitué, d'une grande force musculaire, toujours dans l'attitude de l'action, et dont la volonté vivace semble sans cesse prête à se manifester par des actes.

Robert Kurtis vient de monter en ce moment sur le pont. Je l'observe attentivement, et je suis frappé des symptômes que présentent sa puissance et son expansion vitale. Il est là, le corps droit, l'allure aisée, le regard superbe, les muscles sourciliers à peine contractés. C'est un homme énergique, et il doit possèder ce froid courage qui est indispensable au vrai marin. C'est en même

\*



Les passagers du Chancellor. (Page 4.)

temps un être bon, car il s'intéresse au jeune Letourneur et s'empresse de lui être utile en toute occasion.

Après avoir examiné l'état du ciel et la voilure du bâtiment, le second s'approche de nous et prend part à notre entretien.

Je vois que le jeune Letourneur aime à causer avec lui.

Robert Kurtis nous donne quelques détails sur ceux des passagers avec lesquels nous n'avons encore établi que des relations fort imparfaites.

Mr. et Mrs. Kear sont deux Américains du North-Amérique, qui ont fait de gros bénéfices dans l'exploitation de sources de pétrole. On sait, en effet, que là est l'origine des grandes fortunes modernes des États-Unis. Mais ce Mr. Kear, homme de cinquante ans, qui paraît être plutôt enrichi que riche, est un triste commensal, ne cherchant et ne voulant que ses aises. Un bruit métallique sort à chaque instant de ses poches, dans lesquelles ses deux mains sont incessamment plongées. Orgueilleux, vaniteux, contemplateur de lui-même et contempteur des autres, il affecte une suprême indifférence pour tout ce qui n'est pas lui. Il se rengorge comme un paon, « il se flaire, il se savoure, il se goûte », pour employer les termes du savant physionomiste Gratiolet. Enfin, c'est un sot deublé d'un égoïste. Je ne m'explique pas pourquoi il a pris passage à bord du *Chancellor*, simple navire de commerce, qui ne peut lui offrir le confortable des Transatlantiques.

Mrs. Kear est une femme insignifiante, uonchalante, indifférente, que la quarantaine a déjà touchée aux tempes, sans esprit, sans lecture, sans conversation. Elle regarde, mais elle ne voit pas; élle écoute, mais elle n'entend pas. Pense-t-elle? je ne saurais l'affirmer.

L'unique occupation de cette femme est de se faire servir à tout propos par sa demoiselle de compagnie, miss Herbey, jeune Anglaise de vingt ans, douce et calme, qui ne gagne pas sans humiliation les quelques livres que lui jette le marchand de pétrole.

Cette jeune personne est fort jolie. C'est une blonde avec des yeux bleus trèsfoncés, et sa physionomie gracieuse n'a pas cette insignifiance qui se rencontre eliez certaines Anglaises. Sa bouche serait charmante, si elle avait jamais le temps ou l'occasion de sourire. Mais à qui, à propos de quoi sourirait la pauvre fille, en butte aux incessantes taquineries, aux caprices ridicules de sa mattresse? Tontefois, si miss llerbey souffre au dedans, elle se soumet, du moins, et paraît résignée à son sort.

William Falsten, lui, est un ingénieur de Manchester, qui a l'air très-anglais. Il dirige une vaste usine hydraulique dans la Caroline du Sud et va chercher en Europe de nouveaux appareils perfectionnés, entre autres les moulins à force centrifuge de la maison Cail. C'est un homme de quarante-cinq aus, une sorte de savant qui ne pense qu'aux machines, que la mécanique ou le calcul absorbent tout entier et qui ne voit rien au delà. Lorsqu'il vous tient dans sa conversation, il n'est plus possible de se dégager, et on y passe tout entier comme dans un engrenage.

Quant au sieur Ruby, il représente le négociant vulgaire, sans grandeur, sans originalité. Depuis vingt aus, cet homme n'a rien fait qu'acheter et vendre, et, comme il a généralement vendu plus cher qu'il n'a acheté, sa fortune est faite. Ce qu'il en fera, il ne saurait le dire. Ce Ruby, dont toute l'existence s'est abrutie

dans le commerce de détail, ne pense pas, ne réfléchit plus ; son cerveau est désormais fermé à toute impression, et il ne justifie en aucune façon ce mot de Pascal : « L'homme est visiblement fait pour penser. C'est toute sa dignité et tout son mérite, »

V

— 7 octobre. — Voilà dix jours que nous avons quitté Charleston, et il me semble que nous avons fait bonne et rapide route. Il m'arrive souvent de causer avec le second, et une certaine intimité s'est établie entre nous.

Aujourd'hui, Robert Kurtis m'apprend que nous ne devons pas être trèséloignés du groupe des Bermudes, c'est-à-dire au large du cap Hatteras. Le point par observation a donné 32° 20′ en latitude nord et 64° 50 en longitude à l'ouest du méridien de Greenwich.

- « Nous aurons connaissance des Bermudes et plus particulièrement de l'île Saint-Georges avant la nuit, me dit le second.
- Comment, ai-je répondu, nous rallions les Bermudes? Mais je croyais qu'un navire qui sort de Charleston, à destination de Liverpool, devait faire le nord et suivre le courant du Gulf-Stream!
- Sans doute, monsieur Kazallon, répond Robert Kurtis, c'est la direction que l'on prend généralement, mais il paraît que, cette fois, le capitaine n'a pas été d'avis de la suivre.
  - Pourquoi?
  - Je l'ignore, mais il a donné la route à l'est, et le Chancellor va à l'est.
  - Et vous ne lui avez pas fait observer?...
- Je lui ai fait observer que ce n'était pas la route habituelle, et il m'a répondu qu'il savait ce qu'il avait à faire! »

En parlant ainsi, Robert Kurtis fronce plusieurs fois le sourcil, il passe machinalement sa main sur son front, et je crois comprendre qu'il ne dit pas tout ce qu'il voudrait dire

- « Cependant, monsieur Kurtis, ai-je repris, nous sommes déjà au 7 octobre, et ce n'est pas le cas d'essayer des routes nouvelles. Nous n'avons pas un jour à perdre, si nous voulons arriver en Europe avant la mauvaise saison!
  - Non, monsieur Kazallon, pas un jour!

- Monsieur Kurtis, serais-je bien indiscret en vous demandant ce que vous pensez du capitaine Huntly?
  - Je pense, me répond le second, je pense que... c'est mon capitaine! » Cette évasive réponse ne laisse pas de me préoccuper.

Robert Kurtis ne s'est pas trompé. Vers trois heures, le matelot de vigic annonce la terre au vent à nous, dans le nord-est, mais elle n'apparaît encore que comme une vapeur.

A six heures, je monte sur le pont en compagnie de MM. Letourneur, et nous regardons ce groupe des Bermudes, îles relativement peu élevées, que défend une chaîne formidable de brisants.

- « Voilà donc cet archipel enchanté, dit André Letourneur, ce groupe pittoresque, que votre poëte, Thomas Moore, monsieur Kazallon, a célébré dans ses odes : Déjà, en 1643, l'exilé Walter avait fait une enthousiaste description de ces iles, et, si je ne me trompe, les dames anglaises, pendant quelque temps, ne voulurent plus porter que des chapeaux faits d'une certaine feuille de palmier bermudien.
- Vous avez raison, mon cher André, ai-je répondu, et l'archipel des Bermudes a été fort à la mode au dix-septième siècle; mais, maintenant, il est tombé dans l'oubli le plus complet.
- D'ailleurs, monsieur André, dit alors Robert Kurtis, les poètes qui parlent avec enthousiasme de cet archipel ne seront pas d'accord avec les marins, car ce séjour dont l'aspect les a séduits est difficilement abordable aux navires, et les écueils, à deux ou trois lieues de la terre, forment une ceinture semi-circulaire, noyée sous les caux, qui est particulièrement redoutée des navigateurs. J'ajouterai que la sérénité du ciel, que vantent les Bermudiens, est le plus souvent troublée par les ouragans. Leurs îles reçoivent la queue de ces tempêtes qui désolent les Antilles, et cette queue, comme la queue d'une baleine, c'est ce qui est le plus redoutable. Je n'engage donc point les routiers de l'Océan à se fier aux récits de Walter et de Thomas Moore!
- Monsieur Kurtis, reprend en souriant André Letourneur, vous devez avoir raison; mais les poëtes sont comme les proverbes : l'un est tonjours là pour contredire l'autre. Si Thomas Moore et Walter ont célébré cet archipel comme un séjour merveilleux, au contraire, le plus grand de vos poëtes, Shakespeare, qui le connaissait mieux sans doute, a cru devoir y placer les plus terribles scènes de sa *Tempêtel* »

En effet, ce sont de dangereux parages que ceux qui avoisinent l'archipel bermudien. Les Anglais, auquel ce groupe a toujours appartenu depuis sa découverte, ne l'utilisent que comme un poste militaire, jeté entre les Antilles et la Nouvelle-Écosse. D'ailleurs, il est destiné à s'accroître, et probablement sur une vaste échelle. Avec le temps, — ce principe du travail de la nature, — cet archipel, déjà composé de cent cinquante îles ou îlots, en comptera un plus grand nombre, car les madrépores travaillent incessamment à construire de nouvelles Bermudes, qui se relieront entre elles et formeront peu à peu un nouveau continent.

Ni les trois autres passagers ni Mrs. Kear n'ont pris la peine de monter sur le pont pour examiner ce curieux archipel. Quant à miss Herbey, elle n'était pas arrivée à la dunette, que la voix trainante de Mrs. Kear se faisait entendre et obligeait la jeune fille à venir reprendre sa place près d'elle.

#### II

— Du 8 au 13 octobre. — Le vent commence à souffler du nord-est avec une certaine violence, et le Chancellor, sous ses huniers au bas ris et sa misaine, a dû se mettre en cape courante.

La mer est très-houleuse et le navire fatigue beaucoup. Les cloisons du carré gémissent avec un bruit qui finit par agacer. Les passagers se tiennent pour la plupart sous la dunette.

Quant à moi, je préfère rester sur le pont, bien qu'une pluie fine me pénètre de ses molécules pulvérisées par le vent.

Pendant deux jours, nous courons ainsi au plus près. De « grand frais », le déplacement des couches atmosphétiques est passé à l'état de « coup de vent ». Les mâts de perroquet sont calés. Le vent fait, en ce moment, de cinquante à soixante milles à l'heure (1).

Malgré les excellentes qualités du Chancellor, sa dérive est considérable, et nous sommes entraînés dans le sud. L'état du ciel, obscurci par les nuages, ne permet pas de prendre hauteur, et le point n'étant pas établi, foice est de ne s'en rapporter qu'à l'estime.

Mes compagnons de voyage, auxquels le second n'en a rien dit, ne peuvent

<sup>(1)</sup> Environ 30 mètres par seconde.

savoir que nous faisons une route absolument inexplicable. L'Angleterre est dans le nord-est, et nous courons dans le sud-est! Robert Kurtis ne comprend rien à l'obstination du capitaine, qui devrait, au moins, changer ses amures, et, en poussant au nord-ouest, aller reprendre les courants favorables. Mais non! Depuis que le vent a halé le nord-est, le Chancellor s'enfonce encore plus dans le sud.

Ce jour-là, me trouvant seul sur la dunette avec Robert Kurtis:

- " Est-il done fou, votre capitaine? lui ai-je dit.
- Je vous le demanderai, monsieur Kazallon, me répond Robert Kurtis, puisque vous l'avez attentivement observé déjà.
- Je ne sais trop que vous répondre, monsieur Kurtis, mais j'avoue que sa physionomie singulière, ses yeux quelquefois hagards!.... Est-ce que vous avez déjà navigué avez lui?
  - Non, e'est la première fois.
- Et vous lui avez renouvelé vos observations à propos de la route que nous faisons ?
  - Oui, mais il m'a répondu que c'était la bonne.
- Monsieur Kurtis, ai-fe repris, que pensent le lieutenant Walter et le bossenian de cette manière d'agir?
  - Ils pensent comme moi.
  - Et si le capitaine Huntly voulait conduire son navire en Chine?
  - Ils obéiraient comme moi.
  - Cependant, l'obéissance a des limites?
  - Non, tant que la conduite du capitaine ne met pas le navire en perdition.
  - Mais s'il est fou?
  - S'il est fou, monsieur Kazallon, je verrai ce que j'aurai à faire, »

Voilà une complication à laquelle je ne m'attendais guère, en embarquant sur le Chancellor.

Cependant, le temps est devenu de plus en plus mauvais, et un véritable coup de vent se déclaine sur cette partie de l'Atlantique. Le navire a été forcé de prendre la cape sous son grand hunier au bas ris et son petit foc, c'est-à-dire qu'il fait pour ainsi dire tête au vent en présentant ses fortes joues à la mer. Mais, ainsi que je l'ai dit, sa dérive est considérable, et nous sommes de plus en plus rejetés dans le sud.

Et cela est bien évident, lorsque, dans la nuit du 11 au 12, le *Chancellor* donne en grand dans la mer de Sargasses.

Cette mer, enserrée par le tiède courant du Gulf-Stream, est une vaste éten-

due d'eau, couverte de ces varechs que les Espagnols appellent « sargasso », et les vaisseaux de Colomb n'y naviguèrent pas sans peine, pendant leur première traversée de l'Océan.

Quand le jour vient, l'Atlantique s'offre à nos yeux sous un singulier aspect, et MM. Letourneur viennent l'observer, malgré les bruyantes rafales qui font résonner les haubans métalliques comme de véritables cordes de harpe. Nos vètements, collés à notre corps, s'en iraient en lambeaux, s'ils donnaient la moindre prise à l'air. Le navire bondit sur cette mer, épaissie par cette prolifique famille des fueus, vaste plaine herbeuse que son étrave tranche comme un soc de charrue. Quelquefois, de longs filaments, enlevés par le vent, se contournent aux cordages ainsi que des sarments de vigne folle, et forment un berceau de verdure tendu d'un mât à l'autre. De ces longues algues, — interminables rubans qui ne mesurent pas moins de trois ou quatre cents pieds, — il en est qui vont s'enrouler jusqu'à la pomme des mâts comme autant de flammes flottantes. Pendant quelques heures, il faut lutter contre cette invasion de varechs, et, à de certains moments, le Chancellor, avec sa mâture couverte d'hydrophytes reliées par ces lianes capricieuses, doit ressembler à un bosquet mouvant au milieu d'une prairie immense.

#### VII

— 14 octobre. — Le Chancellor a enfin quitté cet océan végétal, et la violence du vent a beaucoup diminué. Il est revenu à « bon frais », et nous marchons rapidement avec deux ris dans les huniers.

Le soleit a paru aujourd'hui et brille d'un vif éclat. La température commence à devenir très-chaude. Le point, établi dans de bonnes conditions, donne 21° 33′ de latitude nord et 50° 17′ de longitude ouest. Le *Chancellor* a donc descendu de plus de dix degrés dans le sud.

Et sa ronte est toujours au sud-est!

J'ai vonlu me rendre compte de cette inconcevable obstination du capitaine Huntly, et j'ai plusieurs fois causé avec lui. A-t-il son bon sens ou ne l'a-t-il pas? je ne sais que croire. En général, il parle raisonnablement. Est-il donc sous l'influence d'une folie partielle, d'une sorte « d'absence » qui porte précisément sur les choses de son métier? On a déjà observé quelques-uns de ces cas phy-



Il faut lutter contre cette invasion de varechs. (Page 15.)

siologiques, et j'en parle à Robert Kurtis, qui m'écoute froidement. Le second me l'a dit et me le répète encore : il n'a pas le droit de démonter son capitaine tant que le navire n'est pas en perdition par suite d'un acte de folie bien constaté. C'est, en effet, une mesure grave et qui engagerait sérieusement sa responsabilité.

J'ai regagné ma cabine vers huit heures du soir, et, à la clarté de ma lampe de roulis, j'ai passé une heure à lire et à réfléchir aussi. Puis, je me suis couché et endormi.

Je suis réveillé, quelques heures après, par un bruit inaccoutumé. Des pas pesants résonnent sur le pont, et de vives interpellations se font entendre. Il me



« Oui, me dit-il, le feu est à bord. » (Page 22.)

semble que les gens de l'équipage courent avec une certaine précipitation. Quelle est donc la cause de cette agitation extraordinaire? Sans donte, un brassiage de vergues, nécessité par quelque virement de bord... Mais non! Ce ne peut être cela, car le bâtiment continue de donner la bande sur tribord, et, par conséquent, il n'a pas changé ses amures.

Je songe un instant à monter sur le pont, mais le bruit cesse bientôt. J'entends alors le capitaine Huntly rentrer dans sa cabine, placée à l'avant de la dunette, et je me blottis de nouveau dans mon cadre. C'est sans doute une manœuvre qui a motivé ces allées et venues. Toutefois, les mouvements du navire n'ont pas augmenté. Donc, il ne survente pas.

Le lendemain, 14, je monte sur la dunette à six heures du matin, et je regarde le bâtiment.

Rien n'est changé à bord, —en apparence. Le Chancellor court, bàbord amures, sous ses basses voiles, ses huniers et ses perroquets. Il est bien appuyé et se comporte admirablement sur cette mer que soulève une brise fraîche et maniable. Sa vitesse est considérable, en ce moment, et ne doit pas être inférieure à onze milles à l'heure.

Bientôt M. Letourneur et son fils paraissent sur le pont. l'aide le jeune homme à monter sur la dunette André vient respirer avec bonheur cet air matinal si vivifiant et tout chargé de senteurs marines.

Je demande à ces messieurs s'ils n'ont pas été réveillés cette nuit par un bruit de pas qui dénotait une certaine agitation à bord.

- « Non, pour mon compte, répond André Letourneur, et je n'ai fait qu'un
- Cher enfant, dit M. Letourneur, tu dormais bien alors, car, moi aussi, j'ai été réveillé par ce bruit dont parlé M. Kazallon. Il m'a semblé même surprendre ces paroles : « Vite! vite! aux panneaux! aux panneaux! »
  - Ah! dis-je. Quelle heure était-il?
  - -- Trois heures du matin environ, répond M. Letourneur.
  - Et vous ne connaissez pas la cause de ce bruit?
- Je l'ignore, monsieur Kazallon mais elle ne peut être grave, puisqu'aueun de nous n'a été appelé sur le pont. »

Je regarde les panneaux, ménagés à l'avant et à l'arrière du grand mât, qui donnent accès dans la cale du navire. Ils sont fermés, comme d'habitude, mais j'observe que d'épais prélarts les recouvrent, et qu'on a pris toutes les précautions nécessaires pour obtenir une fermeture hermétique. Pourquoi a-t-on condamné si soigneusement ces ouvertures? Il y a là un motif que je ne puis deviner. Robert Kurtis me l'apprendra, sans doute. J'attends donc que le tour de quart du second soit venu, et je garde pour moi les remarques que j'ai faites, préférant ne pas les communiquer à M. Letourneur.

La journée sera belle, ear le soleil est magnifique à son lever, et il a l'air bien see, — ce qui est un bon présage. On voit encore, au-dessus de l'horizon opposé, le disque de la lune à demi rongé, qui ne se couchera pas avant dix heures cinquante-sept du matin. C'est dans trois jours le dernier quartier, et, le 24, la nouvelle lune. Je consulte mon annuaire, et je vois que, ce jour-là, nous aurons une belle marée de syzygie. Peu nous importe, à nous, qui, flottant en plein Océan, ne pourrons voir les effets de cette marée; mais, sur toutes les

côtes des continents et des îles, le phénomène sera curieux à observer, car la lune nouvelle soulèvera les masses d'eau à une hauteur considérable.

Je suis seul sur la dunette. MM. Letourneur sont descendus pour le thé, et j'attends le second.

A huit heures, Robert Kurtis vient prendre le quart, que lui cède le lieutenant Walter, et je vais lui serrer la main.

Avant de me souhaiter le bonjour, Robert Kurtis jette rapidement un regard sur le pont du navire, et ses sourcils se froncent légèrement. Puis, il examine l'état du ciel et la voilure du bâtiment.

Se rapprochant ensuite du lieutenant Walter:

- « Le capitaine Huntly? demande-t-il.
- Je ne l'ai pas encore vu, monsieur.
- Rien de nouveau?
- Rien. »

Puis, Robert Kurtis et Walter s'entretiennent pendant quelques instants à voix basse.

A une question qui lui est posée, Walter répond par un signe négatif.

«Envoyez-moi le bosseman, Walter, » dit le second, au moment où le lieutenant le quitte.

Le bosseman ne tarde pas à paraître, et Robert Kurtis lui fait quelques demandes, auxquelles celui-ci répond à voix basse, mais en hochant la tête. Puis, sur un ordre du second, le bosseman appelle la bordée de quart et fait arroser les prélarts qui recouvrent le grand panneau.

Quelques instants après, je m'approche de Robert Kurtis, et notre conversation porte d'abord sur des détails insignifiants. Voyant que le second n'aborde pas le sujet que je veux traiter, je lui dis:

- « A propos, monsieur Kurtis, que s'est-il donc passé cette nuit à bord? » Robert Kurtis me regarde attentivement sans répondre.
- « Oui, ai-je repris, j'ai été réveillé par un bruit inaccoutumé, qui a aussi interrompu le sommeil de M. Letourneur. Que s'est-il passé?
- Rien, monsieur Kazallon, répond Robert Kurtis. Un faux coup de barre du timonier a failli masquer le navire, et il a fallu brasser subitement, ce qui a causé une certaine agitation sur le pont. Mais le mal a été promptement réparé, et le *Chancellor* a repris immédiatement sa route. »

Il me semble que Robert Kurtis, si droit d'ordinaire, ne me dit pas la vérité.

#### VIII

— Du 15 au 18 octobre. — La navigation continue dans les mêmes conditions, le vent tenant toujours au nord-est, et, pour un esprit non prévenu, il ne semble pas qu'il y ait rien d'anormal à bord.

Cependant, « il y a quelque chose! » Les matelots, souvent groupés, causent entre eux et se taisent à notre approche. Plusieurs fois, j'ai saisi le mot « panneau » qui a déjà frappé M. Letourneur. Qu'y a-t-il donc dans la cale du *Chancellor* qui exige tant de précautions? Pourquoi les panneaux sont-ils si hermétiquement condamnés? Véritablement, nous aurions un équipage ennemi, prisonnier dans l'entrepont, que nous ne prendrions pas de mesures plus sévères pour l'y garder étroitement!

Le 15, en me promenant sur le gaillard d'avant, j'entends le matelot Owen dire à ses camarades :

- « Vous savez, vous autres? Je n'attendrai pas au dernier moment! Chacun pour soi.
  - Mais que feras-tu, Owen? lui demande le cuisinier Jynxtrop.
- Bon! a répondu le matelot! Les chaloupes n'ont pas été inventées pour les marsonins!...»

Cette conversation a été brusquement interrompue, et je n'ai pu en apprendre davantage.

Se trame-t-il donc quelque conspiration contre les officiers du navire? Robert Kurtis a-t-il surpris des symptòmes de révolte? On a toujours lieu de craindre le mauvais vouloir de certains matelots, et il faut leur imposer une discipline de fer.

Trois jours se sont écoulés, pendant lesquels je n'ai rien de nouveau, en apparence, à signaler.

Depuis hier, j'observe que le capitaine et le second ont fréquemment des entretiens. Des mouvements d'impatience échappent à Robert Kurtis, — ce qui m'étonne tonjours de la part d'un homme aussi maître de lui, — mais il me semble qu'à la suite de ces conversations le capitaine Huntly s'entête plus que jamais dans ses idées. En outre, il me paraît en proie à une surexcitation nerveuse dont la cause m'échappe.

MM. Letourneur et moi, nons avons remarqué, pendant les repas, la taciturnité

du capitaine et l'inquiétude de Robert Kurtis. Quelquefois, le second essaye d'entrainer la conversation, mais presque aussitôt elle retombe, et ni l'ingénieur Falsten, ni Mr. Kear ne sont gens à la relever. Ruby, pas davantage. Cependant, ces passagers commencent à se plaindre, non sans raison, des longueurs de la traversée. Mr. Kear, en homme devant lequel les éléments doivent plier, semble rendre le capitaine Huntly responsable de ces retards, et il le prend de très-haut avec lui.

Pendant la journée du 17, et à partir de ce moment, conformément à l'ordre du second, on arrose le pont plusieurs fois par jour. Ordinairement, cette opération ne se fait que le matin; mais, sans doute, elle est motivée, maintenant, par la température élevée que nous subissons, car nous avons été considérablement rejetés dans le sud. Les prélarts qui recouvrent les panneaux sont maintenus dans un état constant d'humidité, et leur tissu resserré en fait des toiles absolument imperméables. Le *Chancellor* est pourvu de pompes qui rendent facile ce lavage à grande eau. Je crois bien que le pont des plus luxueuses goëlettes du yacht-club n'est pas soumis à un nettoyage plus complet. Jusqu'à un certain point, t'équipage du navire pourrait se plaindre de ce surcroit de besogne, mais « il ne se plaint pas ».

Pendant la nuit du 23 au 24, la température des cabines et du carré m'a semblé presque étouffante. Bien que la mer fût troublée par une forte houle, j'ai dù laisser ouvert le hublot de ma cabine, percé dans les parois de tribord du navire.

Décidément, on voit bien que nous sommes sous les tropiques!

Je suis monté sur le pont dès l'aube. Phénomène assez inexplicable, je n'ai pas trouvé que la température extérieure fût en rapport avec la température intérieure du bâtiment. La matinée est plutôt fraîche, car le soleil est à peine élevé au-dessus de l'horizon, et cependant je ne me suis pas trompé, il faisait réellement très-chaud dans la dunette.

En ce moment, les matelots sont occupés à cet incessant lavage du pont, et les pompes cinglent l'ean, qui, suivant l'inclinaison du navire, s'échappe par les dalots de tribord ou de bâbord.

Les marins, pieds nus, courent dans cette nappe limpide qui écume par petites lames. Je ne sais pourquoi, l'envie me prend de les imiter. Je me déchausse donc, je retire mes bas, et me voilà pataugeant dans cette fraiche eau de mer.

A ma très-grande surprise, je trouve le pont du *Chancellor* sensiblement chand sous mes pieds, et je ne puis retenir une exclamation.

Robert Kurtis m'entend, se retourne, vient à moi, et, répondant à une demande que je n'ai pas encore formulée:

" Eh bien, oui! me dit-il. Le feu est à bord! »

#### IX

— 19 octobre. — Tout s'explique, les conciliabules des matelots, leur air inquiet, les paroles d'Owen, l'arrosage du pont, que l'on veut maintenir dans un état permanent d'humidité, et enfin cette chaleur qui se répand déjà dans le carré et qui devient presque intolérable. Les passagers en ont souffert comme moi et ne peuvent rien comprendre à cette température anormale.

Après m'avoir fait cette grave communication, Robert Kurtis est resté silencieux. Il attend mes questions, mais j'avoue qu'au premier moment un frisson m'a saisi tout entier. C'est là, de toutes les éventualités, la plus terrible qui puisse se produire dans une traversée, et pas un homme, si maître qu'il soit de lui-même, n'entendra sans frémir ces mots sinistres : « Le feu est à bord. »

Cependant, je recouvre mon sang-froid presque aussitôt, et ma première demande à Robert Kurtis est celle-ci:

- « Depuis quand cet incendie?...
- Depuis six jours!
- Six jours! me suis-je écrié. C'est donc dans cette nuit?..
- Oui, me répond Robert Kurtis, cette muit pendant laquelle l'agitation a été grande sur le pont du Chancellor. Les matelots de quart avaient aperçu une légère fumée qui s'échappait à travers les interstices du grand panneau. Le capitaine et moi, nous avons été prévenus immédiatement. Pas de doute possible! Les marchandises avaient pris feu dans la cale, et il n'y avait plus aucun moyen de parvenir jusqu'au foyer de l'incendie. Nous avons fait la seule chose qui fût à faire, en pareille circonstance, c'est-à-dire que nous avons condanné les panneaux, de manière à empècher l'air de pénétrer à l'intérieur du navire. L'espérais que nous parviendrions ainsi à étouffer ce commencement d'incendie, et, en effet, pendant les premiers jours, j'ai eru que nous en étions maîtres! Mais depuis trois jours, on a malheureusement constaté que le feu faisait de nouveaux progrès. La chaleur développée sous nos pieds s'accroit sans cesse, et sans la précaution que j'ai prise de conserver le pont toujours mouillé, il ne serait déjà

plus tenable. — J'aime mieux, après tout, que vous sachiez ces choses, monsieur Kazallon, ajouta Robert Kurtis, et voilà pourquoi je vous les dis. »

J'ai écouté en silence le récit du second. Je comprends toute la gravité de la situation, en présence d'un incendie dont l'intensité s'accroît de jour en jour, et que, peut-être, aucune puissance humaine ne peut enrayer.

- « Savez-vous comment le feu a pris? ai-je demandé à Robert Kurtis.
- Très-probablement, me répond-il, il est dù à une combustion spontanée du coton.
  - -- Cela arrive-t-il souvent?
- --- Souvent, non, mais quelquefois, car, lorsque le coton n'est pas très-sec au moment où on l'embarque, la combustion peut se produire spontanément dans les conditions où il se trouve, au fond d'une cale humide qu'il est difficile de ventiler. Or, il est certain pour moi que l'incendie qui a éclaté à bord n'a pas eu d'autre cause.
- Qu'importe la cause, après tout? ai-je répondu. Y a-t-il quelque chose à faire, monsieur Kurtis?
- Non, monsieur Kazallon, me répond Robert Kurtis, et je vous répète que nous avons pris toutes les précautions voulues en pareille circonstance. J'avais pensé à saborder le navire à sa ligne de flottaison pour y introduire une certaine quantité d'eau que les pompes auraient épuisée ensuite, mais nous avons cru reconnaître que l'incendie s'est propagé dans les couches intermédiaires de la cargaison, et il aurait fallu noyer entièrement la cale pour l'atteindre. Cependant, j'ai fait percer le pont en certains endroits, et, pendant la nuit, on verse de l'eau par ces ouvertures, mais cela est insuffisant. Non, il n'y a véritablement qu'une chose à faire, ce que l'on fait toujours en pareil cas, procéder par étouffement, en fermant toute issue à l'air extérieur, et obliger, faute d'oxygène, l'incendie à s'éteindre de lui-mème.
  - Et l'incendie s'accroît toujours ?
- Oui! ce qui prouve que l'air pénètre dans la cale par quelque ouverture que, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu découvrir.
- Cite-t-on des exemples de navires qui aient résisté dans ces conditions, monsieur Kurtis?
- Sans doute, monsieur Kazallon, et il n'est pas rare que des bâtiments, chargés de coton, arrivent à Liverpool ou au llavre avec une partie de leur cargaison consumée. Mais, dans ce cas, l'incendie a pu être éteint ou tout au moins contenu pendant la traversée. J'ai connu plus d'un capitaine qui est ainsi arrivé au port avec un pont brûlant sous ses pieds. Le déchargement était alors rapi-



Les matelots de quart avaient aperçu une légère fumée. (Page 22.)

dement opéré, et la partie saine des marchandises était sauvée en même temps que le navire. En ce qui nous concerne, c'est autre chose, et je sens bien que le feu, loin d'être arrêté, fait de nouveaux progrès chaque jour! Il faut nécessairement qu'il existe quelque trou qui ait échappé à notre investigation, et que l'air extérieur vienne activer cet incendie!

- N'y aurait-il donc pas lieu de revenir sur nos pas et de gagner la terre la plus rapprochée?
- Peut-être, me répond Robert Kurtis, et c'est une question que le lieutenant, le bosseman et moi, nous allons discuter aujourd'hui même avec le capitaine. Mais, je vous le dis, à vous, monsieur Kazallon, j'ai déjà pris sur moi de



Le malheureux est pris d'une peur convulsive. (Page 30.)

modifier la route suivie jusqu'ici, et nous sommes vent arrière, courant dans le sud-ouest, c'est-à-dire vers la côte.

- Les passagers ne savent rien du danger qui les menace? ai-je demandé au second.
- Rien, et je vous prie de tenir secrète la communication que je viens de vous faire. Il ne faut pas que la terreur de femmes ou de gens pusillanimes accroisse encore nos embarras. Aussi l'équipage a-t-il reçu l'ordre de ne rien dire.

Je comprends les raisons graves qui font ainsi parler le second, et je lui promets un secret absolu.

 $\mathbf{X}$ 

— 20 et 21 octobre. — C'est dans ces conditions que le Chancellor continue à naviguer en faisant autant de toile que sa mâture en peut supporter. Quelquefois les mâts de perroquet plient au point que leur rupture est imminente, mais Robert Kurtis veille. Posté près de la roue du gouvernail, il ne veut pas laisser l'homme de barre livré à lui-même. Par de petites embardées adroitement ménagées, il cède à la brise, quand la sécurité du bâtiment pourrait être compromise, et, autant que possible, le Chancellor ne perd rien de sa vitesse sous la main qui le gouverne.

Pendant cette journée du 20 octobre, les passagers sont tous montés sur la dunette. Ils ont évidemment dù remarquer l'élévation anormale de la température à l'intérieur du carré, mais, ne pouvant soupçonner la vérité, ils ne s'inquiètent point. D'ailleurs, leurs pieds, convenablement chaussés, n'ont pas ressenti cette chaleur qui pénètre les planches du pont, malgré l'eau que l'on y verse presque continuellement. Cette manœuvre des pompes aurait pu, au moins, provoquer quelque étonnement de leur part. Il n'en est rien, cependant, et la plupart, étendus sur les bancs, se laissent bercer au roulis du navire, dans un état de parfaite quiétude.

M. Letourneur, seul, a paru surpris et s'aperçoit bien que l'équipage se livre à un excès de propreté peu ordinaire aux navires de commerce. Il me dit quelques mots à cet égard, et je réponds d'un ton indifférent. Cependant, ee Français est un homme énergique, je pourrais tout lui apprendre, mais j'ai promis à Robert Kurtis de me taire et je me tais.

Puis, lorsque je me mets à réfléchir sur les conséquences de la catastrophe qui peut se produire, mon cœur se serre. Nous sommes vingt-huit personnes à bord, vingt-huit victimes peut-être, auxquelles la flamme ne laissera bientôt plus une planche intacte!

Aujourd'hui a eu lieu la conférence du capitaine, du second, du lieutenant et du bosseman, conférence de laquelle dépend le salut du *Chancellor*, de ses passagers, de son équipage.

Robert Kurtis m'a fait connaître la détermination prise. Le capitaine fluntly est absolument démoralisé, — ce qui était facile à prévoir. Il n'a plus ni sang-froid ni énergie, et, tacitement, il laisse le commandement du navire à Robert Kurtis. Les progrès de l'incendie à l'intérieur du navire sont maintenant indiscutables, et déjà, dans le poste de l'équipage situé à l'avant, il est difficile de demeurer. Il est évident que le feu ne peut être maîtrisé, et que, tôt ou tard, il éclatera avec violence.

Dans ce cas, que convient-il de faire? Il n'y a qu'un seul parti à prendre : gagner la terre la plus rapprochée. Cette terre, après relèvement, est celle des Petites-Antilles, et on peut espérer de l'atteindre assez promptement avec ce vent persistant du nord-est.

Cet avis ayant été adopté, le second n'a cu qu'à maintenir la route suivie depuis vingt-quatre heures. Les passagers, sans point de repère sur cet immense Océan, et peu familiarisés avec les indications du compas, n'ont pu reconnaître le changement de direction dans la marche du *Chancellor*, qui, tout dessus, cacatois et bonnettes, tend à se rapprocher des atterrages des Antilles, dont il est encore éloigné de plus de six cents milles.

Cependant, sur une interpellation que M. Letourneur lui fait, au sujet de ce changement de route, Robert Kurtis répond que, ne pouvant gagner au vent, il va chercher dans l'ouest des courants plus favorables.

C'est la seule observation qu'ait provoquée la modification apportée à la direction du Chancellor.

Le lendemain, 21 octobre, la situation est la même. Aux yeux des passagers, la navigation s'accomplit dans les conditions ordinaires, et rien n'est changé au programme de la vie du bord.

D'ailleurs, les progrès de l'incendie ne se manifestent pas à l'extérieur, et c'est bon signe. Les ouvertures ont été si hermétiquement bouchées, que pas une fumée ne trahit la combustion intérieure. Peut-être sera-t-il possible de concentrer le feu dans la cale, et peut-être enfin, faute d'air, s'éteindra-t-il ou couvera-t-il sans se propager à travers toute la cargaison. C'est l'espoir de Robert Kurtis, et, par surcroît de précaution, il a même fait tamponner avec soin l'orifice des pompes, dont le tuyau, se prolongeant jusqu'à fond de cale, pouvait donner passage à quelques molécules d'air.

Que le ciel nous vienne en aide, car, véritablement, nous ne pouvons rien par nous-mêmes!

Cette journée se serait passée sans incident, si le hasard ne m'eût livré quelques mots d'une conversation, desquels il résulte que notre situation, si grave déjà, va devenir épouvantable.

On en jugera

l'étais assis sur la dunette, et deux des passagers causaient à voix basse,

sans se douter que quelques-unes de leurs paroles arriveraient à mon oreille. Ces deux passagers étaient l'ingénieur Falsten et le négociant Ruby, qui s'entretenaient souvent ensemble.

Mon attention est d'abord attirée par un ou deux gestes expressifs de l'ingénieur, qui semble faire à son interlocuteur des reproches assez vifs. Je ne puis me retenir de prèter l'oreille, et j'entends les propos suivants:

- « Mais c'est absurde! répète Falsten! On n'est pas plus imprudent!
- Bah! répond Ruby avec insouciance, il n'arrivera rien!
- Il peut, au contraire, arriver de grands malheurs! reprend l'ingénieur.
- Bon! réplique le négociant, ce n'est pas la première fois que j'agis de la sorte!
  - Mais il suffit d'un choc pour provoquer une explosion!
- -- La bonbonne est solidement enveloppée, monsieur Falsten, et je vous répète qu'il n'y a rien à craindre!
  - Pourquoi n'avoir pas prévenu le capitaine?
  - Eh! parce qu'il n'aurait pas voulu prendre ma bonbonne! »

Le vent ayant calmi pendant quelques instants, je n'entends plus rien, mais il est clair que l'ingénieur continue d'insister, tandis que Ruby se borne à hausser les épaules.

En effet, bientôt de nouvelles paroles parviennent jusqu'à moi.

« Si! si! dit Falsten, il faut avertir le capitaine! Il faut jeter cette bonbonne à la mer. Je n'ai pas envie de sauter! »

Sauter! Je me relève à ce mot. Que veut dire l'ingénieur? A quoi fait-il allusion? Il ne connaît pas, cependant, la situation du *Chancellor*, et il ignore qu'un incendie en dévore la cargaison!

Mais un mot — mot « épouvantable » dans les conjonctures actuelles — me fait bondir! Et ce mot, ou plutôt ces mots, « picrate de potasse », sont répétés à plusieurs reprises.

En un instant, je suis près des deux passagers, et, involontairement, avec une force irrésistible, je saisis Ruby au collet:

- « Il y a du pierate à bord?
- Oui! répond Falsten, une boubonne qui en contient trente livres.
- Où cela?
- Dans la cale, avec les marchandises! »

### XI

— Suite du 21 octobre. — Je ne peux raconter ce qui se passe en moi, en entendant la réponse de Falsten. Ce n'est pas de l'épouvante, et j'éprouve plutôt une sorte de résignation! Il me semble que cela complète la situation, et même que cela peut la dénouer! Aussi, est-ce très-froidement que je vais trouver Robert Kurtis sur le gaillard d'avant

En apprenant qu'une bonbonne renfermant trente livres de picrate — c'est-à-dire de quoi faire sauter une montagne — est déposée à bord, à fond de cale, dans le foyer même de l'incendie, et que le *Chancellor* peut faire explosion d'un instant à l'autre, Robert Kurtis ne sourcille pas, et c'est à peine si son front se ride, si sa pupille se dilate.

- « Bien! me répond-il. Pas un mot de ceci. Où est ce Ruby?
- Sur la dunette.
- Venez avec moi, monsieur Kazallon. »

Nous gagnons ensemble la dunette, où l'ingénieur et le négociant discutent encore.

Robert Kurtis va droit à eux.

- « Vous avez fait cela? demande-t-il à Ruby.
- Eh bien, oui! je l'ai fait! » répond tranquillement Ruby, qui se croit tout au plus coupable d'une fraude.

Il me semble, un instant, que Robert Kurtis va écraser le malheureux passager, qui né peut comprendre la gravité de son imprudence! Mais le second parvient à se contenir, et je le vois qui serre ses mains derrière son dos pour n'être point tenté de saisir Ruby à la gorge.

Puis, d'une voix calme, il interroge Ruby. Celui-ci confirme les faits que j'ai rapportés. Parmi les colis de sa pacotille se trouve une bonbonne renfermant environ trente livres de la dangereuse substance. Ce passager a agi, dans cette occasion, avec cette imprudence qui, il faut bien l'avouer, est inhérente aux races anglo-saxonnes, et il a introduit ce mélange explosif dans la cale du navire comme un Français eût fait d'une simple bouteille de vin. S'il n'a pas déclaré la nature de ce colis, c'est qu'il savait parfaitement bien que le capitaine aurait refusé de le prendre.

« Après tout, ajoute-t-il en haussant les épaules, il n'y a pas là de quoi pendre

un homme, et si cette bonbonne vous gêne tant, vous pouvez la jeter à la mer! Ma pacotille est assurée! »

A cette réponse, je ne puis me retenir, car je n'ai pas le sang-froid de Robert Kurtis, et la colère m'emporte. Je me précipite sur Ruby avant que le second ait pu m'en empêcher, et je m'écrie:

« Misérable! Vous ne savez donc pas que le feu est à bord! »

Ces mots à peine prononcés, je les regrette, mais il est trop tard! L'effet qu'ils produisent sur Ruby est indescriptible. Le malheureux est pris d'une peur convulsive. Le corps paralysé par une raideur tétanique, les cheveux hérissés, l'œil ouvert démesurément, la respiration haletante comme celle d'un asthmatique, il ne peut parler, et l'épouvante est chez lui portée à son comble. Tout à coup, ses bras s'agitent; il regarde ce pont du Chancellor qui peut sauter d'un instant à l'autre; il s'élance en bas de la dunette, se relève, parcourt le navire, gesticulant comme un fou. Puis, la parole lui revient, et ces sinistres mots s'échappent de sa bouche:

« Le feu est à bord! Le feu est à bord! »

A ce cri, tout l'équipage accourt sur le pont, croyant, sans doute, que l'incendie fait irruption au dehors et que l'heure est venue de fuir dans les embarcations. Les passagers arrivent, Mr. Kear, sa femme, miss Herbey, les deux Letourneur. Robert Kurtis veut imposer silence à Ruby, mais celui-ci n'a plus sa raison.

En ce moment, le désordre est extrême. Mrs. Kear est tombée sans connaissance sur le pont. Son mari ne s'occupe pas d'elle et laisse miss Herbey lui donner ses soins. Les matelots ont déjà croché les palans de la chaloupe afin de la lancer à la mer.

Pendant ce temps, je fais connaître à MM. Letourneur ce qu'ils ignorent, c'està-dire que la cargaison est en feu, et la pensée du père s'est aussitôt portée sur André, qu'il entoure de ses bras. Le jeune homme conserve un grand sang-froid et rassure son père, en lui répétant que le danger n'est pas immédiat.

Cependant, Robert Kurtis, aidé du lieutenant, est parvenu à arrêter ses hommes. Il leur affirme que l'incendie n'a pas fait de nouveaux progrès, que le passager Ruby n'a ni conscience de ce qu'il fait, ni de ce qu'il dit, qu'il ne faut pas agir avec précipitation, que, lorsque le moment en sera venu, on quittera le navire...

La plupart des matelots s'arrêtent à la voix du second, qu'ils aiment et respectent Celui-ci obtient d'eux ce que le capitaine Huntly n'aurait pu obtenir, et la chaloupe reste sur ses chantiers. Très-heureusement, Ruby n'a pas parlé de ce picrate enfermé dans la cale. Si l'équipage connaissait la vérité, s'il apprenait que ce navire n'est plus qu'un volcan, prêt, peut-être, à s'entr'ouvrir sous ses pieds, il se démoraliserait, on ne pourrait le retenir, et il fuirait coûte que coûte.

Le second, l'ingénieur Falsten et moi, seuls, nous savons de quelle terrible façon l'incendie du navire est compliqué, et il faut que nous soyons seuls à le savoir.

Lorsque l'ordre est rétabli, Robert Kurtis et moi, nous rejoignons Falsten sur la dunette. L'ingénieur est resté là, les bras croisés, songeant peut-être à quelque problème de mécanique au milieu de l'épouvante générale. Nous lui recommandons de ne pas dire un mot de cette complication nouvelle, due à l'imprudence de Ruby.

Falsten promet de garder le secret. Quant au capitaine Huntly, qui ignore encore l'extrême gravité de la situation, Robert Kurtis se charge de la lui apprendre.

Mais, auparavant, il faut s'assurer de la personne de Ruby, car le malheureux est en complète démence. Il n'a plus conscience de ses actes, et il court à travers le pont, criant toujours : « Au feu! »

Robert Kurtis donne l'ordre aux matelots de s'emparer du passager, que l'on parvient à bâillonner et à attacher solidement. Puis, il est transporté dans sa cabine, où il sera désormais gardé à vue.

Le mot terrible ne s'est pas échappé de sa bouche!

#### XII

— 22 et 23 octobre. — Robert Kurtis a tout appris au capitaine Huntly. Le capitaine Huntly, de droit sinon de fait, est son chef, et il ne pouvait lui cacher la situation.

A cette communication, le capitaine n'a pas répondu un seul mot, et, après avoir passé la main sur son front comme un homme qui veut chasser une idée importune, il est tranquillement rentré dans sa cabine, sans donner aucun ordre.

Robert Kurtis, le lieutenant, l'ingénieur Falsten et moi, nous tenons conseil, et je suis étonné du sang-froid que chacun apporte dans la circonstance. Toutes



Il court à travers le pont en criaut : « Au feu ! » (Page 31.)

les chances de salut sont discutées, et Robert Kurtis résume ainsi la situation :

« L'incendie ne peut être arrêté, dit-il, et déjà la température du poste de l'avant est devenue insoutenable. Le moment arrivera donc, bientôt peut-être, où l'intensité du feu sera telle, que les flammes se feront jour à travers le pont. Si, avant cette nouvelle forme de la catastrophe, l'état de la mer nous permet d'utiliser nos embarcations, nous fuirons le navire. Si, au contraire, il ne nous est pas possible de quitter le *Chancellor*, nous lutterons contre le feu jusqu'au dernier moment. Qui sait si nous n'en aurons pas raison, lorsqu'il se sera fait jour au dehors! Peut-être combattrons-nous mieux l'ennemi qui se montre que l'ennemi qui se cache!



Une longue langue de flamme.... (Page 39.)

- C'est mon avis, répond tranquillement l'ingénieur.
- C'est aussi le mien, ai-je répliqué. Mais, monsieur Kurtis, ne tenez-vous pas compte de cette circonstance que trente livres d'une substance explosive sont enfermées à fond de cale?
- Non, monsieur Kazallon, répond Robert Kurtis, ce n'est qu'un détaîl, je n'en tiens aucun compte! Et pourquoi m'en préoccuperais-je? Puis-je aller rechercher cette substance au milieu d'une cargaison en feu, et dans une cale où nous ne devons pas permettre à l'air de s'introduire? Non! Je n'y veux même pas songer! Avant que la phrase que je prononce soit achevée, ce pierate peut-il avoir produit son effet? Qui. Done, ou le feu l'atteindra, ou il ne l'at-

teindra pas. Par conséquent, cette circonstance dont vous parlez n'existe pas pour moi. C'est l'affaire de Dieu, et non la mienne, de nous épargner cette suprême catastrophe! »

Robert Kurtis a prononcé ces paroles d'un ton grave, et nous baissons la tête sans répondre. Puisque, vu l'état de la mer, la fuite immédiate est impossible, nous devons oublier cette circonstance.

« L'explosion n'est pas nécessaire, dirait un formaliste, elle n'est que contingente. »

Cette observation est faite par l'ingénieur avec le plus beau sang-froid du monde.

- « Une question à laquelle je vous prie de répondre, monsieur Falsten, ai-je dit alors. Est-ce que le picrate de potasse peut s'enflammer, quand il n'y a pas choc?
- Certainement, répond l'ingénieur. Dans les conditions ordinaires, le picrate n'est pas plus inflammable que la poudre ordinaire, mais il l'est autant. Ergo...»

Falsten a dit: « Ergo ». Ne croirait-on pas qu'il fait une démonstration dans un cours de chimie?

Nous sommes alors remontés sur le pont. En sortant du carré, Robert Kurtis me prend la main.

- « Monsieur Kazallon, me dit-il sans chercher à cacher son émotion, ce Chancellor, que j'aime, le voir dévorer par le feu et ne pouvoir rien, rien! ...
  - Monsieur Kurtis, votre émotion....
- Monsieur, reprend-il, je n'en ai pas été maître! Vous seul aurez vu tout ce que je souffre. — Mais c'est fini, ajoute-t-il, en faisant un violent effort sur lui-même.
  - La situation est-elle donc désespérée ? ai-je alors demandé.
- La situation, la voici, répond froidement Robert Kurtis. Nous sommes attachés à un fourneau de mine, et la mèche est allumée! Reste à savoir si cette mèche est longue! »

Puis il se retire.

En tout cas, l'équipage et les autres passagers ignorent à quel point notre position s'est aggravée.

Depuis que l'incendie est comm, Mr. Kear s'est occupé à rassembler ses objets les plus précieux, et, naturellement, il ne songe pas à sa femme. Après avoir intimé au second l'ordre de faire éteindre le feu, en le rendant responsable de toutes conséquences, il est rentré dans sa cabine de l'arrière et n'a plus reparu.

Mrs. Kear pousse des gémissements, et, malgré ses ridicules, la malheureuse femme fait pitié. Miss Herbey, en ces circonstances, se croit moins que jamais dégagée de ses devoirs envers sa maîtresse, et elle la soigne avec un absolu dévoiment. Je ne puis qu'admirer la conduite de cette jeune fille, pour laquelle le devoir est tout.

Le lendemain, 23 octobre, le capitaine Huntly fait demander le second, qui va le trouver dans sa cabine, et entre eux a lieu cette conversation, dont Robert Kurtis me rapporte les termes.

- « Monsieur Kurtis, dit le capitaine, dont l'œil hagard indique un trouble des facultés mentales, je suis marin, n'est-ce pas ?
  - Oui, monsieur
- Eh bien, figurez-vous que je ne sais plus mon métier... j'ignore ce qui se passe en moi... mais j'oublic... je ne sais plus... Est-ce que nous n'avons pas fait le nord-est depuis notre départ de Charleston.
- Non, monsieur, répond le second, nous avons fait le sud-est, suivant vos ordres.
  - Nous sommes pourtant chargés pour Liverpool!
  - Sans doute.
  - Et le?... Comment s'appelle le navire, monsieur Kurtis?
  - Le Chancellor.
  - Ah, oui! le Chancellor! Et il se trouve maintenant?...
  - Au sud du Tropique.
- Eh bien! monsieur, je ne me charge pas de le ramener au nord!... Non!... je ne pourrais pas... Je désire ne plus quitter ma cabine .. La vue de la mer me fait mat!...
  - Monsieur, répond Robert Kurtis, j'espère que des soins...
- Oui, oui, nous verrons... plus tard. En attendant, je vais vous donner un ordre, mais ce sera le dernier que vous recevrez de moi.
  - Je vous écoute, répond le second.
- Monsieur, reprend le capitaine, à partir de ce moment, je ne suis plus rien à bord, et vous prenez le commandement du navire... Les circonstances sont plus fortes que moi, et je sens que je ne puis yrésister... Ma tête se perd! Je souffre beaucoup, mousieur Kurtis, » ajoute Silas Huntly en pressant son front de ses deux mains.

Le second examine attentivement celui qui jusqu'ici commundait à bord, et il se contente de répondre :

« C'est bien, monsieur. »

Puis, remonté sur le pont, il me raconte ce qui s'est passé.

- « Oui, dis-je, cet homme a tout au moins le cerveau malade, s'il n'est pas fou, et mieux vaut qu'il se soit volontairement démis de son commandement.
- Je le remplace dans des circonstances graves, me répond Robert Kurtis. N'importe, je ferai mon devoir, »

Cela dit, Robert Kurtis appelle un matelot et lui ordonne d'aller chercher le bosseman.

Le bosseman arrive aussitôt.

« Bosseman, lui dit Robert Kurtis, faites rassembler l'équipage au pied du grand mât. »

Le bosseman se retire, et, quelques instants après, les hommes du Chancellor sont réunis à l'endroit indiqué.

Robert Kurtis se rend an milien d'eux.

« Garçons, dit-il d'nne voix calme, dans la situation où nous sommes et pour des raisons de moi connues, monsieur Silas Huntly a cru devoir se démettre de ses fonctions de capitaine. A partir de ce jour, je commande à bord.»

Ainsi s'est opéré ce changement, qui ne peut tourner qu'au bien de tous. Nous avons à notre tête un homme énergique et sûr, qui ne reculera devant aucune mesure pour le salut commun. MM, Letourneur, l'ingénieur Falsten et moi, nous félicitons immédiatement Robert Kurtis, et le lieutenant et le bosseman joignent leurs compliments aux nôtres.

La route du navire est maintenue au sud-ouest, et Robert Kurtis, en forçant de voiles, cherche à rallier dans le plus court délai la plus rapprochée des Petites-Antilles.

## IIIX

- Du 24 au 29 octobre. Pendant les cinq jours qui suivent, la mer est trèsdure. Bien que le Chancellor ait renoncé à lutter contre elle et coure avec le vent et la lame, il est extrèmement seconé. Pendant cette navigation sur un brûlot, nous n'avons plus un seul moment de tranquillité. On contemple d'un œil d'envie cette cau qui entoure le navire, qui attire, qui fascine!
  - « Mais, ai-je dit à Robert Kurtis, pourquoi ne pas saborder le pont? Pourquoi

ne pas précipiter des tonnes d'eau dans la cale? Quand le navire en serait rempli, où serait le mal? L'incendie éteint, les pompes rejetteraient toute cette eau à la mer!

— Monsieur Kazallon, me répond Robert Kurtis, je vous l'ai dit, je vous le répète, si nous livrons passage à l'air, si peu que ce soit, le feu se propagera, en un instant, dans le navire tout entier, et les flammes l'envelopperont de la quille à la pomme des mâts! Nous sommes condamnés à l'inaction, et il est des circonstances où il faut avoir le courage de ne rien faire! »

Oui! Boucher hermétiquement toute issue, c'est le seul moyen de combattre l'incendie, et c'est ce que fait l'équipage.

Cependant, les progrès du feu sont incessants et peut-être plus rapides que nous ne le supposons. Peu à peu, la chaleur est devenue assez forte pour que les passagers aient dù se réfugier sur le pont, et les cabines de l'arrière, largement éclairées par les fenêtres du tableau, peuvent seules être encore occupées. Mrs. Kear ne quitte pas l'une, et quant à l'autre, Robert Kurtis l'a mise à la disposition du négociant Ruby, Je suis allé plusieurs fois visiter ce malheureux, qui est absolument fou, et il faut le tenir attaché, si l'on ne veut pas qu'il brise la porte de sa cabine. Chose singulière! il a conservé dans sa folie un sentiment d'effroyable terreur, et il pousse d'horribles cris, comme si, sous l'influence d'un phénomène physiologique, il ressentait des brûlures réelles.

Plusieurs fois aussi, je rends visite à l'ex-capitaine, et je trouve en lui un homme très-calme, et parlant raisonnablement, excepté sur ce qui se rapporte à son métier de marin. Sur ce sujet, il n'a plus le sens commun. Je lui offre mes soins, car il souffre, mais il ne veut pas les accepter, et il ne sort plus de sa cabine.

Aujourd'hui, le poste de l'équipage a été envahi par une fumée, âcre et nauséabonde, qui filtre par les bouffetures de la cloison. Il est certain que l'incendie gagne de ce côté, et, en prêtant l'oreille, on entend de sourds ronflements. Où ce feu prend-il donc tout cet air qui l'alimente? Quelle est l'ouverture qui a échappé à nos recherches? L'effroyable catastrophe ne saurait être éloignée maintenant! Peut-être n'est-ce qu'une question de quelques jours, de quelques heures, et, malheureusement, la mer est tellement grosse qu'on ne peut songer à fuir dans les embarcations.

Par ordre de Robert Kurtis, la cloison du poste est recouverte d'un prélart que l'on mbibe d'eau incessamment. Malgré ces soins, la fumée transpire toujours au milieu d'une chaleur humide, qui se répand sur l'avant du navire et y rend l'air à peu près irrespirable.

Heureusement, le grand mât et le mât de misaine sont en fer. Sans cela, brûlés par le pied, ils seraient déjà venus en bas, et nous serions perdus.

Robert Kurtis fait donc toute la toile possible, et, sous ce vent du nord-est qui fraîchit, le *Chancellor* marche avec rapidité.

Voilà déjà quatorze jours que l'incendie s'est déclaré, et ses progrès sont incessants, car nous n'avons pu les combattre. Maintenant, la manœuvre est de plus en plus difficile à bord. Sur la dunette, dont le plancher n'est pas en rapport immédiat avec la cale, on peut encore tenir pied, mais, sur le pont, jusqu'au gaillard d'avant, il est impossible de marcher, même avec d'épaisses chaussures. L'eau ne suffit plus à rafraichir ces planches que le feu lèche et qui se gondolent sur leurs barreaux. La résine de ce bois de sape grésille à l'entour des nœuds, les coutures s'ouvrent, et le brai, liquéfié par la chaleur, coule en dessinant de capricieuses bigarrures suivant les demandes du roulis.

Et, pour comble de malheur, voici que le vent saute brusquement au nord-ouest, et qu'il souffle avec furie! C'est un véritable ouragan, tel qu'il s'en produit quelquefois dans ces parages, et il nous éloigne de ces terres des Antilles que nous cherchons à rallier! Robert Kurtis veut lui tenir tête en capéyant, mais le vent est si furieux que le *Chancellor* ne peut tenir la cape, et il lui faut bieutôt prendre la fuite pour éviter les coups de mer, qui sont terribles quand ils frappent un navire par la hanche,

Le 29, la tempête est dans toute sa fureur. L'Océan est démonté, et l'embrun des lames couvre en entier le *Chancellor*. Il serait impossible de mettre une embarcation à la mer, sans qu'elle fût immédiatement submergée. Nous nous sommes réfugiés, les uns sur la dunette, les autres sur le gaillard d'avant. On se regarde, on n'ose parler.

Quant à la bonbonne de picrate, nous n'y songeons même plus. Nous avons oublié « ce détail », pour employer l'expression de Robert Kurtis. Je ne sais vraiment pas si l'explosion du navire, qui dénouerait la situation d'un coup, ne serait pas à souhaiter. En écrivant cette phrase, je pense donner un état exact de nos esprits. L'homme, longtemps menacé d'un danger, finit par désirer qu'il se produise, car l'attente d'une catastrophe inévitable est plus horrible que la réalité!

Pendant qu'il en était temps encore, le capitaine Kurtis a fait retirer une partie des vivres emmagasinés dans la cambuse, dans laquelle on ne pourrait plus pénétrer maintenant. La chaleur a déjà gâté une grande quantité de provisions; mais quelques barils de viande salée et de biscuit, un tonneau de brandevin, des barriques d'eau ont été placés sur le pont, et on y a joint des couvertures, des

instruments, une boussole, des voiles, afin de pouvoir, le cas échéant, quitter immédiatement le navire.

A huit heures du soir, malgré le fracas de l'ouragan, de hruyants ronflements se font entendre. Les panneaux du pont se soulèvent sous la pression de l'air échauffé, et des tourbillons de fumée noire s'en échappent comme la vapeur sous la plaque d'une soupape de chandière.

L'équipage se précipite vers Robert Kurtis, pour lui demander des ordres. Une idée unique s'empare de tous : fuir ce volcan, qui va faire irruption sous nos pieds!

Robert Kurtis regarde l'Océan, dont les lames monstrueuses déferlent. On ne peut même plus s'approcher de la chaloupe placée sur ces chantiers, au milieu du pont, mais il est encore possible d'utiliser le canot, hissé sur ses pistolets de tribord, ainsi que la baleinière, suspendue à l'arrière du navire.

Les matelots se précipitent vers le canot.

« Non! crie Robert Kurtis, non! Ce serait jouer notre dernière chance sur un coup de mer! »

Quelques matelots affolés, Owen à leur tête, veulent cependant lancer l'embarcation. Robert Kurtis se précipite sur la dunette, et, saisissant une hache:

« Le premier qui touche aux palans, s'écrie-t-il, je lui fends le crâne! »

Les matelots se retirent. Quelques-uns montent dans les enfléchures des haubans. D'antres se réfugient jusqu'aux hunes.

A onze heures, des détonations violentes se font entendre dans la cale. Ce sont les cloisons qui éclatent, laissant passage à l'air chaud et à la fumée. Aussitôt des torrents de vapeur sortent par le capot du poste de l'avant, et une longue langue de flamme va lécher le mât de misaine.

Des cris s'élèvent alors. Mrs. Kear, soutenue par miss Herbey, quitte précipitamment les chambres, que le fen gagne. Puis, Silas Huntly apparaît, le visage noirei par la fumée, et tranquillement, après avoir salué Robert Kurtis, il se dirige vers les haubans de l'arrière, gravit les enfléchures et s'installe sur la hune d'artimon.

La vue de Silas Huntly me rappelle alors qu'un autre homme est resté emprisonné sous la dunette, dans cette cabine que les flammes vont peut-être dévorer.

Faut-il donc laisser périr ce malheureux Ruby? Je m'élance vers l'escalier... Mais le fou, qui a brisé ses liens, se montre en ce moment, les cheveux brûlés, les vêtements en feu. Sans proférer un cri, il marche sur le pont, et les pieds ne lui brûlent pas! Il se jette dans les tourbillons de fumée, et la fumée no



4 Le picrate! le picrate! s (Page 40.)

i'étouffe pas! C'est comme une salamandre humaine qui court à travers les flammes!

Une nouvelle détonation éclate alors ; la chaloupe vole en éclats ; le panneau du milieu saute en déchirant le prélart, et un jet de feu, longtemps comprimé, fuse jusqu'à mi-mât.

En ce moment, le fou pousse des eris éclatants, et ces mots s'échappent de sa bouche :

« Le picrate! le picrate! Nous allons tous sauter! sauter! sauter!... »

Puis, sans qu'on ait le temps de l'arrêter, il se précipite par le panneau dans la fournaise ardente.



Nous apercevons enfin un groupe noir. (Page 45.)

# XIV

— Pendant la muit du 29 octobre. — Cette seène a été épouvantable, et chacun, malgré la situation désespérée dans laquelle il se trouve, en a ressenti toute l'horreur.

Ruby n'est plus, mais ses dernières paroles vont peut-être avoir des conséquences bien funestes. Les matelots l'ont entendu erier : « Le pierate! le pierate! » Ils ont compris que le navire peut sauter d'un instant à l'autre, et que

ce n'est plus un incendie seulement, mais une épouvantable explosion qui les menace.

Quelques hommes, ne se possédant plus, veulent s'enfuir à tout prix et sans retard.

« Le canot! le canot! » crient-ils.

Ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir, les insensés, que la mer est démontée, qu'aucune embarcation ne peut braver ces lames qui déferlent à une prodigieuse hauteur! Rien ne peut les retenir, et ils n'écoutent plus la voix de leur capitaine. Robert Kurtis se jette au milieu de son équipage, mais en vain. Le matelot Owen excite ses camarades; les saisines du eanot sont larguées, et il est repoussé en dehors.

L'embarcation se balance un instant dans l'air, et, obéissant au roulis du navire, va buter contre la lisse. Un dernier effort des matelots la dégage, et elle est sur le point d'atteindre la mer, lorsqu'une lame monstrueuse la prend par dessous, l'écarte un instant, et, avec une force irrésistible, la broie contre le tlanc du Chancellor.

La chaloupe et le canot sont détruits, et il ne nous reste plus, maintenant, qu'une fragile et étroite baleinière.

Les matelots, frappés de stupeur, demeurent immobiles. On n'entend plus que les siftlements du vent dans les agrès et le ronflement de l'incendie. La fournaise se creuse profondément au centre du navire, et des torrents de vapeurs fuligineuses, s'échappant du panneau, montent vers le ciel. Du gaillard d'avant à la dunette, on ne se voit plus, et une barrière de flammes sépare le *Chancellor* en deux parties.

Les passagers et deux ou trois hommes de l'équipage se sont réfugiés à l'arrière de la dunette. Mrs. Kear est étendue sans connaissance sur une des cages à poules, et miss llerbey est auprès d'elle. M. Letourneur a saisi son fils dans ses bras et le presse sur sa poitrine. Une agitation nerveuse s'est emparée de moi, et je ne puis la calmer. L'ingénieur Falsten consulte froidement sa montre et note l'heure sur son carnet.

Que se passe-t-il à l'avant, où se tiennent, sans doute, le lieutenant, le bosseman et le reste de l'équipage, que nous ne pouvons plus voir? Toute communication est interrompue entre les deux moitiés du bâtiment, et nul ne pourrait traverser le rideau de flammes qui s'échappe du grand panneau.

Je m'approche de Robert Kurtis.

- « Tout est perdu? lui ai-je demandé.
- Non, me répond-il. Puisque le panneau est ouvert, nous allons jeter un

torrent d'eau sur cette fournaise, et nous parviendrons peut-être à l'éteindre!

— Mais comment manœuvrer les pompes sur ce pont brûlant, monsieur Kurtis? Comment donner des ordres aux matelots à travers ces flammes?»

Robert Kurtis ne me répond pas.

- « Tout est perdu? ai-je demandé de nouveau.
- Non! monsieur, me dit Robert Kurtis, non! Et, tant qu'une planche de ce navire résistera sous mon pied, je ne désespérerai pas! »

Cependant, la violence de l'incendie redouble, et les eaux de la mer se teignent d'une clarté rougeâtre. Au-dessus, les nuages bas reflètent de grandes lueurs fauves. De longs jets de feu fusent à travers les écontilles, et nous nous sommes réfugiés sur le couronnement, à l'arrière de la dunette. Mrs. Kear a été déposée dans la baleinière qui est suspendue sur ses porte-manteaux, et miss Herbey a pris place près d'elle.

Quelle nuit épouvantable, et quelle plume saurait en retracer l'horreur!

L'ouragan, alors dans toute sa violence, souffle sur ce brasier comme un ventilateur immense. Le *Chancellor* court dans les ténèbres, comme un brûlot gigantesque. Pas d'autre alternative : ou se jeter à la mer, ou périr dans les flammes!

Mais ce picrate ne prendra done pas feu! Ce volcan ne s'ouvrira done pas sous nos pieds! Ruby a done menti! Il n'y a done pas de substance explosive enfermée dans la cale!

A onze heures et demie, au moment où la mer est plus terrible que jamais, un grondement particulier, si redouté des marins, vient s'ajouter au fracas des éléments déchaînés, et ce cri retentit à l'avant:

« Des brisants! des brisants par tribord! »

Robert Kurtis saute sur le bastingage, jette un coup d' $\alpha$ il rapide sur les lames blanches, et, se retournant vers le timonier :

« La barre à tribord, toute! » crie-t-il d'une voix impérative.

Mais il est trop tard. Je sens que nous nous sommes enlevés sur le dos d'une lame monstrueuse, et soudain, un choe se produit. Le navire touche par l'arrière, talonne plusieurs fois, et le mât d'artimon, brisé au ras du pont, tombe à la mer.

Le Chancellor est immobile.

#### XV

— Suite de la nuit du 29 octobre. — Il n'est pas encore minuit. Il n'y a pas de lune, et l'obscurité est profonde. Nous ne pouvons savoiren quel endroit le navire vient d'échouer. Violemment repoussé par la tourmente, a-t-il donc enfin atteint la côte américaine, et la terre est-elle en vue?

J'ai dit que le *Chancellor*, après avoir donné quelques coups de talon, est resté absolument immobile. Quelques instants plus tard, un bruit de chaînes qui retentit à l'avant, apprend à Robert Kurtis que les ancres viennent d'être mouillées.

« Bien! bien! dit-il. Le lieutenant et le bosseman ont mouillé les deux ancres! Il faut espérer qu'elles tiendront! »

Je vois alors Robert Kurtis s'avancer sur les bastingages jusqu'à cette limite que les flammes ne permettent pas de franchir. Il se glisse sur le porte-hauban de tribord, du côté où le navire donne la bande, et il se tient là pendant quelques minutes, malgré les lourds paquets de mer qui l'écrasent. Je le vois prêter l'oreille. On dirait qu'il écoute un bruit particulier au milieu du fracas de la tempête.

Enfin, Robert Kurtis revient sur la dunette.

- « L'eau entre, me dit-il, et cette eau, que le ciel nous soit en aide! aura peut-être raison de l'incendie!
  - Mais après? ai-je dit.
- Monsieur Kazallon, me répond Robert Kurtis, « après » , c'est l'avenir , c'est ce que Dieu voudra! Ne songeons qu'au présent! »

La première chose à faire serait de sonder aux pompes, mais, en ce moment, on ne peut les atteindre au milieu des flammes. Il est probable que quelque bordage, défoncé dans les fonds du bâtiment, livre un large passage à l'eau, car il me semble que la violence du feu diminue déjà. On entend des sifflements assourdissants, qui prouvent que les deux éléments luttent entre eux. A coup sûr, la base du foyer a été atteinte, et le premier rang des balles de coton est déjà noyé. Eh bien! que cette eau étouffe l'incendie, puis, nous la combattrons à son tour! Peut-être sera-t-elle moins redoutable que le feu! L'eau, c'est l'élément du marin, et il est habitué à le vainere!

Pendant les trois heures que dure encore cette nuit si longue, nous attendons

avec une anxiété indescriptible. On sommes-nous? Ce qui est certain, c'est que le flot se retire peu à peu et que la fureur des lames s'apaise. Le Chancellor doit avoir touché une heure après la pleine mer, mais il est difficile de le savoir au juste, sans calculs et sans observations. Si cela est, on peut espérer, à la condition que le feu soit éteint, qu'on pourra se dégager promptement à la marée prochaine.

Vers quatre heures et demie du matin, le rideau de flamme, tendu entre l'avant et l'arrière du navire, se dissipe peu à peu, et, au delà, nous apercevons enfin un groupe noir. C'est l'équipage, qui s'est réfugié sur l'étroit gaillard d'avant. Bientôt, les communications sont rétablies entre les deux extrémités du navire, et le lieutenant et le bosseman viennent nous rejoindre sur la dunette, en marchant sur les lisses, car il n'est pas encore possible de mettre le pied sur le pont.

Le capitaine Kurtis, le lieutenant et le bosseman, moi présent, confèrent ensemble, et sont d'accord sur ce point qu'il ne faut rien tenter avant le jour. Si la terre est voisine, si la mer est praticable, on gagnera la côte, soit avec la baleinière, soit au moyen d'un radeau. Si aucune terre n'est en vue, si le *Chancellor* s'est échoué sur un récif isolé, on cherchera à le renflouer, de manière à le mettre en état de gagner le port le plus proche.

- « Mais, dit Robert Kurtis, dont l'opinion est partagée par le lieutenant et le bosseman, il est difficile de deviner où nous sommes, car, avec ces vents de nord-ouest, le *Chancellor* a dû être rejeté assez loin dans le sud. Voilà longtemps que je n'ai pu prendre hauteur, et, cependant, comme je ne connais aucun écueil dans cette portion de l'Atlantique, il est possible que nous soyions échoues sur quelque terre de l'Amérique du Sud.
- Mais, dis-je, nous sommes toujours sons la menace d'une explosion. Ne pourrions-nous abandonner le Chancellor, et nous réfugier...
- Sur ce récif? répond Robert Kurtis. Mais comment est-il fait? Ne couvret-il pas à mer haute? Pouvons-nous le reconnaître dans cette obscurité? Laissons venir le jour, et nous verrons. »

Ces paroles de Robert Kurtis, je les rapporte immédiatement aux antres passagers. Elles ne sont pas absolument rassurantes, mais personne ne veut voir le nouveau danger que crée la situation du navire, si, par malheur, il s'est jeté sur quelque récif inconnu, à plusieurs centaines de milles de toute terre. Une seule considération domine tout : c'est que maintenant l'eau combat pour nous et lutte avantageusement contre l'incendie, et, par conséquent, contre les chances d'explosion.

En effet, aux flammes éclatantes a succédé peu à peu une épaisse fumée noire qui s'échappe du panneau en tourbillons humides. Quelques langues ardentes se projettent encore au milieu des sombres volutes, mais elles s'éteignent presque aussitôt. Aux ronflements du feu succèdent les sifflements de l'eau, qui se vaporise sur le foyer intérieur. Il est certain que la mer fait là ce que ni nos pompes ni nos seaux n'auraient pu faire, et cet incendie, qui s'est propagé au milieu de dix-sept cents balles de coton, il ne fallait rien moins qu'une inondation pour l'éteindre!

#### XVI

— 30 octobre. — Les premières lueurs matinales ont blanchi l'horizon, mais les brumes du large arrêtent le regard sur une circonférence assez restreinte. Aucune terre n'est encore en vue, et, cependant, notre œil fouille impatiemment toute la portion occidentale et méridionale de l'Océan.

En ce moment, la mer s'est presque entièrement retirée, il n'y a pas six pieds d'eau autour du navire, qui en cale environ quinze à pleine charge. Quelques pointes de roc émergent çà et là, et on voit, à de certaines couleurs du fond, que cet écueil est composé de roches basaltiques. Comment le *Chancellor* a-t-il pu être transporté si avant sur ce récif? Il faut qu'une lame énorme l'ait sonlevé, et c'est bien ce que j'ai senti quelques instants avant l'échouement. Aussi, après avoir examiné la ligne des roches qui l'entourent, je me demande comment on parviendra à le tirer de là. Il est incliné de l'arrière à l'avant, ce qui rend la marche sur le pont fort pénible, et, en outre, à mesure que le niveau de l'Océan s'abaisse, il donne une bande plus accusée à bâbord. Robert Kurtis a pu redouter un moment qu'il ne chavirât à mer basse; mais son inclinaison s'est enfin définitivement fixée, et il n'y a rien à craindre à cet égard.

A six heures du matin, des chocs violents se font sentir. C'est le mât d'artimon qui après avoir été entraîné, revient battre les flançs du *Chancellor*. En même temps, des cris retentissent, et le nom de Robert Kurtis est plusieurs fois prononcé.

Nous regardons dans la direction d'où partent ces cris, et à la demi-clarté du jour naissant, on voit un homme qui s'est cramponné à la hune d'artimon. C'est Silas Huntly, que la chute du mât a entraîné et qui a miraculeusement échappé à la mort.

Robert Kurtis se précipite au secours de son ancien capitaine, et, bravant mille dangers, il parvient à le ramener à bord. Silas Huntly, sans prononcer un mot, va s'asseoir dans le coin le plus reculé de la dunette. Cet homme, devenu un être absolument passif, ne compte plus.

On réussit ensuite à faire passer sous le vent le mât d'artimon, qui est solidement amarré au navire, dont il ne menace plus les flancs. Cette épave nous servira peut-être, qui sait?

Maintenant, le jour est suffisamment fait, les brumes commencent à se lever. Déjà le regard peut parcourir suffisamment le périmètre de l'horizon, à plus de trois milles, mais rien n'apparaît encore qui ressemble à une côte. La ligne des brisants court sud-ouest et nord-est pendant un mille environ. Dans le nord émerge une sorte d'ilot, de forme irrégulière. C'est une capricieuse aggrégation de roches, qui s'élève à deux cents brasses au plus de l'endroit on s'est échoué le Chancellor, et à une hauteur de cinquante pieds. Elle doit donc dominer le niveau des plus hautes marées. Une sorte de chaussée très-étroite, mais praticable à mer basse, nous permettra d'atteindre cet îlot, si cela est nécessaire.

Au delà, la mer reprend sa couleur sombre. Là, l'eau est profonde. Là finit l'écneil.

Un immense désappointement, que justifie la situation du navire, s'empare de tous les esprits. Il est à craindre, en effet, que ces brisants ne se rattachent à aucune terre.

En ce moment, — il est sept heures, — le jour est clair, et les brumes ont disparu. L'horizon s'accuse autour du *Chancellor* avec une netteté parfaite, mais la ligne de l'eau et la ligne du ciel s'y confondent sur le même contour, et la mer remplit tout l'espace.

Robert Kurtis, immobile, observe l'Océan, principalement dans l'ouest. M. Letourneur et moi, debout l'un près de l'autre, nous examinons ses moindres mouvements, et nous lisons clairement les idées qui se pressent dans son cerveau. Sa surprise est grande, car il pouvait se croire près de terre, ayant presque toujours porté au sud depuis la relâche du navire aux Bermudes, et, pourtant, aucune terre n'est en vue.

En ce moment, Robert Kurtis, quittant la dunette, se rend par les bastingages jusqu'aux haubans, s'élance sur les enflèchures, saisit les haubans du grand mât d'hune, franchit les barres et gagne rapidement le capelage du mât de perroquet. De là, pendant quelques minutes, il examine avec le plus grand soin tout l'espace; puis, saisissant un des galhaubans, il se laisse glisser jusqu'à la lisse et revient près de nous.



Un homme s'est cramponne à la hune. (Page 46.)

Nos regards l'interrogent.

« Pas de terre! » répond-il froidement

Mr. Kear s'avance alors, et d'un ton de mauvaise humeur :

- « Où sommes-nous, monsieur? demande-t-il.
- Je n'en sais rien, monsieur, répond Robert Kurtis.
- Vous devricz le savoir ! réplique sottement le marchand de pétrole.
- Soit, mais je ne le sais pas l
- Eh bien, reprend Mr. Kear, sachez alors que je n'ai pas l'intention de rester éternellement sur votre bateau, monsieur, et je vous mets en demeure de partir! »



On s'occupe de preparer une sorte de campement. Page 50.)

Robert Kurtis se contente de hausser les épaules.

Puis, se retournant vers M. Letourneur et moi :

« Je prendrai hauteur, si le soleil se montre, dit-il, et nous saurons alors sur quel point de l'Atlantique la tempête nous a jetés. »

Robert Kurtis s'occupe alors de faire distribuer des vivres aux passagers et à l'équipage. Nous en avons tous besoin, car nous sommes exténués par la fatigue et la faim. On mange du biscuit et un peu de viande conservée; puis, le capitaine, sans perdre un instant, prend diverses mesures pour le renflouage du bâtiment.

L'incendie a beaucoup diminué, et, maintenant, aucune flamme ne se projette

à l'extérieur. La fumée est moins abondante, quoique noire encore. Il est certain que le *Chancellor* a une grande quantité d'eau dans sa cale, mais on ne peut s'en assurer, le pont n'étant pas praticable.

Robert Kurtis fait alors arroser les planches brûlantes, et, deux heures après, les matelots peuvent marcher sur le pont.

Le premier soin est de sonder, et c'est le bosseman qui procède à cette opération. Vérification faite, il y a cinq pieds d'eau dans la cale, mais le capitaine ne donne pas encore l'ordre de l'épuiser, car il veut qu'elle achève sa besogne. L'incendie d'abord. L'eau ensuite.

Maintenant, vaut-il mieux abandonner immédiatement le navire et se réfugier sur l'écueil? Ce n'est pas l'avis du capitaine Kurtis, qui est approuvé par le lieutenant et le bosseman. En effet, par une mer mauvaise, la position ne doit pas être tenable sur ces roches, même sur les plus élevées, que doivent balayer les grandes lames. Quant aux chances d'explosion que présente le navire, elles sont notablement diminuées maintenant; l'eau a certainement envahi la partie de la cale où est déposée la pacotille de Ruby, et par conséquent, la bonbonne de picrate. Il est donc décidé que ni les passagers, ni l'équipage ne quitteront le Chancellor.

On s'occupe alors de préparer à l'arrière, sur la dunette, une sorte de campement, et quelques matelas, que le feu n'a pas atteints, sont disposés pour les deux passagères. Les hommes de l'équipage qui ont sauvé leurs sacs, les placent sous le gaillard d'avant. C'est là qu'ils se logeront, leur poste étant absolument inhabitable.

Très-heureusement, les dégâts n'ont pas été très-grands dans la cambuse; les vivres ont été épargnés en grande partie, ainsi que les caisses à cau. Le magasin des voiles de rechange, situé à l'avant, est également intact.

Enfin, peut-être sommes-nous au terme de nos épreuves! On serait tenté de le croire, car depuis le matin, le vent a considérablement molli, et, au large, la houle s'est beaucoup apaisée. C'est là une circonstance favorable, car des coups de mer qui viendraient battre en ce moment le *Chancellor*, le briseraient inévitablement sur ces durs basaltes.

MM. Letourneur et moi, nous avons longuement parlé des officiers du bord, de l'équipage et de la manière dont tous se sont conduits pendant cette période de dangers. Tous ont montré du courage et de l'énergie. Le lieutenant Walter, le bosseman, le charpentier Daoulas se sont particulièrement distingués. Il y a là de braves gens, de bons marins, sur lesquels on peut compter. Quant à Robert Kurtis, son éloge n'est pas à faire. Maintenant, comme toujours, il se multiplie, il est partout; nulle difficulté ne se présente qu'il ne soit prêt à résoudre;

il encourage ses matelots de la parole et du geste, et il est devenu l'âme de cet équipage qui n'agit que par lui.

Cependant, depuis sept heures du matin, la mer a commencé à remonter. Il est onze heures en ce moment, et toutes les têtes de brisants ont disparu sous le flot. On doit s'attendre à voir le niveau de l'eau s'élever dans la cale du *Chancellor* à mesure que le niveau de la mer s'élève aussi, et c'est ce qui arrive. La sonde accuse bientôt neuf pieds, et de nouvelles couches de coton sont inondées, mais on ne peut que s'en féliciter.

Depuis que la marée est haute, la plupart des roches qui entourent le navire sont immergées; il ne reste plus de visible que le cadre d'un petit bassin circulaire, d'un diamètre de deux cent cinquante à trois cents pieds, et dont le *Chancellor* occupe l'angle nord. La mer y est assez tranquille, et les lames ne se propagent pas jusqu'au navire, — eirconstance heureuse, car étant absolument immobile, notre bâtiment serait battu comme un écueil.

A onze heures et demie, le soleil, que quelques nuages voilaient depuis dix heures, s'est montré fort à propos. Le capitaine, qui a déjà pu calculer un angle horaire dans la matinée, se dispose à prendre hauteur méridienne, et vers midi, il fait une observation très-exacte.

Puis il descend à sa cabine, calcule le point, revient sur la dunette, et il nous dit :

« Nous sommes par dix-huit degrés cinq de latitude nord et quarante-cinq degrés cinquante-trois de longitude ouest. »

La situation est alors expliquée par le capitaine à tous ceux auxquels les chiffres de longitude et de latitude ne sont point familiers. Robert Kurtis, avec raison, ne veut rien cacher, il tient à ce que chacun sache exactement à quoi s'en tenir sur la situation actuelle.

Le Chancellor est échoué par 48° 5′ de latitude nord et 45° 53′ de longitude ouest, sur un écueil qui n'est pas indiqué par les cartes. Comment de tels récifs peuvent-ils exister dans cette partie de l'Atlantique sans qu'on en ait connaissance? Cet îlot serait-il donc de formation récente et aurait-il été produit par quelque soulèvement plutonien? Je ne vois guère d'autre explication à donner du fait.

Quoi qu'il en soit, cet îlot est, au moins, à huit cents milles des Guyanes, c'est-à-dire des terres les plus voisines.

Voilà ce que le point, porté sur la carte du bord, établit de la façon la plus formelle.

Le Chancellor a donc été entraîné au sud jusqu'au dix-huitième parallèle,

d'abord par l'obstination insensée de Silas Huntly, puis par ce coup de vent de nord-ouest qui l'a obligé à fuir. En conséquence, le *Chancellor* devra naviguer encore pendant plus de huit cents milles, avant d'atteindre la côte la plus rapprochée.

Telle est la situation. Elle est grave, mais l'impression qui résulte de cette communication du capitaine n'est pas mauvaise, — en ce moment, du moins. Quels nouveaux dangers pourraient maintenant nous émouvoir, nous qui venons d'échapper aux menaces de l'incendie et de l'explosion? On oublie que la cale du navire est envahie par l'eau, que la terre est éloignée, que le *Chancellor*, quand il reprendra la mer, peut sombrer en route... Mais les esprits sont encore sous l'impression des terreurs du passé, et, retrouvant un peu de calme, ils sont disposés à la confiance.

A présent, que va faire Robert Kurtis? Tout simplement ce que le simple bon sens commande: éteindre complétement l'incendie, jeter à la mer tout on partie de la cargaison, sans oublier la honbonne de picrate, houcher la voie d'eau, et, le navire étant allégé, profiter d'une pleine mer pour quitter l'écueil le plus vite possible.

## XVII

- Suite du 30 octobre. l'ai causé avec M. Letourneur de la situation qui nous est faite, et j'ai eru pouvoir lui assurer que notre séjour sur le récit serait court, si les circonstances nous favorisaient. Mais M. Letourneur ne semble pas partager mon avis.
- « Je crains bien, au contraire, me répond-il, que nous ne soyions longtemps retenu sur ces roches!
- Et pourquoi? ai-je repris. Quelques centaines de balles de coton à jeter pardessus le bord, ce n'est pas là une besogne longue et difficile, et, en deux ou trois jours, elle peut être faite.
- Sans doute, monsieur Kazallon, cela se ferait rapidement, si, dès aujour-d'hui, l'équipage pouvait se mettre à l'ouvrage. Mais il est absolument impossible de pénétrer dans la cale du *Chancellor*, car l'air y est irrespirable, et qui sait si plusieurs jours ne se passeront pas avant qu'on puisse y descendre, puisque la couche intermédiaire de la cargaison brûte encore? D'ailleurs, une fois maîtres du feu, est-ce que nous serons en état de naviguer? Non! Il faudra

weugler la voie d'eau qui doit être considérable, et l'aveugler avec le plus grand soin, si nous ne voulons pas couler, après avoir risqué d'être brûlés! Non, monsieur Kazallon, je ne me fais pas d'illusion, et je considérerai comme une circonstance heureuse si dans trois semaines nous avons quitté l'écueil. Et fasse le ciel que quelque tempête ne se déchaîne pas, avant que nous n'ayons repris la mer, car le *Chancellor* serait brisé comme verre sur ce récif, qui deviendrait notre tombeau! »

C'est, en effet, le danger le plus grand dont nous soyons menacés. L'incendie, on le maîtrisera, le bâtiment, on le renflouera,—du moins, tout porte à le croire; mais nous sommes à la merei d'un coup de vent. En admettant que la partie la plus élevée de l'écueil puisse offrir un refuge pendant une tempête, que deviendraient les passagers et l'équipage du *Chancellor*, quand, de leur navire, il ne resterait plus qu'une épave!

« Monsieur Letourneur, ai-je demandé alors, vous avez confiance dans Robert Kurtis?

— Une confiance absolue, monsieur Kazallon, et je regarde comme une grâce du ciel que le capitaine Huntly lui ait remis le commandement du navire. Tout ce qu'il faudra faire pour nous tirer de cette mauvaise passe, j'ai la certitude que Robert Kurtis le fera.»

Quand je demande au capitaine quelle durée il assigne à notre séjour sur le récif, il me répond qu'il ne peut encore l'estimer, et que cela dépend surtout des circonstances, mais il espère que le temps ne sera pas défavorable. En seffet, le baromètre remonte d'une façon continue, et sans osciller comme il fait lorsque les couches atmosphériques sont encore mal équilibrées. Il y a donc là symptôme d'un calme durable, — conséquemment présage heureux pour nos opérations.

Du reste, pas une heure n'est perdue, et chacun se met à la besogne avec activité.

Robert Kurtis, avant tout, songe à éteindre complétement l'incendie, qui ronge encore la couche supérieure des balles de coton au-dessus du niveau que l'eau atteint dans la cale. Mais il ne s'agit pas de perdre son temps à épargner la cargaison. Il est évident que la scule manière d'opérer est d'étouffer le feu entre deux nappes liquides. Les pompes commencent donc à faire de nouveau leur office.

Pendant ces premières opérations, l'équipage suffit parfaitement à la manœuvre des pompes. Les passagers ne sont pas mis en réquisition, mais nous sommes tous prêts à offrir nos bras, et notre aide ne sera pas à dédaigner, lorsque l'on pro-

cédera au déchargement du navire. Aussi, en attendant, MM. Letourneur et moi, occupons-nous le temps soit à causer, soit à lire, et. en outre, je consacre quelques heures à rédiger mon journal. L'ingénieur Falsten, peu communicatif, s'absorbe toujours dans ses cliffres, ou trace des épures de machines avec plan, coupe et élévation. Plût au ciel qu'il pût inventer quelque puissant appareil qui permit de renflouer le *Chancellor!* Quant aux Kear, ils se tiennent à l'écart et nous épargnent l'ennui d'entendre leurs récriminations incessantes; malheureusement, miss Herbey est obligée de rester avec eux, et nous ne voyons que peu ou pas la jeune fille. Pour Silas Huntly, il ne se mêle en rien de ce qui intéresse le navire; le marin n'existe plus en lui, et l'homme végète à peine. Le maître d'hôtel Hobbart fait son service habituel, comme si le bâtiment était en cours régulier de navigation. Cet llobbart est un personnage obséquieux, dissimulé, généralement peu d'accord avec son cuisinier Jynxtrop, nègre de mauvaise figure, à l'air brutal et impudent, qui se mêle aux autres matelots plus qu'il ne convient.

Les distractions ne peuvent donc être que fort rares à bord. Heureusement, l'idée me vient d'aller explorer le récif inconnu sur lequel est échoué le *Chancellor*. La promenade ne sera ni longue ni variée, sans doute, mais c'est une occasion de quitter le navire pendant quelques heures et d'étudier un sol dont l'origine est assurément curieuse.

Il importe, d'ailleurs, que le plan de ce récif, qui n'est pas indiqué sur les cartes, soit relevé avec soin. Je pense que MM. Letourneur et moi, nous pouvons faire assez facilement ce travail d'hydrographie, en laissant au capitaine Kurtis le soin de le compléter lorsqu'il calculera de nouveau la longitude et la latitude de l'écueil avec toute l'exactitude possible.

Ma proposition est agréée de MM. Letourneur. La baleinière, munie de lignes de sonde, un matelot pour la conduire, sont mis à notre disposition, et nous quittons le *Chancellor* dans la matinée du 31 octobre.

## XVIII

— Du 31 octobre au 5 novembre. — Nous avons commencé par faire le tour de l'écueil, dont la longueur mesure environ un quart de mille.

Ce petit voyage de « circumnavigation » est rapidement accompli, et, la sonde

à la main, nous constatons que les abords du récif sont très-accores. L'eau est extrêmement profonde à raser les roches, et il n'est pas douteux qu'un soulèvement brusque, une poussée violente, due à l'action des forces plutoniennes, n'ait projeté cet écueil hors des eaux.

Du reste, l'origine de l'îlot n'est pas discutable. Elle est purement volcanique. Ce ne sont partout que blocs de basalte, disposés dans un ordre parfait, et dont les prismes réguliers donnent à l'ensemble l'aspect d'une cristallisation gigantesque. La mer est merveilleusement transparente à l'aplomb du contour de l'écueil et laisse voir le curieux faisceau de fûts prismatiques qui supporte cette remarquable substruction.

- « Voilà un singulier îlot, dit M. Letourneur, et son apparition est certainement récente.
- Cela est évident, père, répond le jeune André, et j'ajoute que c'est un phénomène, identique à ceux qui se sont produits pour l'île. Julia, sur la côte de Sicile, et aux groupes des Santorins, dans l'Archipel, qui a créé cet îlot, juste à point pour permettre au *Chancellor* de s'y échouer!
- En etlet, ai-je ajouté, il faut qu'un soulèvement se soit accompli dans cette partie de l'Océan, puisque cet écueil ne figure pas sur les cartes les plus modernes, car il ne pourrait avoir échappé aux yeux des marins, dans cette portion de l'Atlantique, qui est assez fréquentée. Explorons-le donc avec soin, et nous le porterons à la connaissance des navigateurs.
- Qui sait s'il ne disparaîtra pas bientôt par suite d'un phénomène semblable à celui qui l'a produit? répond André Letourneur. Vous le savez, monsieur Kazallon, ces îles volcaniques n'ont souvent qu'une durée éphémère, et quand les géographes auront inscrit celle-ci sur leurs nouvelles cartes, peut-être n'existerat-elle déjà plus!
- N'importe, cher enfant, répond M. Letourneur. Mieux vaut indiquer un danger qui n'existe pas qu'omettre un danger qui existe, et les marins n'auront pas le droit de se plaindre, s'ils ne trouvent plus d'écueil, là où nous en aurons relevé un!
- Tu as raison, père, répond André, et, après tout, il est fort possible que cet îlot soit destiné à durer autant que nos continents. Seulement, s'il doit disparaître, le capitaine Kurtis aimerait autant que ce fût dans quelques jours, lorsqu'il aura réparé ses avaries, car cela lui épargnerait la peine de renflouer son navire!
- Vraiment, André, m'écriai-je plaisamment, vous prétendez disposer de la nature en souverain! Vous voulez qu'elle élève et engloutisse un écueil à votre



L'aspect de l'îlot. (Page 55.)

volonté, selon votre besoin personnel, et, après avoir créé ces roches spécialement pour permettre d'éteindre l'incendie du *Chancellor*, qu'elle les fasse disparaître, à votre coup de baguette, pour le dégager?

- Je ne veux rien, monsieur Kazallon, répondit en souriant le jeune homme, si ce n'est remercier Dieu de nons avoir si visiblement protégés. Il a voulu jeter notre navire sur ce récif, et il le remettra à flot, lorsque le moment en sera venu.
- Et nous l'aiderons dans toutes les mesures de nos forces, n'est-ce pas, mes amis?
- Oui, monsieur Kazallon, répondit M. Letourneur, car c'est la loi de l'humanité de s'aider soi-même. Cependant, Ándré a raison de mettre sa confiance



Le dessin de A. Letourneur. (Page 59.)

en Dieu. Certes, en s'aventurant sur la mer, l'homme fait un emploi remarquable des qualités que la nature lui a départies; mais, sur cet Océan sans bornes, quand les éléments se déchaînent, il sent combien est fragile le navire qui le porte, et combien lui-même est faible et désarmé! Aussi, je pense que la devise du marin devrait être celle-ci : Confiance en soi, et foi en Dicu!

— Rien n'est plus vrai, monsieur Letournenr, ai-je répondu. Aussi, je crois qu'il est bien peu de marins dont l'âme soit obstinément fermée aux impressions religieuses! »

En causant ainsi, nous examinons avec soin les roches qui forment la base de Vilot, et tout nous convaine que son origine est récente. En effet, il n'y a pas un coquillage, pas une toutie de varech, qui soient accrochés aux parois de basalte. Un amateur d'histoire naturelle ne ferait pas ses frais à fouiller cet amoncellement de pierres, où la nature végétale et animale n'a pas encore mis l'empreinte de son cachet. Les mollusques y manquent absolument, aussi bien que les hydrophytes. Le vent n'y a pas encore apporté un seul germe, et les oiseaux de mer n'y ont point cherché un refuge. Seul, le géologue peut trouver matière à quelque intéressante étude en examinant cette substruction basaltique, qui porte uniquement les traces d'une formation plutonienne.

En ce moment, notre canot revient à la pointe sud de l'îlot sur laquelle est échoué le *Chancellor*. Je propose à mes compagnons de mettre pied à terre, et ils acceptent.

« Dans le cas où l'ilot devrait disparaître, dit en riant le jeune André, il faut au moins que des créatures humaines lui aient rendu visite! »

Le canot accoste, et nous descendons sur le roc basaltique. André prend les devants, car le sol est assez praticable, et le jeune homme n'a pas besoin d'un bras pour le soutenir. Son père se tient un peu en arrière, près de moi, et nous voilà gravissant l'écueil par une pente très-douce qui conduit à son sommet le plus élevé.

Un quart d'heure nous suffit pour franchir cette distance, et, tous les trois, nous nous asseyons sur un prisme basaltique qui couronne la plus haute roche de l'ilot. André Letourneur tire alors un carnet de sa poche et commence à dessiner le récif, dont les contours se projettent très-nettement à nos yeux sur le fond vert des eaux.

Le ciel est pur, et la mer, basse alors, découvre les dernières pointes qui émergent au sud, laissant entre elles l'étroite passe suivie par le *Chancellor* avant son échouement.

La forme de l'écueil est assez singulière et rappelle absolument celle d'un « jambon d'York », dont la partie centrale se rentle jusqu'à l'intumescence dont nous occupons le sommet.

Aussi, lorsqu'André a tracé le périmètre de l'îlot, son père lui dit :

- « Mais, mon enfant, c'est un jambon que tu as dessiné là!
- Oui, père, répond André, un jambon basaltique, d'une taille à réjouir Gargantua, et, si le capitaine Kurtis y consent, nous donnerons à ce récif le nom de « Ham-Rock, »
- Certes, m'écriai-je, le nom est bien trouvé! L'écueil de Ham-Rock! Et puissent les navigateurs ne s'en approcher qu'à distance respectueuse, car ils n'ont pas les dents assez dures pour l'entamer! »

C'est à l'extrémité sud de l'îlot que le *Chancellor* a touché, c'est-à-dire sur le manche même du jambon, et dans la petite crique formée par la concavité de ce manche. Il est incliné sur sa hanche de tribord et donne fortement la bande en ce moment, car la marée est alors extrêmement basse.

Lorsque le dessin d'André Letourneur est achevé, nous redescendons par une autre pente qui s'abaisse doucement vers l'ouest, et bientôt une jolie grotte s'offre à nos regards. A la voir, on dirait vraiment que c'est là une œuvre architecturale, de l'ordre de celles que la nature a fondées dans les Hébrides, et plus particulièrement à l'île de Staffa. MM. Letourneur, qui ont visité la grotte de Fingal, la retrouvent ici toute entière, mais sur des proportions réduites. Même disposition des prismes concentriques, due au mode de refroidissement des basaltes; même dais de poutres noires, dont les joints sont lutés d'une matière jaune; même pureté des arêtes prismatiques, que le ciseau d'un ornemaniste n'aurait pas profilées avec plus de netteté; enfin, même bruissement de l'air à travers ces basaltes sonores, dont les Gaëls ont fait les harpes des ombres fingaliennes. Seulement, à Staffa, si le sol n'est qu'une nappe liquide, ici, la grotte ne peut être atteinte que par les grands coups de mer, et le champ des fûts prismatiques y forme un pavé solide.

« En outre, fait observer André Letourneur, la grotte de Staffa est une vaste cathédrale gothique, et celle-ci n'est que la chapelle de cette cathédrale! Mais qui se scrait attendu à trouver une telle merveille sur un récif inconnu de l'Océan!»

Après nous être reposés pendant une heure dans la grotte de Ham-Rock, nous suivons le littoral de l'ilot, et nous revenons au *Chancellor*. Robert Kurtis est mis au courant de nos découvertes, et il inscrit l'ilot sur sa carte avec le nom que lui a donné André Letourneur.

Pendant les jours suivants, nous n'avons jamais négligé de faire une promenade à cette grotte de Ham-Rock, où nous passons quelques bonnes heures. Robert Kurtis l'a visitée aussi, mais en homme préoccupé de toute autre chose que d'admirer une merveille naturelle. Falsten's'y est rendu une fois, pour examiner la nature des roches et en easser quelques morceaux avec le saus pitié d'un géologue. Mr. Kear n'a pas voulu se déranger; il est resté confiné à bord. J'ai offert à Mrs. Kear de nous accompagner pendant une de nos excursions, mais le désagrément d'embarquer dans le canot et d'éprouver quelque fatigue lui a fait refuser ma proposition.

M. Letourneur a également demandé à miss Herbey s'il lui serait agréable de visiter le récif. La jeune fille a cru pouvoir accepter cette proposition, heureuse d'échapper, ne fût-ce que pour une heure, à la tyrannie capricieuse de sa maitresse. Mais lorsqu'elle prie Mrs. Kear de lui permettre de quitter le bord, Mrs. Kear refuse net.

Je suis outré de cette conduite, et j'interviens près de Mrs. Kear en faveur de miss Herbey. Il faut lutter, mais comme j'ai déjà eu l'occasion de rendre quelques services à l'égoïste passagère et qu'elle peut avoir encore besoin de moi, elle finit par céder à mes instances.

Miss llerbey nous accompagne done plusieurs fois dans nos promenades à travers les roches. Plusieurs fois aussi, nous pèchons sur le littoral de l'ilot, et nous déjeunous gaiement dans la grotte, pendant que les harpes basaltiques vibrent sous la brise. Nous sommes vraiment heureux du plaisir qu'éprouve miss Herbey à se sentir libre pendant quelques heures. Certes, l'ilot est petit, mais jamais rien au monde n'a paru si grand à la jeune fille! Nous aussi, nous l'aimons, cet aride récif, et bientôt il n'a pas une pierre qui ne nous soit connue, pas un sentier que nous n'ayons joyeusement suivi! C'est un vaste domaine, comparé au pont étroit du Chancellor, et je suis sûr qu'à l'heure du départ, nous ne le quitterons pas sans regret.

A propos de l'île de Staffa, André Letourneur nous apprend qu'elle appartient à la famille des Mac-Donald, qui l'afferment, par an, pour la somme de douze livres sterling (1).

- « Eh bien, messieurs, demande miss Herbey, croyez-vous qu'on louerait celle-ci plus d'une demi-couronne?
- Pas même un penny, miss, dis-je en riant. Est-ce que vous auriez l'intention de la prendre à bail?
- Non, monsieur Kazallon, répond la jeune fille en comprimant un soupir, et pourtant, c'est ici, peut-être, le seul endroit où j'aie été heureuse!
  - Et moi heureux! » murmure André.

Il y a bien des souffrances cachées dans cette réponse de miss Herbey! La jeune fille, pauvre, sans parents, sans amis, n'a encore trouvé le bonheur, — un bonheur de quelques instants, — que sur un roc ignoré de l'Atlantique!

#### XIX

— Du 6 au 15 novembre. — Pendant les cinq premiers jours depuis son échouement, des vapeurs âcres et épaisses se sont échappées de la cale du Chancellor;

<sup>(1) 300</sup> francs.

puis, elles ont diminué peu à peu, et, le 6 novembre, on peut considérer l'incendie comme éteint. Cependant, par mesure de prudence, Robert Kurtis fait continuer la manœuvre des pompes, en sorte que la coque est maintenant noyée jusqu'à la hauteur de l'entrepont. Seulement, lorsque la mer baisse, l'eau baisse aussi dans la cale, et les deux surfaces liquides se nivellent intérieurement et extérieurement.

«Ce qui prouve, me dit Robert Kurtis, que la voie d'eau est considérable, puisque l'écoulement se fait avec une telle rapidité.»

Et, en cilet, l'ouverture produite dans la coque ne mesure pas moins de quatre pieds carrés de superficie. Un des matelots, Flaypol, ayant plongé à mer basse, a reconnu la position et l'importance de l'avarie. La voie d'eau s'ouvre à trente pieds sur l'avant du gouvernail, et trois bordages ont été défoncés par une pointe de roc, à deux pieds environ au-dessus de la rablure de la quille. Le choc s'est produit avec une violence extrème, le navire étant lourdement chargé et la mer grosse. Il est même surprenant que la coque ne se soit pas ouverte en plusieurs endroits. Quant à la voie d'eau, sera-t-il facile de l'aveugler, c'est ce que l'on saura quand la cargaison, enlevée ou déplacée, permettra au maître charpentier d'arriver jusqu'à elle. Mais il faudra deux jours encore avant qu'it soit possible de pénétrer dans la cale du Chancellor et d'en retirer les balles de coton qui ont été respectées par le feu.

Pendant ce temps, Robert Kurtis ne reste pas oisif, et, son équipage le secondant avec zèle, d'importants travaux sont exécutés.

Ainsi, le capitaine fait rétablir le mât d'artimon, qui s'est abattu lors de l'échouement, et qu'on était parvenu à haler sur le récif avec tout son gréement. Des bigues ayant été installées à l'arrière, le bas mât a pu être replacé sur l'ancien tronçon, que le charpentier Daoulas a mortaisé à cet effet. Un jumelage convenable, maintenu par de fortes ligatures et des chevilles do fer, assure la jonction des deux parties brisées.

Cela fait, tout le gréement est revu avec soin, les haubans, les galhaubans, les étais sont raidis à nouveau, quelques voiles sont changées, et les manœuvres courantes, convenablement rétablies, nous permettront de naviguer avec sécurité.

Il y a grosse besogne à l'arrière et à l'avant du navire, ear la dunette et le poste de l'équipage ont été très-endommagés par les flammes. De là, nécessité de tout remettre en état, — ce qui demande du temps et des soins. Le temps ne manque pas, les soins ne font pas defaut, et nous pouvons bientôt rentrer dans nos cabines.

C'est le 8 seulement que le déchargement du Chancellor a pu être utilement commencé. Les balles de coton étant noyées dans l'eau, dont la cale est remplie à mêr haute, des palans sont installés au-dessus des panneaux, et nous donnons la main aux hommes de l'équipage pour hisser ces lourdes balles, qui sont pour la plupart absolument avariées. On les débarque une à une dans la baleinière, et elles sont transportées sur le récif.

Lorsque la première couche de la cargaison est ainsi enlevée, il faut songer à épuiser, en partie du moins, l'eau qui rentplit la cale. De là, nécessité de boucher aussi hermétiquement que possible le trou que la roche a fait dans la coque du navire. Travail difficile, mais dont le matelot Flaypol et le bosseman s'acquittent avec un zèle au-dessus de tout éloge. Ils sont parvenus, à mer basse, en plongeant jusque sous la hanche de tribord, à clouer une feuille de cuivre sur le trou, mais comme cette feuille ne pourra supporter la pression lorsque le niveau intérieur baissera par l'action des pompes, Robert Kurtis essaye d'assurer l'obturation en entassant des balles de coton contre les bordages défoncés. La matière abonde, et bientôt le fond du *Chancellor* est comme matelassé par ces lourdes et imperméables balles, qui, on l'espère, permettront à la feuille de cuivre de mieux résister.

Le procédé du capitaine a réussi. On le voit bien dès que les pompes fonctionnent, car le niveau de l'eau baisse peu à peu dans la cale, et les hommes sont en mesure de continuer le déchargement.

« Il est donc probable, nous dit Robert Kurtis, que nous pourrons atteindre l'avarie et la réparer intérieurement. Certainement, il eût mieux valu abattre le navire en carène et changer les bordages, mais les moyens me manquent pour entreprendre une si grosse opération. Et puis, je serais retenn par la crainte que le mauvais temps n'arrivât pendant que le navire serait couché sur le flanc, ce qui le mettrait à la merci d'un coup de mer. Cependant, je crois devoir vous donner l'assurance que la voie d'eau sera convenablement bouchée et que nous pourrons, avant peu, essayer de gagner la côte dans des conditions suffisantes de sécurité, »

Après deux jours de travail, l'eau a été en grande partie épuisée, et le déchargement des dernières balles de la cargaison s'est fait sans encombre. Nous avons dù manœuvrer les pompes à notre tour afin de soulager l'équipage, et nous l'avons fait consciencieusement. André Letourneur, malgré son infirmité, s'est joint à nous, et chacun, selon ses forces, a fait son devoir.

Et cependant, c'est un travail fatignant que celui-là; nous ne pouvons le continuer longtemps sans prondre du repos. Les bras et les reins sont promptement brisés par ce va-et-vient des bringuebales, et je comprends que les matelots répugnent à cette tâche. Et encore l'accomplissons nous dans des conditions favorables, puisque le bâtiment est sur un fond solide, et que le gouffre n'est pas sous nos pieds. Nous ne défendons pas notre vie contre une mer envahissante, et il n'y a pas lutte entre nous et une eau qui rentre à mesure qu'on l'épuise! Fasse le ciel que nous ne soyons jamais mis à pareille épreuve sur un navire qui sombre!

## XX

— Du 15 au 20 novembre. — Anjourd'hui, la visite de la cale a pu être effectuée; on a entin découvert la bonbonne de picrate, à l'arrière, en un endroit que le feu n'a heureusement pas atteint. Cette bonbonne est intacte, l'eau n'a même pas avarié son contenu, et elle est déposée en lieu sûr à l'extrémité de l'ilot. Pourquoi ne la jette-t-on pas à la mer immédiatement? je n'en sais rien, mais enfin on ne l'a pas jetée.

Robert Kurtis et Daoulas, pendant leur visite, constatent que le pont et les barreaux qui le soutiennent ont moins souffert qu'on ne le pensait. L'intense chaleur à laquelle ces épaisses planches et ces fortes traverses ont été soumises les a gondolées, mais sans les ronger profondément, et l'action du feu paraît s'être plus spécialement portée vers les llancs de la coque.

En effet, sur une très-grande longueur, le vaigrage (1) a été dévoré par les flammes; des bouts de gournables carbonisés sortent çà et là, et, malheureusement, la membrure est très-sérieusement atteinte; l'étoupe a joué dans les abouts et dans les coutures, et on peut considérer comme un miracle que le bâtiment ne se soit pas depuis longtemps entr'ouvert.

Ce sont là des circonstances fâchenses, il faut le reconnaître. Le *Chancellor* a éprouvé des avaries telles que Robert Kurtis ne pent évidemment pas les réparer avec les moyens restreints dont il dispose, et il ne saurait rendre à son navire la solidité nécessaire à une longue traversée.

Aussi, le capitaine et le charpentier reviennent-ils très-soncieux. Les dommages sont véritablement si sérieux, que, s'il se trouvait sur une île, et non sur un écueil que la mer peut balayer d'un instant à l'autre, Robert Kurtis n'hésiterait pas

<sup>(1)</sup> Sorte de bordé intérieur.



Nous pechons sur le littoral de l'ilot. (Page 60.)

à démolir le navire pour en reconstruire un plus petit, auquel il pourrait, du moins, se fier.

Mais Robert Kurtis prend son parti rapidement, et il nous rassemble tous, équipage et passagers, sur le pont du *Chancellor*.

« Mes amis, dit-il, les avaries sont beaucoup plus graves que nous ne le supposions, et la coque du bâtiment est fort compromise. Comme, d'une part, nous n'avons aucun moyen de la réparer, et que, de l'antre, sur cet ilot, à la merci du premier coup de mer, nous n'avons pas le temps de construire un autre bâtiment, voici ce que je me propose de faire : boucher la voie d'eau aussi solidement que possible et gagner le port le plus voisin. Nons ne sommes qu'à huit cents



Les matelots vont chercher des pics. (Page 69)

milles de la côte de Paramaribo, qui forme le littoral nord de la Guyane hollandaise, et en dix à douze jours, si le temps nous favorise, nous y aurons trouvé refuge!»

Il n'y avait pas autre chose à faire. Aussi la résolution de Robert Kurtis estelle unanimement approuvée.

Daoulas et ses aides s'occupent alors de boucher intérieurement la voie d'eau et de consolider autant que possible les couples de la membrure rongées par le feu. Mais il est bien évident que le *Chancellor* n'offre plus une sécurité suffisante pour une navigation de quelque durée, et qu'il sera condamné au premier port où il relâchera.

Le charpentier calfate aussi les coutures extérieures des bordages dans la partie de la coque qui émerge à marée basse; mais il ne peut visiter celle que l'eau recouvre même à l'heure de la basse mer, et il doit se contenter de faire un radoubage à l'intérieur.

Ces divers travaux durent jusqu'au 20. Ce jour-là, ayant fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour réparer son navire, Robert Kurtis se décide à le remettre à la mer.

Il va sans dire que, depuis le moment où la cale a été vidée de la cargaison et de l'eau qu'elle contenait, le *Chancellor* n'a cessé de flotter, même avant le plein de la marée. Comme précaution a été prise de l'ancrer par l'avant et par l'arrière, il n'a pas été porté sur le récif, et il est demeuré dans ce petit bassin naturel, défendu à droite et à gauche par les roches qui ne couvrent pas, même au plus baut du flux. Or, il se trouve que ce bassin, dans sa partie la plus large, peut permettre au *Chancellor* d'évoluer cap pour cap, et cette manœuvre se fait aisément au moyen d'aussières qui ont été fixées sur l'écueil, de telle sorte que le bâtiment présente maintenant l'avant au sud.

Il semble donc qu'il sera facile de dégager le *Chancellor*, soit en hissant ses voiles, si le vent est bon, soit en le touant jusqu'en dehors de la passe, si le vent est contraire. Cependant, l'opération présente quelques difficultés auxquelles il faudra parer.

En effet, l'entrée de la passe est barrée par une sorte de radier basaltique, au-dessus duquel, à mer haute, il reste à peine la hauteur d'eau nécessaire pour le tirant du *Chancellor*, bien qu'il soit entièrement délesté. S'il a passé par-dessus ce radier, avant son échouement, c'est, je le répète, parce qu'il a été enlevé par une lame énorme et rejeté dans le bassin. D'ailleurs, ce jour-là, c'était non-seulement une marée de nouvelle lune, mais aussi la plus considérable de l'amée, et plusieurs mois doivent s'écouler avant qu'une marée équinoxiale aussi forte se reproduise.

Or, il est bien évident que Robert Kurtis ne peut attendre plusieurs mois. C'est aujourd'hui une grande mer de syzygie, il faut qu'il en profite pour dégager son navire; puis, une fois hors du bassin, il le lestera de manière qu'il puisse perter de la toile, et il fera route.

Précisément; le vent est bon, car il souffle du nord-est, et, par conséquent, dans la direction de la passe. Mais le capitaine, avec raison, ne se soucie pas de lancer à toutes voiles et contre un obstacle qui peut l'arrêter net, un bâtiment dont la solidité est maintenant fort problématique. Donc, après avoir conféré avec le lieutenant Walter, le charpentier et le bosseman, il se décide à touer le

Chancellor. En conséquence, une ancre est fixée à l'arrière pour le cas où, l'opération ne réussissant pas, il faudrait ramener le navire au mouillage; puis, deux autres ancres sont portées en dehors de la passe, dont la longueur n'excède pas deux cents pieds. Les chaînes sont alors garnies au guindeau, l'équipage se met sur les barres, et, à quafre heures du soir, le Chancellor commence son mouvement.

C'est à quatre heures vingt-trois minutes que la marée doit être pleine. Aussi, dix minutes avant, le navire a-t-il été halé aussi loin que son tirant d'eau le permettait, mais la partie antérieure de sa quille a bientôt glissé sur le radier, et il a dû s'arrêter.

Et maintenant, poisque l'extrémité inférieure de l'étrave a franchi l'obstacle, il n'y a plus de raison pour que Robert Kurtis ne joigne pas l'action du vent à la puissance mécanique du guindeau. Les basses et hautes voiles sont donc déployées et orientées vent arrière.

C'est le moment. La mer est étale. Passagers et matelots sont aux barres du guindeau. MM. Letourneur, Falsten et moi, nous tenons la bringuebale de tribord. Robert Kurtis est sur la dunette, surveillant la voilure, le lieutenant sur le gaillard d'avant, le bosseman au gouvernail.

Le Chancellor ressent quelques secousses, et la mer, qui s'enfle, le soulève légèrement, mais, heureusen.ent, elle est calme.

« Allons, mes amis, cric Robert Kurtis de sa voix calme et confiante, de la force et de l'ensemble. Allez! »

Les bringuebales du gnindeau sont mises en mouvement. On entend le cliquetis des linguets, et les chaînes, se raidissant à la mesure, forcent sur les écubiers. Le vent fraichit, et, comme le navire ne peut pas prendre une vitesse suffisante, les mâts s'arquent sous la poussée des voiles. Une vingtaine de pieds sont gagnés. Un des matelots entonne une de ces chansons gutturales, dont le rhythme aide à simultanéiser nos mouvements. Nos efforts redoublent, et le Chancellor frémit...

Mais, vains efforts. La marée commence à baisser. Nous ne passerons pas.

Or, du moment qu'il ne passe pas, le navire ne peut rester en balance sur ce radier, car il se casserait en deux à mer basse. Sur l'ordre du capitaine, les voiles sont rapidement serrées, et l'ancre, mouillée à l'arrière, va servir aussitôt. Il n'y a pas un instant à perdre. On vire à culer, et il y a la un moment d'anxiété terrible... Mais le *Chancellor* glisse sur sa quille et revient dans le bassin qui hui sert maintenant de prison.

- « Eh bien, capitaine, demande alors le bosseman, comment passerons nous?
- Je ne sais pas, répond Robert Kurtis, mais nous passerons. »

## XXI

— Du 21 au 23 novembre. — Il faut, en effet, quitter cet étroit bassin, et sans retard. Le temps, qui nous a favorisés pendant tout ce mois de novembre, menace de changer. Le baromètre a baissé depuis la veille, et la houle commence à se faire autour de Ham-Rock. Or, l'ilot ne peut être tenable par un coup de vent. Le Chancellor y serait mis en pièces.

Ce soir même, à mer basse, Robert Kurtis, Falsten, le bosseman, Daoulas et moi, nous sommes allés examiner le radier basaltique, qui découvre alors. Il n'y a qu'un moyen de frayer un passage, c'est d'attaquer ce radier à coups de pie, sur une largeur de dix pieds et une longueur de six. Un abaissement de luit ou neuf pouces doit suffire au tirant d'eau du *Chancellor*, et en balisant avec soin ce petit canal, il le franchira et se retrouvera au delà des eaux qui redeviennent immédiatement profondes.

- « Mais ee basalte a la dureté du granit, fait observer le bosseman, et le travail sera fort long, d'autant plus qu'il ne pourra s'exécuter qu'à marée basse, e'est-àdire pendant deux heures à peine sur vingt-quatre!
- Raison de plus, bosseman, pour ne pas perdre un instant, répond Robert Kurtis.
- Eh! capitaine, dit Daoulas, nous en aurons pour un mois! Est-ce qu'il ne serait pas possible de faire sauter ces roches? Il y a de la poudre à bord.
  - En trop petite quantité, » répond le bosseman!

La situation est extrêmement grave. Un mois de travail! Mais, avant un mois, le navire sera démoli par la mer!

- « Nous avons mieux que de la poudre, dit alors Falsten.
- Quoi donc? demande Robert Kurtis, en se retournant vers l'ingénieur.
- Du pierate de potasse! » répond Falsten.

Du pierate de potasse, en effet! La bonbonne embarquée par ce malheureux Ruby. La substance explosive qui a failli faire sauter le navire saura bien faire sauter l'obstacle! Un trou de mine foré dans ce basalte, et le radier n'existera plus!

La honbonne de picrate, ainsi que je l'ai dit, a été déposée sur le récif et en lieu sûr. Il est vraiment heureux, providentiel même, qu'on ne l'ait point jetée à la mer, après qu'elle a été extraite de la cale. Les matelots vont chercher des pies, et Daoulas, dirigé par Falsten, commence à creuser un fourneau de mine, suivant la direction qui doit produire le meilleur effet. Tout nous permet d'espérer que ce fourneau sera achevé dans la nuit, et que demain, au lever du jour, l'explosion ayant produit l'effet attendu, la passe sera rendue libre.

On sait que l'acide picrique est un produit crisfallin et amer, extrait du goudron de houille, et qu'il forme en se combinant avec la potasse un sel jaune, qui est le picrate de potasse. La puissance explosive de cette substance est inférieure à celle du fulmi-coton et de la dynamite, mais elle est très-supérieure à celle de la poudre ordinaire (t). Quant à son inflammation, on peut facilement la provoquer sous l'influence d'un choc violent et sec, et nous y arriverons aisément au moyen d'amorces de fulminate.

Le travail de Daoulas, aidé de ses hommes, a été conduit avec ardeur, mais quand le jour arrive, il est loin d'être achevé. En effet, il n'est possible de creuser le fourneau qu'au moment de la basse mer, c'est-à-dire pendant une heure à peine. Il s'ensuit donc que quatre marées seront nécessaires pour lui donner la profondeur voulue.

Ce n'est que le 23, au matin, que l'opération est enfin terminée. Le radier de basalte est percé d'un trou oblique, qui peut contenir une dizaine de livres du sel explosif, et ce fourneau de mine va être immédiatement chargé. Il est luit heures environ.

Au moment d'introduire le picrate dans le trou, Falsten nous dit :

« Je pense que nous devrions le mélanger avec de la poudre ordinaire. Cela nous permettra d'allumer la mine avec une mèche, au lieu d'une amorce dont il faudrait déterminer l'explosion par un choc, et ce sera plus facile. En outre, il est constant que l'emploi simultané de la poudre et du picrate est meilleur pour provoquer l'éclatement des roches dures. Le picrate, très-violent de sa nature, préparera la voie à la poudre, qui, plus lente à s'enflammer et plus mesurée, disjoindra ensuite ce basalte. »

L'ingénieur Falsten ne parle pas souvent, mais il faut convenir que, quand il parle, il parle bien. Son conseil est suivi. On mélange les deux substances, et, après avoir préalablement introduit une mèche jusqu'au fond du trou, on y verse le mélange, qui est convenablement bourré.

Le Chancellor est assez éloigné de la mine pour qu'il n'ait rien à craindre de l'explosion. Cependant, par précaution, passagers et équipage se sont réfugiés à

<sup>(1)</sup> I gramme de poudre picrique pruduit l'effet de 13 grammes de poudre ordinaire.

l'extrémité du récif, dans la grotte, et Mr. Kear, malgré ses récriminations, a dù quitter le navire.

Puis, Falsten, après avoir mis le feu à la mèche, qui doit brûler pendant dix minutes environ, vient nous rejoindre.

L'explosion s'est produite. Elle a été sourde, et heaucoup moins bruyante qu'on ne l'aurait supposé, mais il en est toujours ainsi des mines qui sont creusées profondément.

Nous avons couru vers l'obstacle... L'opération a pleinement réussi. Le radier de basalte a été littéralement réduit en poussière, et maintenant un petit chenal, que la marée montante commence à remplir, coupe l'obstacle et rend la passe libre.

Un hurrah général éclate. La porte de la prison est ouverte, et les prisonniers n'ont plus qu'à fuir!

Au plein de la marée, le *Chancellor*, halé sur ses ancres, franchit la passe et flotte sur la mer libre.

Mais, pendant un jour encore, il faut qu'il reste près de l'ilot, car il ne peut naviguer dans les conditions où il se trouve, et il est nécessaire d'y embarquer un lest qui assure sa stabilité. Donc, pendant les vingt-quatre heures qui suivent, l'équipage travaille à embarquer des pierres et celles des balles de coton qui sont le moins avariées.

Pendant cette journée, MM. Letourneur, miss llerbey et moi, nous faisons encore une promenade entre les basaltes de ce récif que nous ne reverrons jamais et sur lequel nous avons séjourné pendant trois semaines. Le nom du Chancellor, celui de l'écueil, la date de l'échouement, sont artistement gravés par André sur une des parois de la grotte, et un dernier adieu est dit à ce rocher sur lequel nous avons passé bien des jours, dont quelques-uns compteront parmi les meilleurs de notre existence!

Enfin, le 24 novembre, à la marée du matin, le *Chancellor* appareille sous ses basses voiles, ses huniers et ses perroquets, et, deux heures plus tard, le dernier sommet de Ham-Rock a disparu au-dessous de l'horizon.

## XXII

<sup>—</sup> Du 24 novembre au 1<sup>er</sup> décembre. — Nous voilà donc en mer, et sur un navire dont la solidité est compromise, mais, très-heureusement, il ne s'agit pas de

faire une longue traversée. Nous avons seulement huit cents milles à franchir. Si le vent de nord-est se maintient pendant quelques jours, le *Chancellor*, marchant vent arrière, fatiguera peu et atteindra sû ement la côte de la Guyane.

La route est donnée au sud-ouest, et la vie du bord reprend son cours régulier.

Les premiers jours se passent sans incident. La direction du vent est toujours bonne, mais Robert Kurtis ne veut pas se charger de toile, car il craint de provoquer quelque réouverture de la voie d'eau en imprimant trop de vitesse à son navire.

Triste traversée, en somme, que celle qui se fait dans ces conditions, quand on n'a pas confiance dans le bâtiment qui vous porte! Et puis, nous revenons sur notre route, au lieu d'aller en avant! Aussi chacun s'absorbe-t-il dans ses pensées, et le bord n'a-t-il pas cette animation communicative qui résulte d'une navigation sûre et rapide.

Pendant la journée du 29, le vent remonte d'un quart dans le nord. L'allure du vent arrière ne peut donc être conservée. Il fant brasser les vergues, orienter les voiles et prendre les anures à tribord. De là, une bande assez forte donnée par le navire.

Robert Kurtis cargue ses perroquets, car il sent combien l'inclinaison fatigue la coque du *Chancellor*. Et il a raison, puisqu'il ne s'agit pas tant de faire une traversée rapide que d'arriver, sans nouvel accident, en vue de terre.

La nuit du 29 au 30 est noire et brumeuse. La brise fraichit toujours, et, bien malbeureusement, elle hale le nord-ouest. La plupart des passagers regagnent leurs cabines, mais le capitaine Kurtis ne quitte pas la dunette, et l'équipage entier reste sur le pont. Le navire est toujours fortement incliné, bien qu'il ne porte plus aucune de ses hautes voiles.

Vers deux heures du matin, je me dispose à descendre dans ma cabine, quand un des matelots, Burke, qui était dans la cale, remonte vivement et crie :

« Deux pieds d'eau! »

Robert Kurtis et le bosseman s'affalent par l'échelle et constatent que la funeste nouvelle n'est que trop vraie. Ou la voie d'eau s'est rouverte, malgré toutes les précautions prises, ou quelques coutures, mal calfatées, se sont disjointes, et l'eau pénètre assez rapidement dans la cale.

Le capitaine, revenu sur le pont, remet le navire vent arrière, pour le moins fatiguer, et on attend le jour.

A l'aube, on sonde, et on trouve trois pieds d'eau...

Je regarde Robert Kurtis. Une fugitive pâleur a blanchi ses lèvres, mais il conserve tout son sang-froid. Les passagers, dont plusieurs ont monté sur le



L'explosion s'est produite. (Page 70.)

pont, sont mis au courant de ce qui se passe, et il cut été difficile, d'ailleurs, de le leur cacher.

- « Un nouveau malheur? me dit M. Letourneur.
- C'était à prévoir, ai-je répondu, mais nous ne devons pas être très-éloignés de la terre, et j'espère que nous l'atteindrons.
  - Dieu vous entende! répond M. Letourneur,
  - Est-ce que Dieu est à bord! s'écrie Falsten en haussant les épaules.
  - Il y est, monsieur, » répond miss Herbey.

L'ingénieur s'est tu respectueusement devant cette réponse pleine d'une foi qui ne se discute pas.



« Je ne vous conseille pas de me toucher, dit Owen. . (Page 76.)

Cependant, sur un ordre de Robert Kurtis, le service des pompes a été organisé. L'équipage se met à la besogne avec plus de résignation que d'ardeur; mais c'est une question de salut, et les matelots, divisés en deux bordées, se relayent aux bringuebales.

Pendant la journée, le bosseman fait procéder à de nouveaux sondages, et l'on constate que la merpénètre lentement, mais incessamment, à l'intérieur du navire.

Par malheur, les pompes, à force de jouer, se dérangent souvent, et il faut nécessairement les réparer. Il arrive aussi qu'elles s'engorgent, soit des cendres, soit des brindilles de coton qui remplissent encore la partie basse de la cale. De là, un nettoyage qui doit se renouveler plusieurs fois et qui fait perdre une partie du travail effectué.

Le lendemain matin, après un nouveau soudage, il est constaté que le niveau de l'eau est à cinq pieds. Si donc, pour une raison quelconque, la manœuvre venait à être suspendue, le navire emplirait. Ce ne serait plus qu'une affaire de temps, et, sans doute, d'un temps très-court. La ligne de flottaison du Chancellor est déjà noyée d'un pied, et son tangage devient de plus en plus dur, car il ue s'élève que très-difficilement à la lame. Je vois le capitaine Kurtis froncer le sourcil, chaque fois que le bosseman ou le lieutenant lui font leur rapport. C'est de mauvais augure.

La manœuvre des pompes a continué pendant toute la journée et toute la nuit. Mais la mer a encore gagné sur nous. L'équipage est exténué. Des symptômes de découragement se manifestent parmi les hommes. Cependant, le bosseman et le second prêchent d'exemple, et les passagers prennent place aux bringuebales.

La situation n'est plus la même qu'à l'époque où le Chancellor était échoué sur le sol ferme de Ham-Rock. Notre navire flotte maintenant sur un abime dans lequel il peut à chaque instant s'engloutir!

#### HIXX

— Du 2 au 3 décembre. — Pendant vingt-quatre heures encore, nous luttons avec énergie et nous empêchons le niveau d'eau de s'accroître à l'intérieur du bâtiment; mais il est évident qu'un moment arrivera bientôt où les pompes ne suffiront même plus à rejeter une quantité d'eau égale à celle qui pénètre par la fracture de la coque.

Pendant cette journée, le capitaine Kurtis, qui ne prend pas un instant de repos, opère lui-même une nouvelle reconnaissance dans la cale, et je l'y accompagne avec le charpentier et le bosseman. Quelques balles de coton sont déplacées, et nous constatons, en prétant l'oreille, qu'on entend une sorte de clapotis, de « glou-glou », pour employer un mot plus juste. Est-ce la voie d'eau qui s'est rouverte, est-ce une dislocation générale de toute la coque? il est impossible de te constater exactement. En tout cas, Robert Kurtis va essayer de rendre la coque plus étanche à l'arrière en l'enveloppant extérieurement de voiles gou-

dronnées. Peut-être parviendra-t-il ainsi à intercepter toute communication, provisoirement au moins, entre le dedans et le dehors. Si l'entrée de l'eau est momentanément arrêtée, on pourra pomper plus efficacement et sans doute relever le navire.

L'opération est plus difficile qu'on ne l'imagine. Il faut d'abord diminuer la vitesse du bâtiment, et, après que de fortes voiles, maintenues par des cartahus, ont été coulées sous la quille, on les fait glisser jusqu'à l'endroit où s'ouvrait l'ancienne voie d'eau, de manière à envelopper complétement cette partie de la coque du Chancellor.

Depuis ce moment, les pompes gagnent un peu, et nous nous sommes remis au travail avec courage. Sans doute, l'eau pénètre encore, mais en quantité moindre, et, à la fiu de la journée, il est constant que le niveau s'est abaissé de quelques pouces. Quelques pouces seulement! N'importe! Les pompes, maintenant, rejettent plus d'eau par les dalots qu'il n'en entre dans la cale, et on ne les abandonne pas un seul instant.

Le vent fraichit assez vivement pendant la nuit, qui est obscure. Cependant, le capitaine Kurtis a voulu conserver le plus de toile possible. Il sait bien que la coque du *Chancellor* est très-insuffisamment garantie, et il a hâte d'arriver en vue de terre. Si quelque bâtiment passait au large, il n'hésiterait pas à faire des signaux de détresse, à débarquer ses passagers, son équipage même, dût-il rester seul à bord jusqu'au moment où le *Chancellor* sombrerait sous ses pieds.

Mais toutes ees mesures ne devaient pas aboutir.

En effet, pendant la nuit, l'enveloppe de toile a cédé à la pression extérieure, et le lendemain, 3 décembre, le bosseman, après avoir soudé, n'a pu retenir ces mots, accompagnés de jurons:

« Encore six pieds d'eau dans la cale! »

Le fait n'est que trop certain! Le navire se remplit de nouveau, il s'enfonce visiblement, et déjà sa ligne de flottaison est sensiblement noyée.

tependant, nous manœuvrons les pompes avec plus de courage que jamais, et nous y usons nos dernières forces. Nos bras sont rompus, nos doigts saignent, mais, malgré tant de fatigues, nous sommes gagnés par l'eau. Robert Kurtis fait alors établir une chaîne à l'ouverture du grand panneau, et les seaux passent rapidement de mains en mains.

Tout est inutile! A huit heures et demie du matin, on constate encore un nouvel accroissement d'eau dans la cale. Le désespoir s'empare alors de quelques-uns des matelots. Robert Kurtis leur enjoint de continuer à travailler. Ils refusent.

Parmi ces hommes, l'un d'eux est un esprit enclin à la révolte, un meneur, dont j'ai déjà parlé, le matelot Owen. Il a quarante ans environ. Sa face se termine en pointe par une barbe rougeâtre, presque nulle ou rase sur les joues, ses lèvres sont repliées en dedans, et ses yeux fauves sont marqués d'un point rouge à la jonction des paupières. Il a le nez droit, les oreilles très-écartées, le front profondément plissé par des rides méchantes.

Le premier, il abandonne son poste.

Činq ou six de ses camarades l'imitent, et parmi eux je remarque lemaîtrecoq Jynxtrop, — un mauvais homme aussi.

Aux ordres de Robert Kurtis, qui leur recommande de retourn r aux pompes, Owen répond par un non formel.

Le capitaine réitère son injonction.

Owen réitère son refus.

Robert Kurtis s'approche du matelot révolté.

« Je ne vous conseille pas de me toucher!» dit froidement Owen, qui remonte sur le gaillard d'avant.

Robert Kurtis se dirige alors vers la dunette, entre dans sa cabine et en sort avec un revolver armé.

Owen regarde un instant Robert Kurtis, mais Jynxtrop lui fait un signe, et tous reprennent leur travail.

#### XXIV

— *1 décembre.* — Le premier mouvement de révolte a éte arrèté par l'attitude énergique du capitaine. Robert Kurtis sera-t-il aussi heureux à l'avenir? Il fant l'espèrer, car l'indiscipline de l'équipage rendrait terrible une situation déjà si grave.

Pendant la nuit, les pompes ne peuvent plus franchir. Les mouvements du navire sont lourds, et, comme il lui est très-difficile de s'élever à la lame, il reçoit des paquets de mer qui l'assomment et pénètrent par les panneaux. Autant d'exu ajoutée à l'eau de la cale.

La situation va bientôt devenir aussi menaçante qu'elle l'était aux dernières heures de l'incendie. Les passagers, l'équipage, tous seatent que ce navire leur manque peu à peu sous les pieds. Ils voient monter lentement, mais incessamment, ces flots qui leur paraissent alors aussi redoutables que l'ont été les flammes.

Cependant, l'équipage travaille toujours sous les menaces de Robert Kurtis, et, bon gré mal gré, les matelots luttent avec énergie, mais ils sont à bout de forces. D'ailleurs, ils ne peuvent épuiser cette eau qui se renouvelle sans cesse et dont le niveau s'élève d'heure en heure. Ceux qui manœuvrent les seaux sont bientôt obligés de quitter la cale, où, déjà immergés jusqu'à la ceinture, ils risquent d'être noyés, et ils remontent sur le pont.

Une seule ressource reste alors, et, le lendemain 4, après un conseil tenu entre le lieutenant, le bosseman et le capitaine Kurtis, la résolution est adoptée d'abandonner le navire. Puisque la baleinière, la seule embarcation qui reste, ne peut nous contenir tous, un radeau va être immédiatement établi. L'équipage continuera de manœuvrer les pompes jusqu'au moment où ordre será donné d'embarquer.

Le charpentier Daoulas est prévenu, et il est convenu que le radeau sera construit sans retard avec les vergues de rechange et les bois de la drôme, préalablement sciés à la longueur nécessaire. La mer, relativement calme en ce moment, facilitera cette opération, toujours difficile, même dans les circonstances les plus favorables.

Donc, sans perdre de temps, Robert Kurtis, l'ingénieur Falsten, le charpentier et dix matelots, munis de scies et de haches, disposent et taillent les vergues avant de les lancer à la mer. De cette manière, ils n'auront plus qu'à les lier fortement et à disposer un bâtis solide sur lequel reposera la plate-forme du radeau, qui mesurera environ quarante pieds de long sur vingt à vingt-cinq de large.

Nous autres passagers et le reste de l'équipage, nous sommes toujours aux pompes. Près de moi se tient André Letourneur, que son père ne cesse de regarder avec une profonde émotion. Que deviendra son fils, s'il lui fant Intter contre les flots, dans des circonstances où un homme bien constitué ne se sauverait pas sans peine? En tout cas, nous serons deux qui ne l'abandonnerons pas.

On a caché l'imminence du danger à Mrs. Kear, qu'un long assoupissement tient à peu près sans connaissance.

Plusieurs fois, miss Herbey a paru sur le pont, pendant quelques instants seulement. Les fatigues l'ont pâlie, mais elle est toujours forte. Je lui recommande de se tenir prête à tout événement.

« Je suis toujours prête, monsieur, » me répond la courageuse jeune fille qui retourne aussitôt près de Mrs. Kear. André Letourneur suit la jeune fille du regard, et un sentiment de tristesse se peint sur sa figure.

Vers huit heures du soir, le bâtis du radeau est presque terminé. On s'occupe de descendre des barriques vides et hermétiquement bouchées, qui sont destinées à assurer la flottaison de l'appareil, et que l'on assujettit solidement entre les bois de la drôme.

Deux heures après, de grands cris se font entendre dans la dunette. Mr. Kear paraît, en criant:

« Nous coulons! nous coulons!»

Aussitôt, je vois miss Herbey et Falsten, qui transportent Mrs. Kear inanimée.

Robert Kurtis court à sa cabine. Il en revient aussitôt avec une carte, un sextant et une boussole.

Des cris de détresse retentissent, la confusion règne à bord. L'équipage se précipite vers le radeau, dont le bâtis, auquel la plate-forme manque encore, ne peut le recevoir....

Impossible de dire toutes les pensées dont mon esprit est traversé en ce moment, ni de peindre la rapide vision qui se fait en moi de ma vie tout entière! Il me semble que toute mon existence se concentre dans cette minute suprème qui va la terminer! Je sens les planches du pont fléchir sous mes pieds. Je vois Peau monter autour du navire, comme si l'Océan se creusait sous lui!

Quelques matelots se réfugient dans les haubans en poussant des cris de terreur. Je vais les suivre...

Une main m'arrête, M. Letourneur me montre son fils, tandis <mark>que de grosses</mark> larmes coulent de ses yeux.

« Oui, dis-je en lui serrant convulsivement le bras. A nous deux, nous le sanverons! »

Mais, avant moi, Robert Kurtis a rejoint André, et il va le porter dans les haubans du grand mât, quand le *Chancellor*, que le vent poussait alors rapidement, s'arrête soudain. Une secousse violente se produit.

Le navire s'enfonce! L'eau me gagne les jambes, Instinctivement, je saisis un cordage... Mais, tout à coup, l'engloutissement s'arrête, et, lorsque le pout est à deux pieds déjà au-dessous du niveau de la mer, le *Chancellor* reste immobile.

## XXV

— Nuit du 4 au 5 décembre. — Robert Kurtis a enlevé le jeune Letourneur, et, courant sur le pont inendé, il le place dans les haubans de tribord. Son père et moi, nous nous hissons près de lui.

Puis, je regarde autour de moi. La mit est assez claire pour que je puisse apercevoir ee qui se passe. Robert Kurtis, revenu à son poste, est debout sur la dunette. Tout à fait à l'arrière, près du couronnement non encore immergé, j'aperçois dans l'ombre Mr. Kear, sa femme, miss flerbey et Falsten; sur l'extrémité du gaillard d'avant, le lieutenant et le bosseman; dans les hunes et sur les haubans, le reste de l'équipage.

André Letourneur s'est hissé dans la grand'hune, grâce à son père, qui a dù lui placer le pied sur chaque échelon, et, malgré le roulis, il est enfin arrivé sans accident. Mais il a été impossible de faire entendre raison à Mrs. Kear, qui est restée sur la dunette, au risque d'être emportée par les lames, si le vent vient à fraîchir. Aussi, miss llerbey est-elle demeurée près d'elle, sans vouloir la quitter.

Le premier soin de Robert Kurtis, dès que l'engloutissement s'est arrêté, a été de faire amener immédiatement toute la voilure, puis d'envoyer en bas les vergues et les mâts de perroquet, pour ne pas compromettre la stabilité du bâtiment. Il espère que, ces précautions prises, le *Chancellor* ne chavirera pas. Mais ne peut-il couler d'un instant à l'autre? Je rejoins Robert Kurtis, et c'est la question que je lui pose.

- « Je ne puis le savoir, me répond-il d'un ton très-calme. Cela dépend surtout de l'état de la mer. Ce qui est certain, c'est que le navire se trouve en équilibre dans les conditions actuelles, mais ces conditions peuvent changer d'un instant à l'autre!
- Est-ce que le *Chancellor* peut naviguer, maintenant, avec deux picds d'eau sur son pont?
- Non, monsieur Kazallon, mais il peut dériver sous l'action du courant et du vent, et, s'il se maintient ainsi pendant quelques jours, atterrir sur un point quelconque de la côte. D'ailleurs, nous avons, comme dernière ressource, le radean, qui sera achevé en quelques heures et sur lequel il sera possible de s'embarquer dès que le jour aura réparn.



Mais, tout-à-conp, l'engloutissement s'arrête. (Page 78.)

- Vous n'avez donc pas perdu tout espoir? demandai-je, assez surpris du calme de Robert Kurtis,
- L'espoir ne peut jamais être tout à fait perdu, monsieur Kazallon, même dans les circonstances les plus terribles. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, sur cent chances, si nous en avons quatre-vingt-dix-neuf contre nous, la centième, du moins, nous appartient. Si mes souvenirs ne me trompent pas, d'ailleurs, le Chancellor, à demi englouti, est précisément dans les conditions où s'est trouvé le trois-mâts la Junon, en 1795. Pendant plus de vingt jours, ce bâtiment est resté ainsi suspendu entre deux eaux. Passagers et matelots s'étaient réfugiés dans les hunes, et, la terre ayant été enfin signalée, tous ceux qui avaient survécu aux



Seul, un vieux marin... (Page 84.)

fatigues et à la faim furent sauvés. C'est un fait trop connu dans les annales de la marine pour qu'il ne me revienne pas en ce moment à l'esprit! En bien, il n'y a aucune raison pour que les survivants du *Chancellor* ne soient pas aussi heureux que ceux de *la Junon*. »

Peut-être y aurait-il bien des choses à répondre à Robert Kurtis, mais ce qui ressort de cette conversation, c'est que notre capitaine n'a pas perdu tout espoir.

Cependant, puisque les conditions d'équilibre peuvent être à chaque instant rompues, il faut, plus tôt que plus tard, abandonner le *Chancellor*. Aussi, est-il décidé que demain, dès que le charpentier aura achevé le radeau, on s'y embarquera.

Mais que l'on juge du violent désespoir qui s'empare de l'équipage, lorsque, vers minuit, Daoulas s'aperçoit que la charpente du radeau a disparu! Les amarres, bien qu'elles fussent solides, ont été cassées par le déplacement vertical du navire, et le bàtis, depuis plus d'une heure sans doute, s'en est allé en dérive!

Dès que les matelots apprennent ce nouveau malheur, ils poussent des cris de détresse.

« A la mer! à la mer, la mâture! » répètent ces malheureux affolés.

Et ils veulent couper le gréement pour faire tomber les mâts d'hune et construire immédiatement un nouveau radeau.

Mais Robert Kurtis intervient:

« A votre poste, garçons! crie-t-il. Que pas un fil ne soit coupé sans mon ordre! Le Chancellor est en équilibre! Le Chancellor ne coulera pas éncore! »

A la voix siferme de son capitaine, l'équipage retrouve son sang-froid, et, malgré le mauvais vouloir de quelques-uns des matelots, chacun reprend la place qui lui est désignée.

Dès que le jour est venu, Robert Kurtis monte jusqu'aux barres, et son regard parcourt avec soin toute la mer sur un large rayon autour du navire. Inutile recherche! Le radeau est maintenant hors de vue! Faut-il armer la baleinière et entreprendre une recherche qui peut être longue et qui sera périlleuse? C'est impossible, car la houle est trop forte pour qu'une fragile embarcation puisse la braver. La construction d'un nouveau radeau est donc à entreprendre, et on va s'y mettre immédiatement.

Depuis que les lames sont devenues plus fortes, Mrs. Kear s'est enfin décidée à quitter la place qu'elle occupait à l'arrière de la dunette, et elle a pu atteindre la grand'hune, sur laquelle elle s'est couchée dans un état de complète prostration. Mr. Kear, lui, est installé avec Silas Huntly dans la hune de misaine. Près de Mrs. Kear et de miss Herbey sont placés MM. Letourneur, fort à l'étroit, comme l'on pense, sur cette plate-forme, qui ne mesure que douze pieds à son plus grand diamètre. Mais des filières ont été établies d'un hauban à l'autre et leur permettent de tenir bon contre les coups de roulis. En outre, Robert Kurtis a eu soin de faire disposer au-dessus de la hune une voile qui abrite les deux femmes.

Quelques barils qui tlottaient entre les mâts du navire après la submersion, et qu'on a recueillis à temps, ont été hissés sur les hunes et solidement amarrés aux étais. Ce sont des caisses de conserves et de biscuits, ainsi que des barriques d'eau douce, qui forment maintenant toute notre réserve.

# XXVI

— 5 décembre. — La journée est chaude. Décembre, sous le seizième parallèle, n'est plus un mois d'autonne, mais un véritable mois d'été Nous devons nous attendre à supporter de cruelles chalcurs, si la brise ne vient pas tempérer les ardeurs du soleil.

Cependant, la mer est restée assez houleuse. La coque du navire, immergée aux trois quarts, est battue comme un écueil. L'écume des lames saute jusqu'a la hauteur des hunes, et nos vêtements sont traversés par les embruns comme par une pluie fine.

Voici ce qui reste uniquement du *Chancellor*, c'est-à-dire ce qui est au-dessus du niveau de la mer : les trois bas mâts, surmontés de leurs mâts d'hune, le beaupré, auquel on a suspendu la baleinière, afin qu'elle ne fût pas brisée par les flots, puis la dunette et le gaillard d'avant, réunis seulement par l'étroit eadre des bastingages. Quant au pont, il est complétement immergé,

La communication entre les hunes est très-difficile. Les matelots, en se hissant par les étais, peuvent seuls se rendre de l'une à l'autre. Au-dessous, entre les mâts, depuis le couronnement jusqu'au gaillard d'avant, la mer déferle comme sur un brisant et détache peu à peu les parois du navire, dont on s'oceupe de recueillir les planches. C'est vraiment un terrifiant spectaele pour les passagers, réfugiés sur d'étroites plates-formes, de voir et d'entendre l'Océan mugir sous leurs pieds! Ces mâts, qui sortent de l'eau, tremblent à chaque coup de mer, et l'on peut croire qu'ils vont être emportés.

Certes, mieux vaut ne pas regarder, ne pas réfléchir, car cet abinue attire, et on est tenté de s'y précipiter!

Cependant, l'équipage travaille sans relàche à construire le second radeau. Les mâts d'hune qu'on dépasse, les mâts de perroquet, les vergues sont employées, et, sous la direction de Robert Kurtis, l'ouvrage est fait avec le plus grand soin. Le Chancellor ne paraît pas devoir couler; comme l'a dit le capitaine, il est probable que pendant quelque temps il restera ainsi équilibré entre deux eaux. Robert Kurtis tient donc la main à ce que le radeau soit construit aussi solidement que possible. La traversée doit être longue, puisque la côte la plus proche, celle de la Guyane, est encore à plusieurs centaines de milles. Donc, mieux vaut passer un jour de plus dans les hunes, et prendre le

temps d'établir un appareil flottant sur lequel on puisse compter. Nous sommes tous d'accord à cet égard.

Les matelots ont recouvré quelque assurance, et, maintenant, le travail se fait avec ordre.

Seul, un vieux marin, âgé de soixante ans, dont la barbe et les cheveux ont blanchi sous les rafales, n'est pas d'avis d'abandonner le *Chancellor*. C'est un Irlandais, nommé O'Ready.

Au moment où je me trouvais sur la dunette, il y est venu.

« Monsieur, me dit-il en màchonnant sa chique avec une indifférence superbe, les camarades sont d'avis de quitter le navire. Moi, pas. J'ai fait neuf fois naufrage. — quatre fois en pleine mer, cinq fois à la côte. Ma vraie profession, c'est d'être naufragé. Je m'y connais. Eh bien! Dieu me danne, si je n'ai pas toujours vu périr misérablement les malins qui s'enfuyaient sur des radeaux ou dans des chaloupes! Tant qu'un navire flotte, il faut rester dessus. Tenez-vous cela pour dit! »

Ces paroles prononcées d'un ton très-affirmatif, le vieil Irlandais, qui cherehait sans doute à placer son observation pour l'acquit de sa conscience, tombe dans un mutisme absolu.

Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, j'aperçois Mr. Kear et l'ex-eapitaine Silas Huntly qui s'entretiennent avec une grande animation dans la hune de misaine. Le marchand de pétrole semble presser vivement son interlocuteur, et celui-ci me paraît faire certaines objections à une proposition dudit Mr. Kear. A plusieurs reprises, Silas Huntly regarde longuement la mer et le ciel, en hochant ia tête. Enfin, après une heure d'entretien, il s'affale par l'étai de misaine jusqu'à l'extrémité du gaillard d'avant, se mêle au groupe des matelots, et je le perds de vue.

Du reste, je n'attache que peu d'importance à cet incident, et je remonte dans la grand'hune, où MM. Letourneur, miss Herbey, Falsten et moi, nous restons à causer pendant quelques heures. Le soleil est très-chand, et, sans la voile qui sert de tente, la position ne serait pas tenable.

A cinq heures, nous prenons en commun un repas qui se compose de biscuit, de viande sèche et d'un demi-verre d'eau par personne. Mrs. Kear, très-abattue par la fièvre, ne mange pas. Miss llerbey ne peut lui procurer quelque soulagement qu'en humectant de temps en temps ses lèvres brûlantes. La malheureuse temme souffre beaucoup. Je doute qu'elle puisse supporter longtemps de telles misères.

Son mari ne s'est pas une scule fois informé d'elle. Cependant, vers six heures

moins un quart, je me demande si quelque bon mouvement ne fait pas battre enfin le cœur de cet égoïste. En effet, Mr. Kear hèle quelques matelots du gaillard d'avant et il les prie de l'aider à descendre de la hune de misaine. Veut-il donc rejoindre sa femme dans la grand'hune?

Les matelots ne répondent pas, d'abord, à l'appel de Mr. Kear Celui-ci insiste plus vivement, et il promet de bien payer ceux qui lui rendront ce service.

Aussitôt, deux matelots, Burke et Sandon, s'élancent sur les bastingages, gagnent les haubans de misaine et atteignent la hune.

Arrivés près de Mr. Kear, ils discutent longuement avec lui les conditions du marché. Il est évident qu'ils demandent beaucoup, et que Mr. Kear ne veut donner que peu. Je vois le moment où les deux matelots vont laisser le passager dans la hune. Enfin, les parties tombent d'accord, et Mr. Kear, tirant de sa ceinture une liasse de dollars-papier, la remet à l'un des matelots. Celui-ci compte attentivement la somme, et j'estime qu'il ne doit pas avoir entre les mains moins de cent dollars.

Il s'agit alors d'affaler Mr. Kear jusqu'au gaillard d'avant par l'étai de misaine. Burke et Sandon lui attachent autour du corps une manœuvre qu'ils enroulent ensuite sur l'étai; puis, ils le laissent glisser comme un colis, et non sans lui imprimer quelques fortes secousses, qui provoquent les quolibets de leurs camarades.

Mais je me suis trompé. Mr. Kear n'avait aucunement l'intention de rejoindre sa femme dans la grand'hune. Il reste sur le gaillard d'avant, près de Silas Huntly, qui l'attendait en cet endroit. L'obscurité me les fait bientôt perdre tous deux de vue.

La nuit s'est faite, le vent a calmi, mais la mer est toujours houleuse. La lune, qui s'est levée depuis quatre heures de l'après-midi, ne paraît qu'à de rares intervalles entre d'étroites bandes de nuages. Quelques-unes de ces vapeurs, disposées en longues strates à l'horizon, se colorent d'une teinte rouge qui annonc pour demain une forte brise. Fasse le ciel que cette brise vienne encore du nordest et qu'elle nous pousse vers la terre! Un changement quelconque dans sa direction serait funeste, lorsque nous serons embarqués sur le radeau, qui ne peut marcher que vent arrière!

Robert Kurtis est monté à la grand'hune vers huit heures du soir. Je pense que l'état du ciel le préoccupe et qu'il veut tâcher de deviner ce que sera ce lendemain. Il reste un quart d'heure en observation; puis, avant de redeseendre, il me serre la main sans prononcer une parole et va reprendre sa place à l'arrière de la dunette. J'essaye de dormir sur l'étroit espace qui m'est réservé dans la hune, mais je ne puis y parvenir. De fâcheux pressentiments m'assiégent. La tranquillité présente de l'atmosphère m'inquiète, et je la tronve « trop calme ». C'est à peine si, de temps à autre, un souffle passe dans le gréement et en fait vibrer le filiu métallique. D'ailleurs, la mer « sent » quelque chose. Elle est agitée par une longue houle, et elle éprouve évidenment le contre-coup de quelque tempête lointaine.

Vers onze heures du soir, dans l'écartement de deux nuages, la lune brille d'un vif éclat, et les flots respleudissent comme s'ils étaient éclairés par une lueur sous-marine.

Je me lève et je regarde. Chose bizarre, il me semble apercevoir, pendant quelques instants, un point noir qui s'élève et s'abaisse au milieu de l'intense blancheur des eaux. Ce ne peut être un rocher, puisqu'il suit les mouvements de la houle. Qu'est-ce donc?

Puis, la lune se voile de nouveau, l'obscurité redevient profonde, et je me couche près des haubans de bâbord.

# XXVII

— 6 décembre. — Je suis parvenu à dormir pendant quelques heures. A quatre heures du matin, le sifflement de la brise me réveille brusquement. J'entends la voix de Robert Kurtis qui retentit au milieu des rafales, dont les secousses ébranlent la mâture.

Je me lève. Accroché fortement à la filière, j'essaye de voir ce qui se passe au-dessous et autour de moi.

Au núlieu de l'obscurité, la mer mugit sous mes yeux. De grandes nappes d'écume, livides plutôt que blanches, passent entre les mâts, auxquels le roulis imprime de larges oscillations. Deux ombres noires, à l'arrière du navire, tranchent sur la couleur blanchâtre de la mer. Ces ombres sont le capitaine Kurtis et le bosseman. Leurs voix, peu distinctes au milieu du fracas des flots et des sifflements de la brise, n'arrivent à mon oreille que comme un gémissement.

En ce moment, un des marius qui est monté dans la hune pour amarrer une manœuvre passe près de moi.

- « Qu'y a-t-il donc? lui ai-je demandé.
- Le vent a changé... »

Le matelot ajoute ensuite quelques mots que je n'ai pu entendre clairement. Cependant, il me semble qu'il a dit « cap pour cap ».

Cap pour cap! Mais alors le vent aurait sauté du nord-est au sud-ouest, et, maintenant, il nous repousserait au large! Mes pressentiments ne m'ont donc pas trompé!

En effet, le jour se lève peu à peu. Le vent n'a pas absolument changé cap pour cap, mais, — circonstance aussi funeste pour nous, — il soufile du nord-ouest. Donc, il nous éloigné de la terre. De plus, il y a maintenant cinq pieds d'eau sur le pont, dont les bastingages ont complétement disparu. Le navire s'est enfoncé pendant la nuit, et le gaillard d'avant aussi bien que la dunette sont maintenant au niveau de la mer, qui les balaye incessamment. Sous le vent, Robert Kurtis et son équipage travaillent à achever la construction du radeau, mais la besogne ne peut aller vite, vu la violence de la houle, et il faut prendre les plus sérieuses précautions pour que le bâtis ne se disloque pas avant d'être absolument consolidé.

En ce moment, MM. Letourneur sont debout près de moi, et le père maintient son fils contre les violences du roulis.

« Mais cette hune va se briser! » s'écrie M. Letourneur, en entendant les craquements de l'étroite plate-forme qui nous porte.

Miss Herbey se relève à ces paroles, et montrant Mrs. Kear, étendue à ses pieds :

- « Que devons-nous faire, messieurs? demande-t-elle.
- Il faut rester où nous sommes, ai-je répondu.
- Miss Herbey, ajoute André Letourneur, c'est encore ici notre plus sur refuge. Ne craignez rien...
- Ce n'est pas pour moi que je crains, répond la jeune fille de sa voix calme, mais pour ceux qui ont quelque raison de tenir à la vie! »

A huit heures un quart, le bosseman erie aux hommes de l'équipage :

- « Ilé! de l'avant!
- Plait-il, maître, répond un des matelots, O'Ready, je crois.
- Avez-vous la baleinière?
- Non, maitre.
- Alors, elle est partie en dérive! »

En effet, la baleinière n'est plus suspendue au beaupré, et, presque aussitôt, on constate la disparition de Mr. Keár, de Silas Huntly et de trois hommes de l'équipage, un Ecossais et deux Anglais. Je comprends alors quel a été, la



11 me semble apercevoir un point noir. (Page 86.)

veille, le sujet de l'entretien de Mr. Kear et de Silas Iluntly. Craignant que le Chancellor ne sombre avant que le radeau soit achevé, ils ont comploté de s'enfuir et ont décidé à prix d'argent ees trois matelots à s'emparer de la baleinière. Je m'explique alors ce qu'était ce point noir que j'ai entrevu dans la nuit. Le misérable a abandonné sa fenume! L'indigne capitaine a abandonné son navire! Et ils nous ont enlevé ce canot, c'est-à-dire la seule embarcation qui nous restât!

- « Cinq de sauvés! dit le bosseman,
- Cinq de perdus! » répond le vieil Irlandais.

En effet, l'état de la mer ne peut que justifier les paroles d'O'Ready.



« Voilà un cadavre que nous regretterons! » (Page 91.)

Nous ne sommes plus que vingt-deux à hord. De combien ce nombre va-t-il encore se réduire?

En apprenant cette lâche désertion et le vol de la baleinière, l'équipage accable les fugitifs d'invectives. Si le hasard les ramenait à bord, ils payeraient cher leur trahison!

Je recommande de cacher à Mrs. Kear la fuite de son mari. La malheureuse femme est minée par une fièvre incessante contre laquelle nous sommes impuissants, puisque l'engloutissement du navire a été si prompt que la boîte de pharmacie n'a pu être sauvée. Et, d'ailleurs, eussions-nous des médicaments, quel effet en attendre dans les conditions où se trouve Mrs. Kear?

#### XXVIII

— Suite du 6 décembre. — Cependant, le Chancellor n'est plus maintenu en équilibre au milieu des couches d'eau. Il est probable que sa coque se disloque, et l'on sent qu'il s'enfonce peu à peu.

Heureusement, le radeau va être achevé dans la soirée, et on pourra s'y installer, à moins que Robert Kurtis ne préfère s'embarquer que le lendemain, dès que le jour sera venu. Le bâtis a été solidement établi. Les espars qui le forment ont été liés entre eux avec de fortes cordes, et, comme ces pièces s'entrecroisent les unes au dessus des autres, l'ensemble s'élève de deux pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

Quant à la plate-forme, elle est construite avec les planches des pavois que les lames ont arrachées et qu'on a utilisées soigneusement. Dans l'après-midi, on commence à y charger tout ce qui a été sauvé en fait de vivres, de voiles, d'instruments, d'outils. Il faut se hâter, car, en ce moment, la grand'hune n'est plus qu'à dix pieds au-dessus de la mer, et il ne reste du beaupré que l'extrémité de son bout-dehors qui se dresse obliquement.

Je serai bien surpris si demain n'est pas le dernier jour du Chancellor!

Et maintenant, dans quel état moral sommes-nous les uns et les autres? Je cherche à déterminer ce qui se passe en moi. Il me semble que ce que j'éprouve est plutôt une indifférence inconsciente qu'un sentiment de résignation. M. Letourneur vit tout entier dans son fils, qui, lui-même, n' songe qu'à son père. André montre une résignation courageuse, chrétienne, que je ne puis mieux comparer qu'à la résignation de miss Herbey. Falsten est toujours Falsten, et, Dieu me pardonne, cet ingénieur chiffre encore sur son carnet! Mrs. Kear se meurt, malgré les soins de la jeune fille, malgré les miens.

Quant aux matelots, deux ou trois sont calmes, mais les autres sont bien près de perdre la tête. Quelques-uns, poussés par leur grossière nature, paraissent disposés à se porter à des excès. Ils seront difficiles à contenir, ces gens qui subissent la mauvaise influence d'Owen et de Jynxtrop, lorsque nous allons vivre avec eux sur un étroit radeau!

Le lieutenant Walter est très-affaibli ; malgré son courage, il devra renoncer à faire son service. Robert Kurtis et le bosseman, énergiques, inébranlables, sont

des hommes que la nature a «forgés de tout leur dur», expression empruntée à la langue de l'industrie métallurgique, qui les peint bien.

Vers einq heures du soir, une de nos compagnes d'infortune a cessé de souffrir. Mrs. Kear est morte, après une douloureuse agonie, peut-être sans avoir eu conscience de sa situation. Elle a poussé quelques soupirs, et tout a été fini. Jusqu'au dernier moment, miss Herbey lui a prodigué ses soins avec un dévouement qui nous a profondément touchés!

La nuit s'est passée sans incident. Le matin, au point du jour, j'ai pris la main de la morte, qui était froide et dont les membres étaient déjà raidis. Son corps ne peut demeurer plus longtemps dans la hune. Miss Herbey et moi, nous l'enveloppons dans ses vêtements; puis, quelques prières sont dites pour l'âme de la malheureuse femme, et la première victime de tant de misères est précipitée dans les flots.

A ce moment, un des hommes qui se trouvent dans les haubans fait entendre ces épouvantables paroles :

« Voilà un cadavre que nous regretterons!»

Je me retourne. C'est Owen qui a parlé ainsi.

Puis, la pensée me vient que les vivres, en effet, nous manqueront peut-être un jour!

# XXIX

— 7 décembre. — Le navire s'enfonce toujours. La mer est arrivée maintenant au trélingage de la hune de misaine. La dunette, le gaillard d'avant sont complétement immergés, et le bout-dehors du beaupré a disparu. Il ne reste plus que les trois bas mâts qui sortent de l'Océan.

Mais le radeau est prêt et chargé de tout ce qui a pu être sauvé. Une emplanture, ménagée à l'avant, est destinée à recevoir un mât que soutiendront des haubans frappés sur les côtés de la plate-forme. La voile du grand cacatois sera enverguée et nous poussera peut-être vers la côte.

Qui sait si ce que le *Chancellor* n'a pu faire, ce frêle assemblage de planches, moins facile à submerger, ne le fera pas? L'espoir est si fortement enraciné au cœur de l'homme, que j'espère encore!

Il est sept heures du matin. Nous allons nous embarquer, quand, soudain, le navire s'enfonce si précipitamment, que le charpentier et les hommes, occupés sur le radeau, sont forcés de couper leur amarre, afin de ne pas être entraînés dans le remous.

Nous éprouvons alors une anxiété poignante, car c'est précisément à l'instant où le navire descend dans l'abime que notre unique planche de salut s'éloigne en dérivant!

Deux marins et un novice, perdant la tête, se jettent à la mer, mais c'est en vain qu'ils essayent de lutter contre la houle. Il est bientôt évident qu'ils ne pourront ni atteindre le radeau, ni revenir au navire, ayant contre eux les flots et le vent. Robert Kurtis attache une corde à sa ceinture et se précipite à leur secours. Inutile dévouement! Avant qu'il ait pu les rejoindre, ces trois infortunés, que je vois se débattre, disparaissent, après avoir vainement tendu les bras vers nous!

On retire Robert Kurtis, tout contusionné par cette espèce de ressac qui bat la tête des mâts.

Cependant, Daoulas et ses matelots, au moyen d'espars dont ils se serveut en guise d'avirons, essayent de revenir vers le navire. Ce n'est qu'après une heure d'efforts — une heure qui nous a semblé un siècle, une heure pendant laquelle la mer a monté jusqu'au niveau des hunes — que le radeau, qui ne s'était éloigné que de deux encâblures (1), a pu accoster le *Chancellor*. Le bosseman jette une amarre à Daoulas, et le radeau est attaché de nouveau au capelage du grand mât.

Il n'y a plus un seul instant à perdre, car un violent tourbillon se creuse vers la carcasse immergée du navire, et d'énormes bulles d'air montent en grand nombre à la surface de l'eau.

« Embarque! embarque! » crie Robert Kurtis.

Nous nous précipitons sur le radeau. André Letourneur, après avoir veillé à l'installation de miss Herbey, arrive heureusement à la plate-forme. Son père est bientôt près de lui. Un instant après, nous sommes tous embarqués, — tous, sauf le capitaine Kurtis et le vieux matelot O'Ready.

Robert Kurtis, debout sur la grand'hune, ne veut quitter son navire que lorsque son navire disparaîtra dans l'abîme. C'est son devoir et c'est son droit. Ce *Chancellor* qu'il aime, qu'il commande encore, on sent quelle émotion lui brise le cœur au moment de le quitter!

L'Irlandais est resté sur la hune de misaine.

« Embarque, vieux! lui crie le capitaine.

<sup>(1)</sup> Environ 400 mètres.

- Le navire coule-t-il? demande l'entèté avec le plus grand sang-froid du monde.
  - Il coule à pic.
- Embarque alors, » répond O'Ready, quand l'eau lui monte déjà jusqu'à la ceinture.

Et, secouant la tête, il s'élance sur le radeau.

Robert Kurtis reste un instant encore sur la hune, jette un regard autour de lui; puis, le dernier, il quitte son bâtiment.

Il est temps. L'amarre est coupée, et le radeau s'éloigne lentement.

Nous regardons tous vers cet endroit où sombre le navire. L'extrémité du mât de misaine disparaît d'abord, puis le hout du grand mât, et, bientôt, rien ne reste plus de ce beau bâtiment qui fut le *Chancellor*.

## XXX

— Suize du 7 décembre. — Un nouvel appareil flottant nous porte. Il ne peut couler, car les pièces de bois qui le composent surnageront, quoi qu'il arrive. Mais la mer ne le disjoindra-t-elle pas? Ne rompra-t-elle pas les cordes qui le lient? N'anéantira-t-elle pas enfin les naufragés qui sont entassés à sa surface?

De vingt-huit personnes que comptait le *Chancellor* au départ de Charleston, dix ont déjà péri.

Nous sommes donc dix-huit encore, — dix-huit sur ce radeau qui forme une sorte de quadrilatère irrégulier, mesurant environ quarante pieds de long sur vingt de large.

Voici les noms des survivants du Chancellor: MM. Letourneur, l'ingénieur Falsten, miss llerbey et moi, passagers; — le capitaine Robert Kurtis, le lieutenant Walter, le bosseman, le maître d'hôtel Hobbart, le cuisinier nègre Jynxtrop, le charpentier Daoulas; — les sept matelots Austin, Owen, Wilson, O'Ready, Burke, Sandon et Flaypol.

Le ciel nous a-t-il suffisamment éprouvés depuis soixante-douze jours que nous avons quitté la côte américaine, et sa main s'est-elle assez appesantie sur nous? Le plus confiant n'oscrait l'espérer.

Mais laissons l'avenir, ne songeons qu'au présent, et continuons d'enregistrer les incidents de ce drame à mesure qu'ils se présentent.

Les passagers du radeau sont connus. Voici maintenant quelles sont leurs ressources.

Robert Kurtis n'a pu embarquer que ce qui restait des provisions retirées de la cambuse, dont la plus grande partie a été détruite au moment où a été submergé le pont du *Chancellor*. Ces provisions sont peu abondantes, si l'on considère que nous sommes dix-luit à nourrir et que bien des jours peuvent s'écouler encore avant qu'un navire ou une terre soient signalés. Un baril de biscuits, un baril de viande sèche, un petit tonneau de brandevin, deux barriques d'eau, voilà tout ce qui a pu être sauvé. Il est done important de se rationner dès ce premier jour.

De vêtements de rechange, nous n'en avons absolument aucun. Quelques voiles nous serviront à la fois de couvertures et d'abri. Les ontils, appartenant au charpentier Daoulas, le sextant et la boussole, une carte, nos couteaux de poche, une bouilloire de métal, une tasse de ferblanc qui n'a jamais quitté le vieil Irlandais O'Ready: tels sont les instruments et ustensiles qui nous restent. Toutes les eaisses, déposées sur le pont et destinées au premier radeau, ont coulé au moment de l'engloutissement partiel du navire, et, depuis ce moment, il n'a plus été possible de pénétrer dans la cale.

Voilà donc la situation. Elle est grave sans être désespérée. Malheureusement, il est à craindre que l'énergie morale en même temps que l'énergie physique manque à plus d'un. D'ailleurs, il en est parmi nous dont les mauvais instincts seront bien difficiles à contenir!

# IXXX

— Suite du 7 décembre. — Le premier jour n'a été marqué par aucun incident.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, le capitaine Kurtis nous a tous rassemblés, passagers et marins.

« Mes amis, a-t-il dit, entendez bien ceci. Je commande sur ce radeau comme je commandais à bord du *Chancellor*. Je compte donc être obéi de tous sans exception. Ne pensons qu'au salut commun, soyons unis, et que le ciel nous protége! »

Ces paroles ont été bien accueillies.

La petite brise qui souffle en ce moment, et dont le capitaine relève la direction au compas, s'est accrue en halant le nord. C'est une circonstance heureuse. Il faut se hâter d'en profiter pour rallier le plus tôt possible la côte américaine. Le charpentier Daoulas s'est occupé alors d'installer le mât dont l'emplanture a été ménagée à l'avant du radeau, et il a disposé deux ailiers, sortes d'arcs-boutants qui doivent le maintenir plus solidement. Tandis qu'il travaille, le hosseman et les matelots enverguent le petit cacatois sur la vergue qui a été réservée à cet usage.

A neuf heures et demie, le mât est dressé. Des haubans, raidis sur les côtés du radeau, en assurent la solidité. La voile est hissée, amurée, bordée, et l'appareil, poussé vent arrière, se déplace assez sensiblement sous l'action de la brise qui fraichit encore.

Cette besogne une fois terminée, le charpentier cherche à installer un gouvernail qui permette au radeau de garder la direction voulue. Les conseils de Robert Kurtis et de l'ingénieur Falsten ne lui manquent pas. Après deux heures de travail, une sorte de godille est établie à l'arrière, — à peu près semblable à celles qu'emploient les balaous malais.

Pendant ce temps, le capitaine Kurtis a fait les observations nécessaires pour obtenir exactement sa longitude, et, quand midi arrive, il prend une bonne hauteur du soleil.

Le point qu'il obtient avec une assez grande exactitude est le suivant :

Latitude, 15° 7′ nord. Longitude, 49° 35′ à l'ouest de Greenwich.

Ce point, rapporté sur la carte, montre que nous sommes environ à six cent cinquante milles dans le nord-est de la côte de l'aramaribo, c'est-à-lire de la portion la plus rapprochée du continent américam, qui, ainsi que cela a été déjà noté, forme le littoral de la Guyane hollandaise.

Or, en prenant la moyenne des chances, nous ne pouvons espérer, même avec l'aide constante des alizés, faire plus de dix à douze milles par jour, sur un appareil aussi imparfait qu'un radeau qui ne peut biaiser avec le vent. Cela demandera donc deux mois de navigation, en supposant les circonstances les plus heureuses, — sauf le cas, peu probable, où nous serions rencontrés par quelque bàtiment. Mais l'Atlantique est moins fréquenté dans cette partie qu'il ne l'est plus au nord ou plus au sud. Nous avons été rejetés, malheureusement, entre les lignes des Antilles et celles du Brésil que suivent les transatlantiques



Inutile devouement! les infortunes disparaissent. (Page 92.)

anglais ou français, et mieux vaut ne pas compter sur le hasard d'une rencontre. D'ailleurs, si les calmes surviennent, si le vent change et nous repousse dans l'est, ce ne sont plus deux mois, mais quatre, mais six, et les vivres nous manqueraient avant la fin du troisième!

La prudence exige donc que dès maintenant nous ne consommions que le strict nécessaire. Le capitaine Kurtis nous a demandé conseil à ce sujet, et nous avons sévèrement déterminé le programme à suivre. Les rations sont calculées pour tous, indistinctement, de manière que la faim et la soif soient à demi satisfaites. La manœuvre du radeau n'exige pas une grande dépense de force physique. Une alimentation restreinte doit neus suffire. Quant au brandevin, dont le baril



L'appareil court vent arriere. (Page 100.)

ne contient que cinq gallons (I), il ne sera distribué qu'avec la plus extrême parcimonie. Personne n'aura le droit d'y toucher sans la permission du capitaine.

Le régime du bord est donc ainsi réglé : cunq onces de viande et cinq onces de biscuit par jour et par personne. C'est peu, mais la ration ne saurait être plus forte, car dix-huit bouches, dans ces proportions, absorberont un peu plus de cinq livres de chaque substance, c'est-à-dire, en trois mois, six cents hvres. Or, tout compris, nous ne possédons pas plus de six cents livres de viande et

<sup>(1)</sup> Environ 23 litres.

de biscuit. Il faut donc s'arrêter à ce chiffre. Quant à l'eau, sa quantité peut être estimée à cent trente-deux gallons (1), et il est convenu que la consommation quotidienne sera réduite pour chacune à une pinte (2), ce qui assurera aussi trois mois d'eau.

La distribution des vivres sera faite chaque matin, à dix heures, par les soins du bosseman. Chacun recevra pour la journée sa ration en biscuit et en viande : il la consommera quand et comme il lui conviendra. Quant à l'eau, faute d'ustensiles suffisants pour la recueillir, puisque nous n'avons que la bouilloire et la tasse de l'Irlandais, elle sera distribuée deux fois par jour, à dix heures du matin et à six heures du soir : chacun devra boire immédiatement.

Il faut bien remarquer aussi que nous avons toujours deux autres chances qui peuvent accroître nos réserves : la pluie, qui donnerait l'eau, la pêche, qui donnerait le poisson. Aussi deux barriques vides sont-elles disposées pour recevoir l'eau de pluie. Quant aux engins de pêche, des matelots s'occupent de les préparer, afin de mettre quelques lignes à la traîne.

Telles sont les dispositions prises. Elles sont approuvées et seront rigoureusement maintenues. Ce n'est qu'en observant une règle sévère que nous pouvons espérer d'échapper aux horreurs de la famine. Trop d'exemples nous ont appris à être prévoyants, et si nous sommes réduits aux dernières privations, c'est que le sort n'aura cessé de nous frapper!

# XXXXII

— Du 8 au 17 décembre. — Le soir venu, nous nous sommes blottis sous les voiles. Très-fatigné des longues heures passées dans la mâture, j'ai pu dormir pendant quelques heures. Le radeau, étant relativement peu chargé, s'élève assez facilement. Comme la mer ne déferle pas, nous ne sommes pas atteints par les lames. Malheureusement, si la houle tombe, c'est parce que le vent mollit, et, vers le matin, je suis forcé de noter sur mon journal : temps calme.

Quand le jour a reparu, je n'ai rien eu de nouveau à constater. MM. Letourneur ont également dormi pendant une partie de la nuit. Nous nous sommes encore

<sup>(</sup>t) Environ 600 litres.

<sup>(2) 56</sup> centilitres.

une fois serré la main. Miss Herbey a pu reposer également; ses traits, moins fatigués, ont repris leur calme habituel.

Nous sommes au-dessous du onzième parallèle. La chaleur pendant le jour est extrêmement forte, et le soleil brille d'un vif éclat. Une sorte de vapeur ardente est mèlée à l'atmosphère. Comme la brise ne vient que par bouflèes, la voile pend sur le mât pendant les accalmies, qui se prolongent trop longtemps. Mais Robert Kurtis et le bosseman, à certains indices que des marins seuls peuvent reconnaître, pensent qu'un courant de deux à trois milles à l'heure nous entraîne dans l'ouest. Ce serait là une circonstance favorable, qui pourrait abréger considérablement notre traversée, Puissent le capitaine et le bosseman ne s'être pas trompés, car, dès ces premiers jours et par cette température élevée, la ration d'eau suffit à peine à calmer notre soif!

Et cependant, depuis que nous avons quitté le Chancellor ou plutôt les hunes du navire pour embarquer sur ce radeau, la situation a été véritablement améliorée. Le Chancellor pouvait à chaque minute s'engloutir, et, du moins, cette plate-forme, que nous occupons, est relativement solide. Oui, je le répète, la situation s'est notablement détendue, et, par comparaison, chacun se trouve mieux. On a presque ses aises, on peut aller et venir. Le jour, on se réunit, on cause, on discute, on regarde la mer. La nuit, on dort à l'abri des voiles. L'observation de l'horizon, la surveillance des lignes qui sont mises à la traîne, tout intéresse.

- « Monsieur Kazallon , me dit André Letourneur quelques jours après notre installation sur ce nouvel appareil, il me semble que nous retrouvons ici ces jours de calme qui ont marqué notre séjour sur l'îlot de Ham-Rock!
  - En effet, mon cher André, ai-je répondu.
- Mais j'ajoute que le radeau a un avantage considérable sur l'ilot, car il marche, lui!
- Tant que le vent est bon, André, l'avantage est évidemment au radeau, mais si le vent tourne...
- Bon, monsieur Kazallon! répond le jeune homme. Ne nous laissons pas abattre, et avons confiance! »

Eh bien! cette confiance, nous l'avons tous! Oui! il semble que nous soyons sortis des redoutables épreuves pour n'y plus rentrer! Les circonstances sont devenues plus favorables. Il n'est pas un de nous qui ne se sente presque rassuré!

Je ne sais ce qui se passe dans l'âme de Robert Kurtis, et je ne puis dire s'il partage nos idées actuelles. Il se tient le plus souvent à l'écart. C'est que sa responsabilité est grande! Il est le chef, il n'a pas seulement sa vie à sauver, il a les nôtres! Je sais que c'est ainsi qu'il comprend son devoir. Aussi est-il souvent absorbé dans ses réflexions, et chacun évite de l'en distraire.

Pendant ces longues heures, la plupart des marins dorment à l'avant du radeau. Par ordre du capitaine, l'arrière a été réservé aux passagers, et on a pu établir sur des montants une tente, qui nous procure un peu d'ombre. En somme, nous nous trouvons dans un état de santé satisfaisant. Seul, le licutenant Walter ne parvient pas à retrouver ses forces. Les soins que nous lui prodiguons n'y font rien, et il s'affaiblit chaque jour davantage.

Je n'ai jamais mieux apprécié André Letourneur que dans les circonstances actuelles. Cet aimable jeune homme est l'âme de notre petit monde. Il a un esprit original, et les aperçus nouveaux, les considérations inattendues aboudent dans sa manière d'envisager les choses. Sa conversation nous distrait, nous instruit souvent. Pendant qu'André parle, sa physionomie un peu maladive s'anime. Son père semble boire ses paroles. Quelquefois, lui prenant la main, il la garde pendant des heures entières.

Miss Herbey se mèle quelquefois à nos entretiens, tout en demeurant fort réservée. Chacun de nous s'efforce de lui faire oublier par ses prévenances qu'elle a perdu ceux qui auraient dù être ses protecteurs naturels. Cette jeune fille a trouvé dans M. Letourneur un ami sûr, comme le serait un père, et elle lui parle avec un abandon que l'âge de celui-ci autorise. Sur ses instances, elle lui a dit sa vie, — cette vie de courage et d'abnégation qui est le lot des orphelines pauvres. Elle était depuis deux ans dans la maison de Mrs. Kear, et maintenant la voici sans ressources dans le présent, sans fortune dans l'avenir, mais confiante, parce qu'elle est prête à toutes les épreuves. Miss Herbey, par son caractère, son énergie morale, commande le respect, et pas un mot, pas un geste qui auraient pu échapper à certains hommes grossiers du bord ne l'ont choquée jusqu'ici.

Les 12, 13 et 14 décembre n'ont amené aucun changement dans la situation. Le vent a continué à souffler de l'est par brises inégales. Nul incident de navigation. Pas de manœuvres à exécuter sur le radeau. La barre, ou plutôt la godille, n'a même pas besoin d'être modifiée. L'appareil court vent arrière, et il n'est pas assez volage pour embarder sur un bord ou sur l'autre. Quelques matelots de quart, toujours postés à l'avant, ont l'ordre de surveiller la mer avec la plus scrupuleuse attention.

Sept jours se sont écoulés depuis que nous avons abandonné le *Chancellor*. Je constate que nous nous accoutumons au rationnement qui nous est imposé,

— au moins en ce qui concerne la nourriture. Il est vrai que nos forces ne sont pas mises à l'épreuve par la fatigue physique. Nous « n'usons pas », — expression vulgaire qui rend bien ma pensée, — et, dans de telles conditions, il faut peu de chose à l'homme pour le soutenir. Notre plus grande privation est la privation relative d'eau, car, par ces grandes chaleurs, la quantité qui nous est accordée est notoirement insuffisante.

Le 15, une bande de poissons, de l'espèce des spares, est venue fourmiller autour du radeau. Bien que nos engins de pèche ne soient composés que de longues cordes armées d'un clou recourbé auquel de petits morceaux de viande sèche servent d'amorces, nous prenons un assez grand nombre de ces spares, tant ils sont voraces.

C'est vraiment une pêche miraculeuse, et, ce jour-là, on dirait qu'il y a fête à bord. De ces poissons, les uns ont été grillés, les autres cuits dans l'eau de mer sur un feu de bois allumé à l'avant du radeau. Quel régal! C'est autant d'économisé sur nos réserves. Ces spares sont si abondants que, pendant deux jours, on en prend près de deux cents livres. Que la pluie vienne à tomber maintenant, et tout sera pour le mieux.

Par malheur, cette bande de poissons n'a pas séjourné longtemps dans nos caux. Le 17, quelques gros requins — appartenant à cette monstrueuse espèce des roussettes tigrées, qui sont longues de quatre à cinq mètres — ont paru à la surface de la mer. Ils ont les nageoires et le dessus du corps noirs, avec des taches et des bandes transversales de couleur blanche. La présence de ces horribles squales est toujours inquiétante. Par suite du peu d'élévation du radeau, nous sommes presque de niveau avec eux, et plusieurs fois leur queue bat nos espars avec une effroyable violence. Cependant, les matelots sont parvenus à les éloigner à coups d'anspect. Je serai bien surpris s'ils ne nous suivent pas obstinément comme une proie qui leur est réservée. Je n'aime pas res a monstres à pressentiments ».

### HIXXX

— Du 18 au 20 décembre. — Aujourd'hui, le temps s'est modifié, et le vent a fraichi. Ne nous plaignons pas, car il est favorable. On prend seulement la précaution d'assujettir le mât au moyen d'un bastaque, afin que la tension de la voile ne puisse amener sa rupture. Cela fait, la lourde machine se dé-

place a<mark>vec une vitesse un</mark> peu plus grande et laisse enfin une sorte de long sillage derrière elle.

Dans l'après-midi, quelques nuages ont couvert le ciel, et la chaleur a été un peu moins forte. La houle a balancé plus vivement le radeau, et deux ou trois lames ont embarqué, Heureusement, en employant quelques bordages, le charpentier a pu établir des pavois hauts de deux pieds, qui nous défendent mieux contre la mer.

On saisit fortement aussi, au moyen de doubles cordages, les barils contenant les provisions, ainsi que les barriques d'eau. Un coup de mer qui les enlèverait nous réduirait à la plus horrible détresse. On ne peut songer à une pareille éventualité sans frémir!

Le 18, les matelots ont recueilli quelques-unes de ces plantes marines connues sous le nom de sargasses, à peu près semblables à celles que nous avons rencontrées entre les Bermudes et Ham-Rock. Ce sont des laminaires saccharines, qui contiennent un principe sucré. J'engage mes compagnons à en mâcher les tiges. Ils le font, et cette mastication leur rafraîchit sensiblement la gorge et les lèvres.

Pendant cette journée, rien de nouveau. Je remarque seulement que quelques matelots, principalement Owen, Burke, Flaypol, Wilson et le nègre Jynxtrop, ont entre eux de fréquents conciliabules dont le motif m'échappe. J'observe aussi qu'ils se taisent lorsque l'un des officiers ou des passagers s'approche d'eux. Robert Kurtis a fait avant moi la même remarque. Ces entretiens secrets ne lui plaisent pas. Il se promet de surveiller attentivement ces hommes. Le nègre Jynxtrop et le matelot Owen sont évidemment deux coquins dont il faut se défier, car ils peuvent entraîner leurs camarades.

Le 19, la chaleur a été excessive. Il n'y a pas un nuage au ciel. La brise ne peut enfler la voile, et le radeau reste stationnaire. Quelques matelots se sont plongés dans la mer, et ce bain leur a procuré un soulagement véritable en diminuant leur soif dans une certaine proportion. Mais le danger est grand de s'aventurer sous ces flots infestés de requins, et aucun de nous n'a suivi l'exemple donné par ces insouciants. Qui sait cependant si, plus tard, nous hésiterons encore à les imiter? A voir le radeau immobile, les larges ondulations de l'Océan saus une ride, la voile inerte sur le mât, n'est-il pas à craindre que cette situation ne se prolonge?

La santé du lieutenant Walter ne laisse pas de nous préoccuper au plus haut point. Ce jeune homme est miné par une fièvre lente qui le prend par accès irréguliers. Peut-être le sulfate de quinine triompherait-il de cette fièvre. Mais, je le répète, l'envahissement de la dunette a été si rapide, que la hoite de pharmacie du bord a disparu dans les flots. Puis, ce pauvre garçon est certainement phthisique, et, depuis quelque temps, l'incurable maladie a fait en lui de terribles progrès. Les symptòmes extérieurs ne peuvent nous tromper. Walter est pris d'une petite toux sèche; sa respiration est courte, et ses sucurs sont abondantes, surtout le matin; il s'amaigrit, son nez s'effile, ses pommettes saillantes tranchent par leur coloration sur la pâleur générale de la face, ses joues sont caves, ses lèvres rétractées, ses conjonctives luisantes et légèrement bleuies. Mais, fut-il dans de meilleures conditions, le pauvre lieutenant, que la médecine serait impuissante devant ce mal qui ne pardonne pas.

Le 20, même état de la température, même immobilité du radeau. Les rayons ardents du soleil percent la toile de notre tente, et, accablés par la chaleur, nous sommes parfois haletants. Avec quelle impatience nous attendons le moment où le bosseman fait la maigre distribution d'eau! Avec quelle avidité nous nous précipitons sur ces quelques gouttes de liquide échauffé! Qui n'a pas été éprouvé par la soif ne saurait me comprendre.

Le lieutenant Walter est très-altéré, et il souffre plus qu'aucun de nous de cette disette d'eau. J'ai vu miss llerbey lui réserver presque tout entière la ration qui lui est attribuée. Compatissante et charitable, cette jeune fille fait tout ce qu'elle peut, sinon pour apaiser, pour atténuer du moins les souffrances de notre infortuné compagnon.

Aujourd'hui, miss Herbey me dit:

- «Cet infortuné s'affaiblit chaque jour, monsieur Kazallon.
- Oui, miss, ai-je répondu, et nous ne pouvons rien pour lui, rien!
- Prenons garde, dit miss Herbey, il pourrait nous entendre! »

Puis, elle va s'asseoir à l'extrémité du radeau, et, la tête appuyée sur ses mains, elle demeure pensive.

Aujourd'hui s'est produit un fait regrettable que je dois enregistrer.

Pendant une heure environ, les matelots Owen, Flaypol, Burke et le nègre Jynxtrop ont une conversation très-animée. Ils discutent à voix basse, et leurs gesles indiquent une grande surexcitation. A la suite de cet entretien. Owen se lève et se dirige délibérément vers l'arrière, sur cette partie du radeau qui est réservée aux passagers.

- · Oir vas-tu, Owen? lui demande le bosseman.
- Où j'ai affaire, » répond insolemment le matelot.

A cette grossière réplique, le bosseman quitte sa place, mais avant lui, Robert Kurtis est face à face avec Owen.



C'est vraiment une pêche miraculeuse. (Page 101.)

Le matelot soutient le regard de son capitaine, et d'un ton effronté:

- « Capitaine, dit-il, j'ai à vous parler de la part des camarades.
- Parle, répond froidement Robert Kurtis.
- C'est par rapport au brandevin, reprend Owen. Vous savez, ce petit baril...

Est-ce pour les marsouins ou les officiers qu'on le garde?

- Après? dit Robert Kurtis.
- Nous demandons que chaque matin notre boujaron nous soit distribué comme d'habitude.
  - Non, répond le capitaine.
  - Vous dites ?... s'écrie Owen.



« La rafale! La rafale! » (Page 108.

### - Je dis : non »

Le matelot regarde fixement Robert Kurtis, et un méchant sourire déplisse ses lèvres. Il hésite un instant, se demandant s'il doit insister, mais il se retient, et, sans ajouter un mot, il retourne vers ses camarades, qui confèrent à voix basse.

Robert Kurtis a-t-il bien fait de refuser d'une manière aussi absolue? L'avenir nous l'apprendra. Quand je lui parle de cet incident:

« Du brandevin à ces hommes! me répond-il. J'aimerais mieux jeter le baril à la mer! »

## VIXXX

— 21 décembre. — Cet incident n'a encore eu aucune conséquence, — aujourd'hui, du moins.

Pendant quelques heures, des spares se montrent de nouveau le long du radeau, et on en peut prendre encore un très-grand nombre. On les empile dans une barrique vide, et ce surcroit de provision nous fait espérer que, du moins, la faim ne nous éprouvera pas.

Le soir est venu, sans apporter sa fraîcheur accoutumée. Ordinairement les nuits sont fraîches sous les tropiques, mais celle-ci menace d'être étouffante. Des masses de vapeur roulent pesamment au-dessus des flots. La lune sera nouvelle à une heure trente minutes du matin. Aussi, l'obscurité est-elle profonde, jusqu'au moment où des éclairs de chaleur, d'une éblouissante intensité, viennent illuminer l'horizon. Ce sont de longues et larges décharges électriques, sans forme déterminée, qui embrasent un vaste espace. Mais, de tonnerre, il n'en est pas question, et on peut même dire que le calme de l'atmosphère est effrayant, tant il est absolu.

Pendant deux heures, cherchant dans l'air quelque bouffée moins ardente, miss Herbey, André Letourneur et moi, nous contemplons ces préliminaires de l'orage qui sont comme un coup d'essai de la nature, et nous oublions la situation présente pour admirer ce sublime spectacle d'un combat de nuages électriques. On dirait des forts crénelés dont la crête se couronne de feux. L'âme des plus farouches est sensible à ces grandes scènes, et je vois les matelots regarder attentivement cette incessante déflagration des nues. Sans doute, ils observent d'un œil inquiet ces « épars », ainsi nommés vulgairement, parce qu'ils ne se fixent sur aucun point de l'espace, annonçant une prochaine lutte des éléments. En effet, que deviendrait le radeau au milieu des fureurs du ciel et de la mer?

Jusqu'à minuit, nous restons assis à l'arrière. Ces effluences lumineuses, dont la nuit double la blancheur, répandent sur nous une teinte livide, semblable à cette couleur spectrale que prennent les objets, quând on les éclaire à la flamme de l'alcool imprégné de sel.

« Avez-vous peur <mark>de l'orage</mark>, miss Herbey? demande André Letourneur à la jeune fille.

- Non, monsieur, répond miss Herbey, et le sentiment que j'éprouve est plutôt celui du respect. N'est-ce pas l'un des plus beaux phénomènes que nous puissions admirer?
- Rien n'est plus vrai, miss Herbey, reprend André Letourneur, surtout quand le tonnerre gronde. L'oreille peut-elle entendre un bruit plus majestueux? Que sont, auprès, les détonations de l'artillerie, ces fracas secs et sans roulements? Le tonnerre emplit l'âme, et c'est plutôt un son qu'un bruit, un son qui s'enfle et décroît comme la note tenue d'un chanteur. Et, pour tout dire, miss Herbey, jamais la voix d'un artiste ne m'a ému comme cette grande et incomparable voix de la nature.
  - Une basse profonde, dis-je en riant.
- En effet, répond André, et puissions-nous l'entendre avant peu, car ces éclairs sans bruit sont monotones!
- Y pensez-vous, mon cher André? ai-je répondu. Subissez l'orage, s'il vient, mais ne le désirez pas.
  - Bon! l'orago, c'est du vent!
  - Et de l'eau, sans doute, ajoute miss Herbey, l'eau qui nous manque! »

Il y aurait beaucoup à répliquer à ces deux jeunes gens, mais je ne veux pas mèler ma triste prose à leur poésie. Ils contemplent l'orage à un point de vue spécial, et, pendant une heure, je les entends qui le poétisent en l'appelant de tous leurs voux.

Cependant, le firmament s'est caché peu à peu derrière l'épaisseur des nuages. Les astres s'éteignent un à un au zénith, quelque temps après que les constellations zodiacales ont disparu sous les brumes de l'horizon. Les vapeurs noires et lourdes s'arrondissent au-dessus de nos têtes et voilent les dernières étoiles du ciel. A chaque instant, cette masse jette de grandes lucurs blanchâtres, sur lesquelles se découpent de petits nuages grisâtres.

Tout ce réservoir d'électrieité, établi dans les hautes régions de l'atmosphère, s'est vidé sans bruit jusqu'alors. Mais l'air étant très-see, et, par cela même, mauvais conducteur, le fluide ne pourra s'échapper que par des chocs terribles, et il me paraît impossible que l'orage n'éclate pas bientôt avec une violence extrême.

C'est aussi l'avis de Robert Kurtis et du bosseman. Celui-ci n'a pas d'autre guide que son instinct de marin, qui est infaillible. Quant au capitaine, à cet instinct de « weather-wise » (1), il joint les connais<mark>sances</mark> d'un savant. Il me

<sup>(1)</sup> Littéralement : devineur du temps.

montre, au-dessus de nous, une épaisseur de nuages que les météorologistes appellent « cloud-ring (t) » et qui se forme presque uniquement dans les régions de la zone torride, saturées de toute la vapeur d'eau que les alizés apportent des divers points de l'Océan.

- « Oui, monsieur Kazallon, me dit Robert Kurtis, nous sommes dans la région des orages, car le vent a repoussé notre radeau jusqu'à cette zone, où un observateur, doué d'organes très-sensibles, entendrait continuellement les roulements du tonnerre. Cette remarque a été faite depuis longtemps déjà, et je la crois juste.
- Il me semble, répondis-je en prêtant l'oreille, entendre ces roulements continus dont vous parlez.
- En effet, dit Robert Kurtis, ce sont les premiers grondements de l'orage, qui, avant deux heures, sera dans toute sa violence. Eh bien! nous serons prêts à le recevoir. »

Aucun de nous ne pense à dormir, et ne le pourrait, car l'air est accablant. Les éclairs s'élargissent, ils se développent à l'horizon sur une étendue de cent à cent cinquante degrés, et embrasent successivement toute la périphérie du ciel, tandis qu'une sorte de clarté phosphorescente se dégage de l'atmosphère.

Enfin, les roulements du tonnerre s'accentuent et deviennent plus pénétrants; mais, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce sont encore des bruits ronds, sans angles d'éclat, des grondements que l'écho ne nourrit pas encore. On dirait que la voûte céleste est capitonnée par ces nuages, dont l'élasticité étouffe la sonorité des décharges électriques.

La mer jusqu'ici est restée calme, pesante, stagnante même. Cependant, aux larges ondulations qui commencent à la soulever, les marins ne se méprennent pas. Pour eux, la mer est « en train de se faire », et il s'est produit quelque tempête au large, dont elle ressent le contre-coup. Le terrible vent n'est pas loin, et, par mesure de prudence, un navire serait déjà à la cape; mais le radeau ne peut manœuvrer, et il sera réduit à fuir devant le temps.

A une heure du matin, un vif éclair, suivi d'une décharge après un intervalle de quelques secondes, indique que l'orage est presque sur nous. L'horizon disparaît soudain dans une brume humide, et on dirait qu'il fond en grand sur le radeau.

Aussitôt, la voix d'un des matelots se fait entendre :

« La rafale! La rafale! »

<sup>(1)</sup> Nuage en forme d'anneau.

### XXXV

— Nuit du 21 au 22 décembre. — Le bosseman se précipite vers la drisse qui soutient la voile, et la vergue est amenée aussitôt. Il était temps, car la rafale passe comme un tourbillon. Sans le cri du matelot qui nous a prévenus, nous aurions été renversés et peut-être précipités à la mer. La tente, à l'arrière, a été emportée du coup.

Mais si le radeau n'a rien à craindre directement du vent, s'il est trop ras pour lui donner prise, il a tout à redouter des lames monstrueuses, soulevées par l'ouragan. Ces lames ont été, pendant quelques minutes, aplatics et comme écrasées sous la pression des couches d'air; puis, elles se sont relevées plus furieusement, et leur hauteur s'accroît en raison même de la compression qu'elles viennent de subir.

Aussitôt, le radeau suit les mouvements désordonnés de cette houle, et s'il ne se déplace pas plus qu'elle, un va-et-vient incessant le fait, du moins, osciller d'un bord sur l'autre et d'ayant en arrière.

« Amarrez-vous! amarrez-vous! » nous crie le bosseman, en nous jetant des cordes.

Robert Kurtis est venu à notre aide. Bientôt MM. Letourneur, Falsten et moi, nous sommes solidement attachés au bâtis. Nous ne serons emportés que si le bâtis se brise. Miss llerbey s'est liée par le milieu du corps à l'un des montants qui supportaient la tente, et, à la lueur des éclairs, je vois sa figure toujours screine.

Maintenant la foudre se manifeste, sans discontinuer, par la lumière et le bruit. Nos oreilles et nos yeux en sont pleins. Un coup de tonnerre n'attend pas l'autre, et un éclair n'est pas éteint qu'un éclair lui succède. Au milieu de ces resplendissantes fulgurations, la voûte de vapeurs semble prendre feu tout entière. On dirait aussi que l'Océan est incendié comme le ciel, et je vois plusieurs éclairs ascendants qui, s'élevant de la crête des lames, vont croiser ceux les nues. Une forte odeur sulfureuse se répand dans l'atmosphère, mais jusqu'alors la foudre nous a épargnés et n'a frappé que les flots.

A deux heures du matin, l'orage est dans toute sa fureur. Le vent est passé à l'état d'ouragan, et la houle, qui est épouvantable, menace de disjoindre le

radeau. Le charpentier Daoulas, Robert Kurtis, le bosseman, d'autres matelots, s'emploient à le consolider avec des cordes. D'énormes paquets de mer tombent d'aplomb, et ces pesantes douches nous mouillent jusqu'aux os d'une eau presque tiède. M. Letourneur se jette au-devant de ces lames furieuses, comme pour préserver son fils d'un choc trop violent. Miss Herbey est immobile. On dirait une statue de la résignation.

En ce moment, à la rapide lueur des éclairs, j'aperçois de gros nuages, trèsétendus et probabtement très-profonds, qui ont pris une couleur roussatre, et un pétillement, semblable à un feu de mousqueterie, retentit dans l'air. C'est un crépitement particulier, produit par une série de décharges électriques, auxquelles les grèlons servent d'intermédiaires entre les nuages opposés. Et, en ellet, par suite de la rencontre d'un nuage orageux et d'un courant d'air froid, la grêle s'est formée et tombe avec une extrême violence. Nous sommes mitraillés par ces grèlons, de la grosseur d'une noix, qui frappent la plate-forme avec une sonorité métallique.

Le météore persiste ainsi pendant une demi-heure et contribue à abattre le vent; mais celui-ci, après avoir sauté à tous les points du compas, reprend ensuite avec une incomparable violence. Le mât du radeau, dont les haubans se rompent, est couché en travers, et on se hâte de le dégager de son emplanture, afin qu'il ne se brise pas par le pied. Le gouvernail est démonté d'un coup de mer, et la godille s'en va en dérive sans qu'il soit possible de la retenir. En même temps, les pavois de bâbord sont arrachés, et les lames se précipitent par cette brèche.

Le charpentier et les matelots veulent réparer l'avarie, mais les secousses les en empêchent, et ils roulent les uns sur les autres, lorsque le radeau, enlevé par de monstrucuses lames, s'incline sous un angle de plus de quarante-cinq degrés. Comment ces hommes ne sont-ils pas emportés? Comment les cordes qui nous retiennent ne cassent-elles pas? Comment ne sommes-nous pas tous jetés à la mer? c'est ce qui ne peut s'expliquer. Quant à moi, il me paraît impossible que, dans un de ces mouvements désordonnés, le radeau ne soit pas culbuté, et alors, hés à ces planches, nous périrons dans les convulsions de l'asphyxie!

En effet, vers trois heures du matin, au moment où l'ouragan se déchaîne plus violemment que jamais, le radeau, enlevé sur le dos d'une lame, s'est, pour ainsi dire, placé de champ. Des cris d'effroi s'échappent! Nous allons chavirer!...
Non... Le radeau s'est maintenu sur la crête de la lame, à une hauteur inconcevable, et sous l'intense lucur des éclairs qui se croisent en tous sens, effarés,

épouvantés, nous avons pu dominer du regard cette mer qui écume comme si elle brisait sur des écueils.

Puis, le radeau reprend presque aussitôt sa position horizontale; mais, pendant ce déplacement oblique, les saisines des barriques ont cassé. J'en ai vu une passer par dessus le bord, et l'autre se défoncer en laissant échapper l'eau qu'elle contient.

Des matelots se précipitent pour retenir le second baril qui renferme les conserves de viande sèche. Mais le pied de l'un d'eux se prend entre les planches disjointes de la plate-forme qui se resserrent, et le malheureux pousse des hurlements de douleur.

Je veux courir à lui, je parviens à dénouer les cordes qui me lient... Il est trop tard, et, dans un éclair éblouissant, je vois l'infortuné, dont le pied s'est dégagé, emporté par un coup de mer qui nous couvre en grand. Son camarade a disparu avec lui, sans qu'il ait été possible de leur porter secours.

Quant à moi, le coup de mer m'a étendu sur la plate-forme, et ma tête ayant porté sur l'angle d'un espar, j'ai perdu connaissance.

### XXXVI

— 22 décembre. — Le jour est enfin arrivé, et le soleil a paru entre les derniers nuages que la tempête a laissés derrière elle. Cette lutte des éléments n'a duré que quelques heures, mais elle a été effroyable, et l'air et l'eau se sont heurtés avec une violence sans pareille.

Je n'ai pu indiquer que les incidents principaux, car l'évanouissement qui a suivi ma clute ne m'a pas permis d'observer la fin de ce cataclysme. Je sais seulement que, pen de temps après le coup de mer, l'ouragan s'est calmé sous l'action de violentes averses, et que la tension électrique de l'atmosphère s'est amondrie. La tempète ne s'est donc pas proloagée au delà de la nuit. Mais en ce court espace de temps, que de dommages elle nous a causés, quelles irreparables pertes, et, parsuite, que de misères nous attendent! Nous n'avons pas mème pu conserver une goutte de ces torrents d'eau qu'elle a versés!

Je suis revenu à moi, gracé aux soins de MM. Letourneur et de miss Herbey, mais c'est à Robert Kurtis que je dois de ne pas avoir été emporté par un second coup de mer.



Le coup de mer m'a étendu sur la plate-forme. (Page 111.)

L'un des deux matelots qui ont péri pendant la tempète est Austin, jeune homme de vingt-huit ans, bon sujet, actif et courageux, Le second, c'est le vieil Irlandais O'Ready, le survivant de tant de naufrages!

Nous ne sommes plus que seize sur le radeau, c'est-à-dire que près de la moitié de ceux qui se sont embarqués à bord du *Chancellor* a déjà disparu!

Et maintenant, que nous reste-t-il en fait de vivres?

Robert Kurtis a voulu se rendre un compte exact des approvisionnements. En quoi consistent-ils, et combien de temps dureront-ils?

L'eau ne manquera pas encore, car il en reste dans le fond de la barrique brisée



Elle imbiba les lèvres du lieutenant, (Page 115.)

environ quatorze gallons (1), et la seconde barrique est intacte. Mais le baril qui contenait la viande sèche et celui dans lequel était le poisson que nous avions pèché ont été emportés tous deux, et de cette réserve il ne reste absolument rien. Quant au biscuit, Robert Kurtis n'estime pas à plus de soixante livres ce qui a pu être sauvé des atteintes de la mer.

Soixante livres de biscuit pour seize, cela fait huit jours de nourriture, à une demi-livre par personne.

Robert Kurtis nous a fait connaître toute la situation. On l'a écouté en

silence. En silence aussi s'est écoulée cette journée du 22 novembre. Chacun s'est replié en lui-même, mais il est évident que les mêmes pensées naissent dans l'esprit de tous. Il me semble que l'on se regarde avec des yeux différents et que le spectre de la faim apparaît déjà. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore été absolument privés de boire et de manger. Mais, maintenant, la ration d'eau va être nécessairement réduite, et quant à la ration de biscuit..!

A un certain moment, je me suis approché du groupe des matelots, étendus à l'avant, et j'ai entendu Flaypol dire d'un ton ironique :

- « Cenx qui doivent mourir feraient bien de mourir tout de suite.
- Oui, répond Owen! Au moins, ils laisseraient leur part aux autres! »

La journée s'est passée dans un abattement général. Chacun a reçu sa demilivre de biscuit réglementaire. Les uns l'ont dévorée immédiatement avec une sorte de rage, les autres l'ont prudemment ménagée. Il me semble que l'ingénieur Falsten a divisé sa ration en autant de parts qu'il fait habituellement de repas par jour.

Si un seul doit survivre, Falsten sera celui-là.

### XXXVII

— Du 23 au 30 décembre. — Après la tempète, le vent a halé le nord-est, et il se maintient à l'état de belle brise. Il faut en profiter, puisqu'il tend à nous rapprocher de la terre. Le mât, rétabli par les soins de Daoulas, est solidement assujetti, la voile est rehissée dans le bout, et le radeau marche vent arrière à raison de deux milles à deux milles et demi par heure.

On s'est occupé aussi de rajuster une godille, qui est faite au moyen d'un espar et d'une large planche. Elle fonctionne tant bien que mal; mais, sons l'allure que-le vent imprime au radeau, il n'est pas besoin d'un grand effort pour le maintenir.

La plate-forme est également réparée avec des coins et des cordes, qui en rapprochent les planches disjointes. Les pavois de tribord, enlevés par la lame, sont remplacés et nous couvrent des atteintes de la mer. En un mot, tout ce qu'il est possible de faire pour consolider cet assemblage de mâts et de vergues a été fait, mais le pire danger n'est pas là.

Avec le ciel pur est revenue cette chaleur tropicale, dont nous avons tant souffert les jours précédents. Aujourd'hui, elle est heureusement tempérée par la brise. La tente ayant été rétablie à l'arrière du radeau, nous y cherchons un abri tour à tour.

Cependant, l'insuffisance de l'alimentation commence à se faire plus sérieusement sentir. On souffre de la faim, visiblement. Les joues sont creuses, les figures amincies. Chez la plupart de nous, le système nerveux central est directement attaqué, et la constriction de l'estomac produit une sensation douloureuse. Si pour tromper cette faim, si pour l'endormir, nous avions quelque narcotique, opium ou tabac, peut-être serait-elle plus tolérable! Non! tout nous manque!

Un seul de nous échappe à cet impérieux besoin. C'est le lieutenant Walter, en proie à une fièvre intense, et que sa fièvre « nourrit »; mais une soif ardente le torture. Miss Herbey, tout en conservant pour le malade une partie de sa ration, a obtenu du capitaine un supplément d'eau; de quart d'heure en quart d'heure, elle imbibe les lèvres du lieutenant. Walter peut à peine prononcer une parole, et du regard il remercie la charitable jeune fille. Pauvre garçon! il est condamné, et les soins les plus persévérants ne le sauveront pas. Lui, du moins, n'aura plus longtemps à souffrir!

Du reste, il semble anjourd'hui avoir conscience de son état, car il m'appelle d'un signe. Je vais m'asseoir près de lui. Il rassemble alors toutes ses forces, et, à mots entrecoupés, il me dit;

- « Monsieur Kazallon, en ai-je pour longtemps? »
- Si peu que j'hésite à répondre, Walter le remarque.
- « La vérité! reprend-il, la vérité tout entière!
- Je ne suis pas médecin, et je ne saurais...
- N'importe! Répondez-moi, je vous en prie!. . »

Je regarde longuement le malade, puis, je pose mon oreille contre sa poitrine. Depuis quelques jours, la phthisie a évidemment fait en lui des progrès effrayants. Il est bien certain que l'un de ses poumons ne fonctionne plus, et que l'autre peut à peine suffire aux besoins de la respiration. Walter est en proie à une fièvre qui doit être le signe d'une fin prochaine dans les affections tuberculeuses.

Que puis-je répondre à la question du lieutenant?

Son regard est si interrogateur que je ne sais que faire, et je cherche quelque réponse évasive!

« Mon ami, lui dis-je, aucun de nous, dans la situation où nous sommes, ne

peut compter qu'il a longtemps à vivre! Qui sait si, avant huit jours, tous ceux que le radeau porte...?

- Avant huit jours! » murmure le lieutenant, dont le regard ardent se fixe sur moi.

Puis, il tourne la tête et paraît s'assoupir.

Le 24, le 25, le 26 décembre, aucun changement ne s'est produit dans notre situation. Si improbable que cela paraisse, nous nous habituons à ne pas mourir de faim. Les récits de naufrages ont souvent constaté des faits qui concordent avec ceux que j'observe ici. En les lisant, je les trouvais exagérés. Il n'en était rien, et je vois bien que le défaut de nourriture peut être supporté plus longtemps que je ne le pensais. D'ailleurs, à notre demi-livre de biscuit, le capitaine a cru devoir joindre quelques gouttes de brandevin, et ce régime soutient nos forces plus qu'on ne pourrait l'imaginer. Si nous étions pour deux mois, pour un mois, assurés d'une ration pareille! Mais la réserve s'épuise, et chacun peut déjà prévoir le moment où cette maigre alimentation fera complétement défaut.

Il faut donc, à tout prix, demander à la mer un supplément de nourriture, — ce qui maintenant est bien difficile. Cependant, le bosseman et le charpentier fabriquent de nouvelles lignes avec du filin détordu, et ils les arment de clous arrachés aux planches de la plate-forme.

Quand ces engins sont terminés, le bosseman paraît assez satisfait de son ouvrage.

« Ce ne sont pas de fameux hameçons, ces clous, me dit-il, mais enfin ils crocheraient un poisson tout aussi bien qu'un autre, si l'amorce n'y manquait pas! Or, nous n'avons que du biscuit, et cela ne peut tenir. Le premier poisson pris, je ne serais pas géné d'amorcer avec sa chair vive. Donc, là est la difficulté: prendre le premier poisson!»

Le bosseman a raison, et il est probable que la pêche sera infructueuse. Enfin, il tente l'aventure, les lignes sont mises à la traîne, mais, comme on pouvait le prévoir, aucun poisson ne « mord ». Il est évident, du reste, que ces mers sont peu poissonneuses.

Pendant les journées du 28 et du 29, nos tentatives ont vainement continué. Les morceaux de biscuit avec lesquels les lignes sont amorcées se dissolvent dans Peau, il faut y renoncer. D'ailleurs, c'est dépenser inutilement cette substance, qui forme notre unique nourriture, et nous en sommes déjà à compter les miettes. .

Le bosseman, à bout de ressources, imagine alors de crocher un bout d'étoffe

au clou des lignes. Miss Herbey lui donne un morceau du châle rouge qui l'enveloppe. Peut-être ce chiffon, brillant sous les eaux, attirera-t-il quelque poisson vorace?

Ce nouvel essai est fait dans la journée de 30. Pendant plusieurs heures, les lignes sont envoyées par le fond, mais, quand on les retire, le chiffon rouge est toujours intact.

Le bosseman est absolument découragé. Encore une ressource qui manque. Que ne donnerait-on pas pour prendre ce premier poisson qui permettrait peutêtre d'en pêcher d'autres!

- « Il y aurait bien encore un moyen d'amorcer nos lignes, me dit le bosseman à voix basse.
  - Lequel ? demandai-je.
- Vous le saurez plus tard! » répond le bosseman, en me regardant d'un air singulier.

Que signifient ces paroles de la part d'un homme qui m'a toujours paru trèsréservé? J'y ai songé pendant toute la nuit.

#### XXXVIII

— Du 1<sup>er</sup> au 3 janvier. — Voilà plus de trois mois que nous avons quitté Charleston sur le Chancellor, et voici vingt jours que nous sommes emportés sur ce radeau, à la merci des vents et des courants! Avons-nous gagné dans l'ouest, vers la côte américaine, ou bien la tempête nous a-t-elle rejetés au large de toute terre? il n'est même plus possible de le constater. Pendant le dernier ouragan qui nous a été si funeste, les instruments du capitaine ont été brisés, malgré toutes les précautions prises. Robert Kurtis n'a plus ni compas pour relever la direction suivie, ni sextant pour prendre hauteur. Sommes-nous à proximité ou à plusieurs centaines de milles d'une côte? On ne peut le savoir, mais il est bien à craindre que, toutes les circonstances ayant été contre nous, nous n'en soyons fort éloignés.

Il y a dans cette ignorance absolue de la situation quelque chose de désespérant, sans doute; mais comme l'espoir n'abandonne jamais le cœur de l'homme, nous nous prenons souvent à eroire, contre toute raison, que la côte est proche. Aussi, chacun observe-t-il l'horizon et cherche-t-il à relever sur cette ligne si nette une apparence de terre. A cet égard, nos yeux, à nous, passagers, nous trompent sans cesse et rendent notre illusion plus douloureuse. On croit voir... et il n'y a rien! C'est un nuage, c'est un brouillard, c'est une ondulation de la houle. Aucune terre n'est là, aucun navire ne tranche sur ce périmètre grisâtre, où se confondent la mer et le ciel. Le radeau est toujours le centre de cette circonférence déserte.

Le ter janvier, nous avons mangé notre dernier biscuit, ou, pour mieux dire, nos dernières miettes de biscuit. Le 1er janvier! Quels souvenirs ce jour nous rappelle, et, par comparaison, qu'il nous paraît lamentable! Le renouvellement de l'année, les vœux que ce « premier de l'an » provoque, les épanehements de la famille qu'il amène, l'espoir dont il remplit le cœur, rien de cela n'est plus fait pour nous! Ces mots : « Je vous souhaite une bonne année! » qui ne se disent qu'en souriant, qui de nous oserait les prononcer? Qui de nous oserait espérer un seul jour pour lui-même?

Et cependant, le bosseman s'est approché de moi, et me regardant d'une façon étrange :

- « Monsieur Kazallon, m'a-t-il dit, je vous la souhaite heureuse...
- L'année nouvelle?
- Non! la journée qui commence, et c'est déjà bien de l'aplomb de ma part, car il n'y a plus rien à manger sur le radeau! »

Plus rien, on le sait, et cependant, le lendemain, quand arrive l'heure de la distribution quotidienne, cela nous frappe comme d'un coup nouveau. On ne peut croire à cette disette absolue!

Vers le soir, je ressens des tiraillements d'estomac d'une violence extrême. Ils ont provoqué des bâillements douloureux ; puis, ils se sonten partie calmés deux heures après.

Le lendemain, 3, je suis fort surpris de ne pas souffrir davantage. Je sens en moi un vide immense, mais cette sensation est au moins aussi morale que physique. Ma tête, lourde et mal équilibrée, me semble ballotter sur mes épaules, et j'éprouve ces vertiges que donne un abime, quand on se penche au-dessus.

Mais ces symptômes ne nous sont pas communs à tous. Quelques-uns de mes compagnons souffrent terriblement déjà. Entre autres, le charpentier et le bosseman, qui sont grands mangeurs de leur nature. Les tortures leur arrachent des cris involontaires, et ils sont obligés de se serrer avec une corde. Et nous ne sommes qu'au second jour!

Ah! cette demi-livre de biscuit, cette maigre ration qui nous paraissait

naguère si insuffisante, comme notre désir la grossit alors, combien elle était énorme, nous semble-t-il, maintenant que nous n'avons plus rien! Ce morceau de biscuit, si on nous le distribuait encore, si on nous en donnait la moitié, le quart seulement, il ferait notre subsistance de plusieurs jours! On ne le mangerait que miette à miette!

Dans une ville assiégée, réduite à la plus complète disette, on peut encore, dans les décombres, dans les ruisseaux, dans les coins, trouver quelque os décharné, quelque racine de rebut, qui trompe un instant la faim! Mais sur ces planches, que les flots ont tant de fois balayées, dont on a déjà fouillé les interstices, dont on a gratté les angles où le vent avait pu chasser quelques rognures, que chercherait-on encore?

Les nuits sont bien longues à passer, — plus longues que les jours! En vain demande-t-on au sommeil un apaisement momentané! Le sommeil, s'il parvient à nous fermer les yeux, n'est plus qu'un assoupissement fiévreux, gros de cauchemars.

Cette muit, cependant, succombant à la fatigue, à un moment où ma faim s'endormait aussi, j'ai pu reposer pendant quelques heures.

Le lendemain, à six heures, je suis réveillé par des vociférations qui éclatent sur le radeau. Je me relève subitement, et, à l'avant, j'aperçois le nègre Jynxtrop, les matelots Owen, Flaypol, Wilson, Burke, Sandon, groupés dans l'attitude de l'offensive. Ces misérables se sont emparés des outils du charpentier, hache, tille, ciseaux, et ils menacent le capitaine, le bosseman et Daoulas. Je vais immédiatement me joindre à Robert Kurtis et aux siens. Falsten me suit. Nous n'avons que nos couteaux pour armes, mais nous n'en sommes pas moins résolus à nous défendre.

Owen et sa troupe s'avancent sur nous. Ces malheureux sont ivres. Pendant la nuit, ils ont défoncé le baril de brandevin, et ils ont bu à même.

One veulent-its?

Owen et le nègre, les moins ivres de la troupe, les excitent à nous massacrer, et ils obéissent à une sorte de fureur alcoolique.

« A bas Kurtis! s'écrient-ils. A la mer, le capitaine! Owen commandant! Owen commandant! »

Le meneur, c'est Owen, auquel le nègre sert de second. La haine de ces deux hommes contre leurs officiers se manifeste, en ce moment, par un coup de force, qui, réussit-il, ne sauverait cependant pas la situation. Mais leurs partisans, incapables de raisonner, et armés quand nous ne le sommes pas, les rendent redoutables.



« Mort au capitaine ! » hurle Owen, (Page 120.)

Robert Kurtis, les voyant s'avancer, marche à eux, et d'une voix forte :

- « Bas les armes ! crie-t-il.
- Mort au capitaine! » hurle Owen.

Ce misérable excite ses complices du geste, mais Robert Kurtis, écartant la tronpe ivre, va droit à lui.

- « Que veux-tn? demande-t-il.
- Plus de commandant sur le radeau! répond Owen! Tous égaux ici! »
- Brute stupide! Comme si nous n'étions pas tous égaux devant la misère! « Owen, dit une seconde fois le capitaine, bas les armes!
- Hardi, yous autres! » s'écrie Owen.



Robert Kurtis, levant la main, atteint Wilson. (Page 122.)

Une lutte s'engage. Owen et Wilson se précipitent sur Robert Kurtis, qui pare les coups avec un bout d'espar, tandis que Burke et Flaypol se jettent sur Falsten et sur le bosseman. J'ai devant moi le nègre Jynxtrop, qui, brandissant une tille, cherche à me frapper. J'essaye de l'entourer de mes bras, afin de paralyser ses mouvements, mais la force musculaire de ce coquin est supérieure à la mienne. Après avoir lutté quelques instants, je sens que je vais succomber, quand Jynxtrop roule sur la plate-forme, m'entraînant avec lui. C'est André Letourneur qui l'a saisi par une jambe et l'a jeté bas.

Cette intervention m'a sauvé. Le nègre, en tombant, a làché son arme, dont je m'empare, et je vais lui briser la tête... La main d'André m'arrête à mon tour. En effet, les mutins sont alors refoulés à l'avant du radeau. Robert Kurtis, après avoir esquivé les coups que lui porte Owen, vient de saisir une hache, et, levant la main, il frappe.

Mais Owen se jette de côté, et la hache atteint Wilson en pleine poitrine. Le misérable tombe à la renverse, hors du radeau, et disparaît.

- « Sauvez-le! sauvez-le! dit le bosseman.
- Il est mort! répond Daoulas.
- Eht c'est pour cela!... » s'écrie le bosseman, sans achever sa phrase.

Mais la mort de Wilson termine la lutte. Flaypol et Burke, au dernier degré de l'ivresse, sont couchés sans mouvement, et nous nous précipitons sur Jynxtrop, qui est amarré solidement au pied du mât.

Quant à Owen, il a été maîtrisé par le charpentier et le bosseman. Robert Kurtis s'approche alors et lui dit :

- « Prie Dieu, car tu vas mourir!
- Vous avez donc bien envie de me manger!» répond Owen avec une insolence sans égale.

Cette atroce réponse lui sauve la vie. Robert Kurtis rejette la hache qu'il a déjà levée sur Owen, et, tout pâle, il va s'asseoir à l'arrière du radeau.

### XXXXX

— 5 et 6 janvier. — Cette scène nous a profondément impressionnés. La réponse d'Owen, étant données les circonstances, est faite pour accabler les plus énergiques.

Dès que mon esprit a repris quelque calme, j'ai vivement remercié le jeune Letourneur, dont l'intervention m'a sauvé la vie.

- « Vous me remerciez, répond-il, quand vous devriez peut-être me maudire!
- Vous, Andrél
- Monsieur Kazallon, je n'ai fait que prolonger vos misères!
- Il n'importe, monsieur Letourneur, dit alors miss Herbey, qui s'est approchée, vous avez fait votre devoir! »

Toujours le sentiment du devoir qui soutient cette jeune fille! Elle est amaigrie par les privations; ses vêtements, déteints par l'humidité, déchirés par les chocs, flottent misérablement, mais pas une plainte ne s'échappe de sa bouche, et elle ne se laissera pas abattre.

- « Monsicur Kazallon, me demande-t-elle, nous sommes destinés à mourir de faim?
  - Oui, miss Herbey, ai-je répondu presque durement.
  - Combien de temps peut-on vivre sans manger?
  - Plus longtemps qu'on ne le croit! Peut-être de longs, d'interminables jours!
- Les personnes fortement constituées souffrent davantage, n'est-ce pas? dit-elle encore.
  - Oui, mais elles meurent plus vite. C'est une compensation! »

Comment ai je pu répondre ainsi à cette jeune fille? Quoi! je n'ai pas trouvé un mot d'espoir à lui donner! Je lui ai jeté la vérité brutale à la face! Est-ce que tout sentiment d'humanité s'éteint en moi? André Letourneur et son père, qui m'entendent, me regardent à plusieurs reprises avec leurs grands yeux clairs que la faim dilate. Ils se demandent si c'est bien moi qui parle ainsi.

Quelques instants après, quand nous sommes seuls, miss Herbey me dit à voix basse :

- " Monsieur Kazallon, voudrez-vous me rendre un service?
- Oui, miss, ai-je répondu avec émotion, cette fois, et prêt à tout faire pour cette jeune fille.
- Si je meurs avant vous, reprend miss Herbey, et cela peut arriver, quoique je sois plus faible, — promettez-moi de jeter mon corps à la mer.
  - Miss Herbey, j'ai eu tort...
- Non, non, ajoute-t-elle en souriant à demi, vous avez eu raison de me parler ainsi, mais promettez-moi de faire ce que je vous demande. C'est une faiblesse. Je ne crains rien vivante... mais morte... Promettez-moi de me jeter à la mer. »

J'ai promis. Miss llerbey me tend la main, et je sens ses doigts amaigris presser faiblement les miens.

Une nuit s'est encore passée. Par instants, mes souffrances sont tellement atroces que des cris m'échappent; puis, elles se calment, et je reste plongé dans une sorte de stupeur. Quand je reviens à moi, je m'étonne de retrouver mes compagnons encore vivants.

Celui de nous qui paraît supporter le mieux ces privations, c'est le maître d'hôtel Hobbart, dont il a été peu question jusqu'ici. C'est un petit homme, de physionomie ambiguë, au regard caressant, souriant souvent d'un sourire « qui ne meut que ses lèvres », les yeux habituellement fermés à demi, comme

s'il voulait dissimuler ses pensées, et dont toute la personne respire la fausseté. C'est un hypocrite, j'en jurerais. Et en effet, si j'ai dit que les privations semblent avoir moins prise sur lui, ce n'est pas qu'il ne se plaigne. Au contraire, il gémit sans cesse, mais je ne sais pourquoi ses gémissements me paraissent affectés. Nous verrons bien. Je surveillerai cet homme, car j'ai sur lui des soupçons qu'il est bon d'éclaircir.

Aujourd'hui, 6 janvier, M. Letourneur me prend à part, et, m'emmenant à l'arrière du radeau, il manifeste l'intention de me faire une « communication secrète ». Il désire n'être ni vu ni entendu.

Je me rends à l'angle de bàbord, et, comme le soir commence à se faire, personne ne peut nous voir.

- « Monsieur, me dit à voix basse M. Letourneur, André est bien faible! Mon fils meurt de faim! Monsieur, je ne puis voir cela plus longtemps! Non, je ne puis voir cela! »
- M. Letourneur me parle d'un ton où je sens de la colère contenue, et son accent a quelque chose de sauvage. Alt! je comprends tout ce que ce père doit souffrir!
- « Monsieur, dis-je en lui prenant la main, ne désespérons pas. Quelque navire...
- Monsieur, reprend le père en m'interrompant, je ne viens pas vous demander des consolations banales. Il ne passera pas de navire, vous le savez bien. Non. Il s'agit d'autre chose. Depuis combien de temps mon fils, vous-même et les autres, n'avez-vous mangé? »

A cette question qui m'étonne, je réponds :

- « C'est le 2 janvier que le biscuit a manqué. Nous sommes au 6 janvier. Voilà donc quatre jours que...
- Que vous n'avez mangé! répond M. Letourneur. Eh bien, moi, il y en a huit!
  - lluit jours!
  - Oui! j'ai économisé pour mon fils! »

A ces paroles, des pleurs s'échappent de mes yeux. Je saisis les mains de M. Letourneur... Je puis à peine parler. Je le regarde!... Huit jours!

- « Monsieur! lui dis-je enfin, que voulez-vous de moi?
- Chut! Pas si haut! Que personne ne nous entende!
- --- Mais parlez!...
- Je veux..., dit-il en baissant la voix..., je désire que vous offriez à André...
- Mais, vous-même, ne pouvez-vous...?

- Non! non!... Il croirait que je me suis privé pour lui!... Il me refuserait... Non! il faut que cela vienne de vous...
  - Monsieur Letourneur!...
- Par pitié! rendez-moi ce service... le plus grand que je puisse vous demander... D'ailleurs... pour votre peine... »

Ce disant, M. Letourneur me prend la main et la caresse doucement.

« Pour votre peine... Oui... vous en mangerez... un peu!...»

Pauvre père! En l'entendant, je tremble comme un enfant! Tout mon être frémit, et mon cœur bat à se rompre! En même temps, je sens que M. Letourneur me glisse dans la main un petit morceau de biscuit.

« Prenez garde qu'on ne vous voie! me dit-il. Les monstres! Ils vous assassineraient! Il n'y en a que pour un jour... mais demain... je vous en remettrai autant! »

L'infortuné se défie de moi! Et peut-ètre a-t-il raison, car, lorsque je sens ce morceau de biscuit entre mes mains, je suis sur le point de le porter à ma bouche!

J'ai résisté, et que ceux qui me lisent comprennent tout ce que ma plume ne saurait exprimer ici!

La nuit est venue, avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes. Je me glisse près d'André Letourneur, et je lui présente ce petit morceau de biscuit, « comme venant de moi. »

Le jeune homme se jette dessus. Puis:

« Et mon père? » dit-il.

Je lui réponds que M. Letourneur a eu sa part... moi, la mienne, ... que demain... les jours suivants, je pourrai sans doute lui en donner encore... qu'il prenne!... qu'il prenne!...

André ne m'a pas demandé d'où me venait ce biscuit, et il l'a porté avidement à ses lèvres.

Et ce soir-là, malgré l'offre de M. Letourneur, je n'ai rien mangé!.. rien!

#### XL

— 7 janvier. — Depuis quelques jours, l'eau de mer qui balaye presque incessamment la plate-forme du radeau, dès que la houle s'élève, a mis au vif la peau des pieds et des jambes de quelques-uns des matelots. Owen, que le bosseman a

tenu attaché à l'avant depuis la seène de la révolte, est dans un état déplorable. Sur notre demande, ses liens lui sont ôtés. Sandon et Burke ont été aussi rongés par le mordant de ces eaux salines, et nous autres, nous n'avons été préservés jusqu'ici que parce que l'arrière du radeau est moins battu par les lames.

Aujourd'hui, le bosseman, en proie à une fureur famélique, s'est jeté sur des chiffons de voiles, sur des bouts de bois. J'entends encore ses dents qui s'incrustent dans ces substances. Le malheureux, poussé par l'horrible faim, cherche à remplir son estomac pour en distendre la muqueuse. Enfin, à force de chercher, il trouve sur l'un des mâts qui supportent la plate-forme une garniture de cuir. Ce cuir, c'est une matière animale, qu'il arrache, qu'il dévore avec une inexprimable avidité, et il semble que l'absorption de cette matière lui procure quelque soul igement. Tous de l'imiter aussitôt. Un chapeau de cuir bouilli, la visière des casquettes, tout ce qui est substance animale est rongé. C'est un instinct bestial qui nous entraîne et que nul ne peut réprimer. Il semble, en cet instant, que nous n'avons plus rien d'humain. Jamais je n'oublierai cette scène!

Si la faim n'a pas été satisfaite, ses tiraillements, du moins, ont été un instant calmés. Mais quelques-uns de nous n'ont pu supporter cette nourriture révoltante, et ils ont été pris de nausées.

Que l'on me pardonne ces détails! Je ne dois rien cacher de ce que les naufragés du *Chancellor* ont souffert! On saura, par ce récit, tout ce que des êtres humains peuvent supporter de misères morales et physiques! Que ce soit l'enseignement de ce journal! Je dirai tout, et, malheureusement, je pressens que nous n'avons pas encore atteint le maximum de nos épreuves!

Une remarque que j'ai faite pendant cette seène confirme mes soupçons au sujet du maître d'hôtel. Hobbart, tout en continuant ses gémissements, en les exagérant même, n'y a point pris part. A l'entendre, il meurt d'inanition, et à le voir, cependant, on le dirait exempt des tortures communes. Cet hypocrite a-t-il donc une réserve secrète à laquelle il puise encore? Je l'ai déjà surveillé, mais je n'ai rien découvert.

La chaleur est toujours forte et même insoutenable, lorsque la brise ne la tempère pas. La ration d'eau est certainement insuffisante, mais la faim tue en nous la soif. Et quand je me dis que le manque d'eau nous ferait plus souffrir encore que le manque de nourriture, je ne puis le croire ou, du moins, l'imaginer en ce moment. Cependant, cette observation a souvent été faite. Dieu veuille ne pas nous réduire à cette nouvelle extrémité!

Heureusement, il reste quelques pintes de l'eau contenue dans la barrique qui s'est à demi brisée pendant la tempéte, et la seconde barrique est encore intacte. Bien que notre nombre ait diminué, le capitaine a réduit, malgré certaines réclamations, la ration quotidienne à une demi-pinte (1) par personne. Je l'approuve en ceci.

Quant au brandevin, il n'en reste qu'un quart de gallon, qui a été mis en lieu sûr, à l'arrière du radeau.

Aujourd'hui, 7, vers sept heures et demie du soir, l'un de nous a cessé d'exister. Nous ne sommes plus que quatorze! Le lieutenant Walter a expiré entre mes bras, et ni les soins de miss Herbey, ni les miens n'ont rien pu faire... Il ne souffre plus!

Quelques instants avant de mourir, Walter a remercié mis Herbey et moi d'une voix que nous pouvions à peine entendre :

« Monsieur, a-t-il dit en laissant tomber de sa main tremblante une lettre froissée, cette lettre... de ma mère... je n'ai pas la force... C'est la dernière que j'ai reçue!.. Elle me dit : « Je t'attends, mon enfant, je veux te revoir! » Non, mère, tu ne me reverras plus! — Monsieur... cette lettre... Placez-la... sur mes lèvres .. là! là... Que je meure en la baisant... Ma mère... mon Dieu!... »

l'ai remis la lettre du lieutenant Walter dans sa main déjà froide, et je l'ai posée sur ses lèvres. Son regard s'est animé un instant, et nous avons entendu comme le faible bruit d'un baiser!

Il est mort, le lieutenant Walter! Dieu ait son âme!

# XLI

— 8 janvier. — Pendant toute la nuit, je suis resté près du corps de l'infortuné, et, à plusieurs reprises, miss Herbey est venue prier pour le mort.

Quand le jour a paru, le cadavte était entièrement refroidi. Pavais hâte... oui! hâte de le jeter à la mer. Pai demandé à Robert Kurtis de m'aider dans cette triste opération. Lorsque le corps sera enveloppé de ses misérables vètements, nous le précipiterons dans les flots, et, grâce à son extrême maigreur, j'espète qu'il ne surnagera pas.

Dès l'aube, Robert Kurtis et moi, tout en prenant certaines précautions pour

<sup>(</sup>t) 23 centilities.



Je ne puis retenir un geste d'horreur. (Page 128.)

ne pas être vus, nous enlevons des poches du lieutenant quelques objets qui seront remis à sa mère, si l'un de nous survit.

Au moment de ramener sur le cadavre les vêtements qui vont lui servir de linceul, je ne puis retenir un geste d'horreur.

Le pied droit manque, la jambe n'est plus qu'un moignon sanglant!

Quel est l'auteur de cette profanation? J'ai donc succombé à la fatigue pendant cette nuit, et on a profité de mon sommeil pour mutiler ce corps! Mais qui a fait cela?

' Robert Kurtis regarde autour de lui, et ses regards sont terribles. Mais tout est comme d'ordinaire à bord, et le silence n'est interrompu que par quelques gé-



Le corps d'Owen a dù être jete à la mer. (Page 121.

missements. Peut-être nous épie-t-on! Hâtons-nous de jeter ces restes à la mer pour éviter de plus horribles seènes!

Done, ayant prononcé quelques prières, nous lançons le cadavre dans les flots, et il s'enfonce immédiatement.

- « Tonnerre du ciel! On les nourrit bien, les requins! »
- Qui a parlé ainsi? Je me retourne. C'est le nègre Jynxtrop.
- Le bosseman est près de moi en ce moment.
- « Ce pied, lui dis-je, eroyez-vous que ces malheurenv?...
- Ce pied?.. Ah! oui! me répond le bosseman d'un ton singulier D'ailleurs, c'était leur droit!

- -- Leur droit! me suis-je écrié.
- Monsieur, me dit le bosseman, mieux vaut manger un mort qu'un vivant! » A cette réponse, froidement faite, je ne sais que répondre, et je vais m'étendre à l'arrière du radeau.

Vers onze heures, un incident heureux s'est produit. Le bosseman, qui a mis, depuis le matin, ses lignes à la traîne, a réussi, cette fois. En effet, trois poissons viennent d'être pris. Ce sont trois gades de grande taille, longs de quatrevingts centimètres, appartenant à cette espèce qui, séchée, est connue sous le nom de « stokfish ».

A peine le bosseman a-t-il halé à bord ces trois poissons, que les matelots se jettent dessus. Le capitaine Kurtis, Falsten, moi, nous nous élançons pour les retenir, et l'ordre est bientôt rétabli. C'est peu, trois gades, pour quatorze personnes, mais enfin chacun en a sa part. Les uns dévorent ces poissons crus, on peut même dire vivants, et ce sont les plus nombreux. Robert Kurtis, André Letourneur et miss Herbey ont la force d'attendre. Ils allument, sur un coin du radeau, quelques morceaux de bois et font griller leur portion. Pour mon compte, je n'ai pas eu ce courage, et j'ai mangé cette chair sanglante!

M. L'etourneur n'a pas été plus patient que moi et que tant d'autres. Il s'est jeté comme un loup affamé sur sa part de poisson. Ce malheureux homme, qui n'a pas mangé depuis si longtemps, comment vit-il encore? je ne puis le comprendre.

J'ai dit que la joie du bosseman a été grande, lorsqu'il a retiré ses lignes, et cette joie est même allée jusqu'au délire. Il est certain que si la pêche réussit encore, elle peut nous sauver d'une mort horrible.

Je viens done eauser avec le hosseman, et je l'encourage à renouveler sa tentative.

- « Oui! me dit-il, oui... sans doute...je recommencerai...je recommencerai!...
- Et pourquoi ne remettez-vous pas vos lignes à la traîne? ai-je demandé.
- Pas maintenant! me répond-il d'une façon évasive. La nuit est plus favorable que le jour pour la pèche du gros poisson, et il faut ménager nos amorces. Stupides que nous sommes, nous n'avons même pas conservé quel-ques bribes pour amorcer nos lignes!»

C'est vrai, et la fante est peut-être irrémédiable.

- « Cependant, lui dis-je, puisque vous avez réussi une première fois, sans amorce...
  - J'en avais.
  - Une bonne?

- Excellente, monsieur, puisque les poissons ont mordu! »
- Je regarde le besseman, qui me regarde à son tour.
- « Vous reste-t-il encore de quoi amorcer vos lignes? ai-je demandé.
- Oui, » répond le bosseman à voix basse, et il me quitte sans ajouter une parole.

Cependant, cette maigre nourriture nous a rendu quelques forces, et avec elles un peu d'espoir. Nous parlons de la pêche du bosseman, et il nous semble impossible qu'il ne réussisse pas une seconde fois. Le sort se lasserait-il enfin de nous éprouver?

Preuve incontestable qu'une détente s'est produite dans nos esprits, c'est que nous revenons à parler du passé. Notre pensée n'est plus fixée uniquement sur ce présent douloureux et sur l'avenir épouvantable qui nous menace. MM. Letourneur, Falsten, le capitaine et moi, nous rappelons les faits qui se sont accomplis depuis le naufrage. Nous revoyons nos compagnons disparus, les détails de l'incendie, l'échouement du navire, le récif de Ham-Rock, la voie d'eau, cette effrayante navigation dans les hunes, le radeau, la tempête, tous ces incidents qui semblent maintenant si éloignés. Oui! Tout cela s'est passé, et nous vivons encore!

Nous vivons! Est-ce que cela peut s'appeler vivre! De vingt-huit, nous ne sommes plus que quatorze, et bientôt nous ne serons que treize, peut-être!

« Un mauvais nombre! dit le jeune Letourneur, mais nous aurons de la peine à trouver un quatorzième! »

Pendant la nuit du 8 au 9, le bosseman a jeté de nouveau ses lignes, à l'arrière du radeau, et il est resté lui-même à les surveiller, sans vouloir confier ce soin à personne.

Le matin, je vais près de lui. Le jour se lève à peine, et de ses yeux ardents il cherche à percer l'obscurité des eaux. Il ne m'a pas vu, il ne m'a même pas entendu venir.

Je lui touche légèrement l'épaule. Il se retourne vers moi.

- « Eh bien, bosseman?
- Eh bien, ces maudits requins ont dévoré mes amorces! répond-il d'une voix sourde.
  - Il ne vous en reste plus?
- Non! Et savez-vous ee que cela prouve, monsieur? ajoute-t-il en m'étrei-gnant le bras. Cela prouve qu'il ne faut pas faire les choses à demi... »

Je lui mets la main sur la bouche! J'ai compris!...

Pauvre Walter!

### XLII

— Du 9 au 10 janvier. — Aujourd'hui, nous sommes repris par le calme. Le soleil est ardent, la brise tombe complétement, et pas une ride ne flétrit les longues ondulations de la mer, qui se soulère insensiblement. S'il n'existe pas quelque courant, dont il nous est impossible de constater la direction, le radeau doit être absolument stationnaire.

J'ai dit que la chaleur est intolérable aujourd'hui. Notre soif, par suite, est plus intolérable encore. L'insuffisance d'eau nous fait souffrir cruellement pour la première fois. Je prévois qu'elle causera des tortures plus insupportables que celles de la faim. Déjà, chez la plupart de nous, la bouche, la gorge, le pharynx sont contractés par la sécheresse, les muqueuses se raccornissent sous cet air chaud que l'aspiration teur apporte.

Sur mes instances, le capitaine a modifié, pour cette fois, le régime habituel. Il accorde une double ration d'eau, et nous avons pu nous désaltérer, tant bien que mal, quatre fois dans la journée. Je dis «tant bien que mal», car cette eau, conservée dans le fond de la barrique, bien qu'on l'ait couverte d'une toile, est véritablement tiède.

En somme, la journée est manvaise. Les matelots, sous l'influence de la faim, s'abandonnent de nouveau au désespoir.

La brise ne s'est point levée avec la lune, qui est presque pleine. Cependant, comme les muits des tropiques sont fraiches, nous éprouvons quelque soulagement; mais, pendant le jour, la température est insoutenable. Il faut bien admettre, en présence d'une élévation si constante, que le radeau a été entraîné considérablement vers le sud.

Quant à la terre, on ne cherche même pas à en avoir connaissance. Il semble que le globe terrestre ne soit plus qu'une sphère liquide. Toujours et partout cet Océan infini!

Le 10, même calme, même température. C'est une pluie de feu que nous verse le ciel, c'est de l'air embrasé que nous respirons. Notre envie de boire est irrésistible, et nous en arrivons à oublier les tourments de la faim, à attendre avec de furieux désirs le moment où Robert Kurtis distribue les quelques gouttes d'eau de notre ration. Ah! boire à satiété, une fois, dussions-nous épuiser notre réserve, et mourir après!

En ce moment, — il est midi, — l'un de nos compagnons vient d'être pris de douleurs aiguës qui lui arrachent des cris. C'est le misérable Owen, qui, couché sur l'avant, se tord au milieu de convulsions épouvantables.

Je me traîne près d'Owen. Quelle qu'ait été sa conduite, l'humanité commande de voir s'il est possible de lui apporter quelque soulagement.

Mais voici que le matelot Flaypol pousse un eri. Je me retourne.

Flaypol est debout, monté sur les ailiers du mât, et sa main se dirige à l'est vers un point de l'horizon.

« Navire! » crie-t-il.

Nous sommes tous sur pied. Un silence absolu règne sur le radeau. Owen, retenant ses cris, se redresse comme les autres.

Dans la direction indiquée par Flaypol apparaît un point blanc, en effet. Mais ce point se déplace-t-il ? Est-ce une voile ? Qu'en pensent ces marins, dont la vue est si perçante?

J'observe Robert Kurtis, qui, les bras croisés, examine le point blanc. Ses joues sont saillantes, toutes les parties de sa face remontent par suite de la contraction de l'orbiculaire, son sourcil se fronce, ses yeux sont à demi fermés, et il met dans son regard toute la puissance de vision dont il est capable. Si ce point blanc est une voile, il ne s'y trompera pas.

Mais il secone la tête, et ses bras retombent.

Je regarde. Le point blanc n'est plus là. Ce n'est pas un navire, c'est un reflet que!conque, une crête de lame qui a déferlé, — ou, si c'est un navire, le navire a disparu!

De quel abattement est suivi ce moment d'espoir! Tous, nous avons repris notre place accoutumée. Robert Kurtis reste immobile, mais il n'observe plus l'horizon.

Alors les cris d'Owen recommencent avec plus de violence que jamais. Tout son corps est tordu par une horrible douleur, et son aspect est véritablement effrayant. Sa gorge est rétrécie par une contraction spasmodique, sa langue sèche, son abdomen ballonné, son pouls petit, fréquent, irrégulier. Le malheureux éprouve de violents monvements convulsifs et même des secousses tétaniques. A ces symptômes, il ne pent y avoir le moindre doute: Owen a été empoisonné par un oxyde de cuivre.

Nous n'avons pas les médicaments nécessaires pour neutraliser les effets de ce poison. Cependant, onpent provoquer des vomissements pour évacuer les matières contenues dans l'estomac d'Owen. L'eau tiède doit amener ce résultat. Je demande à Robert Kurtis un peu d'eau. Le capitaine y consent. Le liquide de la première barrique étant épuisé, je vais puiser à la seconde barrique, qui est encore intacte, quand Owen se redresse sur les genoux, et d'une voix qui n'est plus une voix humaine, crie:

« Non! non! non! »

Pourquoi ce non? Je reviens près d'Owen, et je lui explique ce que je veux faire. Plus énergiquement encore, il me répond qu'il ne veut pas boire de cette eau.

J'essaye alors de provoquer les vomissements du malheureux en lui titillant la luette, et bientôt il rend des matières bleuâtres. Il n'est que trop certain qu'Owen a été empoisonné avec un sulfate de cuivre, avec de la couperose, et, quoi que l'on fasse, Owen est perdu!

Mais comment s'est-il empoisonné? Les vomissements lui ont procuré quelque repit. Il peut enfin parler. Le capitaine et moi, nous l'interrogeons...

Je n'essayerai pas de décrire l'impression qu'a produite sur nous la réponse de ce malheureux!

Owen, poussé par une soif atroce, a volé quelques pintes d'eau de la barrique intacte!.. L'eau de cette barrique est empoisonnée!

#### XLIII

— Du 11 au 14 janvier. — Owen est mort dans la nuit, au milieu de secousses tétaniques qui ont atteint un rare degré de violence.

Il n'est que trop vrai! La barrique empoisonnée a contenu autrefois de la couperose. C'est un fait évident. Maintenant, par quelle fatalité cette barrique a-t-elle été convertie en une pièce à eau, et par quelle fatalité plus déplorable encore l'a-t-on prise pour l'embarquer sur le radeau?... Peu importe. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons plus d'eau.

Le corps d'Owen a dû être jeté à la mer, car il est immédiatement tombé en décomposition. Le bosseman n'aurait même pas pu amorcer ses lignes avec des chairs qui n'avaient plus aucune consistance. La mort de ce misérable ne nous aura pas même été utile!

Tous, nous comaissons la situation telle qu'elle est actuellement, et nous restons silencieux. Que pourrions-nous dire? D'ailleurs, le son de nos voix nous est excessivement pénible à entendre. Devenus très irritables, il vaut mieux

que nous ne parlions plus, car le moindre mot, un regard, un geste peuvent suffire à provoquer des rages qu'il serait impossible de contenir. Je ne comprends pas comment nous ne sommes pas fous déjà!

Le 12 janvier, nous n'avons reçu aucune ration d'eau, la dernière goutte ayant été épuisée la veille. Il n'y a pas un nuage au ciel qui puisse donner un peu de pluie, et un thermomètre marquerait cent quatre degrés (1) à l'ombre, — s'il y avait de l'ombre sur ce radeau.

Le 13. même situation. L'eau de mer commence à me ronger les pieds jusqu'au vif, mais j'y prends à peine garde. Quant à l'état de ceux qui étaient affligés de ce mal, il n'a pas empiré.

Ah! cette eau qui nous entoure, quand je songe que en l'évaporant ou en la solidifiant, nous la rendrions potable! Réduite en vapeur ou en glace, elle ne contiendrait plus une molécule de sel, et on pourrait la boire! Mais les appareils manquent, et nous ne pouvons les fabriquer.

Aujourd'hui, au risque d'être dévorés par les requins, le bosseman et deux matelets se sont baignés. Ce bain leur procure quelque soulagement et les rafraichit dans une certaine mesure. Trois de nos compagnons et moi, — qui savons à peine nager, — nous nous sommes affalés au bout d'une corde, et nous sommes restés près d'une demi-heure dans la mer. Pendant ce temps, Robert Kurtis surveillait les flots. Fort heureusement, aucun requin ne s'est approché. Malgré nos instances et en dépit de ses souffrances, miss Herbey n'a pas voulu suivre notre exemple.

Le 14, vers onze heures du matin, le capitaine s'approche de moi et me dit bas à l'oreille :

- « Ne faites pas un mouvement qui vous trahisse, monsieur Kazallon. Je puis me tromper, et je neveux pas causer à nos compagnons une désillusion nouvelle.» Je regarde Robert Kurtis.
  - « Cette fois, me dit-il, je viens réellement d'apercevoir un navire! »

Le capitaine a bien fait de me prévenir, car je n'aurais pas été maître de mon premier mouvement.

« Regardez, ajouta-t-il. Tenez, par bâbord derrière!»

Je me relève, aflectant une indifférence qui est loin de moi, et je parcours l'arc de l'horizon indiqué par Robert Kurtis.

Mes yeux ne sont pas les yeux d'un marin, mais, dans une silhouette à peine distincte, je reconnais un bâtiment sous voile.

<sup>(1)</sup> Il s'agit du thermomètre Fahrenheit, dont 104 degrés valent 40 degrés centigrades.



« Navire! Navire! » (Page 156.)

Presque aussitôt, le bosseman, dont les regards étaient dirigés de ce côté depuis quelques instants, crie :

# « Navire! »

La présence du bâtiment signalé ne produit pas immédiatement l'effet auquel on aurait dù s'attendre. Il ne provoque aueune énfotion, soit que l'on ne veuille pas y croire, soit que les forces soient épuisées. Aussi personne ne se relève. Mais le bosseman ayant répété à plusieurs reprises : « Navire! navire! » tous les regards se fixent enfin sur l'horizon.

Cette fois, le fait n'est pas niable. Nous le voyons, ce bâtiment inespéré! Nous verra 4-il?



La tête de l'animal émerge. (Page 142.)

Cependant, les matelots cherchent à reconnaître la forme et la direction du navire, — sa direction surtout.

Robert Kurtis, après avoir observé avec le plus grand soin, dit :

« Ce navire est un brick qui court au plus près, tribord amures. S'il se maintient pendant deux heures dans cette direction, il coupera nécessairement notre route. »

Deux heures! Deux siècles! Mais la direction du bâtiment peut changer d'un moment à l'autre, d'autant plus que, sous cette allure du plus près, il est possible qu'il ne coure des bordées que pour s'élever au vent. Or, s'il en est ainsi, sa bordée terminée, il prendra ses autures à bâbord et s'éloignera. Ah! s'il marchait

vent arrière ou même avec <mark>du largue dans s</mark>es voiles, nous aurions le droit G'espérer!

Il faut donc se faire voir de ce navire! Il faut, à tout prix, qu'il nous aperçoive! Robert Kurtis ordonne d'employer tous les signaux possibles, car le brick est encore à une douzaine de milles dans l'est, et nos cris ne pourraient être entendus. Nous n'avons aucune arme à feu dont les détonations puissent attirer l'attention. Hissons donc un pavillon quelconque en tête du mât. Le châle de miss Herbey est rouge, et c'est la couleur qui tranche le mieux sur les horizons de la mer et du ciel.

Le châle de miss Herbey est hissé, et une légère brise qui ride en ce moment la surface des flots en développe les plis. De temps en temps, il flotte, et nos cœurs sont remplis d'espoir. Quand un homme se noie, on sait avec quelle énergie il s'accroche au moindre objet qui lui donne un point d'appui. Le pavillon, c'est cet objet pour nous!

Pendant une heure, nous avons passé par mille alternatives. Le brick s'est évidemment rapproché du radeau, mais parfois il semble s'arrêter, et l'on se demande s'il ne va pas virer de bord.

Que ce navire marche lentement! Il porte tout dessus, cependant, ses cacatois, ses voiles d'étai, et sa coque est presque visible au-dessus de l'horizon. Mais le vent est faible, et s'il vient à mollir encore!.. Nous donnerions des années d'existence pour être plus vieux d'une heure!

Le bosseman et le capitaine estiment, vers midi et demi, que le brick est encore à neuf milles du radeau. Il n'a donc gagné que trois milles dans l'espace d'une heure et demie. C'est à peine si la brise qui passe sur nos têtes arrive jusqu'à lui. Il me semble, maintenant, que ses voiles ne s'arrondissent plus, qu'elles pendent le long des mâts. Je regarde, au vent, si quelque brise se lève, mais les flots sont comme assoupis, et le souffle qui nous a donné tant d'espoir expire au large.

Je me suis placé à l'arrière auprès de MM. Letourneur et de miss Herbey, et nos regards vont incessamment du navire au capitaine. Robert Kurtis est immobile, à l'avant, appuyé au mât, le bosseman près de lui. Leurs yeux ne se détournent pas un instant du brick. Nous lisons sur leur figure, qui ne pent rester impassible, toutes les émotions qu'ils éprouvent. Pas un mot n'est pronoucé jusqu'au moment où le charpentier Daoulas s'écrie avec un accent impossible à rendre:

#### « II vire! »

Toute notre existence est en ce moment dans nos yeux! Nous nous sommes

redressés, les uns à genoux, les autres debout. Un juron formidable s'est échappé de la bouche du bosseman. Ce navire est encore à neuf milles de nous, et de cette distance il n'a pu apercevoir nos signaux! Quant au radeau, ce n'est qu'un point dans l'espace, perdu dans une intense irradiation des rayons solaires. On ne peut le voir! On ne l'a pas vu! Le capitaine de ce navire, quel qu'il soit, s'il nous avait aperçus, aurait-il eu cette inhumanité de fuir sans venir à notre secours? Non! c'est inadmissible! Il ne nous a pas vus!

« Du feu! de la fumée! s'écrie alors Robert Kurtis. Brûlons les planches du radeau! Mes amis! mes amis! C'est notre dernière chance d'être vus! »

Quelques planches sont jetées à l'avant, de manière à former un bûcher. On les allume, non sans peine, car elles sont humides, mais cette humidité rendra leur fumée plus épaisse, par conséquent, plus visible. Bientôt une colonne noirâtre monte droit dans l'air. S'il faisait nuit, si l'obscurité arrivait avant que le brick cût disparu, cette flamme serait visible, même à la distance qui nous sépare de lui!

Mais les heures s'écoulent, le feu s'éteint!...

Dans des circonstances pareilles, pour se résigner, pour se soumettre aux volontés divines, il faut sur soi-même une puissance que je n'ai plus! Non! je ne puis avoir confiance en ce Dieu qui rend nos épreuves plus terribles encore en y mêlant des alternatives d'espoir. Je blasphème, comme a blasphémé le bosseman!.. Une main faible s'appuie sur moi, et miss llerbey me montre le ciel!

Mais c'en est trop! Je ne veux plus rien voir, je me glisse sous la voile, je me cache, des sanglots s'échappent de ma poitrine...

Pendant ce temps, le navire a pris d'autres amures; puis, il s'éloigne lentement dans l'est, et, trois heures après, les yeux les plus perçants n'en pourraient découvrir les hautes voiles au-dessus de l'horizon.

# XLIV

— 15 janvier. — Après ce dernier coup, nous n'avons plus qu'à attendre la meri. Elle sera plus ou moins lente, mais elle viendra.

Aujourd'hui, des mages se sont leves dans l'ouest, et ils ont apporté quelques bouffées de vent. Aussi la température est-elle un peu plus supportable, et, malgré notre état de prostration, nous subissons cette influence. Ma gorge aspire un air moins sec, mais depuis la pèche du bosseman, c'est-à-dire depuis sept jours, nous n'avons pas mangé. Il n'y a plus rien sur le radeau. J'ai donné hier à André Letourneur le dernier morceau de biscuit que son père eût conservé et qu'il m'a remis en pleurant.

Depuis hier, le nègre Jynxtrep a pu se débarrasser de ses liens, et Robert Kurtis n'a point ordonné de le rattacher. A quoi bon, d'ailleurs! Ce misérable et ses complices sont affaiblis par un long jeune. Que pourraient-ils tenter maintenant?

Aujourd'hui, plusieurs requins de grande taille se montrent, et nous voyons leurs ailerons noirs fendre les eaux avec une extrême rapidité. Je ne puis m'empêcher de les considérer comme des cercueils vivants, qui engloutiront bientôt nos misérables restes. Ils ne m'effrayent plus, ils m'attirent plutôt. Ils s'approchent jusqu'à raser les bords du radeau, et le bras de Flaypol, qui pendait au dehors, a failli être happé par l'un de ces monstres.

Le bosseman, œil fixe et démesurément ouvert, dents serrées qui apparaissent sous ses lèvres relevées, considère ces requins à un point de vue différent du mien. Il veut les dévorer, et non être dévorés par eux. S'il pouvait en prendre un, il ne ferait pas fi de sa c'air coriace. Nous, non plus.

Le bosseman va tenter le coup, et puisqu'il n'a pas d'émérillon auquel il puisse fixer une corde, il saura bien en fabriquer un. Robert Kurtis et Daoulas l'ont compris, et ils tiennent conseil, tout en lançant des bouts d'espars ou de cordages, afin de retenir les squales autour du radeau.

Daoulas est allé prendre sa tille de charpentier, dont il compte faire un émérillon. Soit par son tranchant, soit par la pointe opposée, il est possible que cet outil s'accroche entre les mâchoires d'un requin, si celui-ci l'avale. Quant au manche de la tille, qui est en bois, il est fixé à un fort grelin, frappé luimème sur un des montants du radeau.

Nos désirs sont surexeités par ces apprêts. Nous sommes haletants d'impatience. Par tous les moyens possibles, nous provoquons l'attention des requins, qui ne fuiront plus.

L'émérillon est prêt, mais il n'y a rien pour l'amorcer. Le bosseman, qui va et vient sur le radeau, en se parlant à lui-même, furête dans tous les coins et a l'air de chercher un cadavre parmi nous!...

Il faut donc recourir au moyen qu'il a employé déjà, et le fer de la tille est enveloppé d'un lambeau de laine rouge que fournit encore le châle de miss Herbey. Mais le bosseman ne veut pas agir sans que toutes les précautions aient été prises. L'émerillon est-il solidement attaché? L'amarrage qui fixe la ligne au radeau tiendra-t-il contre les secousses? Le grelin est-il suffisamment solide pour résister? Le bosseman vérifie ces points importants. Cela fait, il laisse glisser son engin sous les flots.

La mer est transparente, et on distinguerait aisément un objet à cent pieds au-dessous de sa surface. Je vois descendre lentement l'émérillon empaqueté dans ce chiffon rouge, dont la couleur tranche nettement sur la masse bleue des caux.

Passagers et matelots, nous sommes tous penchés au-dessus des pavois, gardant un profond silence. Mais il semble que les requins, depuis que cet appât a été offert à leur voracité, aient peu à peu disparu. Cependant, ils ne peuvent être éloignés, et toute proie, quelle qu'elle fût, qui tomberait à cette place, serait dévorée en un instant!

Tout à coup, le bosseman fait un signe de la main. Il montre une énorme masse qui se glisse vers le radeau, en effleurant la surface de la mer. C'est un requin, long de douze pieds, qui a quitté les eaux profondes et nage sur nous en droite ligne.

Lorsque l'animal n'est plus qu'à quatre brasses du radeau, le bosseman retire sa ligne doucement, de manière à amener l'émérillon sur son passage, et il imprime au chiffon rouge un léger mouvement qui lui donne l'apparence d'un objet vivant.

Je sens mon cœur battre avec une violence extrême, comme si ma vie allait se jouer sur un coup!

Cependant, le requin s'approche; ses yeux injectés brillent à la surface des flots, et ses mâchoires, ouvertes démesurément, montrent, quand il se retourne à demi, leur palais pavé de dents aiguës.

Un eri se fait entendre!... Le requin s'arrête et disparaît dans la profondeur des eaux.

Qui de nous a poussé ce cri, - involontaire sans doute?

En ee moment, le bosseman se relève, pâle de colère.

« Le premier qui parle, dit-il, je le tue! »

Et il se remet à sa besogne.

Après tout, il a raison, le bosseman!

L'émérillon est redescendu; mais, pendant une demi-heure, aucun requin n'apparaît, et il a fallu immerger l'engin par vingt brasses. Cependant, il me semble qu'à cette profondeur les eaux sont troublées, et que ce trouble indique la présence des squales.

En effit, la ligne éprouve tout d'un coup une secousse violente, et la corde a quitté les mains du bosseman; mais, solidement retenue aux montants du radeau, elle ne s'est point échappée.

Un requin a mordu et s'est ferré lui-même.

« A l'aide, garçons, à l'aide! » s'écrie le bosseman.

Aussitôt, passagers et marins, nous nous mettons tous sur la ligne. Nos forces cont ranimées par l'espoir, mais c'est à peine si elles suffisent, car le monstre se débat violemment. On hale avec ensemble. Peu à peu, les couches supérieures de la mer s'agitent sous l'énergique battement de la queue et des pectorales du requin. En me penchant, j'aperçois l'énorme corps qui se convulsionne au milieu des flots ensanglantés.

« Hardi! hardi! » erie le bosseman.

Enfin, la tête de l'animal émerge. Par ses mâchoires entr'ouvertes, l'émérillon a pénétré jusqu'au fond de son gosier, et il s'est croché là, sans qu'aucune secousse puisse maintenant l'en dégager. Daoulas saisit sa hache pour l'achever dès qu'il sera au niveau de la plate-forme.

A cet instant, un bruit sec se fait entendre. Le requin a refermé violemment ses mâchoires, qui coupent net le manche de la tille, et il disparaît sous les flots.

Un hurlement de désespoir est soru de nos poitrines!

Le bosseman, Robert Kurtis, Daoulas ont encore essayé de prendre un de ces requins, bien qu'ils n'aient plus d'émérillon, ni d'outils pour en fabriquer. Ils lancent des cordes à nœuds coulants, mais ces lassos glissent sur la peau gluante des squales. Le bosseman va même jusqu'à tenter de les attirer, en laissant sa jambe nue traîner hors du radeau, au risque d'être amputé d'un coup de dext...

Ces infructueux essais cessent enfin, et chacun regagne sa place pour y attendre une mort que rien ne peut plus désormais conjurer.

Mais je ne me suis pas éloigné si vite que je n'aic entendu le bosseman dire à Robert Kurtis :

« Capitaine, quel jour tirerons-nous au sort? »

Robert Kurtis n'a pas répondu, mais la question est posée.

# XLV

— 16 janvier. — Nous sommes tous étendus sur les voiles. L'équipage d'un navire qui passerait croirait voir une épave converte de morts.

Je souffre horriblement. Dans l'état où sont mes lèvres, ma langue, mon gosier. pourrais-je manger ? je ne le crois pas, et cependant mes compagnons et moi, nous jetons les uns sur les autres des regards sauvages.

La chaleur, aujourd'hui, est d'autant plus forte que le ciel est orageux. Il y a de grosses vapeurs qui se lèvent, mais il me semble vraiment qu'il peut pleuvoir partout, excepté sur ce radeau.

Pourtant, chacun regarde monter les nuages d'un œil avide. Nos lèvres se tendent vers eux. M. Letourneur élève ses mains suppliantes vers ce ciel impitoyable!

J'écoute si quelque grondement lointain annonce un orage. li est onze heures du matin. Les vapeurs ont arrêté les rayons solaires, mais déjà elles n'ont plus une apparence électrique. Il est évident que l'orage ne se déchaînera pas, car la masse a pris une teinte uniforme, et ses contours, si nettement arrêtés au lever du jour, se sont fondus dans un ensemble grisâtre. Ce n'est plus, maintenant, qu'un brouillard.

Mais la pluie ne peut-elle se dégager de ce brouillard, si peu que ce soit, quelques gouttes seulement!

« La pluie! » crie tout d'un coup Daoulas.

En effet, à un demi-mille du radeau, le ciel est rayé de hachures parallèles. La pluie tombe, et je vois les gouttelettes rebondir à la surface de l'Océan. Le vent, qui a fraichi, porte sur nous. Pourvu que ce mage ne s'épuise pas avant d'avoir passé sur notre tête!

Dieu a enfin pitié de nous. La pluie tombe à grosses goudes, telles qu'en répandent les nuages orageux. Mais cette averse ne durera pas, et il faut recucillir tout ce qu'elle pourra donner, car déjà une vive trainée de lumière enflamme le nuage par son bord inférieur au-dessus de l'horizon.

Robert Kurtis a fait dresser la barrique brisée, de manière à retenir le plus d'eau possible, et les voiles sont déployées pour recevoir la pluie sur une plus grande surface.

Nous sommes couchés à la renverse, la bouche ouverte. L'eau arrose ma figure, mes lèvres, et je sens qu'elle glisse jusque dans ma gorge! Ah! jouis-



Nous sommes couches à la renverse, la bouche ouverte. (Page 143.)

sance inexprimable! C'est la vie qui coule en moi! Les muqueuses de mon gosier se lubréfient à ce contact. Je respire autant que je bois cette eau vivifiante, qui pénètre jusqu'au plus profond de mon être!

La pluie a duré vingt minutes environ; puis le nuage, à demi épuisé, s'est fondu dans l'espace.

Nous nous sommes relevés meilleurs, oui! « meilleurs ». On se presse les mains, on parle! Il semble que nous soyons sauvés! Dieu, dans sa miséricorde, nous enverra d'autres nuages qui nous apporteront encore l'eau dont nous avons été si longtemps privés!

Yt puis, cette eau qui est tombée sur le radeau ne sera pas perdue. La



Je regarde à la clarte de la lune. (Page 148.)

barrique et les voiles l'ont recueillie, mais il faudra la conserver précieusement et ne la distribuer que goutte à goutte.

En effet, la barrique a retenu environ deux à trois pintes d'eau, et, en exprimant celle qui imbibe les voiles, nous pourrons accroître notre réserve dans une certaine proportion.

Les matelots vont procéder à cette opération, d'un geste, Robert Kurtis les arrête.

« Un instant! dit-il. Cette eau est-elle potable? »

Je le regarde. Pourquoi cette eau, qui n'est que de l'eau de pluie, ne seraitelle pas potable? Robert Kurtis exprime dans la tasse de ferblanc un peu de l'eau contenue dans les plis d'une voile; puis, il la goûte, et, à ma très-grande surprise, il la rejette immédiatement.

Je goûte à mon tour. Cette eau est plus que saumâtre! On dirait de l'eau de mer!

C'est que les voiles, depuis si longtemps exposées à l'action des lames, ont communiqué à l'eau recucillie une salure extrême. C'est un malheur irréparable! N'importe! Nous avons confiance. D'ailleurs, il reste quelques pintes potables dans la barrique! Et puis, la pluie est venue! Elle reviendra!

### XLVI

— 17 janvier. — Si notre soif s'est un instant calmée, la faim, par une conséquence naturelle, nous a repris avec plus de violence. N'y a-t-il donc aucun moyen, sans émérillon ni amorce, de s'emparer de l'un de ces requins qui fourmillent autour du radeau? Non, à moins de se jeter à la mer, pour attaquer ces monstres à coups de couteau et dans leur propre élément, ainsi que font les Indiens des pêcheries de perles. Robert Kurtis a songé à tenter l'aventure. Nous l'avons retenu. Les requins sont trop nombreux, et ce serait se dévouer, sans aucun profit, à une mort certaine.

J'observe ici que si l'on peut parvenir à tromper la soif, soit en se plongeant dans la mer, soit en mâchant quelque objet de métal, il n'en est pas ainsi de la faim, et que rien ne peut suppléer la substance nutritive. D'ailleurs, l'eau peut toujours être produite par un fait naturel, — la plnie par exemple. Donc, si l'on ne doit jamais complétement désespérer de boire, on peut absolument désespérer de manger.

Or, nous en sommes arrivés là! Pour tout avouer, quelques-uns de mes compagnons se regardent d'un œil avide. Que l'on comprenne sur quelle pente nos idées glissent, et à quelle sauvagerie la misère peut pousser des cerveaux obsédés par une préoccupation unique!

Depuis que les nuages orageux qui nous ont donné une demi-heure de pluie sont passés, le ciel est redevenu pur. Le vent a fraîchi un instant, mais bientôt il calmit, et la voile pend le long du mât. Le vent, d'ailleurs, nous ne le considérons plus comme un moteur. Où est le radeau? En quel point de l'Atlantique les courants l'ont-ils poussé? Nul ne peut le dire, ni souhaîter que le vent souffle de l'est plutôt que du nord ou du sud! Nous ne demandons qu'une chose à cette brise, c'est qu'elle rafraîchisse nos poitrines, c'est qu'elle mêle un peu de vapeur à l'air sec qui nous dévore, c'est qu'elle tempère enfin cette chalcur que verse du zénith un soleil de feu.

Le soir est arrivé, et la nuit sera obscure jusqu'à minuit, heure à laquelle se lèvera la lune, qui entre dans son dernier quartier. Les constellations, un peu embrumées, ne projettent pas cet étincellement superbe qui illumine les nuits froides.

En proie à une sorte de délire, sous l'impression d'une faim atroce qui habituellement redouble avec la chute du jour, je vais m'étendre sur un paquet de voiles jeté à tribord, et là, je me penche au-dessus des flots pour en aspirer la fraicheur.

De mes compagnons qui sont couchés à leur place accoutumée, combien trouvent dans le sommeil un oubli de leurs souffrances? pas un peut-être. Quant à moi, mon cerveau vide est assiégé de cauchemars.

Cependant, un assoupissement maladif, qui n'est ni la veille ni le sommeil, s'est emparé de moi. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans cet état de prostration. Tout ce que je me rappelle, c'est que, à un certain moment, une sensation particulière m'en a tiré.

Je ne sais si je rêve, mais mon odorat est frappé d'une odeur qu'il ne reconnaît pas d'abord. C'est comme une émanation vague, qu'un resté de brise m'apporte par instants. Mes narines s'enflent et aspirent. « Qu'est-ce que cette odeur? » suis-je tenté de m'écrier... Une sorte d'instinct me retient, et je cherche comme on cherche dans sa mémoire un mot ou un nom oubliés.

Quelques instants se passent. L'intensité de l'émanation, plus vivement accusée, provoque chez moi des aspirations plus vives.

a Mais, dis-je tout à coup et comme un homme qui se souvient, c'est ure odeur de chair cuite!»

Une aspiration plus active m'assure que mes sens n'ont pu m'abuser, et cependant, sur ce radeau...

Je me relève sur les genoux, j'aspire de nouveau, — qu'on me pardonne l'expression, — je renille l'air ambiant!... La mème émanation vient encore frapper mes narines. Je suis donc sous le vent de l'objet qui produit cette odeur, et, par conséquent, cet objet se trouve à l'avant du radeau.

Me voilà donc, quittant ma place, rampant comme un animal, furetant, non des

yeux, mais du nez, me glissant sous les voiles, entre les espars, avec la prudence d'un chat, et ne voulant à aucun prix éveiller l'attention de mes compagnons.

Pendant quelques minutes, je rampe ainsi dans tous les coins, me guidant à l'odorat, comme un limier. Tantôt la trace m'échappe, soit que je m'éloigne du but, soit que la brise tombe, et tantôt l'émanation m'arrive avec une intensité nouvelle. Entin, je la tiens, cette trace, je la suis, et je sens que je vais droit à l'objet!

En ce moment, j'ai atteint l'angle de tribord, à l'avant du radeau, et je reconnais que cette odeur est celle d'un morceau de lard famé. Je ne me trompe pas. Toutes les papilles de ma langue se hérissent d'envie!

Il me faut alors m'insinuer sous un épais pli de voiles. Personne ne me voit, personne ne m'entend. Je me glisse sur les genoux, sur les coudes. J'allonge le bras. Ma main saisit un objet enfermé dans un morceau de papier. Je le retire rapidement, et je regarde à la clarté de la lune qui jaillit, en ce moment, audessus de l'horizon.

Ce n'est point une illusion. J'ai là, dans la main, un morceau de lard, à peine un quart de livre, mais de quoi calmer pour tont un jour mes tortures! Je porte à ma bouche...

Une main saisit la mienne. Je me retourne, retenant à peine un rugissement. Je reconnais le maître d'hôtel Hobbart.

Tout s'explique, la situation particulière d'Hobbart, sa santé restée relativement meilleure, ses plaintes hypocrites. Au moment du naufrage, il a pu sauver quelques provisions, il les a mises en réserve, il s'est nourri, pendant que nous mourions de faim! Ah! le misérable!

Mais non! Hobbart a sagement agi. Je trouve que c'est un homme prudent, avisé, et, s'il a conservé quelque nourriture à l'insu de tous, tant mieux pour lui... et pour moi.

Hobbart ne l'entend pas ainsi. Il saisit ma main et cherche à me reprendre le morceau de lard, mais sans parler; il ne veut pas attirer l'attention de ses camarades.

J'ai le même intérêt que lui à me taire. Il ne faut pas que d'autres viennent m'arracher cette proie! Je lutte donc silencieusement, mais avec d'autant plus de rage que j'entends Hobbart dire entre ses dents : « Mon dernier morceau! ma dernière bouchée! »

Sa dernière bouchée! Il me la faut à tout prix, je la veux, je l'aurai! Je prends à la gorge mon adversaire, qui râle sous ma main et reste bientôt sans mouvement!

Et moi, je broie ce morceau de lard entre mes dents, tandis que je tiens Hobbart renversé...

Puis, làchant le malheureux, je rampe de nouveau, et je reviens prendre ma place à l'arrière.

Personne ne m'a vu. J'ai mangé!

# XLVII

—18 janvier. — J'attends le jour dans une anxiété singulière! Que dira Hobbart? Il me semble qu'il aura le droit de me dénoncer! Non! C'est absurde. Si je raconte ce qui s'est passé, si je dis comment Hobbart a vécu pendant que nous mourions de faim, comment il s'est nourri à notre insu, à notre préjudice, ses compagnons le massacreront sans pitié.

N'importe! je voudrais être au grand jour.

La faim a été momentanément arrêtée en moi, quoique ce morceau de lard fût bien peu de chose, — une bouchée, « la dernière », comme a dit ce malheureux. Cependant, je ne souffre plus, et, je le dis du fond du cœur, j'ai comme un remords de ne pas avoir partagé ce misérable débris avec mes compagnons J'aurais dû penser à miss Herbey, à André, à son père... et je n'ai songé qu'à moi!

Cependant, la lune monte sur l'horizon, et bientôt les premières blancheurs du matin la suivent. Le jour se fera rapidement, car nous sommes sous ces basses latitudes qui ne connaissent ni l'aube ni le crépuscule.

Je n'ai pas fermé l'œil. Dès les premières lucurs, il me semble que je vois une masse informe qui se balance à mi-màt.

Quel est cet objet? Je ne puis le distinguer encore, et je reste étendu sur le paquet de voiles.

Mais les premiers rayons du soleil glissent enfin sur la mer, et bientôt j'aperçois un corps qui, se balançant à un bout de corde, obéit aux mouvements du radeau.

Un irrésistible pressentiment m'entraîne vers ce corps, et j'arrive au pied da mât...

Ce corps est celui d'un pendu. Ce pendu, c'est le maître d'hôtel Hobbart! Ce malheureux, c'est moi, oui, moi! qui l'ai poussé au suicide!

Un cri d'horreur m'échappe. Mes compagnons se relèvent, voient le corps, se précipitent... Mais ce n'est pas pour savoir si quelque étincelle de vie lui reste encore!... D'ailleurs, Hobbart est bien mort, et son cadavre est déjà froid.

En un instant, la corde est coupée. Le bosseman, Daoulas, Jynxtrop, Falsten, d'autres sont là, penchés sur ce cadavre...

Non! je n'ai pas vu! Je n'ai pas voulu voir! Je n'ai pas pris part à cet horrible repas! Ni miss Herbey, ni André Letourneur, ni son père n'ont voulu payer de ce prix un allégement à leurs souffrances!

Pour Robert Kurtis, j'ignore... Je n'ai pas osé lui demander.

Quant aux autres, le bosseman, Daoulas, Falsten, les matelots! Oh! l'homme changé en bête fauve... C'est épouvantable!

MM. Letourneur, miss Herbey, moi, nous nous sommes cachés sous la tente, nous n'avons rien voulu voir! C'était déjà trop d'entendre!

André Letourneur voulait se jeter sur ces cannibales, leur arracher ces horribles débris! Il m'a fallu lutter avec lui pour le retenir.

Et, pourtant, c'était leur droit, à ces malheureux! Hobbart était mort! Ils ne l'avaient pas tué! Et, comme l'a dit un jour le bosseman, « mieux vaut manger un mort qu'un vivant! »

Qui sait, maintenant, si cette scène n'est pas le prologue de quelque drame abominable qui va ensanglanter le radeau!

J'ai fait toutes ces observations à André Letourneur, mais je n'ai pu dissiper l'horreur qui chez lui est portée à son comble!

Cependant, que l'on songe à ceci : nous mourons de faim, et huit de nos compagnons vont peut-être échapper à cette mort affreuse!

Hobbart, grâce aux provisions qu'il avait eachées, était le plus valide de nous. Aucune maladie organique n'avait altéré ses tissus. C'est en pleine santé, par un coup brutal, qu'il a fini de vivre!...

Mais à quelles horribles réflexions mon esprit se laisse-t-il entraîner? Ces cannibales me font-ils donc plus envie qu'horreur?

En ce moment, l'un d'eux élève la voix. C'est le charpentier Daoulas.

Il parle de faire évaporer de l'eau de mer au soleil afin d'en recueillir le sel.

« Et nous salerons ce qui reste, dit-il.

— Oui, » répond le bosseman.

Puis, c'est tout. Sans doute la proposition du charpentier a été adoptée, car je n'entends plus rien. Un silence profond s'établit à bord du radeau, et j'en conclus que mes compagnons dorment.

Ils n'ont plus faim.

### XLVIII

— 19 janvier. — Pendant la journée du 19 janvier, même ciel, même température. La nuit arrive sans apporter aucune modification dans l'état de l'atmosphère. Je n'ai pu dormir même pendant quelques heures.

Vers le matin, j'entends des cris de colère qui éclatent à bord.

MM. Letourneur, miss llerbey, qui sont avec moi sous la tente, se relèvent. J'écarte la toile, et je regarde ce qui se passe.

Le bosseman, Daoulas, les autres matelots sont dans une exaspération terrible. Robert Kurtis, assis à l'arrière, se lève, et, s'informant de ce qui excite leur fureur, il essaye de les calmer.

- « Non! non! nous saurons qui a fait cela! dit Daoulas, en jetant un regard farouche autour de lui.
- Oui! reprend le bosseman, il y a un voleur ici, puisque ce qui nous restait a disparu!
  - Ce n'est pas moi! Ni moi! » répondent tour à tour les matelots.

Et je vois ces malheureux furctant dans tous les coins, soulevant les voiles, déplaçant les espars. Leur colère s'accroît à voir que ces recherches demourent sans résultat.

Le bosseman vient à moi.

- « Vous devez connaître le voleur? me dit-il.
- Je ne sais ce que vous voulez dire, » ai-je répondu.

Daoulas et quelques autres matelots s'approchent.

- « Nous avons fouillé tout le radeau, dit Daoulas. Il n'y a plus que cette tente à visiter...
  - Personne de nous n'a quitté cette tente, Daoulas.
  - Il faut voir!
  - Non! laissez en paix ceux qui meurent de faim!
- Monsieur Kazallon, me dit le bosseman en se contenant, nous ne vous accusons pas... Quand l'un de vous aurait pris sa part, dont il n'a pas voulu hier, c'était son droit. Mais tout a disparu, vous entendez bien, tout!
  - Fouillons la tente! » s'écrie Sandon.

Les matelots s'avancent. Je ne puis résister à ces malheureux, que la colère aveugle. Une horrible crainte me saisit. Est-ce que M. Letourneur, non



Ce corps est celui d'un pendu. (Page 149.)

pour lui, mais pour son fils, aurait été jusqu'à prendre... S'il l'a fait, il va être déchiré par ces furieux!

Je regarde Robert Kurtis comme pour lui demander protection. Robert Kurtis vient se placer près de moi. Ses deux mains sont enfoncées dans ses poches, mais je devine qu'elles sont armées.

Cependant, sur l'injonction du bosseman, miss llerbey et MM. Letourneur ont dù quitter la tente, qui est fouillée jusque dans ses coins les plus secrets, — en vaiu, heureusement.

Il est évident que, puisque les restes d'Hobbart ont disparn, c'est qu'ils ont éte jetés à la mer.



Puis, il s'elance, et son corps touche à la mer. (Page 155).

Le bosseman, le charpentier, les matelots sont en proie au plus effrayant désespoir.

Mais qui donc a fait cela? Je regarde miss Herbey, M. Letourneur. Leur regard répond que ce ne sont pas eux.

Mes yeux se portent sur André, qui détourne un instant la tête.

Le malheureux jeune homme! Est-ce lui? Et si c'est lui, comprend-il les conséquences de cet acte?

#### XLIX

— Du 20 au 22 janvier. — Pendant les jours suivants, ceux qui ont pris part a l'horrible repas du 18 janvier ont peu souffert, ayant été nourris et désaltérés.

Mais miss Herbey, André Letourneur, son père, moi, est-il possible de décrire ce que nous éprouvons! N'en sommes-nous pas à regretter que ces débris aient disparu? Si l'un de nous meurt, résisterons-nous?...

Le bosseman, Daoulas et les autres ont été bientôt repris par la faim, et ils nous regardent avec des yeux égarés. Sommes-nous donc une proie assurée pour eux?

En vérité, ce qui nous fait le plus souifrir, ce n'est pas la faim, c'est la soif. Oui! entre quelques gouttes d'eau et quelques miettes de biscuit, il n'est pas un de nous qui hésitât! Cela a toujours été dit des naufragés qui se sont trouvés dans les circonstances où nous sommes, et cela est vrai. On souffre plus de la soif que de la faim, on en meurt plus vite aussi.

Et, supplice épouvantable, on a autour de soi cette cau de mer que l'œil voit si semblable à l'eau douce! Plusieurs fois, j'ai essayé d'en boire quelques gouttes, mais elle a provoqué en moi des nausées insurmontables et une soif plus ardente après qu'avant.

Ah! c'en est trop! Voilà quarante-deux jours que nous avons abandonné le navire! Qui de nous peut se faire illusion désormais? Ne sommes-nous pas destinés à mourir l'un après l'autre, et de la pire des morts?

Je sens qu'une sorte de brouillard s'épaissit autour de mon cerveau. C'est comme, un délire qui va s'emparer de moi. Je lutte pour ressaisir mon intelligence qui s'en va. Ce délire m'épouvante! Où va-t-il me conduire? Serai-je assez fort pour reprendre ma raison?...

Je suis revenu à moi, — après combien d'heures, je ne saurais le dire. Mon front a été couvert de compresses, imbibées d'eau de mer, par les soins de miss Herbey, mais je sens que je n'ai plus que peu de temps à vivre!

Anjourd'hui, 22, scène affreuse. Le nègre Jynxtrop, subitement pris d'un accès de folie furieuse, parcourt le rade un en poussant des hurlements. Robert Kurtis veut le contenir, mais en vain! Il se jette sur nous pour nous dévorer! Il faut se défendre contre les attaques de cette bête féroce. Jynxtrop a saisi un anspect, et il est difficile de parer ses coups.

Mais soudain, par un revirement qu'une attaque de folie seule explique, sa rage se tourne contre lui-même. Il se déchire de ses dents, de ses ongles, nous jetant son sang à la figure et criant:

« Buyez! Buyez! »

Pendant quelques minutes, il se démène ainsi, et se dirige vers l'avant du radeau, criant toujours :

« Buyez! Buyez! »

Puis, il s'élance, et j'entends son corps tomber à la mer.

Le bosseman, Falsten, Daoulas se précipitent à l'avant du radeau pour reprendre ce corps, mais ils ne voient plus qu'un large cercle rouge, au milieu duquel se débattent des requins monstrueux!

L

— 22 et 23 janvier. — Nous ne sommes plus que onze à bord, et il me paraît impossible que chaque jour, maintenant, ne compte pas quelque nouvelle victime. La fin de ce drame, quelle qu'elle soit, approche. Avant huit jours, ou la terre aura été atteinte, ou un navire aura opéré le sauvetage des naufragés. Sinon, le dernier survivant du Chancellor aura vécu.

Le 23, l'aspect du ciel a changé. La brise a notablement fraichi. Le vent, pendant la nuit, a halé le nord-est. La voile du radeau s'est gonflée, et un sillage assez prononcé indique qu'il se déplace sensiblement. Le capitaine évalue ce déplacement à trois milles à l'heure.

Robert Kurtis et l'ingénieur Falsten sont certainement les plus valides entre nous. Quoique leur maigreur soit extrème, ils supportent d'une facon surprenante ces privations. Je ne saurais peindre à quelle extrémité est réduite la pauvre miss llerbey. Ce n'est plus qu'une âme, mais une âme vaillante encore, et toute sa vie semble s'être réfugiée dans ses yeux, qui brillent extraordinairement. Elle vit dans le ciel, non sur la terre!

Un honme d'une grande énergie, cependant, maintenant complétement abattu, c'est le bosseman. Il est méconnaissable. Sa tête courbée sur sa poitrine, ses longues mains osseuses allongées sur ses genoux, dont les rotules aiguës saillissent sous son pantalon usé, il reste invariablement assis dans un angle du radéau, sans jamais relever les yeux. Bien différent de miss llerbey,

lui ne vit plus que par le corps, et son immobilité est telle, que je suppose, parfois, qu'il a cessé de vivre.

Plus de paroles, plus de gémissements même, sur ce radeau. Silence absolu. Il ne s'échange pas dix paroles par jour. D'ailleurs, les quelques mots que notre langue, nos lèvres, tuméfiées et durcies, pourraient prononcer, seraient absolument inintelligibles. Le radeau ne porte plus que des spectres, hâves, exsangues, qui n'ont plus rien d'humain!

### LI

— 24 janvier. — Où sommes-nous? Vers quelle partie de l'Atlantique le radeau a-t-il été poussé? Deux fois j'ai interrogé Robert Kurtis, et il n'a pu me répondre que vaguement. Cependant, comme il a toujours noté la direction des courants et des vents, il pense que nous avons dù être reportés dans l'ouest, c'est-à-dire du côté de la terre.

Aujourd'hui, la brise est complétement tombée. Cependant, il existe à la surface de la mer une large houle qui indique que quelque trouble des eaux s'est produit dans l'est. Une tempête aura, sans doute, bouleversé cette portion de l'Atlantique. Le radeau fatigue beaucoup. Robert Kurtis, Falsten, le charpentier usent ce qui leur reste de force à en consolider les parties qui menacent de se disjoindre.

Pourquoi se donner cette peine? Qu'elles se disjoignent donc enfin, ces planches. Que cet Océan nous engloutisse! C'est trop lui disputer notre misérable vie!

En vérité, nos tortures ont atteint le plus haut point que l'homme puisse supporter. Il est impossible qu'elles aillent au delà! La chaleur est intolérable. C'est du plomb fondu que le ciel verse sur nous. La sueur nous inonde à travers nos guenilles, et cette transpiration accroît encore notre soif. Non, je ne puis peindre ce que je ressens! Les mots manquent quand il s'agit d'exprimer des douleurs surhumaines!

Le seul mode de rafraîchissement que nous avons pu employer quelquefois nous est maintenant interdit. Aucun de nous ne peut songer à se baigner, car, depuis la mort de Jynxtrop, les requins, arrivant par troupes, entourent le radeau.

J'ai essayé aujourd'hui de me procurer un peu d'eau potable, en faisant évaporer de l'eau de mer; mais, malgré ma patience, c'est à peine si je parviens à rendre humide un morceau de linge. D'ailleurs, la bouilloire, qui est très-usée. n'a pu résister au feu; elle s'est fendue, et j'ai été forcé d'abandonner mon opération.

L'ingénieur Falsten est presque anéanti maintenant, et il ne nous survivra que de quelques jours. Quand je relève la tête, je ne le vois même plus. Est-il couché sous les voiles, ou est-il mort? Seul, l'énergique capitaine Kurtis est debout à l'avant et regarde! Quand je pense que cet homme... espère encore!

Moi, je vais m'étendre à l'arrière. Là, j'attendrai la mort. Le plus tôt sera le miens.

Combien d'heures se sont écoulées, je l'ignore.. Tout à coup, j'entends des éclats de rire. L'un de nous devient fou, sans doute!

Ces éclats de rire redoublent. Je ne relève pas la tête. Peu m'importe. Cependant, quelques paroles incohérentes arrivent jusqu'à moi.

« Une prairie, une prairie! Des arbres verts! Une taverne sous ces arbres! Vite! vite! du brandevin, du gin, de l'eau à une guinée la goutte! Je payerai! J'ai de l'or! j'ai de l'or! »

Pauvre halluciné! Tout l'or de la banque ne te donnerait pas une goutte d'eau en ce moment.

C'est le matelot Flaypol qui, pris de délire, s'écrie :

« La terre! la terre est là! »

Ce mot galvaniserait un mort! Je fais un effort douloureux, et je me redresse. Pas de terre! Flaypol se promène sur la plate-forme, il rit. Il chante, il fait des signaux vers une côte imaginaire! Certes, les perceptions directes de l'ouîe, de la vue, du goût lui manquent, mais un phénomène purement cérébral les supplée. Aussi parle-t-il à des amis absents. Il les entraîne à sa taverne de Cardiff, aux Armes de Georges. Là, il offre du gin, du wisky, de l'eau, — de l'eau surtout, de l'eau qui l'enivre! Le voilà marchant sur ces corps étendus, bronchant à chaque pas, tombant, se relevant, chantant d'une voix avinée. Il semble arrivé au dernier degré de l'ivresse. Sous l'empire de sa folie, il ne souffre plus, et sa soif est apaisée! Ab! je voudrais être halluciné comme lui!

Le malheureux va-t-il donc finir comme a fini le nègre Jynxtrop, et se précipiter dans les flots?

Il faut que Daoulas, Falsten, le bosseman l'aient pensé, ear si Flaypol veut se tuer, ils ne le laisseront pas faire « sans profit pour eux!» Aussi, les voilà qui

se relèvent, qui le suivent, qui l'épient! Si Flaypol veut se jeter à la mer, cette fois, ils le disputeront aux requins!

Il n'en devait pas être ainsi. Pendant son hallucination, Flaypol est arrive réellement au dernier degré de l'ivresse, comme s'il se fût enivré des liqueurs qu'il offrait dans son délire, et, tombant comme une masse, il s'est endormi pesamment.

#### LII

— 25 janvier. — La nuit du 24 au 25 janvier a été brumeuse, et, par suite de je ne sais quel phénomène, une des plus chaudes que l'on puisse imaginer. Ce bronillard est étouffant. C'est à croire qu'une étincelle suffirait à y mettre le feu, comme à quelque substance explosive. Le radeau est non-seulement stationnaire, mais il ne ressent plus aucun mouvement. Je me demande quelquefois s'il flotte encore.

Pendant cette nuit, j'essaye de compter combien nous sommes à bord. Il me semble que nous sommes encore onze, mais je puis à peine rassembler les idées nécessaires pour établir ce calcul. Tantôt je trouve dix, tantôt douze. Ce doit être onze, depuis que Jynxtrop a péri. Demain, ils ne seront plus que dix, je serai mort.

Je sens bien, en effet, que j'arrive au terme de mes souffrances, car toute ma vie repasse dans mon souvenir. Mon pays, mes amis, ma famille, il m'est donné de les revoir une dernière fois en rève!

Vers le matin, je me suis éveillé, si toutefois on peut appeler sommeil cet assoupissement maladif dans lequel j'ai été plongé. Que Dieu me pardonne, mais je pense sérieusement à en finir! Cette idée s'incruste dans mon cerveau. J'éprouve une sorte de charme à me dire que ces misères se termineront quand je le voudrai.

Je fais connaître ma résolution à Robert Kurtis, et je lui parle avec une singulière tranquillité d'esprit. Le capitaine se contente de faire un signe affirmatif.

« Pour moi, dit-il ensuite, je ne me tuerai pas. Ce serait abandonner mon poste. Si la mort ne me prend pas avant mes compagnons, je resterai le dernier sur ce radean! »

La brume persiste. Nous flottons au milieu d'une atmosphère grisâtre. On

ne voit même plus la surface de l'eau. Le brouillard s'élève de l'Océan comme une nuée épaisse, mais on sent bien qu'au-dessus brille un soleil ardent, qui aura bientôt pompé toutes ces vapeurs.

Vers sept heures, je crois entendre des cris d'oiseaux au-dessus de ma tête. Robert Kurtis, toujours debout, écoute avidement ces cris. Ils se renouvellent par trois fois.

A la troisième fois, je m'approche, et j'entends le capitaine qui murmure d'une voix sourde :

« Des oiseaux! . Mais alors... la terre serait done proche!.. »

Robert Kurtis croit-il donc encore à la terre? Je n'y crois pas, moi! Il n'existe ni continents, ni îles. Le globe n'est plus qu'un sphéroïde liquide, comme il était dans la seconde période de sa formation!

Cependant, j'attends le lever de la brume avec une certaine impatience, — non que je compte apercevoir la terre, mais cette absurde pensée d'une espérance irréalisable m'obsède, et j'ai hâte de m'en débarrasser.

Vers onze heures seulement, le brouillard commence à se dissiper. Tandis que ses épaisses volutes roulent à la surface des flots, j'entrevois par des trouées supérieures l'azur du ciel. De vifs rayons percent la brume et nous piquent comme des flèches de métal rougies à blanc. Mais cette condensation des vapeurs s'opère dans les hautes couches, et je ne puis encore observer l'horizon.

Pendant une demi-heure, ces tourbillons nous enveloppent, et ils ne se dissipent pas sans peine, car le vent fait absolument défaut.

Robert Kurtis, appuyé sur le bord de la plate-forme, cherche à percer cet opaque rideau de brumes.

Enfin, le soleil, dans toute son ardeur, nettoic la surface de l'Océan, le brouillard recule, la clarté se fait dans un rayon plus étendu, l'horizon apparaît ...

Il est, cet horizon, ce qu'il a toujours été depuis six semaines, — une ligne continue et circulaire, sur laquelle se confondent le ciel et l'eau!

Robert Kurtis, après avoir regardé autour de lui, ne prononce pas un seul mot. Ah! je le plains sincèrement, puisque, de nous tous, il est le seul qui n'ait pas le droit d'en finir quand il le voudra. Pour moi, je mourrai demain, et, si la mort ne me frappe pas, j'irai au-devant de la mort. Quant à mes compagnons, j'ignore s'ils sont encore vivants, mais il me semble que bien des jours se sont écoulés depuis que je ne les ai vus.

La nuit est arrivée. Je n'ai pu dormir un seul instant. Vers deux heures, la



Devifs rayons percent la brume (Page 159.)

soif m'a causé des douleurs telles que je n'ai pu retenir mes cris. Quoi! avant de mourir, n'aurai-je pas cette suprême volupté d'éteindre le feu qui me brûle la poitrine?

Si! Je boirai mon propre sang à défaut du sang des autres! Cela ne me servira de rien, je le sais, mais, du moins, je tromperai mon mal!

A peine cette idée à t-elle traversé mon esprit, qu'elle est mise à exécution. Je parviens à ouvrir mon couteau. Mon bras est à nu. D'un coup rapide, je tranche une veine. Le sang ne sort que goutte à goutte, et me voilà me désaltérant à cette source de ma vie! Ce sang repasse en moi, il apaise un instant mes tourments atroces; puis, il s'arrête, il n'a plus la force de couler!



Miss Herbey se traine vers eux. (Page 165.)

Que demain est long à venir!

Avec le jour, un brouillard épais s'est encore amassé à l'horizon et a rétréci le cercle dont le radeau forme le centre. Ce brouillard est brûlant comme les buées qui s'échappent d'une chaudière,

C'est aujourd'hui mon dernier jour.

Avant de mourir, je serais content de serrer la main d'un ami. Robert Kurtis est là, près de moi. Je me traîne jusqu'à lui et je lui prends la main. Il me comprend, il sait que c'est un adieu, et il semble que, par une dernière pensée d'espoir, il veuille me retenir! C'est inutile.

J'aurais aussi voulu revoir MM. Letourneur, miss Herbey... Je n'ose pas! La

jeune fille lirait ma résolution dans mes yeux! Elle me parlerait de Dieu, de l'autre vie qu'il faut attendre! Attendre, je n'en ai plus le courage.... Dieu me pardonne!

Je reviens vers l'arrière du radeau, et, après de longs efforts, je parviens à me dresser debont près du mât. Une dernière fois, je pareours du regard cette mer impitoyable, cet horizon qui ne se déplace pas! Une terre m'apparaîtrait, une voile s'élèverait au-dessus des flots, que je me croirais le jouet d'une illusion... Mais la mer est déserte!

Il est dix heures du matin. C'est le moment d'en finir. Les tiraillements de la faim, les aiguillons de la soif me déchirent avec une nouvelle violence. L'instinct de la conservation s'éteint en moi. Dans quelques instants, j'aurai fini de souffiir!... Que Dieu me prenne en pitié!

En ce moment, une voix s'élève. Je reconnais la voix de Daoulas.

Le charpentier est près de Robert Kurtis.

c) in the state of

« Capitaine, dit-il, nous allons tirer an sort. »

Au moment de me jeter à la mer, je m'arrête. Pourquoi? je ne saurais le dîre, mais je reviens à l'arrière du radeau.

#### LIII

— 26 janvier. — La proposition a été faite. Tous l'ont entendue, et tous l'ont comprise. Depuis quelques jours, c'était devenu une idée fixe, que personne n'osait formuler.

On va tirer au sort.

Celui que le sort désignera, chacun en aura sa part.

Eh bien, soit! Si le sort me désigne, je ne me plaindrai pas.

Il me semble qu'une exception est proposée en faveur de miss Herbey, et que c'est André Letourneur qui l'a faite. Mais un murmure de colère court parmi les matelots. Nous sommes onze à bord, chaeun de nons a donc dix chances pour lui, une contre, et l'exception proposée changerait cette proportion. Miss Herbey subira le sort commun.

Il est alors dix heures et demie du matin. Le bosseman, que la proposition de Daoulas a ranimé, insiste pour que le tirage soit fait immédiatement. Il a raison. D'ailleurs, nul de nous ne tient à la vie. Celui qui sera désigné ne devancera que de quelques jours seulement, de quelques heures peut-être, ses compagnons dans la mort. On le sait, on ne s'elfraye pas de mourir. Mais ne plus souffrir de cette faim pendant un jour ou deux, ne plus ressentir cette soif, voilà ce qu'on veut, et voilà ce qui sera.

Je ne puis dire comment chacun de nos noms s'est trouvé au fond d'un chapeau. Ce ne peut être que Falsten qui les ait écrits sur une feuille détachée de son carnet.

Les onze noms sont là. Il est convenu, sans discussion, que le dernier nom sortant désignera la victime.

Qui procédera au tirage? Il y a une sorte d'hésitation.

« Moi! » répond l'un de nous.

Je me retourne, et je reconnais M. Letourneur.

Il est là, debout, livide, la main étendue, ses cheveux blancs tombant sur ses joues amaigries, effrayant par son calme.

Ah! malheureux père! Je te comprends! Je sais pourquoi tu veux appeler les noms! Ton dévouement paternel ira jusque-là!

« Quand yous voudrez! » dit le bosseman.

M. Letourneur plonge la main dans le chapeau. Il prend un billet, il le déplie, il prononce à haute voix le nom qui est écrit sur le billet, et il le passe à celui que ce nom désigne.

Le premier nom sorti, c'est celui de Burke, qui pousse un cri de joie.

Le second, celui de Flaypol.

Le troisième, celui du bosseman.

Le quatrième, celui de Falsten.

Le cinquième, celui de Robert Kurtis.

Le sixième, celui de Sandon.

La moitié des noms, plus un, ont été appelés.

Le mien n'est pas, sorti. Je cherche à calculer les chances qui me restent ; quatre bonnes, une mauvaise.

Depuis que Burke a poussé son cri, pas un mot n'a été proféré.

M. Letourneur continue son sinistre office.

Le septième nom, c'est celui de miss Herbey, mais la jeune fille n'a paztressailli.

Le huitième nom, c'est le mien. Oui! le mien!

Le neuvième nom:

« Letonrneur!

Lequel? demande le bosseman.

- André! » répond M. Letourneur.

Un cri se fait entendre, et André tombe sans connaissance.

« Mais va donc! » s'écrie en rugissant le charpentier Daoulas, dont le nom reste seul dans le chapeau avec celui de M. Letourneur.

Daoulas regarde son rival comme une victime qu'il veut dévorer. M. Letourneur, lui, est presque souriant. Il met sa main dans le chapeau, il tire l'avant-dernier billet, il le déplie lentement, et sans que sa voix faiblisse, avec une fermeté que je n'aurais jamais attendue de cet homme, il prononce ce nom : « Daoulas! »

Le charpentier est sauvé. Un burlement s'échappe de sa poitrine.

Puis, M. Letourneur prend le dernier billet, et, sans l'ouvrir, il le déchire. Mais un morceau du papier déchiré a volé vers un coin du radeau. Personne n'y fait attention. Je rampe de ce côté, je ramasse ce papier, et, sur un coin, je lis: And....

M. Letourneur se précipite vers moi, il m'arrache violemment des mains ce bout de papier, il le tord dans ses doigts, puis, me regardant d'un air grave, il le jette à la mer.

### LIV

— Suite du 26 janvier. — l'avais bien compris. Le père s'est dévoué pour le fils, et, n'ayant plus que sa vie à lui donner; il la lui donne.

Cependant, tous ces affamés ne veulent plus attendre. Les tiraillements de leurs entrailles redoublent en présence de cette victime qui leur est dévolue. M. Letourneur n'est plus un homme pour eux. Ils n'ont encore rien dit, mais leurs lèvres s'avancent en pointe, leurs dents qui se découvrent, prêtes au rapt violent, déchireront comme des dents de carnassiers, avec la voracité brutale des bêtes. Veut-on donc qu'ils se jettent sur leur victime et qu'ils la dévorent vivante?

Qui croira que, en ce moment, un appel est fait au reste d'humanité que ces hommes peuvent avoir encore en eux, et qui croira, surtout, que cet appel a été entendu? Oui! une parole les a arrêtés à l'instant où ils allaient se jeter sur M. Letourneur. Le bosseman prêt à jouer le rôle de boucher, Daoulas la hache à la main, sont demeurés immobiles.

Miss Herbey s'avance ou plutôt se traîne vers eux.

α Mes amis, dit-elle, voulez-vous attendre un jour encore? Rien qu'un jour! Si demain la terre n'est pas là, si aucun navire ne nous a rencontrés, notre pauvre compagnon deviendra votre proie?... »

A ces mots, mon cœur tressaille. Il me semble que cette jeune fille a parlé avec un accent prophétique, et que c'est une inspiration d'en haut qui anime cette noble créature! Un immense espoir me revient au cœur. La côte, le bâtiment, miss Herbey les a peut-être entrevus dans une de ces visions surnaturelles que Dieu fait passer devant certains regards! Oui! il faut attendre un jour encore! Ou'est-ce qu'un jour, après tout ce que nous avons souffert?

Robert Kurtis pense comme moi. Nous joignons nos prières à celles de miss Herbey. Falsten parle dans le même sens. Nous supplions nos compagnons, le bosseman, Daoulas, les antres...

Les matelots s'arrêtent et ne font pas entendre un seul murmure.

Le bosseman jette alors sa hache; puis, d'une voix sourde:

« A demain, au lever du jour! » dit-il.

Ce mot dit tout. Si, demain, ni terre ni navire ne sont en vue, l'horrible sacrifice s'accomplira.

Chacun, maintenant, retourne à sa place et par un reste d'effort comprime ses douleurs. Les matelots se cachent sous les voiles. Ils ne cherchent même plus à observer la mer. Peu leur importe! Demain, ils mangeront.

Cependant, André Letourneur est revenu à lui, et son premier regard a été pour son père. Puis, je vois qu'il compte les passagers du radeau... Pas un ne manque. Sur qui le sort est-il tombé? Quand André a perdu connaissance, il n'y avait plus que deux noms dans le chapeau, celui du charpentier et celui de son père! Et M. Letourneur et Daoulas sont tous deux là!

Miss llerbey s'approche alors et lui dit simplement que l'opération du tirage au sort n'a pas été achevée.

André Letourneur n'en demande pas davantage. Il prend la main de son père. La figure de M. Letourneur est calme, presque souriante. Il ne voit, il ne comprend qu'une chose, son fils épargné. Ces deux êtres, si étroitement liés l'un à l'autre, vont s'asseoir à l'arrière du radeau, et ils causent ensemble, à voix basse.

Cependant, je ne suis pas revenu sur la première impression que m'a causée l'intervention de la jeune fille. Je erois à un secours providentiel. Je ne saurais dire jusqu'à quel point cette idée s'enracine dans mon esprit. J'oserais affirmer que nous touchons au terme de nos misères, et le navire ou la terre straient

là, à quelques milles sous le vent, que je n'en serais pas plus certain! Que l'on ne s'étonne pas de cette tendance. Mon cerveau est tellement vide, que les chimères s'y changent en réalités.

Je parle de mes pressentiments à MM. Letourneur. André est confiant comme moi. Le pauvre enfant! S'il savait que demain!...

Le père m'écoute gravement et m'encourage à espérer. Il croit volontiers — il le dit du moins — que le ciel épargnera les survivants du *Chancellor*, et il prodigue à son fils des caresses qui, pour lui, sont les dernières.

Puis, plus tard, quand je suis seul près de lui, M. Letourneur se penche à mon oveille :

" Je vous recommende mon malheureux enfant, dit-il. Qu'il ne sache jamais que..." "

Il n'achève pas sa phrase, et de grosses larmes tombent de ses yeux!

Moi, je suis tout espoir.

Aussi, sans me détourner un instant, je regarde l'horizon, et je le parcours sur tout son périmètre. Il est désert, mais je ne suis pas inquiet. Avant demain, une voile ou une terre seront signalées.

Comme moi, Robert Kurtis observe la mer. Miss Herbey, Falsten, le bosseman lui-même concentrent toute leur vie dans leur regard.

Cependant, la nuit se fait, mais j'ai la conviction que quelque navire s'approchera, dans cette obscurité profonde, et qu'il verra nos signaux au lever du jour.

### LV

— 27 *janvier*. — Je ne ferme pas l'œil. J'écoute les moindres bruits, les clapotements de l'eau, te murmure des lames. Une remarque que je fais, c'est qu'il n'y a plus un seul requin autour du radeau. Je vois la un heureux présage.

La lune s'est levée à minuit quarante-six minutes, montrant son demi-disque de quadrature, mais son insuffisante lumière ne me permet pas d'observer la mer dans un rayon étendu. Que de fois j'ai eru entrevoir à quelques encâblures cette voile si désirée!

Mais le matin vient... Le soleil se lève sur une mer déserte!

Le moment terrible approche. Alors, je sens toutes mes espérances de la

veille s'effacer peu à peu. Le navire n'apparaît pas. La terre non plus. Je reutre dans la réalité, et je me souviens! C'est l'heure où va s'accomplir une abominable exécution!

Je n'ose plus regarder la victime, et, lorsque ses yeux, si résignés, se fixent sur moi, je baisse les miens.

Une insurmontable horreur me comprime la poitrine. La tête me tourne comme dans l'ivresse.

Il est six heures du matin. Je ne crois plus à un secours providentiel. Mou cœur bat plus de cent pulsations à la minute, et une sueur d'angoisse m'enveloppe tout entier.

Le bosseman et Robert Kurtis, debout, appuyés au mât, ne cessent d'examiner l'Océan. Le bosseman, lui, est effrayant à voir. On sent bien qu'il ne devancera pas l'heure, mais aussi qu'il ne la retardera pas. Il m'est impossible de deviner quelles sont les impressions du capitaine. Sa face est livide, il semble ne plus vivre que par le regard.

Quant aux matelots, ils se trainent sur la plate-forme, et, de leurs yeux ardents, ils dévorent déjà leur victime!

Je ne puis tenir en place, et je me glisse jusqu'à l'avant du radeau.

Le bosseman est toujours dehout, regardant.

« Enfin! » s'écrie-t-il.

Ce mot me fait bondir.

Le bosseman, Daoulas, Flaypol, Burke, Sandon s'avaucent vers l'arrière. Le charpentier serre convulsivement sa hache!

Miss Herbey ne peut retenir un cri.

Soudain, André se redresse.

- « Mon père? s'écrie-t-il d'une voix etranglée.
- Le sort m'a désigné... » répond M Letourneur.

André saisit son père et l'entoure de ses bras.

« Jamais! crie-t-il avec un rugissement. Vous me tuerez plutôt! Tuez-moi! C'est moi qui ai jeté à la mer le cadavre d'Hobbart! C'est moi, moi, qu'il faut égorger! »

Le malheureux!

Ses paroles redoublent la rage des bourreaux. Daoulas, allant à lui, l'arrache des bras de M. Letourneur, en disant :

« Pas tant de facons! »

André tomb à la renverse, et deux matelots l'étreignent de manière qu'if un puisse plus faire un mouvement.



Chacun boit avec ravissement. (Page 170.)

En même temps, Burke et Flaypol, saisissant leur victime, l'entraînent vers l'avant du radeau.

Cette scène épouvantable se passe plus rapidement que je ne la décris. L'horreur m'a cloué sur place! Je voudrais me jeter entre M. Letourneur et ses bourreaux, et je ne le puis!

En ce moment, M. Letourneur est debout. Il a repoussé les matelots qui lui ont arraché une partie de ses vêtements. Ses épaules sont nues

« Un instant, dit-il d'un ton dans lequel je sens une indomptable énergie, un instant! Je n'ai pas l'intention de vous voler votre ration! Mais vous n'allez pas me dévorer tout entier aujourd'hui, je suppose! »



La voix de miss Herbey s'élève vers le ciel. (Page 171.)

Les matelots s'arrêtent, ils regardent, ils écoutent, stupéfaits.

- M. Letourneur continue:
- « Vous êtes dix! Est-ce que mes deux bras ne vous suffiront pas? Coupez-les, et demain vous aurez le reste!...»
  - M. Letourneur étend ses deux bras nus....
  - « Oui! » crie d'une voix terrible le charpentier Daoulas.
  - Et, rapide comme la foudre, il lève sa hache...

Robert Kurtis n'a pu en voir davantage. Moi non plus. Ce massacre ne s'accomplira pas, nous vivants. Le capitaine s'est jeté au milieu des matelots, pour leur arracher leur victime. Je me suis précipité dans la mêlée... mais arrivé

à l'avant du radeau, j'ai été repoussé violemment par un des matelots, et je suis tombé à la mer...

Je ferme ma bouche, je veux mourir étouffé!... La suffocation est plus forte que ma volonté. Mes lèvres s'ouvrent! Quelques gorgées d'eau pénètrent!...

Dieu éternel! Cette eau est douce!

### LVI

— Suite du 27 janvier. — l'ai bu, j'ai bu! Je renais! Soudain la vie est rentrée en moi! Je ne veux plus mourir!

Je crie. Mes cris sont entendus. Robert Kurtis apparaît au-Jessus du bord, me jette une corde, que ma main saisit. Je me hisse et je retombe sur la plate-forme.

Mes premiers mots sont ceux-ci:

- « L'eau douce!
- L'eau douce! crie Robert Kurtis. La terre est là! »

Il est temps encore! Le meurtre n'est pas commis! La victime n'a pas été frappée! Robert Kurtis et André avaient lutté contre ces cannibales, et c'est au moment où ils allaient succomber eux-mêmes, que ma voix s'est fait entendre!

La lutte engagée s'arrète. Ces mots : l'eau douce! je les répète, et, me penchant hors du radeau, je bois avidement, à larges gorgées!

Miss Herbey, la première, suit mon exemple. Robert Kurtis, Falsten, les autres se précipitent vers cette source de vie. Chacun en fait autant. Les bêtes féroces de tout à l'henre lèvent les bras au ciel. Quelques matelots se signent en criant au miracle. Chacun s'agenouille au bord du radeau et boit avec ravissement. L'extase a succédé aux fureurs!

André et son père sont les derniers à nous imiter.

- « Mais où sommes-nous? me suis-je écrié.
- A moins de vingt milles de terre! » répond Robert Kurtis.

On le regarde. Le capitaine est-il fou ? Il n'y a pas une côte en vue, et le radeau occupe toujours le centre de ce cercle liquide!

Et, cependant, l'ean est douce! Depuis quand l'est-elle? N'importe! Nos sens ne nous ont pas trompés, et notre soif est apaisée.

« Oui, la terre est invisible, mais elle est là! dit le capitaine, e<mark>n étendant sa</mark> main vers l'ouest.

- Quelle terre? demande le bosseman.
- La terre d'Amérique, la terre où coule l'Amazone, le seul fleuve qui ait un courant assez fort pour dessaler l'Océan jusqu'à vingt milles de son embouchure! »

#### LVII

— Suite de 27 janvier. — Robert Kurtis a évidenment raison. Cette embouchure de l'Amazone, dont le débit est de deux cent quarante mille mètres cubes à l'heure (1), c'est le seul endroit de l'Atlantique où nous ayons pu trouver de l'eau douce. La terre est là! Nous le sentons! Le vent nous y porte! »

En ce moment, la voix de miss llerbey s'élève vers le ciel, et nous mélons nos prières aux siennes.

André Letourneur est dans les bras de son père, à l'arrière du radeau, tandis qu'à l'avant, tous, nous regardons l'horizon de l'ouest...

Une heure après, Robert Kurtis crie : « Terre! »

Le journal où j'ai consigné ces notes quotidiennes est fini. Notre sauvetage s'est opéré en quelques heures, et je le raconterai en quelques mots.

Le radeau, vers onze heures du matin, a été rencontré à la pointe Magouri sur l'île Marajo. De charitables pêcheurs nous ont recucillis et réconfortés; puis, ils nous ont conduits au Para, où nous avons été l'objet des soins les plus touchants.

Le radeau a atterri par 0° 12′ de latitude nord. Il a donc été rejeté d'au moins quinze degrés dans le sud-ouest depuis le jour où nous avons abandonné le navire. Je dis « au moins », car il est évident que nous avons dù descendre plus au sud. Si nous sommes arrivés à l'embouchure de l'Amazone, c'est que le courant du Gulf-stream a repris le radeau et l'y a porté. Sans cette circonstance, nous étions perdus.

De trente-deux embarqués à Charleston, soit neuf passagers et vingt-trois marins, il ne reste que ciuq passagers et six marins, — en tout, onze.

<sup>(1)</sup> C'est 3,000 fois le débit de la Seine.

Ce sont les seuls survivants du Chancellor.

Procès-verbal de sauvetage a été dressé par les autorités brésiliennes.

Ont signé: Miss Herbey, J.-R. Kazallon, Letourneur père, André Letourneur, Falsten, le bosseman, Daoulas, Burke, Flaypol, Sandon, et, ... en dernier, ... Robert Kurtis, capitaine.

Je dois ajouter que, au Para, des moyens de nous rapatrier nous ont été offerts presque aussitôt. Un navire nous a conduits à Cayenne, et nous allons rejoindre la ligne transatlantique française d'Aspinwal, dont le steamer Ville-de-Saint-Nazaire nous reconduira en Europe.

Et maintenant, après tant d'épreuves subies ensemble, après tant de dangers auxquels nons avons échappé par miracle, pour ainsi dire, n'est-il pas naturel qu'une indestructible amitié lie entre eux les passagers du *Chancellor?* En quelque circonstance que ce soit, si loin que le sort les entraîne, n'est-il pas certain qu'ils ne s'oublieront jamais? Robert Kurtis est et restera tonjours l'ami de ceux qui furent ses compagnons d'infortune.

Miss Herbey, elle, voulait se retirer du monde et consacrer sa vie aux soins de cenx qui souffrent.

« Mais mon fils n'est-il pas un malade !... » lui a dit M. Letourneur.

Miss Herbey a maintenant un père dans M. Letourneur, un frère dans son fils André. — Je dis un frère, mais avant peu, dans sa nouvelle famille, cette vaillante jeune fille aura trouvé le bonheur qu'elle mérite, et que nous lui souhaitons de tout cœur!

FIN DU CHANCELLOR

# MARTIN PAZ\*

T

Le soleil venait de disparaître au delà des pics neigeux des Cordillères; mais sous ce beau ciel péruvien, à travers le voile transparent des nuits, l'atmosphère s'imprégnait d'une lumineuse fraîcheur. C'était l'heure à laquelle on pouvait vivre de la vie européenne et chercher en dehors des verandahs quelque souffle bienfaisant.

Tandis que les premières étoiles se levaient à l'horizon, de nombreux promeneurs allaient par les rues de Lima, enveloppés de leur manteau léger et causant gravement des affaires les plus futiles. Il y avait un grand nouvement de population sur la Plaza-Mayor, ce forum de l'ancienne Cité des rois. Les artisans profitaient de la fraîcheur pour vaquer à leurs travaux journaliers, et ils circulaient activement au milieu de la foule, criant à grand bruit l'excellence de leur marchandise. Les femmes, soigneusement encapuchonnées dans la mante qui leur masquait le visage, ondoyaient à travers les groupes de fumeurs. Quelques señoras, en toilette de baf, confées seulement de leur abondante chevelure relevée de fleurs naturelles, se prélassaient dans de larges calèches. Les Indiens passaient sans lever les yeux, se sachant trop bas pour être aperçus, ne trahissant ni par un geste ni par un mot la sourde envie qui les dévorait, et ils contrastaient ainsi avec ces métis rebutés comme eux, mais dont les protestations étaient plus bruvantes.

<sup>\*</sup> Martin Pax est (avec Maftre Zacharius, Un Hivernage dans les glaces et Un brame dans les airs, publiés dans le volume des Caures de M. Verae qui a pour itre général le Docteur Ox | une des œuvres de début de l'auet antérieures à la publication de Cinq Semaines en batton. L'auteur n'avait pas encore trouvé le genre qu'il a créé et qui a rendu son nom célèbre. Mais il est curieux de le suivre jusque daos ces essais. Ils contiennent déj quelques-uns des germes qui font do l'œuvre générale de Jules Verne une œuvre à part daos notre littérature, et à ce titre lis méritaicent d'être conservés.

J. Illitzer.

Quant aux Espagnols, ces fiers descendants de Pizarre, ils marchaient tête haute, comme au temps où leurs ancêtres fondaient la Cité des rois. Leur mépris traditionnel enveloppait tout à la fois et les Indiens qu'ils avaient vaineus, et les métis, nés de leurs relations avec les indigènes du Nouveau-Monde. Les Indiens, eux, comme toutes les classes réduites à la servitude, ne songeant qu'à briser leurs fers, confondaient dans une même aversion les vainqueurs de l'ancien empire des Incas, et les métis, sorte de bourgeoisie, pleine d'une morgue insolente.

Mais ces métis, Espagnols par le mépris dont ils accablaient les Indiens, Indiens par la haine qu'ils avaient vouée aux Espagnols, se consumaient entre ces deux sentiments également vivaces.

C'était le groupe de ces jeunes gens qui s'agitait près de la jolie fontaine qui s'élève au milieu de la Plaza-Mayor. Drapés dans leur puncho, pièce de coton taillée en carré long et percée d'une ouverture qui donne passage à la tête, vêtus de larges pantalons rayés de mille couleurs, coiffés de chapeaux à vastes bords en paille de Guayaquil, ils parlaient, criaient et gesticulaient.

«Tu as raison, André, » disait un petit homme fort obséquieux, que l'on nommait Millaflores.

Ce Millaflores était le parasite d'André Certa, jeune métis, fils d'un riche marchand qui avait été tué dans une des dernières émeutes du conspirateur Lafuente. André Certa avait hérité d'une grande fortune, et il la faisait habilement valoir au profit de ses amis, auxquels il ne demandait que d'humbles condescendances en échange de ses poignées d'or.

- « A quoi bonces changements de pouvoir, ces pronunciamentos éternels qui bouleversent le Pérou? reprit André à haute voix. Que ce soit Gambarra ou Santa-Cruz qui gouverne, il n'importe, si l'égalité ne règne pas ici!
- Bien parlé, bien parlé! s'écria le petit Millaflores, qui, même sous un gouvernement égalitaire, n'eut jamais pu être l'égal d'un homme d'esprit.
- Comment! reprit André Certa, moi, fils d'un négociant, je ne puis me faire traîner que dans une calèche attelée de mules? Est-ce que mes navires n'ont pas amené la richesse et la prospérité dans ce pays? Est-ce que l'utile aristocratie des piastres ne vaut pas tous les vains titres de l'Espagne?
- C'est une honte! répondit un jeune métis. Et tenez! Voilà don Fernand, qui passe dans sa voiture à deux chevaux! Don Fernand d'Aguillo! C'est à peine s'il a de quoi nourrir son cocher, et il vient se pavaner fièrement sur la place! Bon! En voilà un autre! le marquis don Végal!»

Un magnifique carrosse débouchait, en ee moment, sur la Plaza-Mayor.

C'était celui du marquis don Végal, chevalier d'Alcantara, de Malte et de Charles III. Mais ce grand seigneur ne venait là que par ennui, et non par ostentation. De tristes pensées se concentraient sous son front péniblement courbé, et il n'entendit même pas les envieuses réflexions des métis, quand ses quatre chevaux se frayèrent un passage à travers la foule.

- « Je hais cet homme! dit André Certa.
- Tu ne le haïras pas longtemps! lui répondit un des jeunes cavaliers.
- Non, car tous ces nobles étalent les dernières splendeurs de leur luxe, et je puis dire où vont leur argenterie et leurs bijoux de famille!
- Oui! Tu en sais quelque chose, toi qui fréquentes la maison du juif Samuel!
- Et là, sur les livres de compte du vieux juif s'inscrivent les créances aristocratiques, et dans son coffre-fort s'entassent les débris de ces grandes fortunes! Et le jour où tous ces Espagnols seront gueux comme leur César de Bazan, nous aurons beau jeu!
- Toi surtout, André, lorsque tu seras monté sur tes millions, répondit Millaflores! Et tu vas encore doubler ta fortune!... Ah çà! Quand épouses-tu cette belle jeune fille du vieux Samuel, qui est Liménienne jusque dans le bout des ongles et qui n'a évidemment de juif que son nom de Sarah?
- Dans un mois, répondit André Certa, et dans un mois il n'y aura pas de fortune au Pérou qui puisse lutter avec la mienne!
- Mais pourquoi, demanda un des jeunes métis, ne pas avoir épousé une Espagnole de haut parage?
  - Je méprise ces sortes de gens autant que je les hais! »

André Certa ne voulait pas avouer qu'il avait été pitoyablement éconduit de plusieurs nobles familles dans lesquelles il avait tenté de s'introduire.

En ce moment, André Certa fut vivement coudoyé par un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, mais dont les membres trapus attestaient la force musculaire.

Cet homme, un Indien des montagnes, était vêtu d'une veste brune qui laissait passer une chemise de grosse toile à large col et s'ouvrait sur sa poitrine velue; sa culotte courte, rayée de bandes vertes, se rattachait par des jarretières rouges à des bas d'une couleur terreuse; il avait aux pieds des sandales faites de cuir de bœuf, et sous son chapeau pointu brillaient de larges boucles d'oreilles.

Après avoir heurté André Certa, il le regarda fixement.

« Misérable Indien! » s'écria le métis en levant la main.



« Misérable Indien! • s'écria le métis. (Page 175.)

Ses compagnons le retinrent, et Millaflores s'écria:

- « André! André! prends garde!
- Un vil esclave, oser me coudoyer!
- C'est un fou! c'est le Sambo! »

Le Sambo continua de fixer des yeux le métis qu'il avait heurté avec intention. Celui-ci, dont la colère débordait, saisit un poignard passé à sa ceinture, et il allait se précipiter sur son agresseur, quand un cri guttural, semblable à celui du linot du Pérou, retentit au millieu du tumulte des promeneurs. Le Sambo disparut.

« Brutal et lâche ! s'écria André Certa.



Le jeune Indien, les bras croisés, attendait... (Page 178.)

— Contiens toi, fit doucement Millaflores, et quittons la Plaza-Mayor. Les Liméniennes sont trop hautaines ici! »

Le groupe des jeunes gens se dirigea alors vers le fond de la place. La nuit était venue, et les Liméniennes méritaient bien leur nom de « tapadas (1) », car on ne distinguait plus leur figure sous la mante qui les couvrait étroitement.

La Plaza-Mayor était encore en pleine animation. Les cris et le tumulte redoublaient. Les gardes à cheval, postés devant le portique central du palais du vice-roi, situé au nord de la place, avaient peine à demeurer immobiles au milieu

<sup>(1)</sup> Cachées.

de cette foule remuante. Les industries les plus variées semblaient s'être donné rendez-vous sur cette place, qui n'était plus qu'un immense étalage d'objets de toutes sortes. Le rez-de-chaussée du palais du vice-roi et le soubassement de la cathédrale, occupés par des boutiques, faisaient de cet ensemble un véritable bazar ouvert à toutes les productions tropicales.

Cette place était donc bruyante; mais quand l'Angelus vint à sonner au clocher de la cathédrale, tout ce bruit s'apaisa soudain. Aux grandes clameurs succéda le chuchotement de la prière. Les femmes s'arrêtèrent dans leur promenade et portèrent la main à leur rosaire.

Tandis que tous s'arrêtaient et se courbaient, une vieille duègne qui accompagnait une jeune fille cherchait à se frayer passage au milieu de la foule. De là, des qualifications malsonnantes à l'adresse de ces deux femmes qui troublaient la prière. La jeune fille voulut s'arrêter, mais la duègne l'entraina plus vivement.

- « Voyez-vous cette fille de Satan, dit-on près d'elle.
- Qu'est-ce que cette danseuse damnée?
- C'est encore une de ces femmes de « Carcaman (1)! »

La jeune fille s'arrêta enfin, toute confuse.

Soudain, un muletier la prit par l'épaule et voulut la forcer de s'agenouiller; mais il avait à peine porté la main sur elle, qu'un bras vigoureux le terrassait Cette scène, rapide comme l'éclair, fut suivie d'un moment de confusion.

« Fuyez, mademoiselle! » dit une voix douce et respectueuse à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci se retourna, pâle de frayeur, et vit un jeune Indien de haute taille, qui, les bras croisés, attendait son adversaire de pied ferme.

« Sur mon âme, nous sommes perdues! » s'écria la duègne.

Et elle entraina la jeune fille.

Le muletier s'était redressé, tout meurtri de sa chute; mais, jugeant prudent de ne pas demander sa revanche à un adversaire aussi résolument campé que le jeune Indien, il rejoiguit ses mules et s'en alla en grommelant d'inutiles menaces.

<sup>(1)</sup> Nom injurieux que les Péruviens donnent aux Européens.

H

La ville de Lima est blottie dans la vallée de la Rimac, à neuf lieues de son embouchure. Au nord et à l'est commencent les premières ondulations de terrain qui font partie de la grande chaîne des Andes. La vallée de Lurigancho, formée par les montagnes de San-Cristoval et des Amancaës, qui s'élèvent derrière Lima, vient se terminer à ses faubourgs. La ville s'étale sur une seule rive du fleuve. L'autre est occupée par le faubourg de San-Lazaro et se relie par un pont à cinq arches, dont les piles en amont opposent au courant leur arête triangulaire. Celles d'aval offrent aux promeneurs des bancs sur lesquels les élégants viennent s'étendre pendant les soirs d'été, et d'où ils peuvent contempler une jolie cascade.

La ville a deux milles de long de l'est à l'ouest, et seulement un mille un quart de large du pont jusqu'aux murs. Ceux-ci, hauts de douze pieds, épais de dix à leur base, construits en « adobes », sortes de briques séchées au soleil et faités d'une terre glaise mèlée à une grande quantité de paille hachée, sont propres, dès lors, à résister aux tremblements de terre. L'enceinte, percée de sept portes et de trois poternes, se termine, à son extrémité sud-est, par la petite citadelle de Sainte-Catherine.

Telle est l'ancienne Cité des rois, fondée en 1534, par Pizarre, le jour de l'Epiphanie. Elle a été et est encore le théâtre de révolutions toujours renaissantes. Lima était jadis le principal entrepôt de l'Amérique sur l'océan Pacifique, grâce à son port du Callao, qui fut construit en 1779, d'une singulière façon. On fit échouer sur le rivage un vieux vaisseau de premier rang, rempli de pierres, de sable, de débris de toute espèce, et des pilotis de mangliers, envoyés de Guayaquil, et inaltérables à l'eau, furent enfoncés autour de cette carcasse, qui devint l'inébranlable base sur laquelle s'éleva le môle du Callao.

Le climat, plus tempéré, plus doux que celui de Carthagène ou Bahia, situees sur le côté opposé de l'Amérique, fait de Lima l'une des plus agréables villes du Nouveau-Monde. Le vent a deux directions qui ne varient pas : ou il souffle du sud-ouest et se rafraîchit en traversant l'océan Pacifique, ou il vient du sud-est, tout imprégné de la fraîcheur qu'il a puisée sur le sommet glacé des Cordillères

Les nuits sont belles et pures sous les latitudes des tropiques; elles distillent

cette bienfaisante rosée qui féconde un sol exposé aux rayons d'un ciel sans nuages. Aussi, le soir venu, les habitants de Lima prolongent-ils leurs réceptions nocturnes dans les maisons rafraichies par l'ombre; bientôt les rues sont désertes, et c'est à peine si quelque hôtellerie est encore hantée par les buveurs d'eau-de-vie ou de bière.

Ce soir-là, la jeune fille, suivie de la duègne, arriva sans rencontre fàcheuse au pont de la Rimac, prêtant l'oreille au moindre bruit, que son émotion dénaturait, et n'entendant que les clochettes d'un attelage de mules, ou le sifflement d'un Indien.

Cette jeune fille, nommée Sarah, rentrait chez le juif Samuel, son père. Elle était vêtue d'une jupe de couleur foncée, plissée de plis à demi élastiques, et fort étroite du bas, ce qui l'obligeait à faire de petits pas et lui donnait cette grâce délicate, particulière aux Liméniennes; cette jupe, garnie de dentelles et de fleurs, était en partie recouverte par une mante de soie, qui se relevait pardessus la tête et la recouvrait d'un capuchon; des bas d'une grande fincsse et de petits souliers de satin apparaissaient sous le gracieux vêtement; des bracelets d'un grand prix s'enroulaient aux bras de la jeune fille, dont toute la personne était imprégnée de ce charme qu'exprime si bien le « donayre » en Espagnol.

Millaflores avait bien dit. La fiancée d'André Certa ne devait avoir de juif que le nom, car elle était le type le plus fidèle de ces admirables señoras dont la beauté est au-dessus de toute louange.

La duègne, vieille juive, sur le visage de laquelle se montraient l'avarice et la cupidité, était une dévouée servante de Samuel, qui la payait à sa valeur.

Au moment où les deux femmes entraient dans le faubourg de San-Lazaro, un homme, vêtu d'une robe de moine, la tête recouverte de sa cagoule, passa près d'elles en les regardant avec attention. Cet homme, de grosse taille, avait une de ces excellentes figures qui respirent le calme et la bonté. C'était le père Joachim de Camarones, et, en passant, il jeta un sourire d'intelligence à Sarah, qui regarda aussitôt sa suivante, après avoir fait au moine un gracieux signe de la main.

« Eh bien, señora? dit aigrement la vieille. Ce n'est pas assez d'avoir été insultée par ces fils du Christ! il faut encore que vous saluiez un prêtre? Est-ce que nous vous verrons un jour, le rosaire à la main, suivre les cérémonies d'église? »

Les cérémonies d'église sont la grande affaire des Liméniennes.

« Vous faites d'étranges suppositions, répliqua la jeune fille en rougissant.

- Étranges comme votre conduite! Que dirait mon maître Samuel, s'il apprenaît ce qui s'est passé ce soir?
  - Est-ce parce qu'un muletier brutal m'a insultée que je suis coupable?
- Je m'entends, señora, fit la vieille en branlant la tête, et ne veux point parler du muletier.
- Alors ce jeune homme a mal agi en me défendant contre les injures de la populace?
- Est-ce la première fois que cet Indien se trouve sur votre passage? n demanda la duègne.

Le visage de la jeune fille était heureusement abrité par sa mante, car l'obscurité n'aurait pas suffi à dérober son trouble au regard inquisiteur de la vieille suivante.

« Mais laissons l'Indien où il est, reprit celle-ci. C'est mon affaire de veiller sur lui. Ce dont je me plains, c'est que, pour ne point déranger ces chrétiens, vous ayez voulu demeurer à leur oraison. N'avez-vous pas eu quelque envie de vous agenouiller comme eux? Ah! señora, votre père me chasserait à l'instant, s'il apprenait que j'eusse souffert une pareille apostasie! »

Mais la jeune fille ne l'écoutait plus. La remarque de la vieille au sujet du jeune Indien l'avait ramenée à des pensées plus douces. Il lui semblait que l'intervention du jeune homme avait été providentielle, et plusieurs fois elle se retourna pour voir s'il ne la suivait pas dans l'ombre. Sarah avait dans le cœur une certaine hardiesse qui lui seyait à merveille. Superbe comme une Espagnole, si elle avait fixé ses regards sur cet homme, c'est que cet homme était fier et n'avait pas mendié un coup d'œil pour prix de sa protection.

En s'imaginant que l'Indien ne l'avait pas quittée des yeux, Sarah ne se trompait guère. Martin Paz, après avoir secouru la jeune fille, voulut assurer sa retraite. Aussi, lorsque les promeneurs se furent dispersés, il se mit à la suivre, sans être aperçu d'elle.

C'était un beau jeune homme, ce Martin Paz, et qui portait avec noblesse le costume national de l'Indieu des montagnes; de son chapeau de paille à larges bords s'échappait une belle chevelure noire, dont les boucles s'harmoniaient avec le ton euivré de sa figure. Ses yeux brillaient avec une douceur infinie, et son nez surmontait une jolie bouche, ce qui est rare chez les hommes de sa race. C'était un de ces courageux descendants de Manco-Capac, et ses veines devaient être remplies de ce sang plein d'ardeur qui pousse à l'accomplissement des grandes choses.

Martin Paz était fièrement drapé dans son puncho aux couleurs éclatantes; à

sa ceinture était passé un de ces poignards malais, terribles dans une main excreée, car ils semblent rivés au bras qui les manie. Dans le nord de l'Amérique, sur les bords du lac Ontario, cet Indien eût été chef de ces tribus errantes, qui livrèrent aux Anglais tant de combats héroïques.

Martin Paz savait que Sarah était fille du riche Samuel et fiancée à l'opulent métis André Certa; il savait que par sa naissance, sa position et sa richesse, que le ne pouvait lui appartenir, mais il oubliait toutes ces impossibilités pour ne sentir que son propre entraînement.

Plongé dans ses réflexions, Martin Paz hâtait sa marche, quand il fut rejoint par deux Indiens qui l'arrêtèrent.

- « Martin Paz, lui dit l'un d'eux, tu dois ce soir même revoir nos frères dans ) les montagnes ?
  - Je les reverrai, répondit froidement l'Indien.
  - La goëlette l'Annonciacion s'est montrée à la hauteur du Callao, a louvoyé quelques instants, puis, protégée par la pointe, a bientôt disparu. Sans doute, elle se sera approchée de terre vers l'embouchure de la Rimac, et il sera bon que nos canots d'écorce aillent l'alléger de ses marchandises. Il faudra que tu sois là!
    - Martin Paz sait ce qu'il doit faire, et il le fera.
    - C'est au nom du Sambo que nous te parlons ici.
    - Et moi, e'est en mon nom que je vous parle!
  - Ne crains-tu pas qu'il trouve inexplicable ta présence à cette heure dans le faubourg de San-Lazaro?
  - Je suis là où il me plait d'être.
    - Devant la maison du juif?
  - Ceux de mes frères qui le trouveront mauvais me rencontreront cette nuit dans la montagne.

Les yeux de ces trois hommes étincelèrent, et ce fut tout. Les Indiens regagnèrent la berge de la Rimac, et le bruit de leurs pas se perdit dans l'observité.

Martin Paz s'était vivement rapproché de la maison du juif. Cette maison, comme toutes celles de Lima, n'avait que deux étages; le rez-de-chaussée, construit en briques, était surmonté de murs formés de cannes liées ensemble et recouvertes de plâtre. Toute cette partie du bâtiment, propre à résister aux tremblements de terre, imitait, par une habile peinture, les briques des premières assises; le toit, carré, était couvert de fleurs et formait une terrasse pleine de parfums.

Une vaste porte cochère, placée entre deux pavillons, donnait accès dans une

cour; mais, suivant la coutume, ces pavillons n'avaient aucune fenêtre percée sur la rue.

Onze heures sonnaient à l'église paroissiale, quand Martin Paz s'arrêta devant la demeure de Sarah. Un profond silence régnait aux alentours.

Pourquoi l'Indien demeurait-il immobile devant ces murs? C'est qu'une ombre blanche avait apparu sur la terrasse au milieu de ces fleurs auxquelles la nuit ne laissait plus qu'une forme vague, sans leur rien enlever de leurs parfums.

Martin Paz leva ses deux mains involontairement et les joignit avec adoration. Soudain l'ombre blanche s'atl'aissa, comme effravée.

Martin Paz se retourna et se trouva face à face avec André Certa.

- « Depuis quand les Indiens passent-ils ainsi la nuit en contemplation? demanda André Certa avec colère.
- Depuis que les Indiens foulent aux pieds le propre sol de leurs ancêtres, » répondit Martin Paz.

André Certa fit un pas vers son rival, immobile.

- « Misérable! me laisseras-tu la place libre?
- Non, » dit Martin Paz, et deux poignards brillèrent au bras droit des deux adversaires. Ils étaient d'égale taille, et ils semblaient d'égale force.

André Certa leva rapidement son bras, qu'il laissa retomber plus rapidement encore. Son poignard avait rencontré le poignard malais de l'Indien, et il roula aussitôt à terre, frappé à l'épaule.

« A l'aide! à moi! » cria-t-il.

La porte de la maison du juif s'ouvrit. Des métis accoururent d'une maison voisine. Les uns poursuivirent l'Indien, qui prit rapidement le large; les autres relevèrent le blessé.

« Quel est eet homme? dit l'un d'eux. Si e'est un marin, à l'hôpital du Saint-Esprit. Si c'est un Indien, à l'hôpital de Sainte-Anne. »

Un vieillard s'approcha du blessé, et à peine l'eut-il vu, qu'il s'écria :

« Que l'on transporte ce jeune homme chez moi. Voilà un étrange malheur! » Ce vicillard était le juif Samuel, et il venait de reconnaître dans le blessé le fiancé de sa fille.

Cependant, Martin Paz, grâce à l'obscurité et à la rapidité de sa course, espérait échapper à ceux qui le poursuivaient. Il y allait de sa vie. S'il avait pu gagner la campagne, il eut été en sûreté; mais les portes de la ville, fermées à onze heures du soir, ne se rouvraient que vers les quatre heures du matin.

Il arriva sur le pont de pierre qu'il avait déjà traversé. En ce moment, les Indiens et quelques soldats, qui s'étaient joints à eux, le pressaient de près. Par



« Est-ce la première fois que l'Indien se trauve sur votre passage? » (P. 181.)

malheur, une patrouille débouchait à l'extrémité opposée. Martin Paz, ne pouvant ni avancer, ni revenir sur ses pas, franchit le parapet et s'élança dans le courant rapide qui se brisait sur un lit de pierres.

Les deux troupes coururent vers les berges inférieures du pont, pour saisir le fugitif au moment où il prendrait terre.

Mais ce fut en vain. Martin Paz ne reparut pas.



« Va-t'en ! » repondit durement le vieillard. (Page 188.)

# III

André Certa, une fois introduit dans la maison de Samuel et couché dans un lit préparé en toute hâte, reprit ses sens et serra la main du vieux juif. Le médecin, averti par un des domestiques, était promptement accouru. La blessure lui parut être sans gravité; l'épaule du métis se trouvait traversée de telle façon que l'acier avait seulement glissé entre les chairs. Dans quelques jours, André Certa devait se trouver sur pied.

Lorsque Samuel et André Certa furent seuls, ce dernier lui dit :

- « Vous vondrez bien faire murer la porte qui conduit à votre terrasse, maître Sannel.
  - Que craignez-vous done? demanda le juif.
- Je crains que Sarah ne retourne s'y offrir aux contemplations des Indiens! Ce n'est point un voleur qui m'a attaqué, c'est un rival, auquel je n'ai échappé que par miracle!
- Ah! par les saintes Tables, s'écria le juif, vous vous trompez! Sarah sera une épouse accomplie, et je n'oublie rien pour qu'elle vous fasse honneur.»

André Certa se leva à demi sur son coude.

- « Maître Samuel, une chose dont vous ne vous souvenez pas assez, c'est que je vous paye la main de Sarah cent mille piastres.
- André Certa, répondit le juif avec un ricanement cupide, je m'en souviens tellement que je suis prêt à échanger ce reçu contre des espèces sonnantes. »

Et ee disant, Samuel tira de son portefeuille un papier qu'André Certa repoussa de la main.

- « Le marché n'existe pas entre nous, tant que Sarah ne sera pas ma femme, et elle ne le sera jamais, s'il me faut la disputer à un pareil rival! Vous savez, maître Samuel, quel est mon but. En épousant Sarah, je veux devenir l'égal de toute cette noblesse qui n'a pour moi que des regards de mépris!
- Et vous le pourrez, André Certa, car, une fois marié, vous verrez nos plus fiers Espagnols se presser dans vos salons!
  - Où Sarah a-t-elle été ce soir?
  - Au temple israélite, avec la vieille Ammon,
  - A quoi bon faire suivre à Sarah vos rites religieux?
- Je suis juif, répliqua Samuel, et Sarah serait-elle ma fille, si elle n'accomplissait pas les devoirs de ma religion? »

C'était un homme vil que le juif Samuel. Trafiquant de tout et partout, il descendait en droite ligne de ce Judas qui livra son maître pour trente deniers. Son installation à Lima datait de dix ans. Par goût et par calcul, il avait choisi sa demeure à l'extrémité du faubourg de San-Lazaro, et il se mit dès lors à l'affût de véreuses spéculations. Puis, peu à peu, il afficha un grand luxe; sa maison fut somptueusement entretenue, et ses nombreux domestiques, ses brillants équipages lni firent attribuer des revenus immenses.

Lorsque Samuel vint se fixer à Lima, Sarah avait huit ans. Déjà gracieuse et charmante, elle plaisait à tous et semblait l'idole du juif. Quelques années plus tard, sa beauté attirait tous les regards, et l'on comprend que le métis André

Certa devint épris de la jeune juive. Ce qui eût paru inexplicable, c'était les cent mille piastres, prix de la main de Sarah; mais ce marché était secret. D'ailleurs, il fallait bien que ce Samuel trafiquât des sentiments comme des produits indigènes. Banquier, prèteur, marchand, armateur, il'avait le talent de faire affaire avec tout le monde. La goëlette l'Annonciacion, qui cherchait à atterrir cette nuit-là vers l'embouchure de la Rimac, appartenait au juif Samuel.

Au milieu de ce mouvement d'affaires, par un entêtement traditionnel, cet homme accomplissait les rites de sa religion avec une superstition minutieuse, et sa fille avait été soigneusement instruite des pratiques israélites.

Aussi, lorsque, dans cette conversation, le métis lui eut laissé voir son déplaisir à ce sujet, le vieillard demeura-t-il muet et pensif. Ce fut André Certa qui rompit le silence, en lui disant:

- « Oublicz-vous donc que le motif pour lequel j'épouse Sarah l'obligera à se convertir au catholicisme?
- Vous avez raison, répondit tristement Samuel ; mais, de par la Bible, Sarah sera juive tant qu'elle sera ma fille! »

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et le majordome entra.

- « Le meurtrier est-il arrêté? demanda Samuel,
- Tout nous porte à croire qu'il est mort! répondit le majordome.
- Mort! fit André Certa avec un mouvement de joie.
- Pris entre nous et une troupe de soldats, il s'est vu forcé de franchir le parapet du pont et de se précipiter dans la Rimac.
  - Mais qui vous prouve qu'il n'a pu gagner l'une des rives? demanda Samuel.
- La fonte des neiges a rendu le courant torrentiel en cet endroit, répondit le majordome. D'ailleurs, nous nous sommes postés des deux côtés du fleuve, et le fugitif n'a pas reparu. J'ai laissé des sentinelles qui passeront le nuit à surveiller les rives de la Rimac.
- Bien, dit le vieillard, il s'est fait justice lui-même! L'avez-vous reconnu, dans sa fuite?
  - -- Parfaitement. C'était Martin Paz, l'Indien des montagnes.
  - -- Est-ce que cet homme épiait Sarah depuis quelque temps ? demanda le juif.
  - Je ne sais, répondit le majordome.
  - Faites venir la vieille Ammon. »

Le majordome se retira.

« Ces Indiens, fit le vicillard, ont entre eux des affiliations secrètes. Il faut savoir si les poursuites de cet homme remontent à une époque éloignée.

La duègne entra et demeura debout devant son maître.

- « Ma fille, demanda Samuel, ne sait rien de ce qui s'est passé ce soir ?
- Je l'ignore, répondit la duègue, mais quand les cris de vos serviteurs m'ont réveillée, j'ai couru à la chambre de la señora, et je l'ai trouvée presque sans mouvement.
  - Continue, dit Samuel.
- A mes demandes pressantes sur la cause de son agitation, la señora n'a rien voulu répondre; elle s'est mise au lit sans accepter mes services, et j'ai dû me retirer.
  - Est-ce que cet Indien se trouvait souvent sur sa route?
- Je ne sais trop, maître! Cependant, je l'ai rencontré souvent dans les rues de San-Lazaro, et, ce soir, il a secouru la senora sur la Plaza-Mayor.
  - Secourue! et comment? »

La vieille raconta la scène qui s'était passée.

- « Ah! ma fille voulait s'agenouiller parmi ces chrétiens! s'écria le juif avec colère, et je ne sais rien de tout cela! Tu veux donc que je te chasse?
  - Maître, pardonnez-moi!
  - Va-t'en! » répondit durement le vieillard.

La vieille sortit tonte confuse.

« Vous voyez qu'il faut nous marier promptement! dit alors André Certa. Mais j'ai besoin de repos, maintenant, et je vous prierai de me laisser seul. »

Sur ces paroles, le vieillard se retira lentement. Toutefois, avant de regagner son lit, il voulut s'assurer de l'état de sa fille, et il entra doucement dans sa chambre. Sarah dormait d'un sommeil agité, au milieu des riches soieries drapées autour d'elle. Une veilleuse d'albâtre, suspendue aux arabesques du plafond, versait sa douce lumière, et la fenêtre entr'ouverte laissait passer, au travers des stores abaissés, la fraîcheur du ciel, tout imprégnée du parfum pénétrant des aloès et des magnolias. Le luxe créole éclatait dans les mille objets d'art que le bon goût avait dispersés sur les étagères précieusement sculptées de la chambre, et, sous les vagues lueurs de la nuit, on eût dit que l'âme de la jeune fille se jouait parmi ces merveilles.

Le vieillard s'approcha du lit de Sarah et se pencha sur elle pour épier son sommeil. La jeune juive semblait tourmentée par une pensée douloureuse, et, une fois, le nom de Martin Paz s'échappa de ses lèvres.

Samuel regagna sa chambre.

Aux premiers rayons du soleil, Sarah se leva en toute hâte. Liberta, Indien noir attaché à son service, aecourut près d'elle, et, suivant ses ordres, il sella une mule pour sa maîtresse, un cheval pour lui. Sarah avait coutume de faire de matinales promenades, suivie de ce serviteur, qui lui était tout dévoué.

Elle revêtit une jupe de couleur brune et une mante de cachemire à gros glands; elle s'abrita sous les larges bords d'un chapeau de paille, laissant flotter sur son dos ses longues tresses noires, et, pour mieux dissimuler ses préoccupations, elle roula entre ses lèvres une cigarette de tabac parfumé.

Une fois en selle, Sarah sortit de la ville et se mit à courir par la campagne en se dirigeant vers le Callao. Le port était en grande animation; les gardes-côtes avaient eu à batailler pendant la nuit avec la goëlette Annonciacion, dont les manœuvres indécises Irahissaient quelque intention frauduleuse. L'Annonciacion avait semblé attendre quelques embarcations suspectes vers l'embouchure de la Rimae; mais avant que celles-ci l'eussent accostée, elle avait pu fuir et échapper aux chaloupes du port.

Divers bruits circulaient sur la destination de cette goëlette. Selon les uns, chargée de troupes colombiennes, elle cherchait à s'emparer des principaux bâtiments du Callao et à venger l'affront fait aux soldats de Bolivar, qui avaient été honteusement chassés du Pérou.

Selon d'autres, la goëlette se livrait simplement à la contrebande des lainages d'Europe.

Sans se préoccuper de ces nouvelles plus ou moins vraies, Sarah, dont la promenade au port n'avait été qu'un prétexte, revint vers Lima, qu'elle atteignit près des bords de la Rimac.

Elle remonta le fleuve jusqu'au pont. Là, des rassemblements de soldats et de métis se tenaient sur divers points de la rive.

Liberta avait appris à la jeune fille les événements de la nuit. Suivant son ordre, il interrogea quelques soldats penchés sur le parapet, et il apprit que, non-seulement Martin Paz s'était noyé, mais qu'on n'avait pas même retrouvé son corps.

Il fallut à Sarah, prète à défaillir, toute sa force d'âme pour ne pas s'abandonner à sa douleur.

Parmi les gens qui erraient sur les rives, elle remarqua un Indien aux traits farouches : c'était le Sambo, qui semblait en proie au désespoir.

Sarah, en passant près du vieux montagnard, entendit ces mots :

« Malheur! malheur! Ils ont tué le fils du Sambo! Ils ont tué mon fils! »

La jeune fille se redressa, fit signe à Liberta de la suivre. Cette fois, sans s'inquiéter d'être aperçue, elle se rendit à l'église de Sainte-Anne, laissa sa monture à l'Indien, entra dans le temple catholique, fit demander le père Joachim, et, s'agenouillant sur les dalles de pierre, elle pria pour l'âme de Martin Paz.

### IV

Tout autre que Martin Paz eût péri dans les eaux de la Rimac. Pour échapper à la mort, il lui avait fallu sa force surprenante, son insurmontable volonté, et surtout ce sang-froid qui est un des priviléges des libres Indiens du Nouveau-Monde.

Martin Paz savait que les soldats concentreraient leurs efforts pour le saisir au-dessous du pont, où le courant semblait impossible à vaincre; mais, par les élans d'une coupe vigoureuse, il parvint à le refouler. Trouvant alors moins de résistance dans les couches d'eau inférieures, il put gagner la rive et se blottir derrière une tonffe de mangliers.

Mais que devenir? Les soldats pouvaient se raviser et remonter le cours du fleuve. Martin Paz serait infailliblement capturé. Sa décision fut rapidement prise : il résolut de rentrer dans la ville et de s'y cacher.

Pour éviter quelques indigènes attardés, Martin Paz dut suivre une des plus larges rues. Mais il lui sembla qu'il était épié. Il n'y avait pas à hésiter. Une maison, encore brillamment éclairée, s'offrit à ses yeux; la porte coehère était ouverte pour donner passage aux équipages qui sortaient de la cour et ramenaient à leurs demeures les sommités de l'aristocratie espagnole.

Martin Paz, sans être vu, se glissa dans cette habitation, et les portes furent presque aussitôt fermées sur lui. Il franchit alors prestement un riche escalier en bois de cèdre, orné de tentures de prix; les salons étaient encore éclairés, mais absolument vides; il les traversa avec la vitesse de l'éclair et se cacha enfin dans une sombre chambre.

Bientôt les derniers lustres furent éteints, et la maison redevint silencieuse.

Martin Paz s'occupa alors de reconnaître la place. Les fenêtres de cette chambre donnaient sur un jardin intérieur; il lui sembla donc que la fuite était praticable, et il allait s'élancer, quand il entendit ces paroles :

« Señor, vous avez oublié de voler les diamants que j'avais laissés sur cette table! »

Martin Paz se retourna. Un homme de physionomie fière lui montrait un écrin du doigt.

Martin Paz, ainsi insulté, se rapprocha de l'Espagnol, dont le sang-froid semblait être inaltérable, et, tirant un poignard qu'il tourna contre luimême:

 $\alpha$ Señor, dit-il d'une voix sourde, si vous répétez de semblables paroles, je me tue à vos pieds! »

L'Espagnol, étonné, considéra plus attentivement l'Indien, et il sentit une sorte de sympathie lui monter au cœur. Il alla vers la fenètre, la ferma doucement, et, revenant vers l'Indien, dont le poignard était tombé à terre:

- « Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.
- L'Indien Martin Paz... Je suis poursuivi par les soldats, pour m'être défendu contre un métis qui m'attaquait et l'avoir jeté à terre d'un coup de poignard! Ce métis est le fiancé d'une jeune fille que j'aime! Maintenant, señor, vous pouvez me livrer à mes ennemis, si vous le jugez convenable!
- Monsieur, répondit simplement l'Espagnol, je pars demain pour les bains de Chorillos. S'il vous plait de m'y accompagner, vous serez momentanément à l'abri de tontes poursuites, et vous n'aurez jamais à vous plaindre de l'hospitalité du marquis don Végal! »

Martin Paz s'inclina froidement.

« Vous pouvez jusqu'à demain vous jeter sur ce lit de repos, réprit don Végal. Il n'est personne au monde qui puisse soupçonner votre retraite. »

L'Espagnol sortit de la chambre et laissa l'Indien ému d'une si généreuse confiance; puis, Martin Paz, s'abandonnant à la protection du marquis, s'endormit paisiblement.

Le lendemain, au lever du soleil, le marquis donna les derniers ordres pour son départ et fit prier le juif Samuel de venir chez lui; mais, auparavant, il se rendit à la première messe du matin.

C'était une pratique généralement observée par toute l'aristocratie péruvienne. Dès sa fondation, Lima avait été essentiellement catholique; cutre ses nombreuses églises, elle comptait encore vingt-deux couvents, dix-sept monastères et quatre maisons de retraite pour les femmes qui ne prononçaient pas de vœux. Chacun de ces établissements possédait une chapelle particulière, si bien qu'il existait à Lima plus de cent maisons affectées au culte, où huit cents prêtres séculiers ou réguliers, trois cents religieuses, frères lais et sœurs, accomplissaient les cérémonies de la religion.

Don Végal, en entrant à Sainte-Anne, remarqua d'abord une jeune fille agenouillée, tout en prières et en pleurs. Elle paraissait éprouver une douleur telle



Elle pria pour l'ame de Martin Paz, (Page 189,)

que le marquis ne put la considérer sans émotion, et il se disposait à lui adresser queiques bienveillantes paroles, lorsque le père Joachim arriva et lui dit à voix basse:

« Don Végal, par grâce! n'approchez pas! »

Puis le prêtre fit un signe à Sarah, qui le suivit dans une chapelle sombre et déserte.

Don Végal se dirigea vers l'autel et entendit la messe; puis, en revenant, il songea involontairement à cette jeune fille, dont l'image restait profondément gravée dans son esprit.

Don Végal trouva au salon le juif Samuel, qui s'était rendu à ses ordres.



« El le jour où mes frères se léveront en masse.. » (Page 196.)

Samuel semblait avoir oublié les événements de la nuit. L'espoir du gain animait son visage.

- « Que veut Votre Seigneurie? demanda-t-iI à l'Espagnol.
- II me faut trente mille piastres avant une heure.
- Trente mille piastres!... Et qui les possède?... Par le saint roi David, señor, je suis plus empêché de les trouver que Votre Grâce ne se l'imagine!
- Voici quelques écrins d'une grande valeur, reprit don Végal, sans s'arrêter aux paroles du juif. En outre, je puis vous vendre à bas prix une terre considérable auprès de Cusco...
  - Ah! señor, s'écria Samuel, les terres nous ruinent! Nous n'avons plus assez

de bras pour les cultiver. Les Indiens se retirent dans les montagnes, et les récoltes ne payent même plus ce qu'elles coûtent!

- Combien estimez-vous ces diamants?» demanda le marquis.

Samuel tira de sa poche une petite balance de précision et se mit à peser les pierres avec une minutieuse attention. Tout en agissant ainsi, il parlait, et, selon son habitude, dépréciait le gage qui lui était offert.

- « Les diamants!... mauvais placement!... Que rapportent-ils?... Autant vaut enterrer son argent!... Vous remarquerez, señor, que l'eau de celui-ci n'est pas d'une limpidité parfaite... Savez-vons que je ne trouve point à revendre aisément ces coûteuses parures? Il me faut expédier ces marchandises-là jusqu'aux provinces de l'Union!... Les Américains me les achètent, sans doute, mais pour les cèder à ces fils d'Albion. Ils veulent, dès lors, et c'est fort juste, gagner une commission honnête, si bien que cela retombe sur mon dos... Je pense que dix mille piastres contenteront Votre Seigneurie!... C'est peu, sans doute, mais...
- Ai-je dit, reprit l'Espagnol avec un profond air de mépris, ai-je dit que dix mille piastres ne me suffisaient pas?
  - Señor, je ne pourrais mettre un demi-réal de plus!
- Emportez ces écrins et faites-moi tenir la somme à l'instant même. Pour me compléter les trente mille piastres dont j'ai besoin, vous prendrez une hypothèque suffisante sur cette maison... Vous semble-t-elle solide?
- Eh! señor, dans cette ville sujette aux tremblements de terre, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, ni qui se tient debout ni qui tombe! »

Et, ce disant, Samuel se laissait aller plusieurs fois sur les talons pour éprouver la solidité des parquets.

- α Enfin, pour obliger Votre Seigneurie, dit-il, j'en passerai par où elle voudra, bien que, dans ce moment, je tienne à ne pas me dégarnir d'espèces sonnantes, car je marie ma fille au eavalier André Certa... Vous le connaissez, señor?
- Je ne le connais pas, et je vous prie de m'envoyer à l'instant la somme dont nous sommes convenus. Emportez ces écrins!
  - En voulez-vous un reçu? » demanda le juif.

Don Végal ne lui répondit pas et passa dans la chambre voisine.

« Orgueilleux Espagnol! marmotta Samuel entre ses dents, je veux écraser ton insolence comme je dissiperai ta richesse! De par Salomon! je suis un habile homme, puisque mes intérêts vont de pair avec mes sentiments! »

Don Végal, en quittant le juif, avait trouvé Martin Paz dans un accablement profond.

- « Qu'avez-vous? lui demanda-t-il avec affection.
- Señor, c'est la fille de ce juif que j'aime!
- Une juive! » fit don Végal avec un sentiment répulsif qu'il ne put maitriser.

Mais, voyant la tristesse de l'Indien, il ajouta :

« Partons, ami, nous reparlerons de toutes ces choses! »

Une heure plus tard, Martin Paz, revêtu d'habits étrangers, sortait de la ville, accompagnant don Végal, qui n'emmenait aucun de ses gens avec lui.

Les bains de mer de Chorillos sont situés à deux lieues de Lima. Cette paroisse indienne possède une jolic église. Pendant les saisons chaudes, elle est le rendez-vous de l'élégante société liménienne. Les jeux publics, interdits à Lima, sont ouverts à Chorillos pendant tout l'été. Les señoras y déploient une ardeur inimaginable, et, en pariant contre ces jolies partners, plus d'un riche cavalier a vu sa fortune se dissiper en quelques nuits.

Chorillos était encore peu fréquenté. Aussi don Végal et Martin Paz, retirés dans un cottage bâti sur le bord de la mer, purent-ils vivre en paix en contemplant les vastes plaines du Pacifique.

Le marquis don Végal, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles espagnoles du Pérou, voyait finir en lui la superbe lignée dont il s'enorgueillissait à bon droit. Aussi son visage laissait-il apercevoir les traces d'une profonde tristesse. Après s'être mêlé pendant quelque temps aux affaires politiques, il avait ressenti un inexprimable dégoût pour ces révolutions incessantes, faites au profit d'ambitions personnelles, et il s'était retiré dans une sorte de solitude, que seuls les devoirs d'une stricte politesse interrompaient à de rares intervalles.

Son immense fortune s'en allait de jour en jour. L'abandon auquel ses domaines étaient livrés par le manque de bras l'obligeait à des emprunts onéreux; mais la perspective d'une ruine prochaine ne l'effrayait pas. L'insouciance naturelle à la race espagnole, jointe à l'ennui d'une existence inutile, l'avait rendu fort insensible aux menaces de l'avenir. Epoux autrefois d'une femme adorée, père d'une charmante petite fille, il s'était vu ravir, par une catastrophe horrible, ces deux objets de son amour!... Depuis lors, aucun lien d'affection ne l'attachait plus au monde, et il laissait sa vie aller au gré des événements.

Don Végal croyait donc son cœur bien mort, lorsqu'il le sentit palpiter de nouveau au contact de Martin Paz. Cette nature ardente réveilla le feu sous la cendre; la fière prestance de l'Indien allait à l'hidalgo chevaleresque; puis, lassé des nobles Espagnols, dans lesquels il n'avait plus confiance, dégoûté des métis égoïstes qui voulaient se grandir à sa taille, le marquis eut plaisir à

se rattacher à cette race primitive, qui disputa si vaillamment le sol américain aux soldats de Pizarre.

L'Indien passait pour mort à Lima, suivant les nouvelles que le marquis avait reçues; mais donVégal, regardant l'attachement de Martin Paz pour une juive comme pire que la mort même, résolut de le sauver doublement, en laissant marier la fille de Samuel à André Certa.

Aussi, tandis que Martin Paz sentait une tristesse infinie lui envahir le cœur, le marquis évitait toute allusion au passé et entretenait le jeune Indien de sujets indifférents.

Un jour, cependant, don Végal, attristé de ses préoccupations, lui dit :

- « Pourquoi, mon ami, renier par un sentiment vulgaire la noblesse de votre nature? N'avez-vous pas pour ancêtre ce hardi Manco-Capac, que son patriotisme a placé au rang des héros? Quel beau rôle aurait à jouer un homme qui ne se laisserait pas abattre par une passion indigne.! N'avez-vous donc pas à cœur de reconquérir un jour votre indépendance?
- « Nous y travaillons, señor, dit l'Indien, et le jour où mes frères se lèveront en masse n'est peut-être pas éloigné.
- Je vous entends! Vous parlez de cette guerre sourde que vos frères préparent dans leurs montagnes! A un signal, ils descendront sur la ville, les armes à la main..., et ils seront vaineus, comme ils l'ont toujours été! Voyez donc enfin combien vos intérêts disparaissent au milieu de ces révolutions perpétuelles dont le Pérou est le théâtre, révolutions qui perdront Indiens et Espagnols au profit des métis!
  - Nous sauverons notre pays! s'écria Martin Paz.
- Oui, vous le sauverez, si vous comprenez votre rôle! répondit don Végal. Écoutez-moi, vous que j'aime comme un fils! Je le dis avec douleur, mais, nous autres Espagnols, fils dégénérés d'une puissante race, nous n'avons plus l'énergie nécessaire pour relever un État. C'est donc à vous de triompher de ce malheureux américanisme, qui tend à rejeter au dehors tout colon étranger! Oui, sachez-le! Il n'y a qu'une immigration européenne qui puisse sauver le vieil empire péruvien. Au lieu de cette guerre intestine que vous préparez et qui tend à exclure toutes les castes, à l'exception d'une seule, tendez donc franchement la main aux populations travailleuses de l'ancien Monde!
- Les Indiens, señor, verront toujours un ennemi dans les étrangers, quels qu'ils soient, et ils ne souffriront jamais que l'on respire impunément l'air de leurs montagnes. L'espèce de domination que j'exerce sur eux sera sans effet le jour où je ne jurerai pas la mort de leurs oppresseurs. Et d'ailleurs, que

suis-je maintenant? ajouta Martin Paz avec une grande tristesse. Un fugitif qui n'aurait pas trois heures à vivre dans les rues de Lima!

- Ami, il faut me promettre de n'y pas retourner...
- Eh! puis-je vous le promettre, don Végal? Je ne parlerais pas selon mon cœur!»

Don Végal demeura silencieux. La passion du jeune Indien s'accroissait de jour en jour. Le marquis tremblait de le voir courir à une mort certaine, s'il reparaissait à Lima... Il hâtait de tous ses vœux, il eût voulu hâter de tous ses efforts le mariage de la juive!

Pour s'assurer par lui-même de l'état des choses, il quitta Chorillos un matin et revint à la ville. Là, il apprit que, remis de sa blessure, André Certa était sur pied, et que son prochain mariage faisait l'objet de toutes les conversations.

Don Végal voulut connaître cette jeune fille, aimée de Martin Paz. Il se rendit, le soir, sur la Plaza-Mayor, où la foule était toujours nombreuse. Là, il fit la rencontre du père Joachim, son vieil ami. Quel fut l'étonnement du prêtre, quand don Végal lui apprit l'existence de Martin Paz, et avec quel empressement il promit de veiller sur le jeune Indien et de faire parvenir au marquis les nouvelles qui l'intéresseraient!

Tout à coup, les regards de don Végal se portèrent sur une jeune fille enveloppée d'une mante noire, qui était assise dans le fond d'une calèche.

- « Quelle est cette belle personne? demanda-t-il au père Joachim.
- C'est la fiancée d'André Certa, la fille du juif Samuel.
- Elle! la fille du juif!»

Le marquis contint à peine son étonnement, et, serrant la main du père Joachim, il reprit le chemin de Chorillos.

Sa surprise s'expliquait, puisqu'il venait de reconnaître, dans la prétendue juive, cette jeune fille qu'il avait vue prier à l'église Sainte-Anne.

V

Depuis que les troupes colombiennes, mises par Bolivar aux ordres du général Santa-Cruz, avaient été chassées du bas Pérou, ce pays, jusqu'alors agité par les révoltes militaires, avait repris quelque calme et quelque tranquillité. En effet, les ambitions particulières ne tendaient plus à se faire jour, et le président Gambarra paraissait inébranlable dans son palais de la Plaza-Mayor. De ce côté, il n'y avait donc rien à craindre; mais le danger véritable, imminent, ne venait pas de ces rébellions, aussi promptement éteintes qu'allumées, et qui semblaient flatter le goût des Américains pour les parades militaires.

Or, ce péril échappait aux regards des Espagnols, trop haut placés pour le voir, et à l'attention des métis, qui ne voulaient jamais regarder au-dessous d'eux.

Et eependant, il y avait une agitation inaccoutumée parmi les Indiens de la ville, qui se mélaient souvent aux habitants des montagnes. Ces gens semblaient avoir secoué leur apathie naturelle. Au lieu de se rouler dans leur puncho, les pieds tournés au soleil, ils se répandaient dans la campagne, s'arrêtaient les uns les autres, se reconnaissaient à des signes particuliers, et hantaient les hôtelleries les moins achalandées, dans lesquelles ils pouvaient sans danger s'entretenir.

Ce mouvement pouvait être observé principalement sur une des places écartées de la ville. A l'angle de cette place s'élevait une maison, formée d'un rezde-chaussée seulement, et dont l'apparence assez misérable choquait les regards.

C'était une taverne de dernier ordre, tenue par une vieille Indienne, qui offrait aux plus infimes chalands sa bière de maïs fermenté et une boisson faite avec la canne à suere.

Le rassemblement des Indiens sur cette place n'avait lieu qu'à de certaines heures, lorsqu'une longue perche se dressait sur le toit de l'auberge, comme un signal. Alors les indigènes de toute profession, conducteurs de convoi, muletiers, charretiers, entraient un à un et disparaissaient aussitôt dans la grande salle. L'hôtesse semblait fort affairée, et, laissant à sa servante le soin de la boutique, courait servir elle-même ses pratiques accoutumées.

Quelques jours après la disparition de Martin Paz, il y cut une assemblée nombreuse dans la salle de l'auberge. C'est à peine si dans les ténèbres, obseurcies par la fumée du tabac, l'on pouvait distinguer les habitués de cette taverne. Une cinquantaine d'Indiens étaient rangés autour d'une longue table : les uns chiquaient une sorte de feuille de thé, mèlée à un petit morceau de terre odorante; les autres buvaient à même de grands pots de maïs fermenté; mais ces occupations ne les distrayaient aucunement, et ils écoutaient avec attention la parole d'un Indien.

C'était le Sambo, dont les regards avaient une étrange fixité.

Après avoir minutieusement examiné ses auditeurs, le Sambo reprit la parole:

« Les fils du Soleil peuvent causer de leurs affaires. Il n'est pas d'oreille perfide qui puisse les entendre. Sur la place, quelques-uns de nos amis, déguisés en chanteurs des rues, attirent les passants autour d'eux, et nous jouissons d'une liberté entière. »

En effet, les sons d'une mandoline retentissaient au dehors.

Les Indiens de l'auberge, se sachant en sûreté, prétèrent donc une attention extrême aux paroles du Sambo, en qui ils mettaient toute leur confiance.

- « Quelles nouvelles de Martin Paz le Sambo peut-il nous donner? demanda un Indien.
- Aueune. Est-il mort, ou non?... C'est ce que le Grand-Esprit peut seul savoir. J'attends quelques-uns de nos frères, qui ont descendu le fleuve jusqu'à son embouchure. Peut-être auront-ils trouvé le corps de Martin Paz!
- C'était un bon chef! dit Manangani, farouche Indien, fort redouté. Mais pourquoi n'était-il pas à son poste, le jour où la goëlette nous apportait des armes? »

Le Sambo ne répondit pas et baissa la tête.

« Mes frères, reprit Manangani, ne savent-ils pas qu'il y a eu échange de coups de fusil entre l'*Annonciacion* et les gardes-côtes, et que la prise de ce bâtiment ent fait échouer tous nos plans ? »

Un murmure approbateur accueillit les paroles de l'Indien.

- « Ceux de mes frères qui voudront attendre pour juger seront les bienvenus! reprit le Sambo. Qui sait si mon fils, Martin Paz, ne reparaîtra pas quelque jour!... Ecoutez maintenant : les armes qui nous ont été envoyées de Sechura sont en notre pouvoir; elles sont cachées dans les montagnes des Cordillères, et prêtes à faire leur office, quand vous serez préparés à faire votre devoir!
- Et qui nous retarde? s'écria un jeune Indien. Nous avons aiguisé nos couteaux, et nous attendons.
- Laissez venir l'heure, répondit le Sambo. Mes frères savent-ils quel ennemi leur bras doit frapper d'abord?
- Ce sont ces métis qui nous traitent en esclaves, dit un des assistants, cès insolents qui nous frappent de la main et du fouet, comme les mules rétives!
- Non pas, répondit un autre, ce sont les accapareurs de toutes les richesses du sol!
- Vous vous trompez, et vos premiers coups doivent porter ailleurs I reprit le Sambo en s'animant. Ces hommes ne sont pas ceux qui ont osé, il y a trois



· Quelle est cette belle personne? » (Page 197.)

cents ans, mettre le pied sur la terre de vos ancètres! Ces richards ne sont pas ceux qui ont traîné dans la tombe les fils de Manco-Capac. Non! ce sont ces orgueilleux Espagnols, les vrais vainqueurs dont vous ètes les vrais esclaves! S'ils n'ont plus la richesse, ils ont l'autorité, et, en dépit de l'émancipation péruvienne, ils foulent aux pieds nos droits naturels! Oublions donc ce que nous sommes, pour nous souvenir de ce que nos pères ont été!

- Oui! oui! » s'écria l'assemblée avec des trépignements d'approbation.

Après quelques moments de silence, le Sambo s'assura, en interrogeant divers conjurés, que leurs amis de Cusco et de toute la Bolivie étaient prêts à frapper comme un seul homme.



L'hôtesse lui remit un billet. (Page 202)

## Puis, reprenant avec feu:

- « Et nos frères des montagnes, brave Manangani, s'ils ont tous dans le cœur une haine égale à la tienne, un courage égal au tien, ne tomberont-ils pas sur Lima, comme une avalanche du haut des Cordillères?
- Le Sambo ne se plaindra pas de leur hardiesse au jonr marqué, répondit Manangani. Que le Sambo sorte de la ville, il n'ira pas loin sans voir surgir autour de lui des Indiens ardents à la vengeance! Dans les gorges de San-Cristoval et des Amancaës, plus d'un est couché dans son puncho, le poignard à la ceinture, attendant qu'une carabine soit confiée à sa main! Eux aussi n'ont pas oublié qu'ils ont à venger sur les Espagnols la défaite de Manco-Capac.

— Bien, Manangani! reprit le Sambo. C'est le Dieu de la haine qui parle par ta bouche! Mes frères sauront avant peu celui que leurs chefs auront choisi. Le président Gambarra ne cherche qu'à se consolider au pouvoir, Bolivar est loin, Santa-Cruz est chassé. Nous pouvons agir à coup sûr. Dans quelques jours, la fête des Amancaës appellera nos oppresseurs au plaisir. Donc, que chacun soit prêt à se mettre en marche, et que la nouvelle en arrive jusqu'aux villages les plus reculés de la Bolivie! »

En ce moment, trois Indiens pénétrèrent dans la grande salle. Le Sambo marcha vivement à eux :

- « Eh bien? leur demanda-t-il.
- Le corps de Martin Paz n'a pu être retrouvé, répondit un de ces Indiens. Nous avons sondé la rivière dans tous les sens, nos plus habiles plongeurs l'ont explorée avec soin, et nous pensons que le fils du Sambo ne peut avoir péri dans les eaux de la Rimae.
- L'ont-ils done tué! Qu'est-il devenu? Oh! malheur à cux, s'ils ont tué mon fils!... Que mes frères se séparent en silence! Que chacun retourne à son poste, regarde, veille et attende! »

Les Indiens sortirent et se dispersèrent. Le Sambo demeura seul avec Manangani, qui lui demanda:

« Le Sambo sait-il quel sentiment conduisait, ce soir-là, son fils au quartier de San-Lazaro? Le Sambo est-il sûr de son fils? »

Un éclair jaillit des yeux de l'Indien. Manangani recula.

Mais l'Indien se contint et dit :

« Si Martin Paz trahissait ses frères, je tuerais d'abord tous ceux auxquels il a donné son amitié, toutes celles auxquelles il a donné son amour. Puis, je le tuerais lui-même, et je me tuerais ensuite, pour ne rien laisser sous le soleil d'une race déshonorée! »

En ce moment, l'hôtesse ouvrit la porte de la salle, s'avança vers le Sambo et lui remit un billet à son adresse.

- « Qui vous a donné cela? dit-il.
- Je ne sais, répondit l'hôtesse. Ce papier aura été oublié à dessein par un buyeur, car je l'ai trouvé sur une table.
  - Il n'est venu que des Indiens iei?
  - Il n'est venu que des Indiens. »

L'hôtesse sortit. Le Sambo déploya le billet et lut à haute voix :

« Une jeune fille a prié pour Martin Paz, car elle n'oublie pas l'Indien qui a « risqué sa vie pour elle!-Si le Sambo a quelque nouvelle de son fils, ou quelque « espoir de le retrouver, qu'il entoure son bras d'un foulard rouge. Il y a des • yeux qui le voient passer tous les jours. »

Le Sambo froissa le billet,

- « Le malheureux, dit-il, s'est laissé prendre aux yeux d'une femme!
- Quelle est cette femme? demanda Manangani.
- Ce n'est pas une Indienne, répondit le Sambo, en regardant le billet. C'est quelque jeune fille élégante... Ah! Martin Paz, je ne te reconnais plus!
  - Ferez-vous ce que cette femme vous prie de faire?
- Non pas, répondit violemment l'Indien. Qu'elle perde tout espoir de jamais revoir mon fils, et qu'elle en meure! »

Et le Sambo déchira le billet avec rage.

- « C'est un Indien qui a dù apporter ce billet, fit observer Manangani.
- Oh! il ne peut être des nôtres! Il aura su que je venais souvent à cette auberge, mais je n'y remettrai plus les pieds. Que mon frère retourne aux montagnes, je reste à veiller sur la ville. Nous verrons si la fête des Amaneaës sera joyeuse pour les oppresseurs ou pour les opprimés! »

Les deux Indiens se séparèrent.

Le plan était bien conçu et l'heure de son exécution bien choisie. Le Pérou, presque dépeuplé alors, ne comptait qu'un petit nombre d'Espagnols et de métis. L'invasion des Indiens, accourant des forêts du Brésil aussi bien que des montagnes du Chili et des plaines de la Plata, devait couvrir d'une armée redoutable le théâtre de la rébellion. Une fois les grandes villes, telles que Lima, Cusco, Puno, détruites de fond en comble, il n'était pas à croire que les troupes colombiennes, chassées depuis peu par le gouvernement péruvien, vinssent au secours de leurs ennemis en péril.

Ce bouleversement social devait donc réussir, si le secret demeurait enseveli dans le cœur des Indiens, et, certes, il n'y avait pas de traitres parmi eux.

Mais ils ignoraient qu'nn homme avait obtenu une audience particulière du président Gambarra; ils ignoraient que cet homme lui apprenait que la goëlette l'Annonciacion avait débarqué des armes de toutes sortes dans des pirogues indiennes à l'embouchure de la Rimac. Et cet homme venait réclamer une forte indemnité pour le service qu'il rendait au gouvernement péruvien, en dénonçant ces faits.

Or, cet homme jouait un double jeu. Après avoir loué son navire aux agents du Sambo pour un prix considérable, il venait vendre au président le secret des conjurés.

On reconnaît, à ces traits, le juif Samuel

VI

André Certa, entièrement rétabli, et croyant à la mort de Martin Paz, pressait son mariage. Il lui tardait de promener à travers les rues de Lima la jeune et belle inive.

Sarah, cependant, lui témoignait toujours une hautaine indifférence; mais il n'y prenait pas garde, car il ne la considérait que comme un objet de haut prix qu'il avait payé cent mille piastres.

Il faut dire ici qu'André Certa se défiait du juif, et à bon droit. Si le contrat était peu honorable, les contractants l'étaient encore moins. Aussi le métis voulut-il avoir avec Samuel une entrevue secrète, et l'emmena-t-il un jour à Chorillos. Le métis n'était pas d'ailleurs fâché de tenter les chances du jeu avant ses noces.

Les jeux s'étaient ouverts, dans cette station de bains, quelques jours après l'arrivée du marquis don Végal, et, depuis cette époque, il y avait un perpétuel mouvement sur la route de Lima. Tel venait à pied, qui s'en retournait en équipage; tel autre allait perdre les derniers débris de sa fortune.

Don Végal et Martin Paz ne prenaient aucune part à ces plaisirs, et les insomnies du jeune Indien avaient de plus nobles causes

Après ses promenades du soir avec le marquis, Martin Paz rentrait dans sa chambre, et, s'accoudant sur la fenêtre, il passait de longues heures à songer.

Don Végal se souvenait toujours de la fille de Samnel, qu'il avait vue prier au temple catholique; mais il n'avait osé confier ce secret à Martin Paz, bien qu'il l'instruisit peu à peu des vérités chrétiennes. Il aurait craint de ranimer dans son cœur les sentiments qu'il voulait y éteindre, car l'Indien proscrit devait renoncer à toute espérance d'obtenir Sarah. Cependant, la police avait fini par abandonner l'affaire de Martin Paz, et, avec le temps et l'influence de son protecteur, l'Indien pouvait un jour prendre rang dans la société péruvienne.

Mais il arriva que, désespéré, Martin Paz résolut de savoir ce que devenait la jeune juive. Grâce à ses vêtements espagnols, il pouvait se glisser dans une salle de jeu et y écouter les propos des habitués. André Certa était un homme assez considérable pour que son mariage, s'il était prochain, fût l'objet de leurs conversations.

Un soir donc, au lieu de tourner ses pas du côté de la pleine mer, l'Indien prit par les hautes roches sur lesquelles reposent les principales habitations de Chorillos, et îl entra dans une maison précédée d'un large escalier de pierre.

C'était la maison des jeux. La journée avait été rude pour plus d'un Liménien. Quelques-uns, brisés par les fafigues de la nuit précédente, reposaient à terre, enveloppés dans leur puncho.

D'autres joueurs étaient assis devant un large tapis vert, divisé en quatre tableaux par deux lignes qui se coupaient au centre à angles droits; sur chacun des compartiments se trouvaient les premières lettres des mots azar et suerte (hasard et sort), A et S. Les joueurs pontaient sur l'une ou l'autre de ces lettres; le banquier tenait les enjeux et jetait sur la table deux dés, dont les points combinés faisaient gagner l'A ou l'S.

En ce moment, les parties du « monté » étaient animées. Un métis poursuivait la chance défavorable avec une ardeur fébrile.

« Deux mille piastres! » s'écria t-il.

Le banquier agita ses dés, et le joueur éclata en imprécations.

« Quatre mille piastres! » dit-il de nouveau.

Il·les perdit encore.

Martin Paz, protégé par l'ombre du salon, put regarder le joueur en face.

C'était André Certa.

Debout, près de lui, se tenait le juif Samuel.

- « Assez joué, señor, lui dit Samuel. La veine n'est pas pour vous aujourd'hui!
- Que vous importe! » répondit brusquement le métis

Samuel se pencha à son oreille.

- « S'il ne m'importe pas à moi, dit-il, il vous importe de rompre avec ces habitudes pendant les derniers jours qui précèdent votre mariage!
  - Huit mille piastres! » répondit André Certa, en pontant sur l'S.

L'A sortit. Le métis laissa échapper un blasphème. Le banquier reprit :

« Faites vos jeux! »

André Certa, tirant des billets de sa poche, allait hasarder une somme considérable; il la déposa même sur un des tableaux, et le banquier remnait déjà ses dés, quand un signe de Samuel l'arrêta court. Le juif se pencha de nouveau à l'oreille du métis et lui dit:

«S'il ne vous reste rien pour conclure notre marché, ce soir tout sera rompu!»

André Certa leva les épaules, fit un geste de rage; puis, reprenant son argent, il sortit.

« Continuez maintenant, dit Samuel au banquier. Vous ruinerez ce señor après son mariage! »

Le banquier s'inclina avec soumission, car le juif était le fondateur et le propriétaire des jeux de Chorillos. Partout où il y avait un réal à gagner, on rencontrait cet homme.

Samuel suivit le métis, et, le trouvant sur le perron de pierre, il lui dit ;

- « J'ai les choses les plus graves à vous apprendre. Où pouvons-nous causer en sûreté?
  - Où vous voudrez! répondit brusquement André Certa,
- Señor, que votre mauvaise humeur ne perde pas votre avenir! Je ne me fie ni aux chambres les mieux closes, ni aux plaines les plus désertes pour vous livrer mon secret. Si vous me le payez cher, c'est qu'il vaut la peine d'être bien gardé! »

En parlant ainsi, ces deux hommes étaient arrivés sur la plage, devant les cabanes destinées aux baigneurs. Ils ne se savaient pas vus et écoutés par Martin Paz, qui se glissait comme un serpent dans l'ombre.

« Prenons un canot, dit André Certa, et allons en pleine mer. »

André Certa détacha du rivage une petite embarcation et jeta quelque monnaie à son gardien. Samuel s'embarqua avec lui, et le métis poussa au large.

Mais, en voyant le canot s'éloigner, Martin Paz, caché dans l'anfractuosité d'une roche, s'était déshalvillé à la hâte, et, ne gardant qu'un poignard passé à sa ceinture, il nagea vigoureusement vers le canot.

Le soleil venait d'éteindre ses derniers rayons dans les flots du Pacifique, et de silencieuses ténèbres enveloppaient le ciel et la mer.

Martin Paz n'avait seulement pas songé que des requins de la plus dangereuse espèce sillounaient ces funestes parages. Il s'arrêta non loin de l'embarcation du métis et à portée de la voix.

- « Mais quelle preuve de l'identité de la fille apporterai-je au père? demandait André Certa au juif.
- Vous lui rappellerez les circonstances dans lesquelles il a perdu cette enfant.
  - Quelles sont ces circonstances?
  - Les voici. »

Martin Paz, se tenant à peine au-dessus des flots, écoutait, mais sans pouvoir comprendre,

« Le père de Sarah, dit le juif, habitait Concepcion, au Chili. C'était le grand

seigneur que vous connaissez déjà. Seulement sa fortune rivalisait encore avec sa noblesse. Obligé de venir à Lima pour des affaires d'intérêt, il partit seul. laissant à Concepcion sa femme et sa petite fille, âgée de quinze mois. Le climat du Pérou lui convint sous tous les rapports, et il manda à la marquise de venir le rejoindre. Elle s'embarqua sur le San-Jose, de Valparaiso, avec quelques domestiques de confiance. Je me rendais au Pérou par le même navire. Le San-Jose devait relâcher à Lima; mais, à la hauteur de Juan-Fernandez, il fut assailli par un ouragan terrible, qui le désempara et le coucha sur le côté. Les gens de l'équipage et les passagers se réfugièrent dans la chaloupe; mais, à la vue de la mer en fureur, la marquise refusa d'y mettre le pied; elle serra son enfant dans ses bras et demeura sur le navire. J'y restai avec elle, La chaloupe s'éloigna et fut engloutie à cent brasses du San-Jose, avec tout son équipage. Nous demeurâmes seuls. La tempête se déchaînait avec une extrême violence. Comme ma fortune n'était pas à bord, je ne me désespérais pas autrement. Le San-Jose, ayant einq pieds d'eau dans la cale, dériva sur les rochers de la côte, où il se brisa entièrement. La jeune femme fut jetée à la mer avec sa fille. Heureusement pour moi, je pus saisir l'enfant, dont la mère périt sous mes veux, et gagner le rivage.

- Tous ces détails sont exacts?
- Parfaitement exacts. Le père ne les démentira pas. Ah! j'avais fait une bonne journée, señor, puisqu'elle va me valoir les cent mille piastres que vous allez me compter!
  - Qu'est-ce que cela veut dire? se demandait Martin Paz.
  - Voici mon portefeuille avec les cent mille piastres, répondit André Certa.
- Merci! señor, dit Samuel en saisissant le tresor. Prenez vous-même ce reçu en échange. Je m'y engage à vous restituer le double de cette somme, si vous ne faites pas partie d'une des premières familles de l'Espagne! »

Mais l'Indien n'avait pas entendu cette dernière phrase. Il avait dù plonger pour éviter l'approche de l'embarcation, et ses yeux purent voir alors une masse informe glisser rapidement vers lui.

C'était une tintorea, requin de la plus cruelle espèce.

Martin Paz vit l'animal s'approcher de lui, et plongea, mais bientôt il dut venir respirer à la surface de l'eau. Un coup de queue de la tintorea frappa Martin Paz, qui sentit les visqueuses écailles du monstre froisser sa poitrine. Le requ'n, pour happer sa proie, se retourna sur le dos, entr'ouvrant sa mâchoire armée d'un triple rang de dents; mais, Martin Paz ayant vu briller le ventre blanc de l'animal, le frappa de son poignard.



· Assez joue, señor, lui dit Samuel. . (Page 205 )

Soudain, il se trouva dans des caux rouges de sang. Il plongea de nouveau, revint à dix brasses de là, et, n'apercevant plus l'embarcation du métis, il regagna la côte en quelques brassées, ayant oublié déjà qu'il venait d'échapper à une mort terrible.

Le lendemain, Martin Paz avait quitté Chorillos, et don Végal, bourrelé d'inquiétudes, revenait en toute bâte à Lima pour tâcher de l'y rejoindre.



" Puisque la jeune fille est en pleurs .. . Page 211.1

## VII

C'était un véritable événement que le mariage d'André Certa avec la fille du riche Samuel. Les señoras n'avaient plus un moment de repos; elles s'épuisaient à inventer quelque joli corsage ou quelque coiffure nouvelle, et se fatiguaient à essayer les toilettes les plus variées.

De nombreux préparatifs se faisaient aussi dans la maison de Samuel, qui voulait donner un grand retentissement au mariage de Sarah. Les fresques qui

paraient sa demeure, selon la coutume espagnole, avaient été somptueusement restaurées; les tentures les plus riches retombaient en larges plis aux fenètres et aux portes de l'habitation; les meubles sculptés, en bois précieux ou odoriférants, s'entassaient dans de vastes salons imprégnés d'une bienfaisante fraicheur; les arbustes rares, les productions des terres chaudes serpentaient le long des balustrades et des terrasses.

La jeune fille, cependant, n'avait plus d'espoir, puisque le Sambo n'en avait pas, et le Sambo n'espérait plus, puisqu'il ne portait pas à son bras le signe de l'espérance! Liberta avait épié les démarches du vieil Indien... il n'avait rien pu découvrir.

Ah! si la pauvre Sarah eût pu suivre les mouvements de son cœur, elle se fût réfugiée dans un couvent pour y finir sa vie! Poussée par un irrésistible attrait vers les dogmes du catholicisme, secrètement convertie par les soins du père Joachim, elle s'était ralliée à cette religion qui sympathisait si bien avec les croyances de son cœur.

Le père Joachim, afin d'éviter tout scandale, et, d'ailleurs, lisant plus son bréviaire que le cœur humain, avait laissé Sarah croire à la mort de Martin Paz. La conversion de la jeune fille lui importait avant tout, et, la voyant assurée par son union avec André Certa, il tâchait de l'habituer à ce mariage, dont il était loin de soupçonner les conditions.

Enfin ce jour, si joyeux pour les uns, si triste pour les autres, était arrivé. André Certa avait convié la ville entière à la soirée nuptiale, mais ses invitations furent sans résultat vis-à-vis des familles nobles, qui s'excusèrent par des motifs plus ou moins plausibles.

Cependant l'heure était venue, à laquelle le contrat devait être signé, et la jeune fille ne paraissait pas...

Le juif Samuel était en proie à un secret mécontentement. André Certa fronçait le sourcil d'une façon peu patiente. Une sorte d'embarras se peignait sur le visage des invités, tandis que des milliers de bougies, répétées par les glaces, remplissaient les salons d'éclatantes lumières.

Au dehors, dans la rue, un homme errait dans une anxiété mortelle : c'était le marquis don Végal.

## VIII

Sarah, cependant, en proie aux plus vives angoisses, était demeurée seule. Elle ne pouvait s'arracher de sa chambre. Un instant, suffoquée par l'émotion, elle s'appuya au balcon qui donnait sur les jardins intérieurs.

Soudain, elle aperçut un homme qui se glissait entre les allées de magnolias. Elle reconnut Liberta, son serviteur. Liberta semblait épier quelque invisible ennemi, tantôt s'abritant derrière une statue, tantôt se couchant à terre.

Tout à coup Sarah pâlit. Liberta était aux prises avec un homme de grande taille qui l'avait terrassé, et quelques soupirs étouffés prouvaient qu'une main robuste pressait les lèvres du nègre.

La jeune fille allait crier, lorsqu'elle vit se redresser les deux hommes. Le nègre regardait son adversaire.

" Vous! yous! c'est yous! » dit-il.

Et il suivit cet homme, qui, avant que Sarah eût pu jeter un seul cri, lui apparut ainsi qu'un fantôme de l'autre monde. Et, comme le nègre terrassé sous le genou de l'Indien, la jeune fille, courbée sous le regard de Martin Paz, ne put à son tour laisser échapper que ces mots:

« Yous! yous! c'est yous! »

Martin Paz fixa son regard sur elle et lui dit:

« La fiancée entend-elle les bruits de la fête? Les invités se pressent dans les salons pour voir rayonner le bonheur sur son visage! Est-ce donc une victime, préparée pour le sacrifice, qui va s'offrir à leurs yeux? Est-ce avec ces traits pâlis par la douleur que la jeune fille peut se présenter à son fiancé? »

Pendant que Martin Paz parlait, Sarah l'entendait à peine.

Le jeune Indien reprit alors :

« Puisque la jeune fille est en pleur's, qu'elle regarde plus loin que la maison de son père, plus loin que la ville où elle souffre! »

Sarah releva la tête. Martin Paz s'était redressé de toute sa hauteur, et. le bras étendu vers le sommet des Cordillères, il montrait à la jeune fille le chemin de la liberté.

Sarah se sentit entrainée par une puissance insurmontable. Déjà le bruit de quelques voix arrivait jusqu'à elle. On s'approchait de sa chambre. Son père

allait y entrer sans doute; son fiancé l'accompagnait peut-ètre! Martin Paz éteignit subitement la lampe suspendue au-dessus de sa tête... Un sifflement, rappelant celui qui s'était fait entendre sur la Plaza-Mayor, perça les ténèbres de la nuit.

La porte s'ouvrit brusquement. Samuel et André Certa entrèrent. L'obscurité était profonde. Quelques serviteurs accoururent avec des flambeaux.. La chambre était vide!

- « Mort et furie! s'écria le métis.
- Où est-elle? dit Samuel.
- Vous en êtes responsable envers moi, » lui répondit brutalement André Certa.

A ces paroles, le juif sentit une sueur froide le glacer jusqu'aux os.

« A moi ! » s'écria-t-il.

Et, suivi de ses domestiques, il s'élança hors de la maison.

Cependant, Martin Paz fuyait rapidement à travers les rues de la ville. A deux cents pas de la demeure du juif, il trouva quelques Indiens qui s'étaient rassemblés au sifflement poussé par lui.

- « A nos montagnes! s'écria-t-il.
- A la maison du marquis don Végal!» dit une voix derrière lui.

Martin Paz se retourna.

L'Espagnol était à ses côtés.

« Ne me confierez-vous pas cette jeune fille? » lui demanda don Végal.

L'Indien courba la tête, et d'une voix sourde :

« A la demeure du marquis don Végal ! » répondit-il.

Martin Paz, subissant l'ascendant du marquis, lui avait confié la jeune fille. Il savait qu'elle était en sûreté dans sa maison, et, comprenant à quoi l'honneur l'engageait, il ne voulut point passer la nuit sous le toit de don Végal.

Il sortit donc; sa tête était brûlante, et la fièvre faisait bouillir son sang dans ses veines.

Mais, il n'avait pas fait cent pas que einq ou six hommes se jetèrent sur lui et, malgré sa défense opiniâtre, parvinrent à le garrotter. Martin Paz poussa un rugissement de désespoir. Il se crut au pouvoir de ses ennemis.

Quelques instants après, il était déposé dans une chambre, et on lui enlevait le bandeau qui lui couvrait les yeux. Il regarda autour de lui et se vit dans la salle basse de cette tayerne où ses frères avaient organisé leur première révolte.

Le Sambo, qui avait assisté à l'enlèvement de la jeune fille, était là. Manangani et d'autres l'entouraient. Un éclair de haine jaillit des yeux de Martin Paz

- « Mon fils n'a donc pas pitié de mes larmes, dit le Sambo, puisqu'il me laisse si longtemps croire à sa mort?
- Est-ce à la veille d'une révolte, demanda Manangani, que Martin Paz, notre chef, devait se trouver dans le camp de nos ennemis? »

Martin Paz ne répondit ni à son père ni à l'Indien.

« Ainsi, nos intérêts les plus graves ont été sacrifiés à une femme ? »

Et, en parlant ainsi, Manangani s'était rapproché de Martin Paz, un poignard à la main. Martin Paz ne le regarda même pas.

« Parlons d'abord, dit le Sambo. Nous agirons plus tard. Si mon fils manque à ses frères, je saurai maintenant sur qui venger sa trahison. Qu'il prenne garde! la fille du juif Samuel n'est pas si bien cachée qu'elle puisse nous échapper! Mon fils réfléchira, d'ailleurs. Frappé d'une condamnation à mort, il n'a plus dans cette ville une pierre pour reposer sa tête. Si, au contraire, il délivre son pays, c'est pour lui l'honneur et la liberté!»

Martin Paz demeura silencieux, mais un combat terrible se livrait en lui. Le Sambo venait de faire vibrer les cordes de cette fière nature.

Martin Paz était indispensable aux projets des révoltés ; il jouissait d'une autorité suprême sur les Indiens de la ville; il les manœuvrait à sa guise, et, rien que d'un signe, il les cût entraînés à la mort.

Les liens qui l'enchaînaient furent détachés par l'ordre du Sambo. Martin Paz se releva.

- « Mon fils, lui dit l'Indien, qui l'observait avec attention, demain, pendant la fête des Amancaës, nos frères tomberont comme une avalanche sur les Liméniens désarmés. Voici le chemin des Cordillères, voici le chemin de la ville. Tu es libre.
- Aux montagnes! s'écria Martin Paz. Aux montagnes, et malheur à nos ennemis!»

Et le soleil levant éclaira de ses premiers rayons le conciliabule des chefs indiens au sein des Cordillères.

## IX

Le jour de la grande fête des Amancaës, le 24 juin, était arrivé. Les habitants, à pied, à cheval, en voiture, se rendaient sur un plateau célèbre, situé à une demilieue de la ville. Métis et Indiens s'entremélaient dans la fête commune; ils

marchaient gaiement par groupes de parents ou d'amis. Chaque groupe portait ses provisions, précédé d'un joueur de guitare, qui chantait les airs les plus populaires. Ces promeneurs s'avançaient par les champs de maïs et d'alfala, à travers les bosquets de bananiers, et ils traversaient ces belles allées plantées de saules, pour retrouver les bois de citronniers et d'orangers, dont les parfums se confondaient avec les sauvages odeurs de la montagne. Tout le long de la route, des cabarets ambulants offraient l'eau-de-vie et la bière, dont les copieuses libations excitaient aux rires et aux clameurs. Les cavaliers faisaient caracoler leurs chevaux au milieu de la foule et luttaient de vitesse, d'adresse et d'habileté.

Il régnait dans cette fête, qui tire son nom des petites fleurs de la montagne, une fougue et une liberté inconcevables; et, cependant, jamais une rixe n'éclatait entre les mille cris de la joie publique. A peine si quelques lanciers à cheval, ornés de leurs cuirasses étincelantes, maintenaient çà et là l'ordre parmi la population.

Et quand toute cette foule arriva enfin sur le plateau des Amancaës, une immense clameur d'admiration fut répétée par les profondeurs de la montagne

Aux pieds des spectateurs s'étendait l'ancienne Cité des rois, qui dressait hardiment vers le ciel ses tours et ses clochers pleins d'étourdissants carillons. San-Pedro, Saint-Augustin, la cathédrale appelaient le regard sur leurs toitures resplendissantes des rayons du soleil; San-Domingo, la riche église dont la madone n'est jamais vêtue deux jours de suite des mêmes draperies, élevait plus haut que ses voisines sa flèche évidée. Sur la droite, l'océan Pacifique faisait onduler ses vastes plaines bleues au souttle de la brise, et l'œil, en revenant du Callao à Lima, se promenait sur tous ces monuments funéraires qui contenaient les restes de la grande dynastie des Incas. A l'horizon, le cap Morro-Solar encadrait les splendeurs de ce tableau.

Mais, pendant que les Liméniens admiraient ces pittoresques points de vue, un drame sanglant se préparait sur les sommets glacés des Cordillères.

En effet, pendant que la ville était presque désertée par ses habitants ordinaires, un grand nombre d'Indiens erraient dans les rues. Ces hommes, qui d'ordinaire prenaient une part active aux jeux des Amancaës, se promenaient alors silencieusement avec de singulières préoccupations. Souvent, quelque chef affairé leur jetait un ordre secret et reprenait sa roufe, et tous se réunissaient peu à peu dans les riches quartiers de la ville.

Cependant le soleil commençait à baisser à l'horizon. C'était l'heure à laquelle l'aristocratie liménienne allait à son tour aux Amancaës. Les plus riches toilettes resplendissaient dans les équipages qui défilaient à droite et à gauche sous les arbres de la route. Ce fut alors une inextricable mèlée de piétons, de voitures et de cavaliers.

Cinq heures sonnèrent à la tour de la cathédrale.

Un cri immense retentit dans la ville. De toutes les places, de toutes les rues, de toutes les maisons, s'élancèrent des Indiens, les armes à la main. Les beaux quartiers furent bientôt encombrés de ces révoltés, dont quelques-uns secouaient au-dessus de leur tête des torches enbrasées.

« Mort aux Espagnols! Mort aux oppresseurs! » tel était le mot d'ordre.

Aussitôt, le sommet des collines se couvrit d'autres Indiens qui rejoignirent leurs frères de la ville.

On se figure l'aspect que Lima présentait en ce moment. Les révoltés s'étaient répandus dans tous les quartiers. À la tête d'une des colonnes, Martin Paz agitait le drapeau noir, et, tandis que les Indiens attaquaient les maisons désignées à la ruine, il abordait la Plaza-Mayor avec sa troupe. Près de lui, Manangani poussait des hurlements féroces.

Là, les soldats du gouvernement, prévenus de la révolte, étaient rangés en bataille devant le palais du président. Une fusillade effroyable accueillit les insurgés à leur entrée sur la place. Surpris d'abord par cette décharge inattendue, qui coucha bon nombre des leurs sur le terrain, ils s'élancèrent contre les troupes avec un emportement insurmontable. Il s'ensuivit une horrible mêlée, où les hommes se prirent corps à corps. Martin Paz et Manangani firent des prodiges de valeur, et ils n'échappèrent que par miracle à la mort.

Il leur fallait à tout prix enlever le palais et s'y retrancher.

« En avant! » eria Martin Paz, et sa voix entraîna les siens à l'assaut.

Bien qu'ils fussent écrasés de toutes parts, les Indiens parvinrent à faire reculer le cordon de troupes enroulé autour du palais. Déjà Manangani s'élançait sur les premières marches du perron, quand il s'arrêta soudain. Les rangs des soldats ouverts avaient démasqué deux pièces de canon, prêtes à mitrailler les assiégeants.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Il fallait sauter sur la batterie avant qu'elle ent éclaté.

« A nous deux! » s'écria Manangani, en s'adressant à Martin Paz.

Mais Martin Paz venait de se baisser et n'écoutait plus, car un nègre lui glissait ces mots à l'orcille :

« On pille la maison de don Végal. On l'assassine peut-être! »

A ces paroles, Martin Paz recula. Manangani voulut l'entraîner, mais à ce moment les canons éclataient, et la mitraille balayait les Indiens.



· Si mon fils manque à ses frères... » (Page 213.)

«A moi!» cria Martin Paz, et, quelques dévoués compagnons se joignant à lui, il put se faire jour à travers les soldats.

Cette luite eut toutes les conséquences d'une trahison. Les Indiens se crurent abandonnés par leur chef. Manangani essaya vainement de les ramener au combat. Une épaisse fusillade les enveloppa. Dès lors il ne fut plus possible de les ralfier. La confusion fut à son comble et la déroute complète. Les flammes qui s'élevaient de certains quartiers attirèrent quelques fuyards au pillage; mais les soldats les poursuivirent l'épée dans les reins, et ils en tuèrent un grand nombre.

Pendant ce temps, Martin Paz avait gagné la maison de don Végal, qui était le théâtre d'une lutte acharnée, dirigée par le Sambo lui-même. Le vieil Indien



C'etait une rude tache que de traverser les montagnes. (Page 200.)

avait un double intérêt à se trouver là : tout en combattant l'Espagnol, il voula? s'emparer de Sarah, gage de la tidélité de son fils.

La porte et les murailles de la cour, renversées, laissaient voir don Végal, l'épée à la main, entouré de ses serviteurs et tenant tête à une masse envahissante. La fierté de cet homme et son courage avaient quelque chose de sublime. Il s'offrait le premier aux coups, et son bras redoutable l'avait entouré de cadavres.

Mais que faire contre cette foule d'Indiens, qui s'augmentait alors de tous les vaincus de la Plaza-Mayor? Don Végal sentait faiblir ses défenseurs, et il n'avait plus qu'à se faire tuer, lorsque Martin Paz, rapide comme la foudre, chargea les

agresseurs par derrière, les força de se retourner contre lui, et, au milieu des balles, il arriva jusqu'à don Végal, auquel il fit un rempart de son corps.

« Bien, mon fils, bien! » dit don Végal à Martin Paz, en lui étreignant la main.

Mais le jeune Indien était sombre.

« Bien, Martin Paz! » s'écria une autre voix, qui lui alla jusqu'à l'âme.

Il reconnut Sarah, et son bras traça un vaste cercle de sang autour de lui.

Cependant, la troupe du Sambo pliait à son tour. Vingt fois, ce nouveau Brutus avait dirigé ses coups contre son fils, sans pouvoir l'atteindre, et vingt fois Martin Paz avait détourné son arme prête à frapper son père.

Soudain, Manangani, couvert de sang, parut auprès du Sambo.

- « Tu as juré, lui dit-il, de venger la trahison d'un infâme sur ses proches, sur ses amis, sur lui-même! Il est temps! Voici les soldats qui arrivent! Le métis André Certa est avec eux!
  - Viens donc, Manangani, dit le Sambo avéc un rire féroce, viens donc! »

Et tous deux, abandonnant la maison de don Végal, coururent vers la troupe qui arrivait au pas de course. On les coucha en joue, mais, sans être intimidé, le Sambo alla droit au métis.

« Vous êtes André Certa, lui dit-il. En bien, votre fiancée est dans la maison de don Végal, et Martin Paz va l'entraîner dans les montagnes! »

Cela dit, les Indiens disparurent.

Ainsi, le Sambo avait mis face à face les deux mortels ennemis, et, trompés par la présence de Martin Paz, les soldats s'élancèrent contre la maison du marquis.

André Certa était ivre de fureur. Dès qu'il aperçut Martin Paz, il se précipita sur lui.

« A nous deux! » hurla le jeune Indien, et, quittant l'escalier de pierre qu'il avait si vaillamment défendu, il rejoignit le métis.

Ils étaient là, pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs visages se touchant, leurs regards se confondant dans un seul éclair. Amis et ennemis ne pouvaient les approcher. Ils s'étreignirent alors, et, dans cette terrible étreinte, la respiration leur manqua. Mais André Certa se redressa contre Martin Paz, dont le poignard s'était échappé. Le métis leva son bras, que l'Indien parvint à saisir avant qu'il eût frappé. André Certa voulut en vain se dégager. Martin Paz, retournant le poignard contre le métis, le lui plongea tout entier dans le cœur.

Puis il se jeta dans les bras de don Végal.

« Aux montagnes, mon fils, s'écria le marquis, fuis aux montagnes! maintenant je te l'ordonne! »

En ce moment, le juif Samuel apparut et se précipita sur le cadavre d'André Certa, auquel il arracha un portefeuille. Mais il avait été vu de Martin Paz, qui, le lui reprenant à son tour, l'ouvrit, le feuilleta, poussa un cri de joie, et, s'élançant vers le marquis, lui remit un papier où se trouvaient ces lignes :

- « Reçu du señor André Certa la somme de 100,000 piastres que je m'engage
- « à lui restituer, si Sarah, que j'ai sauvée lors du naufrage du San-Jose, n'est
- « pas la fille et l'unique héritière du marquis don Végal.

« SAMUEL. »

« Ma fille! » s'écria l'Espagnol, et il s'élança vers la chambre de Sarah...

La jeune fille n'y était plus, et le père Joachim, baigné dans son sang, ne put articuler que ces mots :

« Le Sambo!... Enlevée!... Rivière de Madeira!... »

« En route! » s'écria Martin Paz.

Et, sans prononcer un seul mot, don Végal suivit l'Indien. Sa fille!.. Il lui fallait retrouver sa fille!

Des mules furent amenées; les deux hommes les enfourchèrent; de grandes guêtres furent attachées par des courroies au-dessus de leurs genoux, et de larges chapeaux de paille leur abritèrent la tête. Des pistolets remplissaient les fontes de leur selle; une carabine était pendue à leur côté. Martin Paz avait enroulé autour de lui son lazo, dont une extrémité se fixait au harnachement de sa mule.

Martin Paz connaissait les plaines et les montagnes qu'ils allaient franchir. Il savait dans quel pays perdu le Sambo entrainait sa fiancée. Sa fiancée! Oscrait-il donner ce nom à la fille du marquis don Végal.

L'Espagnol et l'Indien, n'ayant qu'une idée, qu'un but, s'enfoncèrent bientôt dans les gorges des Cordillères, plantées de cocotiers et de pins. Les cèdres, les cotonniers, les aloès restaient derrière eux, avec les plaines couvertes de maïs et de luzerne. Quelques cactus épineux piquaient parfois leurs mules et les faisaient hésiter sur le penchant des précipices.

C'était une rude tâche que de traverser les montagnes à cette époque. La fonte des neiges sous le soleil de juin faisait jaillir des cataractes, et souvent des masses effroyables, se détachant du sommet des pics, allaient s'engouffrer dans les abines sans fond.

Mais le père et le fiancé couraient jour et nuit sans se reposer un instant.

Ils parvinrent au sommet des Andes, à quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, plus d'arbres, plus de végétation. Souvent, ils étaient enveloppés par ces formidables orages des Cordillères, qui soulèvent des tourbillons de neige au-dessus des cimes les plus élevées. Don Végal s'arrêtait parfois malgré lui, mais Martin Paz le soutenait et l'abritait contre les immenses entassements de neige.

A ce point, le plus élevé des Andes, en proie à cet état maladif qui dépouille l'homme le plus intrépide de son courage, il leur fallut une volonté surhumaine pour résister à la fatigue.

Sur le versant oriental des Cordillères, ils retrouvèrent les traces des Indiens et purent enfin redescendre la chaîne des montagnes.

Ils atteignirent les immenses forêts vierges qui hérissent les plaines situées entre le Pérou et le Brésil, et là, au milieu de ces bois inextricables, Martin Paz fut bien servi par sa sagacité indienne.

Un feu à moitié éteint, des empreintes de pas, la cassure des petites branches, la nature des vestiges, tout était pour lui un sujet d'études.

Don Végal craignait que sa malheureuse fille n'eût été entraînée à pied à travers les pierres et les ronces; mais l'Indien lui montra quelques cailloux incrustés en terre, qui indiquaient la pression du pied d'un animal; au-dessus, des branchages avaient été repoussés dans la même direction et ne pouvaient être atteints que par une personne à cheval. Don Végal se reprenait à espérer. Martin Paz était si confiant, si habile, qu'il n'y avait pour lui ni obstacles infranchissables, ni insurmontables périls!

Un soir, Martin Paz et don Végal furent contraints par la fatigue de s'arrêter. Ils étaient arrivés sur le bord d'une rivière. C'étaient les premiers courants de la Madeira, que l'Indien reconnut parfaitement. D'immenses mangliers se penchaient au-dessus des eaux et s'unissaient aux arbres de l'autre rive par des lianes capricieuses.

Les ravisseurs avaient-ils remonté les rives ou descendu le cours du fleuve? l'avaient-ils traversé en droite ligne? Tellos étaient les questions que se posait Martin Paz. En suivant avec une peine infinie quelques empreintes fugitives, il fut amené à longer les berges jusqu'à une clairière un peu moins sombre. Là, quelques piétinements indiquaient qu'une troupe d'hommes avait franchi le fleuve à cet endroit.

Martin Paz cherchait à s'orienter, quand il vit une sorte de masse noire remuer près d'un taillis. Il prépara vivement son lazo et se tint prêt à une attaque; mais, s'étant avancé de quelques pas, il aperçut une mule couchée à terre, en proie aux dernières convulsions. La pauvre bête 'expirante avait dù être frappée loin de l'endroit où elle s'était traînée, en laissant de longues traces de sang que Martin Paz retrouva. Il ne douta plus que les Indiens, ne pouvant lui faire traverser le fleuve, ne l'eussent tuée d'un coup de poignard. Il ne conçut donc plus de doute sur la direction de ses ennemis et revint près de son compagnon.

- « Demain peut-être nous serons arrivés, lui dit-il.
- Partons à l'instant, répondit l'Espagnol.
- Mais il faut traverser ce fleuve!
- Nous le traverserons à la nage !»

Tous deux se dépouillèrent de leurs habits, que Martin Paz réunit en paquet sur sa tête, et ils se glissèrent silencieusement dans l'eau, de peur d'éveiller quelques-uns de ces dangereux caïmans, si nombreux dans les rivières du Brésil et du Pérou.

Ils arrivèrent à l'autre rive. Le premier soin de Martin Paz fut de rechercher les traces des Indiens, mais il eut beau examiner les feuilles, les cailloux, il ne put rien découvrir. Comme le courant assez rapide les avait entraînés à la dérive, don Végal et l'Indien remontèrent la berge du fleuve, et, là, ils retrouvèrent des empreintes auxquelles ils ne pouvaient se tromper.

C'était là que le Sambo avait traversé la Madeira avec sa troupe, qui s'était augmentée sur son passage. En effet, les Indiens des plaines et des montagnes, qui attendaient avec impatience le triomphe de la révolte, apprenant qu'ils avaient été trahis, poussèrent des rugissements de rage, et, voyant qu'ils avaient une victime à sacrifier, suivirent la troupe du vieil Indien.

La jenne fille n'avait plus le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Elle allait, parce que des mains la poussaient en avant. On l'ent abandonnée au milieu de ces solitudes, qu'elle n'aurait pas fait un pas pour échapper à la mort. Parfois le souvenir du jeune Indien passait devant ses yeux; puis, elle retombait comme une masse inerte sur le cou de sa mule. Lorsque, au delà du fleuve, elle dut suivre à pied ses ravisseurs, deux Indiens la trainèrent rapidement, et une trace de sang marqua son passage.

Mais le Sambo s'inquiétait peu que ce sang trabit sa direction. Il approchait de son but, et bientôt les cataractes du fleuve firent entendre leurs assourdissantes rumeurs.

La troupe d'Indiens arriva à une sorte de bourgade composée d'une centaine de huttes faites de jones entrelacés et de terre. A son approche, une multitude de femmes et d'enfants s'élancèrent avec de grands cris de joie; mais cette joie se changea en fureur quand ils apprirent la défection de Martin Paz.

Sarah, immobile devant ses ennemis, les regardait d'un œil éteint. Toutes ces hideuses figures grimaçaient autour d'elle, et les menaces les plus terribles étaient proférées à ses oreilles!

- « Où est mon époux ? disait l'une. C'est toi qui l'as fait tuer!
- Et mon frère, qui ne reviendra plus à sa cabane, qu'en as-tu fait?
- A mort! Que chacune de nous ait un morceau de sa chair! A mort! »

Et ces femmes, brandissant des couteaux, agitant des tisons enflammés, soulevant des pierres énormes, s'approchaient de la jeune fille.

« Arrière! s'écria le Sambo, et que tous attendent la décision des chefs! »

Les femmes obéirent aux paroles du vieil Indien, en jetant d'effroyables regards à la jeune fille. Sarah, couverte de sang, était étendue sur les cailloux de la rive.

Au-dessous de cette bourgade, la Madeira, resserrée dans un lit profond, précipitait ses masses d'eau, avec une rapidité foudroyante, de plus de cent pieds de hauteur, et ce fut dans ces cataractes que les chefs condamnèrent Sarah à trouver la mort.

Aux premiers rayons du solcil, elle devait être attachée dans un canot d'écoree et abandonnée au courant de la Madeira.

Ainsi le décida le conseil, et s'il avait retardé jusqu'au lendemain le supplice de la victime, c'était pour lui donner une nuit d'angoisses et de terreurs.

Lorsque la sentence fut connue, des nuriements de joie l'accueillirent, et un délire furieux s'empara de tous les Indiens.

Ce fut une nuit d'orgie. L'eau-de-vie fermenta dans ces têtes exaltées. Des danseurs échevelés entourèrent la jeune fille. Des Indiens couraient à travers les champs incultes, brandissant des branches de pin enflammées.

Ce fut ainsi jusqu'au lever du soleil, et pis encore, quand ses premiers rayons vinrent éclairer la scène.

La jeune fille fut détachée du poteau, et cent bras voulurent à la fois la traîner au supplice. Quand le nom de Martin Paz s'échappait de ses lèvres, des cris de haine et de vengeance lui répondaient aussitôt. Il fallut gravir par des sentiers abrupts l'immense entassement de rochers qui conduisaient au niveau supérieur du fleuve, et la victime y arriva tout ensanglantée. Un canot d'écorce l'attendait à cent pas de la chute. Elle y fut déposée et attachée par des liens qui lui entraient dans les chairs.

« Vengeance! » s'écria la tribu entière d'une seule et même voix.

Le canot fut entraîné rapidement et tournoya sur lui-même...

Soudain deux hommes parurent sur la rive opposée. C'étaient Martin Paz et don Végal.

« Ma fille! ma fille! » s'écria le père, en tombant à genoux sur la rive. Le canot courait vers la cataracte.

Martin Paz, debout sur un rocher, balança son lazo, qui sifila autour de sa tête. A l'instant où l'embarcation allait être précipitée, la longue lanière de cuir se déroula et saisit le canot de son nœud coulant.

« A mort! » hurla la horde sauvage des Indiens.

Martin Paz se raidit alors, et le canot, suspendu sur l'abime, peu à peu, vint à lui...

Soudain, une flèche siffla à travers les airs, et Martin Paz, tombant en avant dans la barque de la victime, alla s'engloutir avec Sarah dans le tourbillon de la cataracte.

Presque au même instant, une seconde flèche atteignait don Végal et lui perçait le cœur.

Martin Paz et Sarah étaient fiancés pour la vie éternelle, car. dans leur suprême réunion, le dernier geste de la jeune fille avait imprimé le sceau du baptême au front de l'Indien régénéré.

## TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
Le Chancellor, journal du passage	er JR. Kazallon	1
Martin Paz		173



